TOME XIV

ANNÉE 1920

REVUE CATALANE

LANGUE & LITTERATURE
HISTOIRE & ARCHEOLOGIE

ORGANE DE
LA SOCIÉTÉ
D'ETUDES
CATALANES

PERPIGNAN
IMPRIMERIE CATALANE

LIBRARY
NOV 21 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

VF
55
.S7K3
t.14

Table des Matières

Liste des Membres du Conseil d'Administration, 1.
Les « Pasquetes catalanes » à Perpignan, 12.
L'Hommage de fraternité catalane à l'occasion des Jeux Floraux de Barcelone présidés par le Maréchal Joffre, 18.
Pages choisies, 20, 62, 164, 183, 212, 236.
Les prochains travaux de nos collaborateurs, 27.
Le Comité d'initiative de l'Université de Perpignan, 28.
Les œuvres d'art de Louis Delfau, 43.
Nécrologie, 53, 62.
Notre Bureau, 61.
La *Revue Catalane*, son programme, ses collaborateurs, ses amis, 73.
Catalougna-Lengadoc, 96.
La visite du roi d'Espagne à Barcelone et la question catalane, 175.
A propos de l'Université catalane de Perpignan, 190.
Prochaines fêtes catalanes à Perpignan, 198.
Cours de langue catalane par correspondance, 208.
Cotisations, 209, 225.
Bulletin historique des Pyrénées-Orientales, 209.
Nouveau succès, 212.
La Renaisssance Catalane dans l'Enseignement public et privé, 225.
Dans la Légion d'Honneur, 235.
Pensaments, 237.
Bibliographie, 240.

Algú. — A la mar nostra, 46.
Aragon (Henry). — L'art du maître Déodat de Séverac, 129.
La délégation roussillonnaise à Barcelone, 135.
« Les gestes de Joffre d'Arria et de son fils Joffre le Poilu », par Pierre Vidal, 146.
Documents historiques sur la Ville de Perpignan, 191.
Avalri (Jean d'). — Les Danses catalanes, 153.
B. (J.) — Les provatures d'en Xiquet, 88, 144.
Bausil (Albert). — L'Adagio dans la nuit, 62.
Bonafont (Chanoine). — La Maintenance du Roussillon, 177.
Bourget (Paul). — « L'Infante » ou Inès de Llar, de Louis Bertrand, 203.
Calmette (J.). — Comment le Roussillon devint catalan, 49.

Delgas (B.). — El Torpedeix, 158.
Gibrat (Joseph). — La seigneurie et la paroisse du Soler (suite), 22, 47, 93, 200, 244.
Grandò (Carles). — Formula, 11.
L'Adagio dins la nit, 62.
Guiu (Charles). — L'Université de Perpignan, 2.
Lacvivier (R. de). — Notre-Dame de Belloch et le Couvent des Capucins d'Elne, 29, 64, 80.
Pastorellet de la Vall d'Arles (Lo). — Goigs de la Mare de Deu del Pesebre, 25.
Pastre Louis. — Un Ouvrier Poète, 255.
Pere de Malloles (En). — Ecoles et Concours de Danses et de Chansons catalanes, 209.
Pons (J.-S.). — La Biblioteca i el Museu, 9.
Commentaire des « Absences Paternelles », 165.
Notes del Poble : L'Home de la Primavera, 193.
Riols (F.). — Petits échos, 24, 151, 224.
Salvat (Francès). — L'Amfora, 92.
Sonets, 142.
Sarrète (Jean). — Apôtres et Artisans de la Renaissance Catalane, 13.
La Confrérie du Rosaire en Cerdagne, 39, 221, 238.
Nouvelles acquisitions de la Bibliothèque Nationale intéressant le Roussillon, 68.
Vidal (Pierre). — Chroniqueurs et Historiens catalans des XIIIe et XIVe siècles, 54, 76, 161, 184, 214, 227, 241.

NUMÉRO SPÉCIAL

Les Fêtes de Barcelone, n° 163, pp. 97-128.

HORS-TEXTE

Pastre (Louis). — Enseignement de la langue catalane par la méthode des doubles textes, nos 167, 168, 169, 170.

GRAVURES

Porte de l'église de N.-D. de Belloch, 83.
Plan du couvent des Capucins d'Elne, 85.
Portraits du Dr Solé y Pla, de Guimerà et de Joan-Maria Guasch (hors-texte), n° 163.

14e Année. N° 159 Janvier 1920

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Organe de la Société d'Etudes Catalanes. — Cotisation : 10 fr. par an

Conseil d'Administration

DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES CATALANES

MM.

1906. Amade Jean, professeur agrégé à l'Université de Montpellier.

1914. Aragon Henri, propriétaire, à Château-Roussillon, près Perpignan.

1906. Boix Emile (docteur), avenue Mozart, 9, Paris.

1906. Bonafont Joseph, chanoine honoraire, Félibre Majoral, curé-doyen d'Ille-sur-Tet. *Vice-Président.*

1906. Calmette Joseph, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Toulouse, 65, rue du Taur. *Secrétaire général.*

1906. Campanaud Laurent, propriétaire, rue Petite-la-Réal, Perpignan. *Président.*

1906. de Carsalade du Pont Jules (Mgr), évêque de Perpignan.

1906. Comet Joachim, Imprimerie Catalane, rue de la Poste, Perpignan.

1915. Francis P., 5, rue de l'Avenir, Perpignan. *Trésorier.*

1912. Grando Charles, rue des Augustins, 37, Perpignan.

1906. de Lacvivier Raymond, propriétaire, Elne.

1906. Pastre Louis, instituteur, école Paul-Bert, Perpignan. *Archiviste.*

1906. Payré Joseph, avoué, rue de la République, Perpignan.

1906. Pépratx Justin, notaire, rue Alsace-Lorraine, Perpignan.

1906. Pons Joseph, agrégé d'Espagnol, professeur au lycée de Montpellier.

1906. Sarrète Jean (abbé), aumônier du Bon-Pasteur, avenue Maréchal-Joffre, Perpignan. *Secrétaire, directeur de la Revue.*

1907. Sudria J., Directeur de l'Ecole d'Electricité, 26, rue de Staël, Paris (XVe).

1906. Vidal Pierre, bibliothécaire de la Ville, rue Petite-la-Réal, Perpignan.

1906. Violet Gustave, sculpteur, Prades. *Vice-Président.*

1906. de Wittwer de Froutiguen Jules, le Boix-Saint-Sauveur, Prats-de-Mollo.

N.-B. — A la place de la liste des membres de notre Société, que nous avions l'habitude de publier chaque année au mois de janvier et qui occuperait trop de place dans notre Revue, nous nous contentons de donner les noms des membres de notre Conseil d'Administration.

L'Université de Perpignan

Cette résurrection de l'Université de Perpignan, que de bons esprits appellent de tous leurs vœux et s'emploient à promouvoir, faut-il la classer au nombre des réalisations possibles et prochaines, ou simplement parmi ces mirages dont aime à se parer la terre catalane, mais qui ne donnent jamais que des fleurs, des espérances et des regrets ?

Question éminemment actuelle, grosse de conséquences, et qui mérite, non seulement de la part des techniciens de l'enseignement, mais aussi et surtout de la part de tous ceux qui pensent et qui agissent en fils diligents de la petite patrie, une étude et une décision.

L'heure en est venue, parce que jamais circonstances plus favorables ne se représenteront.

Par son double contact avec les frontières de terre et de mer, par sa situation de sentinelle avancée de la civilisation française, par ses affinités de langue et de race avec les provinces espagnoles dont il fut définitivememt détaché, il y a deux siècles et demi, notre Roussillon occupe une place spéciale dont nous nous permettrons de souligner les rapports avec notre sujet.

A défaut d'autres proies, la gloutonnerie teutonne, a jeté son dévolu sur l'Espagne et plus particulièrement sur la Catalogne. C'est un fait contre lequel nous devons nous défendre et essayer de défendre nos amis d'outre-Pyrénées, que ce danger épouvante, et qui sont un peu dans la situation de l'homme qui s'enlise lentement dans un marécage.

Tous les moyens de séduction, de pénétration, de pression et d'achat sont employés. Les classes instruites sont les premières visées et les plus faciles à atteindre : la réputation usurpée de la science allemande a survécu partiellement à la guerre. On accorde beaucoup encore à l'outrecuidance du Herr Professor, et ce spec-

tacle d'avant-guerre qui m'indigna si fort, d'un teuton prétendant apprendre à un Catalan du Vallespir la bonne manière de prononcer sa langue, on peut le savourer tous les jours à Barcelone.

C'est vers Barcelone que se tournent l'esprit et le cœur de nos cousins d'Espagne. C'est très bien ainsi, et nous n'avons rien à y redire. Mais si ce même phénomène d'attraction venait à se produire sur certains d'entre nous, un danger apparaîtrait : indirectement et sans nous en douter, mais non sans dommage, nous risquerions de subir des influences venues non point des bords ensoleillés de la mer bleue, mais des rives brumeuses de la Sprée.

Et ceux d'entre nous qui courraient ce risque sont précisément parmi les meilleurs : c'est la vigueur même de leur affection pour les gloires et les vertus de la race catalane qui fixerait leurs regards sur la Cité Comtale. Elle fut pendant des siècles la « Capitale ». Elle ajoute aujourd'hui à ce titre le lustre des nouveaux foyers d'études catalanes, où l'ardeur de nos frères se dépense en initiatives souvent admirables, mais sur lesquels, malheureusement, nos ennemis ne sont pas sans action, puisque, fleurs vénéneuses, articles d'importation, certains de ces prétendus centres littéraires sont surtout, il faut bien le dire, des centres d'action, de renseignements et de pénétration.

Il faut continuer à lutter contre eux, à Barcelone même, et de bon Français s'y emploient, non sans succès.

Mais il faut surtout donner aux hommes de chez nous, sans sortir de France, tout ce que leur cœur de Catalans va chercher au dehors, au risque de rapporter plus d'ivraie que de bon grain.

Ce froment savoureux dont ils ont une faim inassouvie, qui pourrait l'ensemencer, le cultiver et le moudre mieux que l'Université de Perpignan, enfin rendue à la vie ?

❖

« Université » ne veut pas dire nécessairement réunion dans un centre de tous les enseignements supérieurs : Lettres, Sciences, Droit, Médecine, Beaux-Arts, etc. Nous avons déjà Toulouse et Montpellier. Nous leur devons beaucoup, et nous ne saurions sans ingratitude leur dresser une rivale qui se trouverait un peu à l'étroit dans nos Pyrénées, et s'y anémierait certainement.

Mais cette Histoire de la Méditerranée occidentale, si hardiment sillonnée, dans tous les âges, par les marins de notre race; cette Littérature catalane aux riches et harmonieuses couleurs; cette langue sonore, limpide et énergique, si proche parente encore du latin qu'elle a eu l'audace d'abréger, si possible, en réduisant les substantifs à leur seul radical, ne valent-elles pas la peine qu'on les fasse revivre sur leur terre nourricière, qu'on les enseigne au bord de cette mer qui en berça les fastes et les rêves, au pied de ce Canigou et de ces Albères dont les cimes encadrent et défendent si bien leur berceau ?

Cette Archéologie et cette Numismatique qui ont lu avec amour tout ce que racontent les pierres de nos monuments, les légendes et les symboles de nos vieilles monnaies, qui ont trouvé sur notre sol des ruines fécondes, de précieux vestiges des âges disparus, et — aussi — les compétences qui ont exhumé et fait parler ces vénérables débris.

Cette Géographie de la moitié orientale des Pyrénées, dont les chaînons se précipitent de chute en chute de la région des hauts sommets aux croupes qui plongent leurs rochers dans la mer, et déchirent la Côte vermeille en une frange de havres, de criques et de plages, qui font la joie des yeux.

Cette Géologie, cette Stratigraphie, cette Minéralogie qui possèdent dans nos vallées et nos montagnes de tels terrains d'élection qu'un maître à la compétence très sûre, M. O. Mengel, a pu dire, non sans orgueil, que ces régions peuvent fournir à la science et à l'industrie tout ce qu'on voudra bien leur demander.

Cette technique agricole, viticole, forestière et pastorale qui montre avec une égale fierté la vigne, parure royale de la plaine et des côteaux ; le liège, le micocoulier, le maïs du Tech inférieur ; le châtaignier des pentes vallespiriennes, le chêne et le pin des vallées de la Tet et de l'Agly ; les élevages de Cerdagne, du Capcir et du Pla-Guilhem.

Cette technique de l'utilisation des chutes d'eau qui sont appelées à devenir les fécondes nourrices de nos usines méridionales, à la place de la houille défaillante ou trop chère, et à permettre la transplantation des industries textiles du Nord et de l'Est, Filatures et Tissages, dans nos vallées pyrénéennes qui leur offrent des eaux si pures, une main d'œuvre toute prête à s'employer, et

cette sécurité du lendemain que les départements dévastés n'osent plus se promettre.

Cette technique de l'exploitation de la zone ferrifère du Canigou, si précieuse à la défense nationale pendant la guerre, et qui recèle encore des trésors insoupçonnés d'« hématite », c'est-à-dire, au point de vue industriel, du meilleur des minerais de fer.

Cette technique des laboratoires marins, toute jeune encore, mais qui a rendu tant de services à nos pêcheurs et qui peut et veut leur en rendre bien d'autres.

Cet art décoratif qui s'est mis si heureusement à l'école de la Flore du Canigou et qui a reçu, dans les planches encore inédites du jeune maître Castan, de si savoureuses interprétations ; ces inspirations puisées dans le terroir Roussillonnais par les artistes qui ont ouvré les marbres, les faïences, les grès, les poteries dont nous regrettons de ne pouvoir dire ici tout le bien que nous pensons.

Ne méritent-ils pas, toutes et tous, de sortir du demi-jour des revues spéciales et de trouver à Perpignan des chaires et des auditeurs, d'y recevoir enfin les honneurs d'un enseignement régulier ?

Pour faire revivre l'ancienne Université de Perpignan et lui assurer tout le succès désiré, — dans le cadre et suivant les modalités que nous venons d'envisager avec tous ceux qui se préoccupent de sa restauration — nous pouvons certainement compter d'ores et déjà — nous en avons même la certitude — sur les puissantes influences du ministre catalan, le si actif et si sympathique M. Emmanuel Brousse, sur le dévouement de tous nos représentants au Parlement, sur la bienveillance de M. Tainturier, le nouveau préfet des Pyrénées-Orientales, sur la haute autorité de M. Signoret, le nouvel Inspecteur d'Académie du Département, sur le savant patronage de Monseigneur de Carsalade du Pont.

Est-ce que nous ne pouvons pas compter aussi sur le dévouement des talents et des compétences : universitaires, hommes de lettres, artistes et savants, que, en si grand nombre, compte le Roussillon ? Chacun dans sa spécialité ne pourrait-il pas, au besoin, se charger de cours qui seraient à la fois un enseignement et un régal, plus encore, un hommage aux vertus, aux charmes, aux richesses de la Terre Catalane, un rappel permanent de ses fils

à leurs devoirs envers Elle, un effort sans trêve vers des avenirs de grandeur et de beauté ?

En outre, sur un plan secondaire, mais sans manquer ni d'utilité, ni d'auditeurs, des *cours de littérature et d'histoire générales,* de mathématiques, de physique et de chimie, donneraient à tous ceux qui n'ont point renoncé à compléter leur bagage, et surtout aux jeunes gens et aux jeunes filles qui n'ont pas la faculté d'aller achever leurs études dans un centre universitaire, un complément d'éducation dont le besoin est vivement ressenti.

❖

Un homme d'esprit et de cœur me citait dernièrement, comme une indication inquiétante, cette réponse cent fois répétée, à l'insu les uns des autres, par des mobilisés des Basses-Pyrénées, à qui l'on demandait quel était leur département d'origime : « Le pays Basque, mon Commandant ! »

Et mon interlocuteur généralisait ainsi : « Votre « Catalogne Française » et leur « Pays Basque » constituent, à mon sens, deux dangers. Chacune de ces contrées ne représente qu'une petite partie de la Catalogne totale et du pays Basque intégral. Le surplus, c'est-à-dire le très gros morceau, se trouve de l'autre côté de la frontière.

« Au moment historique que nous vivons, où les nationalités se recristallisent sur une carte d'Europe profondément remaniée, ne faut-il pas craindre l'attraction fatale de la Navarre et de la Biscaye sur notre petit pays basque, de la vaste Catalogne espagnole sur votre Roussillon de si modeste superficie ? Tout ce qui contribue à la survivance des traditions basques et catalanes est donc un ferment de division, une épine qui, le jour venu, pourrait blesser la France sur une frontière que nous voulons maintenir dans son intégrité et sa paix actuelles ».

Cette thèse pessimiste appelle la victorieuse réponse que me fit le professeur Calmette quand j'eus récemment l'honneur de la lui soumettre : « Un danger ? Certes oui, je le vois aussi, mais au point opposé de l'horizon. Il est, à mes yeux, naturel et légitime que le Basque ou le Catalan avoue son origine et en soit fier. Les mieux individualisées de nos vieilles provinces comptent parmi les plus noblement françaises. Les Basques et les Catalans

ne sont pas moins bons français que les Alsaciens et les Bretons. Et c'est parce qu'en chacun de nous se concilient, en une parfaite synthèse, le culte de la petite patrie et le dévouement à la grande, que la France est ce que nous la voyons et la sentons, une personne morale à la fois une et multiple, d'autant plus forte et d'autant plus féconde.

« Précisément parce que l'amour du sol natal et l'amour de la France sont inséparables dans nos âmes, il faut que la culture locale et la culture générale s'associent étroitement. Ce serait en les disjoignant que vous iriez à créer ce danger redoutable que vous croyez apercevoir où il n'est pas. Bannissez, par exemple, en Roussillon, la langue et l'histoire locales, et c'est vers Barcelone que vous obligez le Roussillonnais à regarder ; c'est votre fausse sagesse qui livre à l'influence étrangère ceux-là mêmes qui ne demandent qu'à s'en abstraire.

« Car le danger n'est point dans les chers souvenirs du passé ; il est dans les manœuvres sournoises du présent, il est dans les séductions masquées de nos ennemis aux aguets. Laisser le Roussillon dépourvu de vie intellectuelle sous prétexte de lui faire oublier — prétention vaine — sa langue et son histoire, c'est décupler la force d'attraction exercée par Barcelone, c'est vouloir que nos lettres et nos sciences deviennent choses d'Espagne, en partie, peut-être, choses de Berlin.

« Au contaire, qu'un foyer de vie intellectuelle s'allume à Perpignan, il sera Catalan et pourtant purement français. Une force nouvelle naîtra, qui s'opposera à toute force centrifuge. Aussi bien ce n'est pas, tant s'en faut, affaire de masse, et les lois de Newton n'ont rien à voir dans l'aventure. C'est une pure question d'organisation : Le jour où nous aurons créé à Perpignan le centre d'études supérieures qui coordonnera et réunira en faisceau toutes les bonnes volontés qui agissent et quelques autres qui ne se soupçonnent même pas elles-mêmes, nous aurons détruit le mirage et supprimé cette menace de « glissement » sous une influence étrangère.

« Barcelone continuera à avoir sa vie débordante, sa puissante originalité que nous sommes les premiers à admirer et dont nous resterons solidaires.

« Perpignam, ayant pris conscience de sa valeur propre, présen-

tera à ses enfants une coupe assez large et assez profonde pour qu'ils puissent enfin étancher leur longue soif dans des eaux qui leur viendront directement du Canigou, sans aromates étrangers.

« D'autres voudront-ils y boire aussi ? On n'y contredira point. Qu'ils viennent de France ou d'Espagne, on leur fera place bien volontiers auprès des sources pures.

« Vous y applaudirez si des destins propices nous permettent de donner un corps à cette double série d'enseignements que nous ambitionnons d'organiser : enseignement de tout ce qui concerne la petite patrie catalane dans le passé et dans le présent, dans les lettres, les arts, les sciences, l'industrie, l'agriculture ; et d'autre part, enseignement des grandes branches du savoir humain, destiné à permettre à l'élite de la jeunesse catalane de recevoir une part de cette culture supérieure dont il y aurait injustice à la priver. Car vous verrez se retourner la situation qui inquiétait votre ami, cette attraction changer de pôle en faveur de Perpignan. Combien sont-elles les familles espagnoles qui nous confieraient bien volontiers leurs enfants, si elles trouvaient à Perpignan, c'est-à-dire dans un milieu où ils bénéficieraient d'une culture différente sans être dépaysés, et où ils pourraient continuer à parler leur langue, l'équivalent de ce que leur offrent les villes universitaires ?

« Chassez donc tout souci, et considérez au contraire que l'argument tiré du danger que présenteraient la glorification et la survie de la patrie catalane se retourne en faveur des modestes ouvriers qui se sont donné cette tâche. »

Très bien ! Nous ne demandions qu'à nous laisser convaincre. Car enfin, Catalans, mes frères, ne vous sentez-vous point Français et très Français ? Pendant ces rudes et glorieuses années, votre sang, si généreusement versé, ne s'est-il pas égalé, une fois de plus, au plus beau sang de France ?

Vous plairait-il de changer de drapeau ? Et si vous paraissez quelquefois redresser votre panache un peu plus haut que la mode ne le permet, n'est-ce point parce que vous ajoutez, à votre légitime fierté d'être nés Catalans, votre orgueil profond, votre joie souveraine d'être Français depuis des siècles et pour toujours !

Puisse bientôt renaître et prospérer l'Université de Perpignan !

Charles Guiu.

La Biblioteca i el Museu

Ara per ara hem sabut que la nova municipalitat de Perpinyà s'interessaría — i ferm — à la Biblioteca i al Museu. Bé cal que n'hom pensi á abrigar els llibres i els cuadrets. Per atraure i congregar els llegidors á la Biblioteca, els visitants al nostre Museu, sería convenient d'edificar de nou els dits monuments en els llochs usurpats pels vanidosos casals de la corrupció, ont sovintegen els espectacles més repugnants ; i aquesta sería la millor manera de tornar á la vila l'antiga noblesa, que li roben en les noves avingudes tal i tal edifici artificiós i de barroques ornamentacions.

Feu el somni d'un bonic Museu d'art catalá, i catalá de fora i dintre, dels cússols á la barbacana, reialment obert dins l'assoleiament de les « Platanes » ! Feu tal somni. Bé ens fora grat d'esser acullit en el perístil per les blanques estátues, ja que els mestres de l'esculptura no escasejen pas á casa nostra, i s'anomenen Maillol, de Banyuls, Violet, de Prades, i Clara, d'Olot ; quina armonía la que sobreeixiría de llurs obres juntades ! Aquest diu la puresa extasiada dels ritmes, l'altre la vida i ses internes palpitacions, i aquell ens torna les efigies tant vives de les velles humils i arrufides !

I quina claretat, quina llúm colorada en les sales ! Tota l'historia dels pobres monuments que s'arrelen tant pacients, i ranciejen en els caires de l'aspre serra, hí sería trassada fil per randa. Una profusió de gravats mostraría els nostres campanars romànics, i les portalades amb els pilars florits, i els claustres arquejats ; i d'altres encare les barbacanes esculpturades, les finestrelles agermanades per la columneta fina com un rebrot de palmera ; i tot l'art heráldic de Mallorca, patria de les majóliques d'or, de l'Aragó d'en Jaume, cenyit de barres de sanc. Unes fines i curoses reproduccions dels retaules de Rosselló, de l'edat-mitjana al segle XVIII, desgranaríen tantes riqueses que no s'han pas estudiades encare, que ho serán demá. Desitjaría que una sala fos reservada al Rosselló rural, á sos carrerons, als masos de muntanya, als xals de brodadura groga, a les cofes i cofets ; s'hí dreçaría la ben plantada catalana de 1830, d'aquell temps ont ne

sabía de la manera de s'engalanar amb colors, aixís comme ho fa cada matí l'Albera pairal. Quin Museu més plaent ! Els forasters el seguiríen de cap á cap. En Terrus, qui sab el secret dels colors transparents, de les acuareles d'enamorada senzillesa, i en de Montfreid i en Bausil, amb la palpitació de les pinzellades hí fixaríen la lluminositat de la terra. Ala, amics, á pintar ! Aqui un oliu blau, allà les plassetes de Céret amb el cantussol de les fonts, i el presseguer de Sant-Jaume, l'arrevellit pomer d'Arles, el xiprer solátic d'Elna, el ciure del Voló, i les canyes que remorejen tant dolç en les margenades del Tech. Oh la sancnosa frescor de les pintures ! Com hí riuríen les Tres Germanes de cara divina ! Quin plaent somni, á fe ! Fos el mestre, fos l'inspirador d'aital casa, s'hí trobaría l'estancia de les cansons populars.

Impreses sobre uns papers verginals, amb lletres de color, miniatures i aigues-forts, faríen naixer en l'ánima del vianant el desitg de llegir-les. I pot se fer que els nins s'hi arrotllessin, per oir el Pardal. El text de cada canço sería curosament establert. Aleshores no s'oirían pas més aquelles falsejades *Montanyes Regalades* que repeteixen els nostres chors catalans, sens cap consideració per l'imne de la terra. Ademés, per obra i desitg de l'Inspector d'Academía, qui s'ha de catalanitzar com ho ha sabut fer el Bisbe de Sant-Martí, el nostre imne sería explicat en tota escola, de Salces á Sant-Llorens, d'igual manera que s'explica un idil de Virgili, una anacreontica de Teos. I com que no ? Mireu ho bé, rossellonesos, si en cap llibre hi heu encertat una frase més ample i enternidora que la següent :

Montanyes regalades,
son les de Canigó,
que tot l'istiu floreixen,
primavera i tardor !

L'estancia dels cants populars ens menaría, maravellats tots els sentits, á la Llibreria allandada. Aquí ens saludaría en Pere Vidal, del qui s'haurien reconegut les rellevants qualitats i el mestratge. Aquell revelador de l'historia rossellonesa, amb l'ample barret, i alçats sos braços de pare de llegendes, sería més gran que el més sapat dels sants de retaula ! I en la gran sala, ont els llums ben distribuits banyaríen amb suavitat els llibres, tota la flor de Ros-

selló s'hí vindría á juntar. Tots els entusiasmes hí desclouríen, com els timos dins l'abrilada de muntanya, i que m'escapçin aquesta má dreta, servidora de mon somni, si cada foraster no deia: Perpinyá sí que es una vila. Té una tradicio i tot ensemps una ambició.

Joseph-S. Pons.

Formula

També les coses tenen ànima,
la dels recorts que s'hi arrelen
y tornen viure, al costat nostre,
la vida nostra altra vegada.

Un ritme universal hi ha
entre 'l plich-ploch de la fonteta,
l'ampla remor de l'oliveda
y 'l clar tirolí del pinsà,

en la vispa frunzint les prades,
al repicat ball dels flagells,
y al balanceig blanch de les veles,
y al salt sonor dels cascabells;

Riu en ganyidets de bressola
o plora en cruixits de boès mort,
quan mitj-corcat, el llit dels pares,
flanca y craqueja y nos sanchglassa.

També les coses tenen ànima,
son vida nostra altra vegada...

Ell mirall de la nostra vida,
en l'escampill ritmat dels dies,
es fet de lo qu'ens entorneja
en lo conjunt d'ahir y d'ara;

Entre lo que sem y lo qu'erem,
entre lo que resta y 'l que passa,
aleteja l'eterna fòrmula
d'aqueixa infinita dinàmica.

Tot lo passat viu y palpita
entre parets de remembrances
y su 'l llindâ, 'l pedriç batega
hont, per fer mitja, seya l'àvia.

També les coses tenen ànima.

Carles Grandò.

LES « PASQUETES CATALANES » A PERPIGNAN

Une heureuse indiscrétion nous permet d'annoncer, pour le dimanche de *Pasquetes*, 11 avril prochain : *la Fête de la Langue Catalane* et *la Conférence Calmette* sur « la Renaissance de l'Université littéraire de Perpignan », dont il a été parlé dans la *Revue Catalane*.

M. le professeur Joseph Calmette, de l'Université de Toulouse, sera accompagné de plusieurs autres personnalités universitaires du Midi, qui prendront aussi la parole.

Tous nos Parlementaires catalans seront alors en Roussillon et pourront ainsi honorer ces fêtes de leur présence. Suivant le vœu de tous, nous aimons à espérer que Son Excellence le Ministre, M. Emmanuel Brousse, voudra bien en accepter la présidence.

Perpignan inaugurerait ainsi, de très brillante façon, les symboliques Pâques de toutes les Renaissances roussillonnaises et catalanes, intellectuelles et autres.

Apôtres et Artisans
de la
Renaissance Catalane

M. Jules Pams, ancien Ministre, Sénateur des Pyrénées-Orientales

Nous sommes heureux d'enregistrer, dans les annales historiques du Roussillon, quelques-unes des paroles si éloquentes et si autorisées qu'a prononcées, à la séance du Conseil Général des Pyrénées-Orientales, le 5 de ce mois de janvier, à Perpignan même, notre éminent compatriote, M. Jules Pams, ancien ministre, sénateur du département et conseiller général du canton d'Argelès-sur-mer.

... Nous commençons — a-t-il dit — à recueillir les fruits de cette politique (d'apaisement et d'union sacrée que j'ai pratiquée et que je crois utile à la prospérité de notre département).

Développons-la, en mettant en œuvre tout ce qui reste de force latente, en valeur tout ce qui gît de richesse inexplorée dans cette région où se rencontrent tous les aspects et tous les climats. Bien administrée par des hommes dont les sentiments, divers ou contraires, doivent se fondre en une même passion pour leur sol natal, *notre petite patrie peut devenir la porte vermeille de la France* ouverte sur toutes nos possessions de l'Afrique du Nord, le point central de presque tous les échanges commerciaux avec l'Espagne, la grande voie de transit international, comme elle a été dans les temps anciens la grande voie de passage des races.

... La tâche est immense. Soit. Elle n'est qu'une petite partie de celle que le Président du Conseil a tracée d'un mot : *la France à refaire.*

Abordons avec courage et conviction notre large part du labeur commun. *Préparons à notre Roussillon une belle et grande place dans la patrie renaissante,* dont les lignes harmonieuses se devinent déjà sous la douloureuse chrysalide où s'élabore sa transformation. *C'est de la synthèse de nos initiatives provinciales que cette renaissance française surgira,* pour étonner le monde anxieux, par sa force à vouloir revivre, après avoir forcé son admiration par sa grandeur à savoir mourir.

Notre *reconstitution* ne *doit* pas *être* seulement *économique* et *financière*, mais aussi et d'abord *politique* et *administrative*. Il faut envisager des changements

de nos méthodes et de nos mœurs d'avant-guerre, si profonds et si complets qu'ils doivent apparaître, comme une véritable révolution dans certaines de nos idées et de nos habitudes, qui est déjà en train, dont nous sommes les acteurs, que nous ne devons pas repousser, mais diriger de façon qu'elle ne prenne pas de caractère de violence qui lui enlèverait toute fécondité.

... Ici, *comme conseillers généraux, nous avons à aménager ce beau jardin qu'est notre Roussillon. Nous devons le faire avec amour. Commençons d'un seul cœur, avec la noble ambition d'offrir ce joyau à la France immortelle.*

Décidément, ce jour-là, 5 janvier 1920, M. le ministre Pams s'est officiellement affirmé, non seulement régionaliste et décentralisateur, mais encore grand apôtre de notre Renaissance catalane, telle que nous la concevons nous-mêmes à la Société d'Etudes Catalanes.

Membre de notre Société d'ailleurs, M. Pams en suit avec intérêt, nous le savons, les doctrines et les initiatives. Nous sommes certain que, le jour prochain où seront posées les assises de la future *Université littéraire de Perpignan,* notre éminent compatriote ne résistera pas au plaisir et à l'honneur d'en être l'un des parrains et des Mécènes du plus haut rang.

M. Emmanuel Brousse, Sous-Secrétaire d'Etat aux Finances

Notre vaillant compatriote M. Emmanuel Brousse, député des Pyrénées-Orientales, est entré au ministère Millerand comme Sous-Secrétaire d'Etat aux Finances. Cette nomination a eu une si bonne presse, que nous ne connaissons pas d'organe politique qui ait osé la désapprouver. Elle constitue un grand honneur pour le Roussillon, où M. E. Brousse ne compte que des admirateurs et des amis, quel que soit le parti auquel on appartienne. Ce choix si heureux est aussi un honneur pour notre Société d'Etudes Catalanes, puisque M. E. Brousse en est un des membres de la première heure et qu'il partage absolument toutes les idées qui nous sont chères sur notre Renaissance catalane. Il est tout particulièrement avec nous, de cœur et d'âme, sur la question de la future Université catalane de Perpignan, dont nous lui avons récemment exposé le programme. Pour sa prochaine renaissance, nous pouvons dire, d'ores et déjà, que le concours du

nouveau Sous-Secrétaire d'Etat aux Finances est absolument acquis.

Nous nous en voudrions de ne point reproduire ici le portrait si fidèle que, dans *l'Evénement* (janvier 1920), le sénateur de l'Ariège, M. Raynaud, a tracé de notre éminent homme d'Etat.

Ce n'est pas une figure banale dans le Parlement que celle d'Emmanuel Brousse ; ce Catalan, âpre au travail, pétri d'énergie, se fit une place par son obstiné labeur et la sûreté de son jugement. Son front volontaire marque la ténacité dans les desseins.

Brousse a l'habitude de mener à bien ce qu'il entreprend ; avec cela, c'est la gaieté cordiale et la simplicité naturelle qui le désignent dès l'abord à la sympathie.

Aussi compte-t-il lui-même de nombreux amis, tant à Paris que dans le Roussillon. *C'est là qu'il faut l'avoir vu, dans ses Pyrénées, dans la Cerdagne, pour comprendre ce que peut être l'action d'un homme et sa popularité.*

Il manie avec un rare bonheur la langue catalane et il trouve moyen de demeurer sincère dans cette langue pleine d'images, de soleil et de sonorités. J'en apporte ici mon personnel témoignage.

Quiconque désire voir entrer dans les Conseils du Gouvernement de bons serviteurs du pays, saluera dans le nouveau Sous-Secrétaire d'Etat aux Finances un homme dont la vie est faite de probité et de travail.

Réjouissons-nous que notre langue catalane ait trouvé un apologiste tel que M. le sénateur Reynaud, et un apôtre convaincu de la trempe de M. Emmanuel Brousse. Par lui désormais — comme hier par M. Pams — notre chère langue catalane aura, pour la seconde fois, forcé les portes de bronze du Ministère. Ce nous est un ferme garant des glorieuses espérances que nous fondons pour le plein succès de notre Renaissance catalane. Sur le haut prestige dont jouit à présent M. Brousse dans les Conseils du Gouvernement, nous fondons notre espoir : 1° que notre langue-mère obtiendra sous peu le certificat officiel d'*utilité nationale* que nous revendiquons depuis longtemps en Roussillon ; 2° que le concours financier du Ministère, dont M. Brousse est lui-même la cheville ouvrière, ne tardera pas à être acquis à la dotation de notre future Université catalane de Perpignan.

C'est sous les auspices de ces grands espoirs que la Société d'Etudes Catalanes place les respectueuses et confraternelles félicitations que tous ses membres sont heureux d'offrir à M. Emmanuel Brousse, pour le choix éminent dont il vient d'être l'objet.

Le Docteur Massot, officier et le Docteur de Lamer, chevalier de la Légion d'honneur

Nous avons appris avec une vive joie la promotion de M. le Dr Joseph Massot au grade d'officier de la Légion d'honneur, et de M. le Dr Paul de Lamer à celui de chevalier du même ordre.

Cette distinction vient justement récompenser les services exceptionnels par eux rendus, depuis longues années et surtout pendant la grande guerre, aux hôpitaux, aux pauvres, aux indigents de notre ville, avec un dévouement et un désintéressement exemplaires.

Nous devons ajouter, ne serait-ce que pour mémoire, que nos deux distingués confrères sont l'un et l'autre des érudits de tout premier ordre, on ne peut plus dévoués à la cause de la Renaissance catalane, ayant rendu au pays des services qui, pour n'en être que d'un ordre purement intellectuel, ne leur en constituent pas moins des droits acquis à la reconnaissance roussillonnaise et au mérite national. Dans la numismatique roussillonnaise et catalane, le Dr Massot compte comme l'un des meilleurs maîtres. Dans les domaines scientifique, agricole et communal, le Dr de Lamer n'en a pas moins prouvé sa compétence.

Nos deux distingués légionnaires sont membres de notre Société d'Etudes Catalanes. A ce titre, il nous est doublement agréable de leur offrir, avec les respectueuses félicitations de tous leurs confrères, le traditionnel souhait de nos pères :

Per molts anys !

Joseph-Sébastien Pons, professeur-agrégé au Lycée de Montpellier

Au moment même où la *Revue Catalane* (n° de décembre) était sous presse, nous apprenions que notre sympathique collaborateur et confrère, M. Joseph-Sébastien Pons, précédemment professeur-agrégé au lycée de Carcassonne, venait d'être nommé en la même qualité au lycée de Montpellier, en remplacement de son propre compatriote, M. Jean Amade qui, de son côté, était appelé à

occuper la chaire d'Espagnol à la Faculté des Lettres de l'Université de cette même ville.

Que notre jeune et distingué confrère qui est, lui aussi, avec M. Amade, l'un des plus actifs artisans de notre Renaissance catalane, veuille bien trouver ici, comme gage de leurs plus cordiales sympathies, les félicitations chaleureuses de tous les membres de la Société d'Etudes Catalanes, pour l'avancement si rapide et si mérité dont il vient d'être l'objet.

A Montpellier, l'un des foyers les plus intenses de la vie intellectuelle, nos deux brillants compatriotes ne pourront que plus activement travailler au développement des idées dont ils se sont fait depuis longtemps les ardents champions, et que partagent tous les amis de la petite patrie. Dans peu, la décentralisation intellectuelle aura ainsi fait un grand pas.

Notre Confrère *La Renaissance Catalane*

Traitant des « Revendications catalanes » et du « Pan-Régionalisme roussillonnais », le nouveau et vaillant directeur de la *Renaissance Catalane,* M. P. Francis y Ayrol, a écrit, à la date du 26 décembre 1919, les réflexions suivantes, très justes, et auxquelles la *Revue Catalane* souscrit aussi pleinement :

Le programme de ce séparatisme roussillonnais — *purement moral* — comprend la rénovation de la langue, la création de chaires de Catalan dans les écoles roussillonnaises, d'une Université, la résurrection des coutumes ancestrales, l'appui matériel et moral du Roussillon en faveur de la mère Catalogne pour le triomphe de ses revendications — comme le disait courageusement *Monseigneur de Carsalade* — enfin le triomphe de l'idée régionaliste en France avec la belle institution des franchises provinciales.

Qui donc pourrait s'offusquer d'un tel programme et médire de ses conceptions ? Qui les trouverait dangereuses ?...

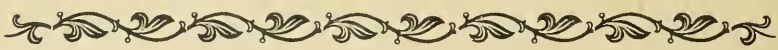
Quiconque raisonne à froid et connaît la question ne peut logiquement s'offusquer d'un tel programme, ni le trouver hardi, pas plus qu'irréalisable.

On voit, par tout ce que nous venons d'exposer ci-dessus, quelle belle et distinguée pléiade d'artisans convaincus et dévoués compte à cette heure, dans notre département, la si noble cause

de la Renaissance catalane, telle que la conçoit la Société d'Etudes Catalanes et telle que nous l'avons précisée dans la *Revue Catalane.* Qui ne se rallierait donc à un tel panache, tout « sang et or » ?

Nous savons en plus que le nouvel Inspecteur d'Académie de Perpignan, M. Signoret, que la réputation d'un esprit très avisé avait déjà précédé chez nous et qui l'a, depuis, consacrée par des preuves manifestes, s'est déclaré absolument acquis à nos idées autant que dévoué à nos projets. C'est ce dont tout le Roussillon lui saura gré.

Nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir sur ce sujet, afin de mieux disposer les esprits à la Conférence que projette de faire, assez prochainement, dans notre ville, notre sympathique et très éminent confrère, M. le professeur Joseph Calmette, de la Faculté des Lettres de Toulouse, sur « la Renaissance de l'Université catalane de Perpignan ». Jean Sarrète.



L'Hommage de Fraternité Catalane

à l'occasion des Jeux Floraux de Barcelone

présidés par le Maréchal Joffre

le 2 mai 1920

Suivant le désir que nous avions exprimé au numéro de décembre de la *Revue Catalane*, un Comité s'est formé, à Perpignan, dans le but d'offrir — au nom de tous les catalans du Roussillon, le 2 mai prochain, à l'occasion des *Jeux Floraux* qui se tiendront ce jour-là à Barcelone — un *Hommage de Fraternité Roussillonnaise* aux Catalans de cette ville et de l'Espagne.

C'est notre éminent compatriote rivesaltais, le maréchal Joffre, comme on l'a déjà appris, qui présidera ces *Jeux Floraux* catalans.

Le Comité de l'*Hommage* a été organisé par nos confrères Albert Bausil, directeur du *Coq Catalan*, et qui en est l'âme, Francis y Ayrol, directeur de *La Renaissance Catalane*, Jules Delpont, directeur de *Montanyes Regalades*, et les membres du Bureau

de notre Société d'Etudes Catalanes, spécialement représenté par Charles Grando, le talentueux poète catalan de notre *Revue Catalane* et déjà lauréat des *Jochs Florals* de Barcelone.

L'Hommage consistera en un exemplaire de luxe des **Gestes de Joffre-d'Arria et de son fils Joffre-le-Poilu,** *Comtes de Barcelone et de Gothie. Chronique légendaire du* IX*e siècle,* par Pierre Vidal, bibliothécaire de la Ville de Perpignan, en qui le monde savant est unanime à reconnaître le plus compétent — avec Calmette — des historiens du Roussillon antique.

L'ouvrage de Pierre Vidal constitue un document unique de l'Histoire de la Catalogne au moyen âge. Pour le faire éditer, le Comité de l'Hommage s'adresse aux amis de l'*Art* et de la *Tradition,* à tous ceux qui s'intéressent à l'*Ame Catalane.* Il les prie de vouloir bien souscrire à la publication de ce savant ouvrage. Celui-ci ne sera tiré qu'à un nombre très restreint d'exemplaires, sur papier de luxe, avec illustrations de Gustave Violet, vice-président de notre Société d'Etudes Catalanes, le maître ès-arts catalans, si apprécié des amis du Beau.

On peut d'ores et déjà souscrire, par une lettre d'adhésion adressée à l'Imprimerie Catalane, rue la Poste, en y joignant un mandat-poste de 5 fr. 50. Sitôt paru, le livre de Pierre Vidal sera envoyé franco de port aux souscripteurs.

Il n'est pas un roussillonnais qui ne connaisse déjà la légende historique dont s'est inspiré l'auteur de cet ouvrage. Comme rappel de mémoire, nous en donnons cependant ici une succincte analyse.

La Légende de Joffre-le-Poilu

Appelé à la cour de Charles le Chauve, *Joffre d'Arria* — il s'agit du village roussillonnais actuel de *Ria,* près Prades — comte de Barcelone et marquis de Gothie, avait quitté Barcelone accompagné de *son fils, Joffre-le-Poilu,* alors âgé de dix ans. En route, près Le Puy en Velay, le comte-marquis fut assassiné, sous les yeux de l'enfant, par des chevaliers francs au service de Salomon, comte de Roussillon et de Cerdagne, qui convoitait ardemment sa place de marquis de la Marche de Gothie.

Le roi de France, indignement trompé par ses courtisans, amis de Salomon, donna à ce dernier la succession de sa victime, le jeune Joffre-le-Poilu.

Or, celui-ci avait juré de venger la mort de son père, le comte d'Arria.

Parvenu à l'âge d'homme, le fougueux gentilhomme quitte la cour de Baudoin, comte de Flandre — auquel le roi Charles le Chauve l'avait confié — et se met en route pour s'en revenir à Barcelone accomplir son serment.

Nous donnons ici, d'après la *Veu de Catalunya,* la liste des Mainteneurs des Jeux Floraux pour l'année 1920 :

Président : le Maréchal Joffre.

Assesseurs : Angel Guimerà, Apeles Mestres, Lluis Millet, Ramon Miquel y Planas, Moliner y Brazès, Antoni Rubio.

Le discours final, dit *« de gracies »*, sera prononcé par le grand dramaturge Angel Guimerà, que, avec les Perpignanais qui furent présents à la petite soirée artistique et littéraire de l'Hôtel de la Main de Fer, lors des mémorables Fêtes Joffre, nous avons eu le bonheur de saluer et d'admirer, encore tout plein de vigueur et de génie.

Voici le nom des personnalités roussillonnaises qui composent le Comité de l'Hommage et iront porter à nos frères de Catalogne, en *Hommage de Fraternité Catalane,* le savant ouvrage de Pierre Vidal :

Jean Amade, Louis et Albert Bausil, le chanoine Joseph Bonafont, P. Francis, Charles Grando, Henry Muchart, Louis Pastre, Joseph-S. Pons, l'abbé Jean Sarrète, Déodat de Sévérac, François Tresserre, Pierre Vidal, Gustave Violet, etc.

L'Anima es meva

(Fragment inedit)

Al bressol de la Pátria
S'hi trova un nou infant.
Els avis tots moriren :
la rassa va endavant.
El sol vermell apunta,
la lluna es va apagant,
la mare vetlla y fila
el bressol engronxant.
— Bim bam, bim bam, —
amb veu que surt de l'ánima cantant.

« O fill de mes entranyes !
« els pits tinch abundants.
« Ta Terra serà teva,
« que a tu no et mataran.
« Sos heroes y sos martyrs
« fins morts s'aixecaran.
« Jo filo la bandera
« els dits mullats de sanch. »
— Bim bam, bim bam, —
jo sento la bandera espetegant.

La mare bressa y canta ;
el nin la va escoltant.
« Minaires : vinga ferro,
« que el dia jà va entrant. »
La farga ja s'arbora
y el mall va repicant.
Les eynes de la guerra
amb quin delit que es fan !
— Bim ban, bim bam, —
y a l'entorn les espurnes van saltant.

La lluna sembla morta
al front dels musulmans.
El nin, les mans en l'ayre,
va amb la mare cantant.
Rebaten les campanes
per muntanyes y planes;
les armes espeteguen ;
fins les dones s'hi fan.
— Pim pam, pim pam, —
y el sol ja és nostre en mig del cel triunfant.

Angel Guimera.

La seigneurie et la paroisse du Soler

(*SUITE*)

Dans un acte, daté du 3 décembre 1277, Bernard, évêque d'Elne, reconnaît avoir reçu satisfaction des exécuteurs testamentaires de Pons Pauc au sujet des usures et exactions de Pierre Pauc, aïeul du dit Pons, à qui on avait donné en gage les lieux du Soler et de Baixas, par égard pour Pons Pauc, jadis archidiacre d'Elne. L'évêque d'Elne donne quittance pour trois mille sous de Barcelone, « *de qua moneta* LXII *solidi* VI *denarii valent unam marcham argenti fini recti pensi Perpiniani* » (1).

Le 19 août 1278, Jausberg, fils de feu Guillaume, chevalier, habitant du Soler, vend aux Templiers des droits qu'il possède à Orle (2). Cette vente comprend notamment plusieurs vignes, les unes soumises au septième, les autres qui devaient le septième et qui ne doivent plus que l'agrier ou un cens.

Le 15 juin 1315, frère Arnald du Soler, revêtu du titre de « Précepteur du Mas Deu et de son bailliage (dépendances) », fait un acte de procuration en faveur de frère Bérenger d'Alenya (3).

A cette époque, l'évêque d'Elne avait mis l'interdit sur la ville de Perpignan et sur d'autres localités du Roussillon. A la suite de cet interdit, le gouverneur et le viguier avaient fait saisir les temporalités de l'évêché et du chapitre d'Elne. Mais le roi d'Aragon enjoint à ces officiers de restituer ce qui a été saisi et de remettre tout dans l'ancien état à Elne, Latour, St-Cyprien, le *Soler*, Trouillas et Baixas, l'évêque ayant consenti à suspendre l'interdit. L'official de Perpignan est autorisé à faire sonner les cloches dans cette ville et dans les autres paroisses frappées d'interdit (4).

Dans l'enceinte du château du Soler d'Amont il y avait un

(1) Archives des Pyr.-Or., G. 40.

(2) *Cart. Templ.*, fol. 65-66. — BRUTAILS, *Etude sur la condition des populations rurales* etc., p. 147, note 6.

(3) Archives des Pyr.-Or., *Fonds de l'ordre de Malte.* — ALART, *Suppression de l'ordre du Temple*, p. 66.

(4) Archives des Pyr.-Or., B. 119.

hôpital dédié à saint Julien. Des legs sont faits à cet hôpital en 1320 (1) et 1323 (2).

Des particuliers possédaient aussi des biens dans le territoire. Ainsi, en 1324, Bernard Paschal, du Soler d'Amont, vend à Sclarmunda, épouse de Roger Ignace, bourgeois de Perpignan, deux champs « *quorum unum est in termino S^ti Juliani de Solerio superiori* (3).

Les droits de l'évêque d'Elne sur le Soler d'Amont sont toujours respectés. En 1340, une maison est vendue « *salvo jure D. D. episcopi* » (4). Le 10 juin 1352, Pierre de Cadelha, prévôt de Baixas, est admis par le chapitre et il prête serment en qualité de procureur de l'évêque élu d'Elne. Il jure de respecter les privilèges du chapitre et de les tenir secrets, de payer la pension du *Soler*, de garder l'accord intervenu entre Gui, évêque décédé, et les chanoines (5).

Le procureur de l'évêque d'Elne accordait aussi, à titre d'emphythéose, des terres sises au Soler d'Amont. Ainsi, le 19 mai 1376, Dominique Syma, procureur de Pierre, évêque d'Elne, accorde divers champs, notamment une olivette confrontant avec le fossé du château (6).

En 1385, le Soler d'Amont possédait treize feux (7). Quoique son importance ne fut pas bien grande, cette localité était affermée par l'évêque d'Elne. Nous trouvons, en 1388, un billet d'enchères pour le bail à ferme du lieu du Soler d'Amont et de quelques cens perçus par les évêques d'Elne à Villeneuve et à Toulouges, à cause de leurs droits sur le lieu du Soler : l'adjudicataire devra porter le prix du fermage à Elne à ses risques et périls (8).

Pendant le xve siècle, le château du Soler d'Amont fut complètement négligé ; il se trouvait dans un état lamentable au commen-

(1) Alart, *Cart. rouss. ms.*, t. xiii, p. 86.
(2) Alart, *Cart. rouss. ms.*, t. p, p. 216.
(3) Alart, *Cart. rouss. ms.*, t. xiii, p. 255.
(4) Alart, *Cart. rouss. ms.*, t. xiii, p. 586.
(5) Archives des Pyr.-Or., G. 9.
(6) Archives des Pyr.-Or., G. 40.
(7) Alart, *Géographie historique du Roussillon*, p. 15. Mélanges, iii.
(8) Archives des Pyr.-Or., G. 40.

cement du siècle suivant. Le 2 décembre 1534, le neveu et fondé de pouvoir de l'évêque Jacques Rich accorde, à titre de fief, à Jacques la Torra, le château *ruiné* du Soler que les ressources de la mense épiscopale ne suffisent point à restaurer. Jacques la Torra, « *domicellum sive infanson* », payera par an un denier de cens. Il est investi du fief par la remise d'une épée (1).

(A suivre) Joseph Gibrat.

(1) Archives des Pyr.-Or., G. 40.

Petits échos

Le Chœur Catalan

A l'égal de Barcelone, Perpignan aura son Orfeó català.

Le Chœur Catalan, composé de 150 membres, s'est rapidement constitué sur l'initiative de deux membres de la Société d'Etudes Catalanes et de quelques autres personnalités ; les études ont aussitôt commencé en vue de l'exécution prochaine de l'œuvre admirable de Déodat de Sévérac, poème d'Amade : *Lo Cant del Vallespir*. L'on passera ensuite à l'étude de la *Mort de l'Escolà* et de la *Missa del Papa Marcel*, de Palestrina.

Le bureau est ainsi composé : Président, M. Déodat de Sévérac ; Vice-présidents, Mlle Izarn, M. Albert Bausil ; Trésorier, M. Charles Grando ; Secrétaires, Mlles Jenny Portes et Jenny Sartre ; Directeur, M. Fontbernat.

Lo Chor Català

Au cours d'un concert récemment donné au théâtre municipal par la *Croix-Rose*, au profit des pays envahis, lo *Chor Català*, dirigé par le brillant maître Fontbernat, a obtenu un vif succès dans les chansons populaires catalanes, *Els tres tambors*, *Maria-Anneta*, et les chœurs exécutés : *L'Empordà*, *Flors de Maig*, de Morera, *Cant de Gloria*, de Fontbernat, poème de Ch. Grando.

Nos Artistes

Mlle Marguerite Parent-Danyach, de Céret, vient de faire éditer une magnifique valse, *Crois-moi*, qui lui a valu les félicitations unanimes des maîtres roussillonnais. Tous nos compliments à la jeune artiste cérétane. F. Riols.

Le Gérant, COMET. — Imprimerie Catalane, COMET, rue de la Poste, Perpignan

14e Année. N° 160 Février 1920

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Organe de la Société d'Etudes Catalanes. — Cotisation : 10 fr. par an

GOIGS

de la Mare de Deu del Pesebre

amantament venerada à Sant-Miquel-de-Cuxá

Après avoir chanté *Los dos Campanars*, Verdaguer rêvait de leur donner un pendant sous la forme traditionnelle de deux goigs qu'il aurait consacrés à *la Mare de Deu del Pesebre* et au thaumaturge des Gaules. Il mourut sans avoir vu la restauration de nos deux célèbres abbayes. Il est vrai qu'il ne croyait pas que leur résurrection fut possible.

Sant Martí à un pobre ha donat
De son mantell la meytat :
L'altre meytat li prengueren
Montanya amunt del Vernet
Y ara té fret...
Caygueren les imatges d'alabastre
Y s'apagá sa llantia com un astre
Que en Canigó no s'encendrá may mès.

Lorsqu'il écrivait à Casteil le onzième chant du *Canigó*, il adressait à un de ses disciples de prédilection ces lignes qu'on a placées en vedette dans sa chambre mortuaire de Vallvidrera, aujourd'hui convertie en *Musée Verdaguerench* : « *He vist jo en estas alturas molts pastors de les ovelles, pero lo nostre* Pastorellet *no l'he vist en ningun lloch. Vingua V. refilar per lo pobre poeta alacaygut y desmayat un dels seus ays y un cant d'esperansa...* »

Hélas ! le Pastorellet vint mais le grand *Cinto* n'entendit pas

le chant de cette strophe, composée les larmes aux yeux et le cœur en deuil :

Dos fills : lo payral Poeta
Y 'l Bisbe may prou amat
Vostra corona han refeta,
Vostre lloch han realsat :
L'un ab un cant qu'enamora,
L'altra ab sa veu de Pastor.

Les *Goigs de Sant-Martí* ont eux aussi un pendant littéraire, dont nous sommes heureux de donner la primeur aux lecteurs de la *Revue Catalane.*

Puix d'eixa vall regalada
Sou la joya singular :
Del Pesebre anomenada,
Venim, Mare, vos pregar.

I

Haveu recobrat, Senyora,
Lo vostre altar tan preuhat,
Y 'l Conflent ten à sa vora
Son monestir anyorat :
No deixau maymès l'estada
Que 'ls monjos vos van llestar.

II

Nou Bethlem, vostra capella
Estója un diví tresor :
Cinch planxetas enclou ella
Del bressol del Salvador.
De Nadal, Verge estimada,
Sempre vos fa recordar.

III

A vostres peus, sols la cera
Voliau que se cremés,
Y l'oli, d'eixa manera,
Pel sagrari 's reselvés :
Mès y mès d'una vegada
Ho vareu manifestar.

IV

Un ciri trencat, un día,
Calá foch per tot-arreu,
La vostra Imatge, María,
Sola sense dany se veu ;
Per tal prodigi salvada
En Vos qui 'ns voldrá fiar !

V

Assí Romuald vetllava
Ab sant Pere Orseoló ;
Assí tothom sospirava
Alcansar de Vos un dò,
Ningú Vos ha suplicada
Sens qu'heu dignat l'escoltar.

VI

Mes ay ! quin baf de tristesa
Entelá lo monestir !
Ay ! quin dol, quina pobresa
Per tot se van espargir ;
D'ensá qu'ereu desterrada
Assí, ay, quin malestar !

VII

Lo *Magnificat*, María,
Ab la *Salve* avuy cantem ;
Deu vol que, ab desmasía,
Lo *Te Deum*, junts, clamem
En esta hora senyalada
Hont Vos tornem contemplar.

VIII

Ohiu ? Les campanes sonen...
Sant-Martí y Sant-Miquel
Se criden y se responen,
Creuhant los ayres del cel.
May, may més sigui callada
Llur veu, suau trillejar !

IX

Benehiu, Verge María,
Lo Bisbe que, adelerat,
Les portes d'eixa abadía
Ha obert de bat à bat ;
Dels nous angels la niuhada
Cuydau sempre assí guardar !

TORNADA

Puix d'eixa vall regalada
Sou la joya singular :
Del Pesebre anomenada,
Venim, Mare, vos pregar.

Lo Pastorellet de la Vall d'Arles.

Les prochains travaux de nos Collaborateurs

La *Revue Catalane* va publier, à partir du prochain numéro, les travaux suivants de nos savants collaborateurs : *Comment le Roussillon devint catalan*, par Joseph Calmette, de l'Université de Toulouse ; *Chroniqueurs et poètes catalans des* XIII*e et* XIV*e siècles*, par Pierre Vidal, bibliothécaire de la ville de Perpignan ; *Les Troubadours en Pays Catalans*, par A. Jeanroy, de la Sorbonne ; *Lleys d'amor*, par J. Anglade, de l'Université de Toulouse ; *Le Roussillon à travers Livres et Revues*, par Joseph Calmette et Pierre Vidal.

Le Comité d'initiative de l'Université de Perpignan

Nous avons précédemment indiqué, comme base fondamentale et préparatoire à la prochaine restauration de l'Université littéraire de Perpignan, la constitution d'un grand Comité d'initiative. M. Signoret, le nouvel Inspecteur d'Académie du département, a bien voulu se charger de réunir les éléments nécessaires à cette organisation préalable. Ce Comité se composera des principales personnalités départementales et perpignanaises, des présidents de toutes les Sociétés intellectuelles, artistiques, commerciales, industrielles, etc., etc., sur le terrain de l'*union sacrée ;* car toutes ces sociétés sont au premier chef intéressées à rallumer, au chef-lieu du département, le grand foyer de vie catalane qui couvait sous des cendres à demi éteintes et à redonner à notre ville la prospérité et la gloire dont elle rayonnait autrefois.

Que ceux qui seront touchés par l'invitation du Président du dit Comité — M. Signoret lui-même, — veuillent bien y répondre d'un élan généreux et patriotique, égal à celui que met M. l'Inspecteur d'Académie à prendre à cœur et en mains une si belle cause : les intérêts de notre petite patrie. Nous pouvons d'autant plus compter sur le dévouement éclairé et absolu de M. Signoret, qu'il est non seulement un professionnel hautement apprécié de l'enseignement, mais encore un de nos plus distingués « cousins » de Provence, grand admirateur de Mistral, un familier de ses œuvres devenues en quelque sorte ses livres de chevet, et surtout un fervent du régionalisme intellectuel. En plus, depuis le peu de temps qu'il est parmi nous, M. l'Inspecteur d'Académie s'est déjà épris d'enthousiasme pour notre beau Roussillon, pour sa langue, ses traditions, son histoire, ses « incomparables » richesses artistiques. A vrai dire, il aime notre terre catalane comme « sa seconde Provence ». Nous pouvons donc faire confiance totale et absolue à un tel « catalan d'adoption ».

Toutes ces raisons, s'ajoutant à tant d'autres, nous mettent au cœur la ferme persuasion que l'avenir de l'Université de Perpignan est, à cette heure, tout à l'espérance ; il frôle déjà même le seuil de la réalité.

La Revue.

Notre-Dame de Belloch
et le Couvent des Capucins d'Elne

Au moment où l'enclos de l'ancien couvent des Capucins d'Elne, aujourd'hui si morne, va reprendre une certaine animation (1), nous voudrions faire revivre, en quelques lignes, le passé de ce vieux coin de la Cité antique et fixer quelques détails épars le concernant.

Nous nous servirons principalement, à cet effet, de l'ouvrage de Mgr Tolra de Bordas, *L'Ordre de saint François d'Assise en Roussillon,* que nous aurons à discuter, de la supplique de 1729 du frère-gardien Léon de Pézénas (Arch. Dép. C. 759), du fonds des notaires d'Elne (mêmes archives), mais surtout des registres municipaux de la Communauté des habitants, que nous avons dépouillés et déjà analysés sur d'autres points, et qui fournissent toujours des détails locaux des plus intéressants.

❖

Les Capucins, dont l'institution remonte à 1525, étaient depuis longtemps établis en Catalogne lorsqu'ils vinrent, en 1590, fonder à Elne un couvent de leur ordre.

Il existait à Elne, hors les murs et à une « portée de fusil » de la ville, une ancienne chapelle, dite de Notre-Dame du Pont et dont nous avons déjà signalé tout l'intérêt, dans ce lieu et sous ce vocable (2) : c'était un empla-

(1) Il s'y établit une manufacture de treillis et ouvrages en roseaux.

(2) Voir : *Revue d'Hist. et d'Arch. du Roussillon,* avril 1900. — On y faisait un petit clocher en 1416 (Arch. Départ., G. 112). — L'évêque Sala y Raboster s'y agenouillait, en se rendant à Elne, en 1591 (G. 84 — Même revue, février 1900).

cement bas et marécageux, voisin de quelque ancien bras du Tech, ou, plus probablement, de quelque lit d'inondation de cette rivière, dirigé vers Mossellós et l'étang de Saint-Nazaire ; on trouve couramment la dénomination de « *Tech vell* » appliquée à ce quartier dans les actes des XVIe et XVIIe siècles.

C'est là que les Capucins établirent leur couvent et s'installèrent, après avoir clos de murs les terrains dépendant de la chapelle : ces murs subsistent encore en partie et l'endroit porte encore aujourd'hui le nom de « *Als Caputxins vells* ». L'on trouve en 1601 (1) un paiement relatif à des frais de construction du dit couvent.

Mais ils ne purent y rester longtemps ; soit à cause de l'insalubrité du lieu, soit à cause de l'insécurité de la position, ouverte, dans ces temps de guerre continuelle, à toutes les incursions de bandes armées et exposée à tous les pillages, ils ne tardèrent pas à devoir demander un asile à l'abri et à l'intérieur des remparts de la cité.

❖

Dans un saillant de l'enceinte de la ville haute, du côté nord, existait une vieille église abandonnée, N.-D. de Belloch, dont l'existence remontait au XIIe siècle, et qui avait été l'une des quatre églises paroissiales d'Elne (2).

On la trouve mentionnée au Cartulaire d'Elne (3) dès 1145, date où elle recevait un legs de Rambaud Miro, *Caput scola* (cabiscol), en même temps que les églises Sainte-Marie de Palol, Sainte-Eugénie de Tresmals et Sainte-Eugénie d'Ortaffa.

(1) Arch. Départ. G. 110.

(2) Les trois autres étaient : la Cathédrale (Sainte-Eulalie), Saint-Etienne et Saint-Jacques.

(3) Cartulaire : charte n° 199.

En 1311 l'on trouve un autre legs fait pour la cloche et le cimetière de cette église (1).

En 1421, le 26 janvier, il est tenu dans le cimetière un conseil général de la Communauté, avec 230 présents (2).

Il est encore fait mention de N.-D. de Belloch en 1430 (3).

Mais déjà en 1462 elle avait cessé de servir au culte. Nous en avons pour preuve l'installation qui y fut faite alors, par les soins des consuls, et en prévision d'un siège, d'un *« Moli de sanch »*, c'est-à-dire un moulin à bras. Nous avons déjà publié le curieux compte rendu que nous a laissé de ce travail le notaire Bolet (4).

Le cimetière de cette église servait surtout pour les inhumations des morts de l'hôpital, situé tout à côté ; on y enterrait aussi les lépreux, les morts de mort violente, les étrangers, les inconnus, les domestiques, les soldats, etc.

Ce fut cet emplacement et cette vieille église délabrée avec une construction contiguë, dite : *La casa del Ardiaconat,* qui fut offert aux Capucins pour leur installation. En attendant la restauration et l'appropriation des lieux, ils furent logés dans les bâtiments du Palais épiscopal.

❖

A quelle date précise eut lieu ce changement de domicile et l'abandon du couvent primitif ? Tout porte à croire qu'il ne fut pas antérieur à 1602, date du transfert du Siège à Perpignan, qui rendit définitivement vacant et libre le Palais d'Elne.

(1) Arch. Départ., Ampeyre, notaire, n° 19.

(2) Arch. Départ., Bolosum, notaire, n° 1759.

(3) Arch. Départ., G. 228.

(4) Arch. Départ., Notaires, n° 1936. C'est bien de N.-D. de Belloch qu'il s'agissait dans ce document, et non de la chapelle de l'hôpital qui a toujours été sous le vocable de saint Georges.

Nous trouvons d'autre part, dans les Registres d'Elne, à la date du 14 février 1603, le document suivant, intéressant à plus d'un titre : (1)

Scriptura feta de voluntat y ordinatio de Monsr Rev^im de Elna (2), en presencia dels Hoñors Consols de la pñt Ciutat de Elna, laqual es de la forma devall escrita he seguent, en favor dels pares Capotxins del monestir de dita Ciutat.

Et primo volem y es ñra intentio no obstant los legats pios per les persones deffuntes dixiats al Spital dels pobres de la present Ciutat de Elna, losquals son dixiats a dit Spital per la subventio dels pobres malalts de aquell, volem, statuim y ordenam que d'esta hora al devant, ates en dit Spital no y ha pobres, que quiscun dijous de quiscuna sammana haia de despendre lo Spitaler qui vuy es y per temps seran [cinch] sous lesquals haian de servir per obs y charitat de dits Capotxins del Monestir de dita Ciutat.

Y esta es la voluntat de dit Monsr Rev^im loqual ha manat que la presenta scriptura sia descripta y continuada en lo present libre de la Ciutat, en presentia del Hon. Antoni de Sant Marti, batlle de dit Monsr Rev^im y de Pere Delgran lo corrent any spitaler de dit spital.

Feta en lo Palau episcopal de dit Monsr Rev^im, en presentia de dit Monsr qui posa en la present scriptura son decret y autoritat, avuy que comptam als quatorze de febrer de 1602.

C'était non seulement comme Evêque, mais aussi comme Seigneur d'Elne que l'Evêque ordonnait ainsi, solennellement, mais un peu arbitrairement, ce *virement* de fonds inutilisés par l'hôpital.

Or, comment interpréter les mots « Monestir de dita Ciutat », deux fois répétés dans le document ? Il semble difficile, d'un côté, d'admettre qu'ils s'appliquaient au loge-

(1) En marge : *Nota :* Provisio que fa lo bisbe, ques do als Pares Caputxins cinch [sous] cada dijous, del spital.

(2) Onuphre Réart.

ment provisoire trouvé par les Capucins au Palais épiscopal : nous savons, d'autre part, que le nouveau couvent ne fut terminé et ne les reçut qu'en 1645. Il ne reste donc qu'à penser que ces mots s'appliquent à l'ancien couvent, hors les murs, et que les Pères y étaient encore en 1603.

❖

Nous devons relever ici une confusion qui s'est produite dans les notes de Mgr Tolra de Bordas.

Il dit en effet que, déjà en 1642, le nouveau couvent était terminé et occupé, lorsqu'il fut entièrement démoli en exécution d'un ordre royal, à la suite de la conquête du Roussillon : de sorte que le couvent où les Capucins entrèrent en 1645 (comme nous le verrons) n'était qu'une reconstruction (cette fois très rapide) du couvent démoli trois ans auparavant.

Mais cette affirmation n'est pas fondée et ne provient que d'une erreur ; nous savons, par la supplique de 1729 du frère gardien (C. 759), que le couvent démoli (à une date, il est vrai, qu'il n'indique pas, mais que rien n'empêche être celle de 1642) fut l'*ancien* couvent, celui qui était situé hors ville et qui était abandonné ; l'église de cet ancien couvent (c'est-à-dire N.-D. du Pont) servit de grenier à fourrage pour les troupes d'occupation.

❖

Enfin, le 14 septembre 1645, les Capucins prirent possession de leur nouveau couvent, avec l'église restaurée et le cimetière converti en partie en jardin. Ils devaient y faire un premier séjour de 29 ans, et y éprouver ensuite bien des vicissitudes.

En 1651, ils achetaient un *cortal* contigu à leur enclos (1).

(1) Arch. Départ., Albafulla, notaire (8 juillet 1651).

Notons en passant le changement important qui se produisit dans l'Ordre en 1663. Le couvent d'Elne fut distrait de la Province de Catalogne et rattaché à celle de Languedoc : et de plus, par mesure générale, tous les supérieurs de couvent durent être Français.

❖

Nous avons étudié, à propos de l'occupation par les Capucins, les Registres d'inhumations existant à la Mairie d'Elne pour nous rendre compte du rôle réservé au cimetière de N.-D. de Belloch.

Voici les indications que nous avons relevées.

De 1603 à 1635 inclus, sur 1085 décès, 208 inhumations y ont eu lieu, et 43 sur 401 décès, de 1636 à 1642.

L'année 1643 manque.

A partir de 1644 et pendant tout le temps du séjour des Capucins, il ne se trouve plus aucune mention de ce cimetière (1). Les inhumations y reprennent en 1675, et sont au nombre de 16 sur 304 décès jusqu'en 1685.

(1) Et cependant, pendant cette période, du moins de 1644 à 1670 (car les registres des années 1670, 1671, 1672, 1673 et 1674 manquent), le nombre des décès a été de 758. Il est vrai que 224 de ceux-ci sont au compte exceptionnel de l'année 1653, l'année de la peste, qui fut beaucoup plus terrible à Elne que celle de 1631.

Les chiffres ci-dessus donnent une moyenne de 34 décès par an pour la 1re période (1603-1636), et de 57 par an pour la 2e période (1636-1643) ; mais cette période comprend 65 décès de soldats. La moyenne de la 3e période (1644-1670) est de 29 ou de 20, suivant que l'on tient compte ou non de la peste de 1653 ; celle de la 4e période (1675-1685) est de 30 par an.

Ces données peuvent servir à fixer les idées sur le chiffre plus ou moins grand de la population d'Elne à cette époque.

Les actes de décès donnent assez souvent des renseignements sur les causes de la mort, accident, meurtre, exécution militaire, etc. On y trouve aussi quelques précisions sur les sépultures de la cathédrale et du cloître. Citons un acte de 1638, où il s'agit de : « Un soldat de natio Napolitana, lo mataren per orde de la justicia per haver fugit de la companya ab un altre soldat, losquals se jogaran ha sort ab daus, y toca la sort ha ell : li tiraran moscatadas devant lo portal de Coplliura, estacat i lligat en lo arbre

❖

En 1674, la guerre s'était rallumée avec les Espagnols et ceux-ci étaient déjà en Vallespir. Elne dut être mis en état de défense, et les mesures de dégagement des remparts ordonnées par Schomberg ne s'arrêtèrent pas devant l'enclos des Capucins, qui fut éventré. Ceux-ci voyant leur clôture ouverte et rendue impossible, et fuyant aussi, sans doute, devant la guerre, prirent le parti de quitter le couvent et la ville.

Après leur départ, la démolition de l'église et du couvent qu'ils venaient de laisser à l'abandon fut décidée ; ce qui resta debout des bâtiments fut utilisé pour le fourrage de la troupe. Le retable de l'autel fut porté à l'église Saint-Jacques, où il était encore en 1695. Un peu plus tard encore, d'après la lettre du frère Léon de Pézenas, un incendie acheva de ruiner cette vieille masse de bâtiments (1).

❖

Le départ des Capucins remontait déjà à quatorze ans, et le couvent était toujours ruiné et désert, lorsque la cité, reconnaissant par expérience l'utilité, la nécessité même de

de la morera. Esta contrit y resignat en patir la mort per amor de Deu. »

Voici encore un extrait du registre de 1636 qui mérite d'être connu : « Als 19 de novembre, [mori] lo Exc° Sor Don fray Lelio Brancacho marques de Montesilvano, regne de Napols, mestre de camp y général en los comptats de Chatalunya, Rosselló y Cerdanya ; loqual se era retirat en d^a ciutat, per mes quietut. Lo aportaran en Perpinya, y lo enterraren en la iglesia de la religio de Sant Joan, que es lo Temple, ahont los officis se feran ab gran grandesa y magestat. Lo sobredit fra Lelio esta tingut per un gran servent de Deu, y ab opinio de verge. Es mort en edat de 69 anys. Despres de tres dias mort estava que de les mans y peus li fehian fer qualsevol actio, cosa may vista ; y trobaren en sa persona estava llagat dels cilicis aportava, y las espallas negras de las disciplinas. C. A. R. I. P. (Jacet P^ni, in ecclesia B. Marie de Templo, ordinis S^ti Joannis).

(1) Voir ci-après, document du 3 octobre 1688, note.

la présence à Elne d'un ordre religieux, entra en pourparlers avec les Carmes déchaussés pour la fondation à Elne d'un de leurs couvents.

Voici la délibération prise à ce sujet par un Conseil général des *Caps de casa* de la cité, au nombre de 79 présents (1), réunis dans l'église Saint-Georges de l'Hôpital.

Du 7 mars 1688.

Per la necessitat que y ha de confessors, tant en lo temps de la Quaresma quant durant tot lo any, tant de Francesos, per no haver hi algun que entenga la llengua francesa (2), quant de Catalans, per esser pochs, y la necessitat que hi ha de personas per ajudar a ben morir als agonitzants, tant per los habitants de la Ciutat que per los passatgers y tropas de sa Magestat que passan de Perpinya ha Coblliure com de Coblliure ha Perpinya, losquals moltes occasions restan per soletjar se en dita Ciutat, havem sercats molts medis per subvenir a tantas necessitats, y no havem trobat ningun de millor que de pregar als Pares Carmelitas descalsos de venir ha fundar en dita Ciutat : Lesquals de bona gana se son offerts de venir ha fundar, obtingudas las permissions necessaries y assistentias del poble ; y en consequentia an obtinguda llicentia de llur provincial. Y se son comferits en dita Ciutat per saber lo lloch ahont podrien fundar, y las assistentias podrien tenir. Perso se representa a V. M. y present Consell lo que aserca dels predits se es fet y obrat, per que

(1) Les 79 noms de famille sont les suivants : Alis, Beneits, Benezet, Bennes, Bertran, Blanch, Bo, Boher (2 fois), Bosc, Brinsels, Cabussot, Cardinells, Cruzat, Danju. Delaris (notari), Delcos, Delpla, Delre, Denis (2 fois), Deulosal, Esteve, Enbraigues, Flamant, Fondecave, Forgas, Fort, Fulla, Furnie, Garau, Garaudet, Gelabert, Ginesto, Hubert, Ivet, Jorda, Lacoste, Lafon, Lafont, Lautié, Llara, Malet, March (notari), Maris, Marti, Mas, Matheu, Mauri, Montanyer, Oliver, Oriols (2 fois), Palat (3 fois), Parot, Patau, Pla, Primart, Pus, Regencos (2 fois), Rius, Rocha, Rufia, Sarreta, Tixedor, Ugueras, Valenti, Vedel, Velis, Verges, Vilaroja (2 fois), Vinyas, Xaupi.

(2) Les progrès de la francisation étaient donc bien lents, puisqu'aucun des membres du clergé d'Elne n'était capable d'entendre les confessions en français.

deliberen lo ques deura fer per major servey de Deu, de sa Magestat X^ma^, que Deu guarde, y benefici publich.

Hoyda dita propositio, tots unanimes y concordes, y ningu de dits habitants discrepant, es estat resolt que, en nom de dita Universitat y de tot lo comu de aquella, consentan a ladita fundatio, per resultar de aquella un gran servey de Deu, de sa Magestat y del benefici publich, al lloch trobaran mes aproposit y convenient, obtinguda primer la permissio ..... y que per fundar se donen les assistentias necessaries y que convindran a dits Pares Carmelitas descalsos.

De lesquals coses an requerit continuar lo pñt acte : Testimonis Joseph Rocha, verguer des dits Hon^t^ Consols, Miquel Vinyeta, brasser de dita Ciutat, y jo Bernat March, notari y secretari.

C'était donc la répudiation formelle des Pères Capucins ! Aussi, dès que ceux-ci eurent connaissance de la chose, accoururent-ils pour essayer de maintenir et faire prévaloir leurs droits éventuels pour un retour : leur tentative, où se montre quelque rudesse, et ses résultats défavorables sont consignés dans une délibération du 3 octobre suivant, prise, cette fois, par le Conseil spécial de la cité.

Es estada feta la propositio seguent : No obstant que, ab resolutio presa per lo Magnif. Consell general de la pnt Universitat, als 7 de mars prop passat, tot lo comu concenti a la fundatio entenian y entenen fer en la pnt Ciutat los Pares Carmelitas delcalsos al lloch se trobara mes ha proposit y convenient, y que perso se donas a dits religiosos totas las assistentias necessaries, y per tot lo que convindra fer y tractar foren nomenats en comissaris los Srs Bernat March, Joan Baptista Delaris y Miquel Oliver, y que tot se fes baix lo beneplacit de sa Magestat X^ma^, que Deu guarde, o de los ministres, de Monsr Illust^rm^ y Rev^rm^ Bisbe y molt Ill^e^ Capitol de Elna, S^rs^ de la pnt Ciutat, y demes persones que convinga, y que, havent representat lo predict y la convenientia que es la dita fundatio per lo servey de Deu, del Rey y benefici publich a Monsr l'Intendant, a dits Mons^rs^ lo Bisbe y Capitol, aquells an trobats aproposit que cercassen tots

los medis convenients per la effectuatio de dita fundatio ; y estant aquella a bon estat, lo Pare President del Convent dels Pares Caputxins de Perpinya y un company se son comferits en la pnt Ciutat, y nos an exposat que ells eran aqui per fer residentia en dita Ciutat, y que, perso, attes que le convent es ple de palla (1) pel servey del Rey, que los donassem una casa per evitar. Nos altres los respongueren com aixis ells venien per residir sens permissio dels Ministres de sa Magestat y de Monsr lo Bisbe y molt Ill^r Capitol, S^rs d'esta Ciutat ; Nos respongueren que no tenien menester permissio de persona.

Vists y ohits los predits, anarem à Perpinya per representar lo predit à Monsr l'Intendant y Srs Bisbe y Capitol ; y trobarem que Monsr l'Intendant era partit per Monlluis ; ne parlarem y referirem à Monsr lo Bisbe y comissaris de molt Ill^r Capitol lo que passava, losquals sentiren molt la actio dels Pares Caputxins, y que ara que la fundatio de dits Pares Carmelitas descalsos esta ha bon estat, y dits S^rs se son interessats a dita fundatio, y tot lo poble havia consentit, ells se sien moguts, y ab tant de temps no havien dit cosa ; y perso nos digueren que en ninguna manera lo Comu los donas lloch per havitar y residir en la pnt Ciutat sens orde expres dels Ministres de sa Magestat, de dit Mons^rs Bisbe y Capitol ; y que en nom de la pnt Ciutat los declarassem que lo Comu nols demana, antesbe que ha consentit a la fundatio dels Pares descalsos. Perso se representa tot lo predit, affi que V. M. sien servits resoldre en quina manera tornassem resposta a dits Pares Caputxins.

Hoyda dita propositio, es estat resolt, tots unanimes y concordes, y ningu de aquells discrepant, que en ninguna manera la Ciutat los done consentiment, y que, en cas tinguessen permissio dels Ministres de sa Magestat y de Monsr lo Bisbe y Capitol per tornar ha habitar lad. Ciutat, que sels declare que lo Comu nols vol donar casa ni acistir los en cosa, antesbe que en tot se observe y posa en executio la resolutio del Consell general aserca de la fundatio entenen fer dits Pares descalsos.

(A suivre) R. DE LACVIVIER.

(1) Il résulte de ce détail que l'incendie signalé, sans date, par la lettre du f. Léon de Pézenas n'était pas encore survenu en 1688. Ce nouvel incendie n'est, du reste, signalé nulle part ailleurs.

La Confrérie du Rosaire à Osséja

(1681 — 1789)

Entre toutes les populations de la Cerdagne franco-espagnole, Osséja était, en 1680, — après Puigcerda — la plus importante. A cette époque-là, le nombre de ses habitants s'élevait environ à près de 600, puisque, en 1723, sa population avait atteint ce chiffre, suivant ce que nous apprennent les statistiques officielles. Ce pays devint très prospère dans la suite ; en 1850, il ne comptait pas moins de 1219 habitants. Grâce aux produits agricoles et industriels, on y vivait, somme toute, dans une modeste aisance qui mettait les plus pauvres à l'abri de la misère, même durant la saison des frimas et des neiges hivernales.

Au point de vue religieux, la paroisse d'Osséja marchait de pair avec sa noble voisine, Puigcerda, dont les nombreux couvents projetaient sur la contrée un vaste rayonnement de science et de vertus morales que ni les temps, ni les hommes n'ont point fait pâlir. Les prédications des Dominicains de cette ville, auxquels les curés d'Osséja eurent souvent recours pour les besoins de leur ministère pastoral, finirent par orienter la piété des fidèles d'Osséja vers la dévotion particulièrement chère à ces religieux, c'est-à-dire celle de Notre-Dame du Rosaire, et promouvoir, dans cette paroisse, l'établissement de la Confrérie du Rosaire, dont nous publions aujourd'hui le présent mémoire (1).

❖

La date de fondation de cette Confrérie à Osséja est difficile à préciser, faute de documents d'archives. Nous ne possédons que le texte des indulgences dont le pape Innocent XI enrichit cette mariale association. L'indult pontifical est du 24 janvier 1680. Il

(1) A moins de références contraires, le lecteur voudra bien se reporter, pour cette étude, au registre manuscrit des archives paroissiales d'Osséja, dont le titre est ainsi libellé : *Llibre de comptes de la Obra de Sant Pera y Roser de Osseja, de l'any* 1703.

est manuscrit, rédigé sur un vieux parchemin (0m37 × 0m29), soigneusement encadré sous verre et actuellement conservé dans la sacristie de l'église d'Osséja.

En marge du verso, on lit la mention suivante manuscrite : « *Al primer de agost 1681. Vist y restituhit.* (Signé) Debadia », puis celle-ci : « *Concessio de la Confraria de Na Sra del Roser, en lloch de Osseja, per Innocencio XIe* ».

Il résulte donc de la première de ces deux mentions, que ce parchemin n'est point le document original émanant de Rome, attendu que, par ailleurs, il ne porte aucune signature, ni trace de sceau de la curie romaine. Le texte de cette pièce ne serait que la copie du document pontifical, dûment restituée et approuvée par la chancellerie épiscopale d'Urgell, dont l'évêque, en 1681, avait encore juridiction spirituelle sur toutes les paroisses de la Cerdagne franco-espagnole, malgré les clauses du traité des Pyrénées conclu, en 1659, par les plénipotentiaires de France et d'Espagne.

Par conséquent, la date précise de la fondation de la Confrérie d'Osséja demeurant ignorée, on doit la supposer antérieure de plusieurs années à 1680, eu égard aux multiples formalités canoniques exigées pour de telles fondations, et aux nombreuses difficultés des communications existantes entre Rome et Urgell, surtout à cette époque où l'on n'avait pas les facilités d'informations rapides que nous possédons aujourd'hui.

❖

D'après l'exposé de cet Indult pontifical, la Confrérie d'Osséja avait son siège principal dans l'église de cette paroisse, à l'autel de la Sainte Vierge qu'on y érigea dans la suite.

L'Association était ouverte aussi bien aux hommes qu'aux femmes. Elle jouissait de privilèges particuliers, attachés à certaines pratiques de piété chrétienne.

Suivant le texte de l'Indult de 1680, Innocent XI avait accordé aux Confrères d'Osséja : 1° Une indulgence plénière le jour de leur réception à la Confrérie ; à l'article de la mort, en invocant le nom de Jésus, de bouche ou du moins de cœur ; le jour de la fête de l'Association, en visitant l'église ou la chapelle de la Confrérie, depuis la veille aux premières vêpres, jusqu'au jour

de dite fête au coucher du soleil, en y priant aux intentions du Souverain Pontife.

2° Sept ans et sept quarantaines d'indulgences partielles, en visitant la même église ou la même chapelle en certains autres jours, fixés à quatre, et déterminés par l'Ordinaire diocésain.

3° Soixante jours d'indulgences partielles à ceux qui assisteraient aux messes ou offices divins, célébrés en dites église ou chapelle pour la Confrérie ; à ceux qui recueilleraient les pauvres dans un hôpital ou travailleraient à la réconciliation des ennemis ; pour toute assistance aux funérailles chrétiennes d'un confrère, aux processions, au viatique des confrères malades, et à ceux qui, étant convoqués mais empêchés d'y assister, réciteraient, au signal de la cloche, cinq *Pater* et *Ave* pour les confrères défunts ; à ceux qui travailleraient à la conversion des pécheurs, qui pourvoiraient à l'instruction religieuse des ignorants ou qui accompliraient un acte quelconque de religion ou de charité.

Toutes ces indulgences étaient applicables aux âmes du purgatoire et valides à perpétuité.

Cette concession d'indulgences fut ensuite soumise au *visa* de l'officialité épiscopale d'Urgell ; le 6 novembre 1685, l'ordinaire diocésain lui donnait son approbation et en ordonnait la publication solennelle dans l'église d'Osséja.

Concessio de la Confraria de N. Sra del Roser, en lloch de Osséja, per Innocencio XI°

Innocentius P. P. XI

Ad perpetuam rei memoriam, cum (sicut accepimus) in Ecclesia parrochiali sancti Petri, loci de Ossegia, Urgellen diæcesis, una pia et devota utriusque sexus Xristi fidelium confraternitas, sub titulo Beatæ Mariæ de Rosario, (non tamen pro hominibus unius specialis artis), canonice erecta sive erigenda existat, cuius Confratres et Consorores quamplurima pietatis et charitatis opera exercere consueverunt, Nos, ut Confraternitas honoris majoris in dies suscipiat incrementa, de omnipotentis Dei misericordia ac Beatorum Petri et Pauli Apostolorum eius auctoritate confisi, omnibus utriusque sexus Xristi fidelibus qui dictam Confraternitatem in posterum ingredientur, die primo ingressus, si vere pœnitentes et confessi sacramentum Eucharistiæ sacramentum susceperint, plenariam, ac tam descriptis

quam pro tempore describendis in dicta Confraternitate Confratribus et Consororibus in cujuslibet eorum mortis articulo, si vere quoque pœnitentes et confessi ac sacra communione refecti, vel quatenus id facere nequiverint saltem contriti nomen Jesu ore si potuerint, sin minus corde devotè invocaverint, etiam plenariam ; necnon eisdem nunc et pro tempore existentibus Confratribus et Consororibus vere etiam pœnitentibus et confessis ac sacra communione refectis qui prœdictæ Confraternitatis Ecclesiam seu Capellam vel oratorium die festo principali dictæ Confraternitatis per eosdem Confratres semel, tum eligendo et ab Ordinario approbando, a primis vesperis usque ad occasum solis diei hujusmodi singulis annis devote visitaverint et pro Xristianorum, Principum concordia, hœresum exterminatione ac Sanctæ Matris Ecclesiæ exaltatione pias ad Deum preces effuderint, plenariam similiter omnium peccatorum suorum Indulgentiam et remissionem misericorditer in perpetuum concedimus.

Insuper dictis Confratribus et Consororibus, vere pariter pœnitentibus et confessis ac sacra communione refectis, Ecclesiam seu Capellam vel oratorium hujusmodi loci, in quatuor aliis anni festis vel non festis diebus per memoratos Confratres semel, tunc etiam eligendis et ab eodem Ordinario approbandis, ut semel visitantibus et orantibus qua voluntate pastorum id egerint septem annos et totidem quadragenas. Quoties vero missio et aliis divinis officiis dicta Ecclesia seu Capella vel oratorio pro tempore celebrandis et recitandis seu Congregationibus publicis vel privatis ejusdem Confraternitatis ubivis faciendis interfuerint aut pauperes hospitio susceperint vel pacem inter inimicos composuerint seu componi fecerint vel procuraverint necnom etiam qui corpora defunctorum tam Confratrum et Consororum prœteritorum ad sepulturam associaverint aut quœcumque processiones de de licentia Ordinarii faciendas sanctumque Eucharistiæ sacramentum tam in processionibus quam cum ad infirmos aut alias ubicumque et quomodocumque pro tempore deferetur convocati fuerint, aut si impediti, campanæ, ad id signo dato, semel orationem Dominicam et salutationem Angelicam dixerint aut etiam quinquies orationem et salutationem easdem pro animalius defunctorum Confratrum et Consororum prœteritorum recitaverint aut si aliquem ad viam salutis reduxerint et ignorantes prœcepta Dei et ea quæ ad salutem aut docuerint aut quodcumque aliud pietatis vel charitatis opus exercuerint, toties pro quolibet prœteritorum operibus exercicio sexaginta dies de injunctis eis seu alias quomodolibet delictis pœnitentis in forma Ecclesiæ consueta relaxamus, prœsentibus perpetuis futuris temporibus valituris. Volumus autem ut si alias dictis Confratribus et Consororibus prœmissa peragens aliqua alia Indulgentia perpetuo vel ad tempus nondum elapsum duratura concessa fuerit prœdecessores nullæ sint, utque si dicta Confraternitas alicui Archiconfraternitati aggregata fuerit vel in posterum aggregetur, seu quamvis alia ratione iniatur aut etiam .... instituatur,

presentes et quœvis aliæ litteræ Apostolicæ ..... nullatenus suffragentur sed ex tunc eo ipso sint.

Datum Romæ apud S. Petrum sub Annulo Piscatoris die XXIV januarii MDCLXXX Pontificatus.

❖

Die 6 9bris 1685

Publicent hujusmodi Indulgentiarum largitionum et concessionum litteræ apostolicæ ex decreto Domini officialis et v. g. Urgellis, qui ... duobus domini de capitulo ita fieri statuit et decreverit approbando festum presente die 30 junii et alios quatuor dies per Confratres prœsentes electos, videlicet : dies sequens post Purificationem, dies sequens post Annuntiationem, dies sequens post Assumptionem, et ultima dies post Nativitatem B. M. Virginis.

De Cruyllas, Off. et Vic. Gen.

Fluvius.
secret. Offic.

(*A suivre*) Jean Sarrète.

CHRONIQUE D'ART CATALAN

Les Œuvres d'art de Louis Delfau

au Salon Roussillonnais

(*Janvier* 1920)

Ce n'est pas, à vrai dire, un *Salon Roussillonnais* qui fut affecté à l'exposition des œuvres d'art de notre artiste-peintre perpignanais, M. Louis Delfau, mais simplement une salle insuffisante et mal ajourée, vulgairement appelée le « péristyle de la salle Arago » de l'Hôtel de Ville. Les visiteurs ont une fois de plus regretté que nous n'ayons pas à Perpignan un « Salon » proprement dit pour de telles expositions. C'est une lacune de plus, parmi tant d'autres, que nos édiles ne manqueront certainement pas, dès que les finances municipales le permettront, de combler de façon définitive. Il faut à Perpignan, de toute nécessité, un *Hôtel des Sociétés* et un *Salon Catalan*.

❖

Comme tant d'autres, épris d'art catalan, je suis allé visiter l'exposition Delfau dans ce soi-disant *Salon Perpignanais,* et, comme eux, j'ai été fort captivé par les belles œuvres de notre sympathique confrère de la Société d'Etudes Catalanes. Je n'ai pas l'honneur de le connaître personnellement. Ce n'est plus un jeune — dit-on — puisqu'il doit bien avoir la cinquantaine. Somme toute, il est dans la pleine maturité de son âge et de son talent. On le dit encore trop modeste. Ce n'est pas un mal, car les vrais talents s'ignorent toujours eux-mêmes, et c'est là déjà un grand mérite.

Parmi ses œuvres, il en est qui ont la touche des grands maîtres. Les portraits sont remarquables de sincérité : tous justes, dessin impeccable, facture large et pleine. Il semble même que, voulant s'identifier avec son sujet, l'artiste a trop le scrupule de bien faire. Les portraits de MM. Amédée Aragon et Nérel sont néanmoins d'une identité si parfaite qu'on les dirait vivants, parlants, entrant en commerce, tant leurs regards sont pleins de vigueur, avec les spectateurs qui les considèrent fixement. Il en est pareillement de MM. Dot, de Lazerme, Nicolau, de Romeu, Sarrat, Trénet (père), si caractéristique par la belle couronne de cheveux argentés qui orne son front d'architecte.

Là où M. Delfau semble avoir mis toute son affection, tout son talent de psychologue et d'artiste, c'est, à mon avis, dans la noble figure de l'évêque de Perpignan, Monseigneur de Carsalade du Pont. Majestueusement drapé dans sa superbe *Cappa magna,* couleur mauve, aux plis larges, ondulés et soyeux, le prélat est assis dans son cabinet de travail timbré de ses armes de famille et où tout le mobilier est à l'antique. Assis dans son classique fauteuil cannelé, il laisse un instant en repos son missel enluminé, ou plutôt son livre d'étude, grandement ouvert sur un antique pupitre, pour se retourner de mi-face vers son visiteur et l'entretenir du sujet qu'il médite. Et sur sa figure émaciée, mais rayonnante des vastes pensées qui s'accumulent dans son puissant cerveau, celles-ci viennent tour à tour se fixer, pour se traduire ensuite, sur ses doctes lèvres, en effusion de paroles qui vous captivent et vous

conquièrent par leur charme prenant. Ses petits yeux d'azur, à demi-clos tout d'abord, peu à peu s'animent et s'ouvrent pleins de feu, d'idées qui vous pénètrent et ne tardent pas à vous communiquer les vibrations d'une grande âme. Qui ne l'a éprouvé au sortir de l'un de ces doux cœur à cœur auxquels notre évêque n'est nullement rebelle ! Tel, le docte et saint Mgr de Flamenville, d'Elne, immortalisé par le pinceau de notre génial et immortel H. Rigaud.

Parmi les autres œuvres exposées par M. Delfau, nous avons admiré de très beaux paysages, pris dans la zone de nos incomparables contrées roussillonnaises.

Son *coin de l'Albère* avec ses chênes-lièges, son *mas de l'Anglade*, son *mas de la Garrigue*, son *Collioure* avec son église et son château antiques, sa *côte Vermeille* avec ses landes et ses flots azurés, etc., etc., toutes ces petites toiles, lumineuses, ensoleillées, sont d'un coloris exquis, très pittoresque.

Il en est de même de sa *partie de cartes*, de sa *vierge orientale*, de ses *deux espagnoles*. Qui n'a admiré surtout sa bonne *vieille catalane*, ravaudant des bas près de sa fenêtre et enfilant son aiguille avec une attention si captivante ? Quel est le visiteur qui ne s'est dit, en la voyant : « Voilà ma bonne vieille grand'mère d'autrefois ! C'est elle ! » Pourquoi nos artistes modernes semblent-ils délaisser ces vrais types de la race catalane ? Remercions M. Delfau de leur avoir ainsi rappelé ces leçons d'affection à la petite patrie.

Delfau, m'a-t-on dit, n'était pas connu du public ; une modestie exagérée l'avait toujours tenu éloigné de ce qui pouvait ressembler à une réclame. Son exposition de 1916, que quelques amis avaient organisée *malgré lui*, fut une révélation ; les sympathies allèrent nombreuses à l'artiste consciencieux et modeste dont le talent était ainsi révélé.

Son exposition de janvier dernier (1920) n'a été que la confirmation du premier succès, assure-t-on.

A tous les éloges que les critiques d'art et les visiteurs perpignanais ont déjà unanimement adressés à M. Delfau, nous joignons les nôtres et ceux de la Société d'Etudes Catalanes, que son talent honore si bien. Elève, dit-on, de Bonnat, il est digne d'un tel maître. Il ne fait pas moins d'honneur à notre H. Rigaud

catalan, que Bonnat lui-même n'a pas certainement dédaigné. Au reste, l'illustre Rigaud n'eut point d'autre modèle que Van Dyck, type classique de nos anciens peintres roussillonnais, comme il devrait l'être toujours de nos contemporains portraitistes qui aspirent à la vraie gloire. Ils ne trouveront pas de meilleures sources d'inspiration ailleurs que dans les chefs-d'œuvre de nos anciens maîtres classiques. C'est une grave erreur que de prétendre le contraire. J. S.

A la mar nostra

M'agrades, mar, quan petoneges
Nostres sorrals de Rosselló
O que sobre 'ls penyals blanqueges
Ton aigua blava i murmureges
Ta mateixa eternal cançó.

M'agrada te veure agitada,
Oír ton bram molt horrorós
I flairar l'amarga halenada
Que 'ns portes amb la gran ruixada
De la teua ona al bes plorós.

M'agrada ton espill de plata
Reflectant l'alba a l'Orient
O el sol vermeil quan tart s'acata
De l'altre banda i s'enforata
Dintre dels monts de l'Occident.

Peró molt més t'estimaría
Si, dant al mariner la pau,
Estaves quieta i nit i dia
I si, sobre 'l teu sí, podía
Lliscar sens temença sa nau.

Algú.

La seigneurie et la paroisse du Soler

(*SUITE*)

L'évêque d'Elne avait toujours un représentant ou *batlle* au Soler d'Amont. Le 17 décembre 1548, une criée est faite par ordre du batlle défendant d'élever des porcs sur le territoire du Soler d'Amont, de garder, à partir du 15 janvier, ceux qui peuvent s'y trouver et de laver dans le canal de la fontaine (1). D'un autre côté, Jean Ballestar, batlle général de la mense épiscopale, délègue, le 31 mai 1559, ses pouvoirs à Jean Malet pour juger dans la batllie du Soler les causes civiles dont l'objet n'est pas supérieur à 40 sous (2). En 1570, le batlle de la mense épiscopale reçoit la reconnaissance d'une maison sise sur la route qui va du chemin royal de Conflent à l'ancienne église du château (3).

A la fin du XVIe siècle, une mainmise est opérée sur divers biens de la mense épiscopale vacants par suite de la translation de François Robuster et Sala à l'évêché de Vich. A cet effet, Philippe Jordi, archidiacre de Conflent et sous-collecteur de la Chambre apostolique, se présente devant le château du Soler d'Amont, le 21 octobre 1598. Le viguier de Roussillon le prend par la main droite et l'introduit dans l'intérieur du château. Là, on ramasse un peu de terre et on la jette aux quatre vents. Ensuite, en signe de mère et mixte empire, une épée tirée du fourreau et des gants sont présentés à Philippe Jordi. Enfin, en signe de propriétaire de la dîme, on offre au sous-collecteur une poignée de froment (4).

(1) Archives des Pyr.-Or., G. 40.

(2) Archives des Pyr.-Or., G. 148.

(3) Archives des Pyr.-Or., G. 41. — Nous verrons plus loin que l'église du *castrum*, dédiée à saint Julien et sainte Baselisse, fut abandonnée. On bâtit alors l'église actuelle dont la première pierre fut placée le 5 juillet 1554.

(4) Archives des Pyr.-Or., G. 24. — *Accepit dictum reverendum dominum subcollectorem per manum dexteram et intus dictum castrum eum intromisit et intus dictum castrum se spaciaverunt terram erigendo et dispergendo, et in signum meri et mixti imperii eusem evaginatam eidem domino subcollectori et unas chirotecas tradendo ; et in signum decime eidem unum pugnum tritici tradendo.*

Le château en question était presque complètement ruiné, puisque, le 16 janvier 1608, on trouve des criées provenant de la concession projetée d'une pièce de terre dans l'enceinte du château (1). Bien plus, le 19 novembre 1608, on procède à une enquête contre des personnes qui ont pratiqué des passages dans les murailles (2).

Le batlle de l'évêque n'avait aucun droit sur les particuliers qui habitaient des maisons soumises à une juridiction étrangère. En 1628, on porte plainte contre le sous-batlle de l'évêque qui a commandé de garde un tisserand qui habitait une maison soumise à la juridiction du seigneur du Soler d'Avall (3).

La peste faisait des ravages dans le Roussillon. Aussi, le 23 novembre 1628, le juge épiscopal dans la Cour du Soler enjoint au batlle et au sous-batlle de cette localité de veiller avec soin à l'occasion de ce fléau (4).

Le 10 janvier 1638, le représentant de la Chambre apostolique prend possession du Soler d'Amont. Aussitôt une criée est publiée en son nom pour défendre de blasphémer, de jouer pendant les offices, de chasser en temps prohibé et de pêcher sans la permission du dit représentant (5).

L'administration communale, exercée par les consuls, était soumise à l'approbation de l'évêque ou de son procureur. C'est pourquoi les consuls demandent l'autorisation épiscopale quand ils prennent la résolution, en 1650, de rétablir les droits de logis ou hôtel, de boulangerie, de boucherie, de gabelle, droits que la communauté possède depuis longtemps, mais qui s'étaient perdus à l'occasion des guerres passées ou par négligence (6). En 1654, ces droits sont affermés par les consuls Dominique Perramon et Raymond Carbonell : « *Arrendament de l'hostal, fleca y gavella del Soler novament imposat en virtut de la llicencia concedida per lo rev. Rafel prevere y canonge de la iglesia de Elna, la sede episcopal vacant, collector de las rendas del bisbat de Elna* » (7).

(A suivre) Joseph Gibrat.

(1) (2) (3) Archives des Pyr.-Or., G. 40.
(4) (5) Archives des Pyr.-Or., G. 43.
(6) Archives des Pyr.-Or., C. 1850.
(7) Archives des Pyr.-Or., Fonds d'Oms.

Le Gérant, COMET. — Imprimerie Catalane, COMET, rue de la Poste, Perpignan

14e Année. N° 161 Mars 1920

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Organe de la Société d'Etudes Catalanes. — Cotisation : 10 fr. par an

Comment le Roussillon devint catalan

Dans un article précédent (1), j'ai montré quelle était la signification de l'événement historique que marque, pour le Roussillon, le tournant de 865. Le Roussillon, terre gauloise, est administrativément soudé par Charles le Chauve aux comtés hispaniques créés de l'autre côté des Albères et dont le centre de gravité devait être Barcelone.

Mais l'acte de 865 n'aurait pas eu les conséquences qu'il a eues réellement, si des circonstances particulières n'avaient facilité cette sorte de glissement historique de la terre roussillonnaise vers le sud.

Et tout d'abord, nous relevons parmi ces circonstances le fait que le midi de la France, et spécialement le sud de l'ancienne Septimanie, avait fait partie de l'Etat wisigothique ; le fait aussi que cette même région avait subi au même degré, et presque dans les mêmes conditions, la domination sarrasine. La *reconquête* carolingienne (2) qui refoule le Maure va presque d'un élan, en quelques années, de Narbonne à l'Ebre. Dégagés en même temps, — ou peu s'en faut, — le sud de l'ancienne Septimanie et le nord de l'ancienne Tarraconnaise trouvent dans cette communauté de destins une raison nouvelle de fraterniser.

Mais il y a plus. C'est dans le comté de Roussillon et dans les comtés transpyrénéens que viennent affluer les réfugiés espa-

(1) *Une date de l'histoire du Roussillon : le Tournant de 865*, dans la *Revue Catalane*, 15 novembre 1919.

(2) *La frontière pyrénéenne entre la France et l'Aragon*, dans la *Revue des Pyrénées*, 1913.

gnols que la prévoyance carolingienne, par d'habiles mesures, attire en pays rédimé (1). Pour des motifs à la fois militaires et agricoles, pour avoir prête à la défensive ou à l'offensive une armée des Pyrénées, et aussi pour fournir à une contrée mal pourvue de main-d'œuvre les bras nécessaires à son relèvement économique, Charlemagne et ses successeurs font miroiter des avantages séduisants et d'ailleurs substantiels à ceux qui, de l'Espagne musulmane, accourent à eux : ils seront, sur la terre franque, chrétiens et sujets libres, ils peupleront et cultiveront le *pays* reconquis. Tout un système de colonisation, fondé sur le droit dit d'*aprision*, est prévu, appliqué avec persévérance au grand bénéfice de la renaissance économique qui succède à la crise, et, sans entrer pour le moment dans le détail de cet effort dont les créations monastiques doublent l'efficacité, il apparaît qu'une *immigration* intense de ceux que les textes appellent *Gothi sive Hispani*, — Goths ou Espagnols, — se produit durant les VIIIe et IXe siècles, tant au nord qu'au sud des Albères.

Certes, il serait excessif, — et même inexact, — de croire que cette immigration a détruit le fonds gaulois de l'âge précédent. Il n'en est rien, et l'événement l'a prouvé. Le fond celtique n'a pas plus été anéanti chez nous par l'élément venu d'Espagne qu'il ne l'a été en Alsace par l'élément germanique (2). Il ne faut point sacrifier les habitants indigènes aux nouveaux venus, les *Pagenses* aux *Hispani* de nos documents. Une certaine modification ethnique a cependant suivi, sans aucun doute, cette intrusion d'apports espagnols abondants et actifs, rapprochant, par voie de conséquence logique, l'ethnographie roussillonnaise et l'ethnographie catalane.

Par là a été rendue possible et féconde l'union du Roussillon et de la Catalogne, par là aussi a été rendue possible la différenciation du Roussillon à l'égard de la partie plus septentrionale de l'antique Septimanie, devenue à l'âge suivant le Bas-Languedoc.

En d'autres termes, tout en restant au fond gauloise en vertu

(1) Melchior, *Les Etablissements des Espagnols dans les Pyrénées méditerranéennes*, Montpellier, 1919.

(2) Sur le saisissant parallélisme de l'histoire de l'Alsace et du Roussillon, cf. mon article *Deux provinces sœurs*, dans *Montanyes Regalades*, 1919.

d'origines imprescriptibles, la population roussillonnaise, mâtinée de gothique par le reflux de l'époque carolingienne, s'est diférenciée de la population de la Narbonaise et s'est rapprochée de la population des comtés trans-pyrénéens. Le Roussillon est désormais quelque chose de spécial, d'unique, une *entité historique* nettement spécifiée, capable de se souder soit à la France à raison de son fond gaulois, soit à la Catalogne à cause de l'alluvion hispanique superposée à ce fonds. Au lendemain de 865, comme il fallait s'y attendre, c'est ce dernier élément, actif et frais, qui l'emporte, d'autant plus que le geste de Charles le Chauve a orienté administrativement le Roussillon vers Barcelone, et, au xe siècle, c'est vers Barcelone que le Roussillon et la Catalogne regardent, c'est le sort de la Catalogne en formation que nos comtés partagent politiquement, socialement, intellectuellement.

C'est en effet l'époque où du latin va se dégageant la langue romane : le parler de Perpignan naissant sera celui de Barcelone. Le Roussillon devient catalan. Pendant des siècles il suivra la destinée catalane.

Un homme a incarné, au moment décisif, dans l'ordre politique et peut-être moral, les aspirations de la Catalogne en devenir : cet homme, brillant dans l'histoire et plus encore dans la légende, c'est le célèbre JOFFRE-LE-POILU (1).

Comte de Barcelone et de Gérone, marquis de la Marche, Joffre fit donner le comté de Roussillon à l'un de ses frères, Miron. Celui-ci devint la tête d'une lignée comtale dont la dépendance vis à vis de Barcelone résulte de cette parenté même. La distribution des *pays* (pagi) de la Marche est d'ailleurs variable, à chaque génération, entre les membres de la famille de Joffre. Un comté que l'on a coutume d'appeler comté d'Empories-Roussillon et qui comprenait, sur les deux versants des Albères, la côte et la plaine, conserva son homogénéité jusque vers 990, s'opposant au comté de Cerdagne, échu à un fils de Joffre. Ce comté, dont la ville principale était Hix, ajoutait à la Cerdagne propre le Conflent, le Capcir, le Fenouillèdes et la partie haute du Roussillon. Vers 990, les deux lots ainsi formés

(1) La *Revue Catalane*, 15 janvier 1920, a annoncé l'ouvrage attachant que va faire paraître Pierre Vidal sur ce personnage.

furent divisés chacun en deux portions, afin de pourvoir d'une part les deux fils d'Oliva Cabreta, comte de Cerdagne, et d'autre part les deux fils de Guifre, comte d'Empories-Roussillon. Des deux fils d'Oliva Cabreta, l'un, Joffre, eut la Cerdagne et le Conflent ; l'autre, Bernard, surnommé Taillefer, eut le reste, y compris par conséquent le Vallespir, la haute vallée du Tech jusqu'au Perthus, le pays des Aspres et la haute plaine du Roussillon avec Thuir, Ille, Millas et Saint-Féliu ; il prit le titre de comte de Besalu, et, de ce coté-ci des Pyrénées, il fit probablement du château de Castelnou, — bâti à cette époque, — le centre de sa domination. Des deux fils de Guifre, l'un, Hugues, prit Empories et Peralada ; l'autre, Guilabert Ier, garda la basse plaine du Roussillon avec le titre de comte de Roussillon.

Des quatre lots ainsi formés, — et dont il n'y a pas lieu de suivre ici les vicissitudes (1), — le plus durable fut celui précisément qui semble avoir été territorialement le plus modeste : celui de Guilabert.

Dès 1111, la maison de Barcelone annexait à ses domaines ceux des comtes de Besalu, et, en 1117, ceux des comtes de Cerdagne, tandis que la dynastie issue de Guilabert se perpétua jusqu'à l'année 1172. Mais une invincible force d'attraction s'exerçait depuis le temps de Charles le Chauve et de Joffre le Poilu, et vouait les comtés dépendant de la Marche de Joffre à venir s'agglutiner au comté majeur de Barcelone.

En 1172 sonne cette heure pour le comté roussillonnais. L'héritage des descendants de Miron vient aux mains du comte de Barcelone qui, par surcroît, n'est autre maintenant qu'un très grand prince : Alphonse d'Aragon-Catalogne. En lui, la qualité comtale venue de Joffre s'allie à la dignité royale. Ainsi, à l'époque précise où le Roussillon s'adjoint au conglomérat des comtés transpyrénéens constitué en *Principal de Catalogne* (2), le Principat lui-même vient de faire union avec la monarchie aragonaise.

Or, si la puissante individualité de la Catalogne excluait

(1) Sur un épisode particulièrement curieux de ces variations de la carte, cf. *A propos d'un duché de Roussillon au* x*e siècle*, dans *Ruscino*, 1913.

(2) On admet généralement que le mot d'assez mystérieuse origine *Catalogne* provient d'une forme hypothétique, *Gotholania*, ce qui donnerait aux *Gothi* de nos textes un rôle capital dans le Principat.

d'avance toute possibilité de fusion avec l'Aragon, de même l'individualité du Roussillon et de la Cerdagne, conservée au IXe siècle, s'affirme à l'égard du Principat. Malgré la communauté de langue, de civilisation et de vicissitudes politiques, le titre comtal de *Roussillon et Cerdagne* subsiste et se perpétue, au lieu de s'absorber, comme les autres titres comtaux de la Marche, dans le titre comtal barcelonais.

Comment le Roussillon devint catalan, c'est donc ce que les faits dûment interprétés permettent de comprendre, et, du même coup, il est aisé de saisir dans quelle mesure il le devint, car il apparaît nettement pourquoi et de quelle manière le Roussillon a pu sauvegarder, à travers les siècles, cette originalité propre dont l'avait doté l'histoire et par quoi, demeurant catalan, il n'a pas cessé d'être roussillonnais.

J. Calmette,
Professeur à la Faculté des Lettres
de l'Université de Toulouse.

NÉCROLOGIE

C'est avec un profond regret que nous avons appris, le mois dernier — 19 février — la mort de M. Justin Pépratx, notaire à Perpignan. Il était venu à nous en 1910, et depuis lors il s'intéressait beaucoup à notre Société et à notre *Revue Catalane.* C'était d'ailleurs un esprit très ouvert aux choses de la pensée. Il s'était surtout adonné à l'art musical, en lequel il excellait particulièrement. Il fut l'un des fondateurs de l'*Estudiantina* perpignanaise, dont il devint le directeur apprécié de tous. Notre défunt confrère était de race. Son père, Justin Pépratx, est le traducteur de l'*Atlantide* du grand génie catalan, *Mossen Cinto* Verdaguer ; il a ainsi beaucoup contribué à vulgariser les œuvres de l'immortel chantre de la terre catalane, le « Père de notre renaissance catalane ».

A tous ceux que la perte de notre regretté confrère laisse aujourd'hui dans un deuil si profond, la Société d'Etudes Catalanes adresse ses biens sincères condoléances.

Chroniqueurs et Historiens Catalans
des XIIIe et XIVe siècles (1)

I

L'Ecole historique de Ripoll

Le monastère de Sainte-Marie de Ripoll, qui fut le panthéon des Comtes de Barcelone, fut aussi le berceau de l'historiographie catalane. Dès les premières années du XIe siècle, l'un des abbés, le célèbre Oliva, y avait organisé une bibliothèque et un *scriptorium* où les moines rédigeaient jour à jour des notes annalistiques concernant les faits et gestes des comtes catalans.

Ces notes nous sont parvenues sous la forme de deux chroniques : le *Chronicon Rivipullense* (Chronique de Ripoll) (2) et les *Gesta Comitum Barcinonensium* (Gestes des Comtes de Barcelone) (3).

(1) Camboulin (F.-R.), *Essai sur l'histoire de la littérature catalane...* Deuxième édition, Paris, Durand, 1858, in-8° ; — Tourtoulon (Ch. de), *Jacme Ier le Conquérant, roi d'Aragon, comte de Barcelone, seigneur de Montpellier, d'après les Chroniques et les documents inédits. Première partie : la jeunesse de Jacme le Conquérant.* Montpellier, Gras, 1863, in-8° ; — Ticknor (G.), *Histoire de la littérature espagnole... traduite de l'anglais en français pour la première fois...* par J.-G. Magnabal. Paris, A. Durand, 1864, 3 vol. in-8° ; t. I, ch. XVI ; — Baret (Eugène), *Les troubadours et leur influence sur la littérature du midi de l'Europe avec des extraits et des pièces rares et inédites.* Paris, Didier et Cie, 1867, in-16 ; — Massó Torrents (Jaume), *Historiografia de Catalunya en català durant l'época nacional*, dans la *Revue hispanique*, t. XV (année 1906), pp. 486-613 ; — Rubio y Lluch (Antoni), *Documents per l'historia de la cultura catalana migeval.* Institut d'Estudis Catalans, Palau de la Diputacio, Barcelona, 1908, gr. in-4°.

(2) Inséré par le P. Villanueva dans son *Viaje literario a las iglesias de España*, t. V, pp. 241-249.

(3) Insérés par Baluze en appendice dans le *Marca hispanica*, col. 537-580, d'après un manuscrit provenant de Ripoll, aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale de Paris (fonds latin, n° 5941). — M. Barrau-Dihigo a retrouvé des fragments inédits des *Gesta* ; il les a publiés dans la *Revue hispanique* de l'année 1902, t. IX de la collection.

Le *Chronicon* s'arrête à l'année 1191 ; les *Gesta* se poursuivent jusqu'à l'année 1299. Les *Gesta* laissent moins de place à la légende que le *Chronicon*, et ils ont joui d'une grande faveur auprès des bons historiens du Principat, qui, comme Bernat Boades (commencement du xve siècle), les utilisèrent avec profit.

Les deux chroniques sont en latin, mais il existe une version catalane des *Gesta* faite probablement dans les dernières années du xiiie siècle, du moins pour toute la partie qui va jusqu'à la mort de Jacques le Conquérant, en 1276. On en possède quatre manuscrits dont deux sont conservés aux Archives municipales de Barcelone (1). La version catalane des *Gesta* n'a jamais été imprimée. Elle suit de très près le texte latin, avec des variantes assez insignifiantes dans les manuscrits. Elle commence ainsi :

« *Del Castell d'Arria, que es en Catalunya en territori de Comflent, costa lo flum que es apellat Tet, era un cavaller rich, bon d'armes e de gran conseyl, per nom Guiffre* (2) ». D'après les *Gesta*, ce Guiffre, que nous appelons Joffre d'Arria, fut le premier comte de Barcelone, mais tout ce qu'ils en rapportent paraît être légendaire ; il n'en est pas de même de ce qu'ils disent de son prétendu fils Guiffre ou Joffre *lo Pelos*, qui fut le véritable fondateur de la maison comtale de Barcelone.

Vers l'époque où l'un des moines de Ripoll traduisait les *Gesta* en langue vulgaire, « en romans », comme on disait alors, Pere Ribéra de Perpeja composait dans la même langue une *Croniqua de Espanya*, adaptation de la Chronique latine de l'archevêque Rodrigue de Tolède, mort en 1247 (3). Ribéra l'avait augmentée de certains détails relatifs à l'Aragon et à la Catalogne que Rodriguez avait négligés.

(1) Voyez à ce sujet l'*Historiografia* de M. Massó Torrents, pp. 493-498.

(2) Texte latin des *Gesta* : « Temporibus siquidem retroactis fuit quidam miles nomine Guifredus de villa quæ dicitur Arrianum, quæ est sita in territorio Confluente, juxta amnem qui vocatur Thetis. Hic miles divitiis, armis et consilio opinatissimus... »

(3) La *Croniqua de Espanya* est inédite ; le manuscrit qui nous l'a conservée est à la Bilbiothèque Nationale de Paris. M. Alfred Morel Fatio l'a vaguement signalé dans son *Catalogue des manuscrits espagnols et portugais* de ce dépôt, n° 41 ; M. Massó Torrents (*loco cit.*, pp. 498-502) en a donné une intéressante description.

On peut encore citer, de la même époque, une traduction catalane de la Chronique latine dite *de Marti de Troppau,* dont le manuscrit est à la Bibliothèque Saint-Laurent de l'Escurial.

Tous ces essais indiquent les efforts faits par quelques lettrés pour élever la littérature catalane jusqu'à l'histoire ; ils montrent que l'historiographie en langue vulgaire n'était pas chose nouvelle en Catalogne lorsque Jacques Ier prit la plume pour rédiger ses « Mémoires » ; mais la littérature catalane ne naîtra véritablement qu'avec le livre de cet illustre et royal écrivain.

II

La Chronique de Jacques Ier le Conquérant

Le fils de Pierre II « le Catholique » et de Marie de Montpellier n'avait que six ans lorsque son père mourut à l'échauffourée de Muret en 1213. Délivré des mains de Simon de Montfort, affranchi de la tutelle du Grand Maître du Temple, auquel l'avaient confié les *Corts* de Lleyda, et, en dernier lieu, de la régence de son oncle Sanxo, Jacques Ier soumit la noblesse aragonaise rebelle à son autorité, mit ainsi fin aux luttes intestines qui agitaient le royaume d'Aragon, se maria, en 1221, avec Eléonore, fille d'Alphonse VIII de Castille, et prit hardiment les rênes du gouvernement.

Ce prince illustra son nom par ses éclatantes prouesses et sa bravoure militaire qui trouvèrent un heureux complément dans son remarquable talent d'organisateur et de législateur. La postérité a donné le surnom de « Le Conquérant », *Lo Conqueridor*, à ce grand roi d'Aragon qui enleva successivement aux Sarrasins Majorque, Valence et Murcie.

C'était « *lo pus bell princep del mon, e lo pus savi, e lo pus gracios, e lo pus dreiurer, e cell qui fo mas amat de toies genis, axi dels seus soimesos com d'altres estranys e privades genis, que rey qui hanch fos* (1) ».

Dans les dernières années de sa vie, Jacques Ier écrivit une chronique ou commentaire des principaux événements de son règne.

(1) Chronique de Ramon Muntaner, ch. VII.

C'est une belle œuvre littéraire, écrite dans un style simple et vigoureux qui, sans prétention à l'élégance, nous met sous les yeux les événements avec un air de vivante réalité (1).

Le livre est divisé en quatre parties. La première porte sur les troubles qui ont suivi son avènement au trône après une longue minorité, sur la reprise de Majorque et de Minorque sur les Sarrasins, de 1229 à 1233 ; la seconde roule sur la conquête du royaume de Valence, définitivement vaincu en 1239, de sorte que les mécréants détestés n'eurent jamais plus un établissement solide dans la partie nord-est de la Péninsule ; la troisième traite de la guerre que le roi d'Aragon poursuivit à Murcie jusqu'en 1266 pour le compte et au bénéfice de son parent Alphonse le Sage, roi de Castille ; enfin, la dernière partie expose les ambassades que Jacques reçut du khan de Tartarie et de Michel Paléologue, empereur de Constantinople, sur les tentatives de Jacques lui-même, en 1268, pour conduire une expédition en Palestine, expédition qui fut détruite par la tempête. L'histoire se continue jusqu'à la fin de son règne par de courtes notices qui, excepté la dernière, présentent le caractère d'une autobiographie (2).

Une lecture attentive et suivie de la *Chronica* donne bien l'impression que le roi écrivait de mémoire, tant il y a de charmante simplicité dans le récit de ses souvenirs et de ses conversations d'antan. Il dit, à un endroit, que « *Aquest libre es aytal que coses de menude-*

(1) La première édition de la *Chronica* de Jacques Ier est celle de Valence, année 1557. Elle est devenue très rare. On trouve plus facilement celle qu'a publiée M. Marian Aguilo y Fuster en 1873 avec ce titre : *Cronica o comentaris del gloriosissim e invictissim rey en Jacme primer, rey Darago, de Mallorques e de Valencia, compte de Barcelona e de Montpesler, Dictada per aquell en sa llengua natural, e de nou feyta estampar per Marian Aguiló y Fuster, Barcelona, any* M.DCCC.LXXIII. C'est l'édition que j'ai suivie pour les citations.

En 1905, M. Ferrer y Vidal a donné une édition populaire de la *Chronica* royale, en deux volumes, formant le premier et le second d'une *Biblioteca Classica Catalana*.

(2) Lors de son voyage à Lyon, le roi Jacques accompagné de son fils Pierre, s'arrêta à Perpignan : « E quan fom a Gerona l'infant en P. [ere] fiyl nostre convidans lo dia de Paschua a Torroela, e ali estiguem ab ell. Puys exim dali, e anam nos ne ves Perpinya, e ell seguins tro la ; e aqui manamli que sen tornas. E nos anam nosen ves Montpeyler, e aqui estiguem VIII dies, puys metem nos en cami ». (*Chronica*, éd. Aguiló, p. 504).

ries no y deu hom metre ». Ce qui ne l'empêche pas de nous donner souvent des détails intimes sur sa personne, par exemple quand il nous informe que pendant le siège de Valence il souffrait des yeux : « *E nos lavores haviem mal als uyls, e nols podiem obrir menys d'aygua calda quels nos lavavem* (1) ». Ailleurs, il nous dit comment il a supporté la faim et la soif, comment, un jour, un Sarrasin lui fit présent de raisins qui « *eren aytals quels aduyen en sachs e nos trencaven ne s'afolaven* ».

Son âme sensible se révèle dans plusieurs circonstances. Au moment de lever le camp du *Puig de la Cebolla* pour retourner à Burriana, le roi s'aperçut qu'une hirondelle avait construit son nid dans sa tente ; il défendit de l'enlever jusqu'à ce que la bestiole s'en fût allée avec ses petits, puisqu'elle avait mis sa confiance en lui : « *E quan vench quen volguem levar la ost, una oreneta havia feyt niu prop de la escudela en lo tendal, e manam que no levassen la tenda tro que ella sen fos anada ab sos fiyls, pus en nostra fe era venguda* » (2).

Le roi avait quelquefois le mot pour plaisanter. Lorsqu'il arriva devant Valence pour en faire le siège, l'un de ses conseillers de la noblesse proposa au roi de s'emparer d'abord des villages environnants, mais son avis était de prendre la ville tout de suite : « *Axi,* disait-il, *haurem la galina e puys los poleis* (3) ». Un autre jour que ces mêmes conseillers lui faisaient compliment de ce qu'il savait pénétrer les desseins de l'ennemi, il leur fit cette réponse : « *Val mes qui ho devina que qui ho cerca* ».

L'écrivain et le poète se montrent à chaque pas dans la *Chronica.* L'évocation de la flotte réunie dans le port de Salou pour aller à l'attaque de Majorque lui dicte cette jolie phrase : « *E quan viren los de Tarragona els de Cambrils que lesiol movia de Salou feren vela, e faya ho bel veer a aquells que romanien en terra e a nos, que tota la mar semblava blancha de les veles, tan era gran lestol* (4) ». Mais bientôt la flotte est assaillie par une bourrasque : « *E, quan fo entre ora nona e vespres, enforlis la mar pel creximent del*

(1) *Chronica*, édition Aguiló, p. 298.
(2) *Ibidem*, p. 258.
(3) *Ibidem*, p. 288.
(4) *Ibidem*, p. 90.

vent, e feu ianta de mar que en la terça part de la galea de part de proa, que passava dessus la aygua de les grans ondes de la mar cant venien (3) ».

Le beau temps revint, mais ne fut pas de longue durée :

E quant vench a la mija nuyt vim entre naus e galeas e tarides be. xxx. tro en XL. E faya bela luna, e vench nos I. oreg de vent de part de garbi, e dixemlos nos que ab aquel poriem anar à Polença, que aixi era estat acordat quel estol arribas a Polença. E faem vela, e aixi con la vaeren fer a nos, faerenla aquels qui pogueren veer la nostra vela qui eren en aquela mar en que nos erem. E nos que anavem ab aquela bonança, e ab aquel dolç temps que haviem, vench una nuu contra vent de Proença, e dix I. mariner de la galea, en Bgn. Gayran per nom, qui era comit : Nom afaut daquela nuu que veg de part de vent de Proença. E ell mana que estiguessen los mariners apparaylats los uns à la puja, los altres a la orça de popa els altres a la orça de proa. E quant ach ordenada sa galea, que estiguessen apparaylats, vench lo vent de sobre part de la vela, e al venir del vent crida l comit : cala, cala ! E les naus e els lenys que venien entorn de nos foren en gran enbarch e en gran pena de calar. E havia gran crida entre els, car lo vent los vench soptosament, car era bel nuu. E calam nos, e tots los altres, e feu mala mar que referia aquest vent a la Proença al vent de libeig que feyt havia. E totes les naus, e les galees, e els lenys que eren entorn de nos e en lestol estigueren a arbre sech. E daquel vent a la Proença feu mala mar, e nuyl hom en la galea en que nos erem no parlava ne deya re, e estaven tuyt suau ; e anaven los lenys en roda... » (2)

(1) *Ibidem*, p. 92.

(2) Et quand il fut minuit nous vîmes jusqu'à trente ou quarante vaisseaux entre nefs, galères ou tartanes. Il faisait un beau clair de lune. Alors vint un coup de vent de *garbi*, et nous comprîmes que grâce à lui, nous pourrions arriver à Pollença, car il avait été décidé que nous aborderions à cet endroit. Notre galère fit voile, et toutes les galères qui étaient en cette mer firent voile aussitôt qu'elles purent voir la nôtre. Et pendant que nous marchions avec ce beau temps et cette douce bise, une nuée se forma contre vent de Provence, ce qui fit dire à un marin de notre galère, Berniguer Gayran, qui en était le capitaine : « Je me méfie de ce nuage que je vois venir du côté du vent de Provence ». Et il ordonna que les mariniers se tinssent prêts, les uns à la proue, les autres au château de poupe. Et quand il eut ainsi ordonné sur la galère que chacun se tint prêt, le vent prit la voile par dessus, et, en voyant le vent venir ainsi, le capitaine cria : Cargue ! cargue ! Et les navires et les bateaux qui étaient autour de nous furent en grand embarras et en grande peine de carguer les voiles, et il y avait grands cris entre eux, car le vent vint à l'improviste, et le nuage était grand. Et nous carguâmes les voiles ainsi que tous les autres, et la mer fut mauvaise, parce que ce vent de Provence lutta contre le vent de *llabeig* qu'il faisait déjà. Et

Alors Jacques se tourna vers Notre-Seigneur et sa Mère et leur adressa une touchante prière ; il abandonna le projet primitif de débarquer à Pollenza, et, sur le conseil de Bérenguer Gayran, capitaine de sa galère, le roi donna ordre d'aborder sur un point tout opposé, c'est-à-dire au port de la Palomera.

Le roi Jacques Ier a été compté quelquefois au nombre des poètes de son siècle ; il est possible qu'il en soit réellement ainsi quoique aucune de ses poésies ne nous ait été conservée ; mais sa vraie poésie est semée un peu partout dans sa *Chronica*, ainsi qu'on a pu le voir par les quelques extraits que nous en avons donnés. Ses descriptions offrent souvent un relief pittoresque et une vivacité de coloris que bien des poètes en vers n'ont pas égalés.

Ses jugements sur les personnes étaient aussi justes que courts. D'un mot il caractérise ses sujets d'Aragon : *« dura gent a entendre la rao »* ; les Castillans *« son de gran ufana e erguyloses »* (1).

Il parle avec franchise et humilité des premières années de son règne, époque où « nous étions incapable, dit-il, de donner conseil à autrui ni à nous-même », *que no haviem aquel seny que sabessem dar conseyl a nos ne a altry* (2). Mais, c'est avec un accent de noble orgueil qu'il rappelle le souvenir de son père tué à Muret : *« E aqui mori nostre pare, car axi ho ha usat nostre liynatge totz temps que en les batayles quels an feytes ne nos farem, de vençre o morir »* (3).

Le royal chroniqueur excelle surtout dans la préparation ou la description d'une bataille. La prise de Majorque, la conquête de Valence sont des récits faits avec ordre, clarté et vivacité, reflétant l'impression toute fraîche des événements. Dans les circonstances douteuses, il écoutait l'avis de ses conseillers, mais lorsqu'il avait arrêté une résolution il était inflexible. Un jour qu'il avait décidé de s'emparer de la ville de Borriana, on voulut l'en

toutes les nefs et bateaux qui étaient autour de nous et dans la flotte se soutinrent à mât sec. Et ce vent de Provence faisait la mer mauvaise ; et nul homme dans la galère où nous étions ne parlait ni ne disait rien ; ils restaient hébétés et silencieux. Et tout les bâtiments tournaient en rond ». (*Chronica*, éd. Aguiló, p. 94).

(1) *Chronica*, éd. Aguiló, p. 196.

(2) *Ibidem*, p. 23.

(3) *Ibidem*, p. 18.

dissuader ; mais lui se récria fort, disant qu'il appellerait auprès de lui des hommes de confiance qui l'aideront à mener à bout son entreprise : « *E aixis,* ajoutait-il, *pendrem Burriana a pesar del Diable e dels mals homens quens conseylen mal* ».

Partout il se fit remarquer par l'activité, le sang-froid, l'intrépidité qu'il déployait en toute occasion, et l'on a déjà vu que ses conseillers le félicitaient de la façon dont il dépistait les projets des Sarrasins.

Jacques 1er le Conquérant protégea les troubadours, et les troubadours, à leur tour, lui décernèrent des éloges et l'honorèrent dans leurs écrits. Ce prince, qui passa la moitié de sa vie sur les champs de bataille, faisait plus de cas d'un savant que d'un chevalier. Au moment où il engageait des négociations avec le gouverneur de Xativa pour la reddition de la place, celui-ci envoya un messager au roi d'Aragon ; c'était « *un savi moro qui havia nom Almosoys, e era el pus savi de Xativa e dels meylors homens* ». Le roi le reçut avec les marques de la plus grande considération et lui dit : « *Almosoys, vos sots savi hom, e sembla ho per dues coses : la una per la fama que n'havels, e l'altra per que mostrat be vosira rao* » (1).

Jacques le Conquérant fut le véritable fondateur de la puissance et de la nationalité catalanes, et, en se servant de l'idiome catalan pour écrire sa Chronique, il le mit en honneur et en fit, en quelque sorte, la langue nationale du royaume d'Aragon. La littérature catalane était fondée.

(A suivre) Pierre Vidal.

(1) *Chronica*, éd. Aguiló, p. 361.

Notre Bureau

Le Bureau de notre Société vient d'être ainsi complété :

Président : M. Pierre Vidal, bibliothécaire de la Ville ; Vice-présidents : MM. le chanoine Bonafont, félibre majoral, curé-doyen d'Ille-sur-Tet, Gustave Violet, Louis Pastre ; Secrétaire général : M. Joseph Calmette, de l'Université de Toulouse ; Secrétaire adjoint et directeur de la *Revue :* M. l'abbé Jean Sarrète ; Trésorier : M. P. Francis ; Archiviste : M. Ch. Grando.

L'"Adagio" dans la nuit

L'Adagio du clair de lune... Tout s'est tu.
L'orchestre est là, sur la terrasse qu'on devine,
Le violon prélude et s'exalte en sourdine ;
c'est l'âme de la nuit qui sanglote. Entends-tu
La voix de Beethoven glisser dans les glycines?

Nuit pathétique! Nuit divine! L'on dirait
que les notes sont de l'extase qui se pose...
Le rêve de mon cœur, l'archet du virtuose
communient en l'ardeur du grand jardin secret
La voix de Beethoven passe parmi le roses.

Les lumières se sont éteintes une à une...
Le parc est bleu. Pas une brise. Je suis seul
La lune est un frisson d'argent sur les tilleuls ;
et dans le jet d'eau clair qui monte vers la lune,
la voix de Beethoven pleure sur les glaïeuls.

Albert Bausil.

Vernet-les-Bains, septembre 1919.

PAGES CHOISIES

Les cartes de la gitana

De tant en tant hi anava alguna xicota a ferse tirar les cartes, laqual amb atenció religiosa escoltava lo que li deia aquella dona, que no tenia altre objecte que cobrar els vint o trenta centims que feia pagar. També hi anaven dones molt pobres, de les que cullen papers o arrepleguen fems. An aquestes sempre 'ls tenia de dir el secret d'un tresor, i, pobretes, daven els seus pocs diners a cambi d'una falaguera prometença d'estar millor.

La manera que tenia de tirar les cartes era 'l mès conegut,

L'"Adagio" dins la nit

Es l'Adagio del clar de lluna... Calma y oblit.
Aquí l'orquestra, en la miranda s'endevina :
el violí preludia, espletint-se a sordina ;
es l'ànima de la nit que plora ! No ets ohit
la veu de Beethoven llisar per les glicines ?

Nit excelsa y divina ! En l'ecstàtich secret,
cada nota voleja y com una alè 's posa.
El somni de mon cor y del mestre l'arquet
combreguen en l'encantament del jardí quiet :
La veu de Beethoven escallimpa les roses !

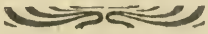
Els llumenets se son aclucats ells per ells :
blau es lo parch, y ni una fressa, y solet fora.
La lluna es una vibració de plata en-mitg dels tells,
y'n lo salt d'aygua clar que vers ella s'arbora,
la veu de Beethoven sobre dels glàdis plora !...

Traducció catalana de

Carles Grandò.

fiantse mès de les paraules que s'inventava que de lo que representaven les cartes. Feia quatre piles, treia una carta de cada pila, i les quatre les remenava sense que les vegés la que consultava, i amb la mà esquerra la destapava. Si, per exemple, era 'l dos de bastos, volia dir que sobria la mort d'una persona que estimava molt ; si era 'l cinc d'espases, que 'l marit o el promès li era infidel ; si la sota d'oros, petit disgust ; si 'l rei de copes, disgust per celos. Entre aquestes i moltes altres combinacions endevinava lo que tenien interès en saber.

J. V. Colominas, *Sota Montjuic.*



Notre-Dame de Belloch
et le Couvent des Capucins d'Elne

(SUITE)

Cependant, malgré l'échec des Capucins, et pour des causes que nous ignorons, les pourparlers avec les Carmes déchaussés ne reçurent aucune solution et le projet n'eut pas de suite.

La question resta ainsi enterrée pendant plusieurs années, jusqu'au moment où de nouvelles propositions de retour se produisirent de la part des Capucins, en 1697 ; elles furent cette fois mieux accueillies, et nous voyons, à la date du 14 avril de la dite année, cette délibération :

Es estat resolt que, attes que los Pares Caputxins tenen desitg de tornar a continuar sa residencia a Elna, y efectivament seria un gran consuelo (*sic*) spiritual per los habitants de Elna, que per ara los Magnif. Consols hi fassen las diligencias necessarias tant ab Monsr lo Bisbe com ab lo Sr Intendant y ab qui convinga, sens empero reduhir cosa per escrit ; y quant dits Pares Caputxins vindran, lo Consell tractara de fer tot lo que se podra y sera necessari per la facilitat y la comoditat de llur residencia, de casa, iglesia y provisions, com del demes ; y que, per ara, nos junta Consell general.

Mais il devait falloir, pour aboutir, encore bien du temps et bien des négociations, ainsi que le montrent les dates successives des délibérations suivantes :

Du 13 janvier 1700 :

Es estat proposat per lo Magnif. Hyacinto Vaquer, doctor en medecina, que ten rebuda una carta del Pare Agatangel de Labau, religios Caputxin conventual à Vinsa, ab laqual insinua lo bon efecte y aficio ten a esta Ciutat y lo desitg ten de redificar

lo Convent demolit de dits Pares Caputxins, y que marca de son bon zel es que ten ja la permissio de venir ab religiosos, si la Ciutat ne es contenta ; y que convindria presentar los una requesta per demanar los que, fent ells las obligacions acostumaven fer, la Ciutat fara lo que antes tenia acostumat fer y donar.

Laqual proposicio ohida, es estat resolt que responga al dit S^r religios Pare Agatangel de Labau que la Ciutat ten molt desig de tenir religiosos, que offereix abrassar los quan vindran, los donara encontinent lo que acostumave donar en temps que lo Comu ere en peu, fent ells lo que acostumaven fer, com son los sermons y assistencias, y los afavorira de tot lo que li sera possible, y en arribar los abrassara ab lo amor, y los assistara de que podra, y per llur habitacio y sustento (*sic*) : y se dona a missio al dit Sr Vaquer de respondre en conformitat de la present resolucio.

Du 23 octobre 1704 (1) : On a écrit aux Pères Capucins, au sujet de la réédification du couvent ; le Rév. Père Provincial a répondu que le Chapitre Provincial, tenu à Carcassonne, a fait commission au R. P. Irénée de Bereges de se transporter sur les lieux pour conférer de cette affaire.

Du 23 novembre 1704 : Délibération à l'unanimité, conformément à plusieurs résolutions antérieures, que les religieux viennent le plus tôt possible :

Il leur sera donné les deux livres de *moton* pour semaine et tout ce que se acostume donner pour les sermons de la Quaresme et autres acostumés, que, en tout, fait la somme de cent livres Franse par an, compris la dite viande... Et pour leur demeure, en attendant qu'ils puissent rentrer à leur couvent, *qui à présent se trouve entièrement démoli,* leur soit payé l'arrentement d'une maison commode, le tout à la conduite des Consuls... et que cet arrentement leur soit donné pour quatre années seulement.

(1) Cette délibération et les suivantes sont rédigées en Français (?), en vertu de l'ordre royal de 1700 couché au registre.

❖

Ils arrivèrent enfin. Ils furent provisoirement logés par les Consuls dans une maison contiguë à l'Hôpital, dont ils eurent l'église à leur disposition, et ils se mirent à déblayer leur ancien couvent, où tout était à terre.

En 1706, la cité paie des travaux exécutés pour eux.

En 1712, le couvent n'était encore qu'en partie restauré ; mais les religieux y avaient déjà 8 chambres, et ils avaient établi une petite chapelle au bas des locaux. Ils y entrèrent à cette date.

En 1723, ils y étaient au nombre de six (1).

En 1728, surgit une difficulté : Les Capucins, qui étaient tenus, d'après les accords faits avec la Cité, de faire prêcher à Elne les sermons de l'Avent, du Carême, des Quatre-Temps, « et les sermons *de tablet* (2) », ne purent fournir aucun prédicateur pour prêcher en catalan ; ils n'en avaient que de français : Ils déclarent donc aux Consuls qu'ils leur laissent toute liberté pour en trouver un ; et les consuls de répondre que les religieux doivent, dans ce cas, renoncer en due forme aux 100 livres convenues pour leur prédication (3).

Le 29 août, les Consuls en cherchaient un, qui serait payé sur les 104 livres de mouton que la Cité allouait aux Capucins « à bon compte de 100 livres ».

Il faut croire qu'ils n'en trouvérent pas, puisqu'on leur voit prendre, le 16 juin suivant, la décision d'appliquer ces 104 livres de mouton aux malades de l'hôpital.

C'est en 1729 que le F. Gardien (Léon de Pézénas),

(1) Arch. Départ., C. 1325.

(2) Nous n'avons pu avoir l'explication de ce terme, un peu extraordinaire.

(3) Registre de 1728. 25 janvier.

voyant que les travaux n'avançaient pas, adressa à l'intendant la supplique plus haut mentionnée. Comme nous en avons déjà publié le texte (1), il suffit de rappeler ici qu'après avoir retracé l'historique du couvent, il terminait ainsi : « Mais la charité des fidèles s'est tellement ralentie que l'on ne peut finir le travail. Je viens supplier votre Eminence de nous faire aider de quelques secours : Je crois que 2000 livres suffiront pour finir la maison de Dieu et loger les pauvres religieux. — A Elne, ce 9 octobre 1729. »

Le secours demandé dut être obtenu, car les travaux furent achevés.

❖

Mais une tribulation nouvelle ne tarda pas à venir accabler les religieux.

En 1734, un incendie amena de nouveau la ruine du couvent. Laissons parler le registre :

Le 26 (août), le couvent des Capucins a brûlé et a été entièrement démoli par un terrible incendie pendant la nuit. C'est chose triste et pitoyable, et il y a maintenant à trouver une maison pour loger et mettre à couvert les Revd Pères. — Il est décidé qu'ils seront logés dans la maison des pauvres de l'Hôpital, où il y a plusieurs chambres et une église, et qu'ils acceptent. On demandera l'assentiment de l'Evêque et la permission de l'Intendant, pour les réparations.

Au mois d'octobre suivant, les Capucins demandèrent à la Cité de leur allouer de 600 à 800 livres pour la réfection des toitures, afin d'éviter un accroissement des dommages pendant la saison d'hiver. Il ne put leur être accordé que 500 livres « *attendu la pobretté de la ville* ».

C'est de ce secours qu'il est question dans une délibéra-

(1) *Revue Catalane*, juin 1908.

tion du 28 avril 1743, à propos de l'incident suivant : Le P. Gardien des Capucins réclame les honoraires d'une exhortation qu'il fit, à la demande des Commissaires, lors des prières publiques de l'année passée. On croyait qu'il l'avait faite gratis, comme le fait la communauté des prêtres et comme le fit le curé Girbe lorsqu'on alla chercher le dévôt Crucifix à la ville basse lors des prières pour la pluie. Comme les prières sont générales, la ville ne paie alors que les messes et la cire, et personne n'exige aucun salaire de ses peines. Le P. Gardien oublie les bienfaits de la communauté lorsque le couvent fut brûlé. — On paiera ; mais on réclamera aux R. P. Capucins les détériorations qu'ils ont faites à l'hôpital, lorsqu'ils y furent logés.

(A suivre) R. de Lacvivier.

Nouvelles acquisitions de la Bibliothèque Nationale intéressant le Roussillon

Le département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale vient de s'enrichir de la précieuse collection Alexandre Bixio(1), qui lui a été généreusement offerte par les deux filles de celui qui l'a formée, Mmes Raven-Bixio et Depret-Bixio. Eu égard à son importance, cette collection a été inventoriée pièce par pièce. Elle se compose de lettres autographes, documents, portraits et gravures d'inégale valeur, il est vrai, mais, sauf un certain nombre de portraits de la fin du XVIIIe et du XIXe siècle, elle n'est pas sans offrir un intérêt réel.

(1) *La Collection Alexandre Bixio, à la Bibliothèque Nationale* (Département des Manuscrits. Nouvelles acquisitions françaises, ms 22734-22741), dans *Bulletin Philologique et Historique du Com. des Trav. Hist. et Sc.*, 1916, p. 276.

Cette collection est l'œuvre patiente et laborieuse d'Alexandre Bixio. Il naquit à Chiavari, près de Gènes, dans le département des Apennins, le 20 novembre 1808, et était fils de Tomasi Bixio et de Columba Cafarelli, tous deux d'origine française.

Il fit ses études à Paris, au collège Sainte-Barbe, dont il devint plus tard l'un des plus insignes bienfaiteurs, puis à l'Ecole de Médecine, où il fut reçu docteur.

Le progrès agricole fut tout d'abord la passion de sa vie, mais la politique le disputa chez lui de bonne heure à l'agronomie. Le département du Doubs le nomma député de l'Assemblée Constituante, et il en devint vice-président après les Journées de juin. Dès son avènement à la présidence de la République, le prince Louis-Napoléon (10 décembre 1848) le nomme Ministre du Commerce et de l'Agriculture.

Peu après l'expédition de Rome qu'il désapprouva secrètement, Alexandre Bixio quitta la politique pour reprendre ses recherches scientifiques ; il se donna alors tout entier à la direction de la Librairie Agricole et à l'administration de diverses sociétés industrielles et financières. Ainsi, peu à peu, l'aisance qu'il avait acquise devint une belle fortune, et sa situation sociale le mit en rapport avec nombre d'écrivains et d'artistes. C'est vers cette époque (1852) qu'il commença à former la collection qui vient d'entrer à la Bibliothèque Nationale. Il mourut à Paris, le 16 décembre 1865.

Les premières études de Bixio l'ont amené à recueillir quelques documents officiels, relatifs à l'histoire des sciences et des savants. Ainsi s'expliquent la lettre, les notes et le portrait de notre éminent compatriote François Arago, que nous trouvons dans son recueil.

De même, ses idées libérales et son passage aux affaires le conduisirent tout naturellement à rechercher les pièces relatives aux révolutionnaires, aux grands chefs de la Révolution, aux réformateurs des temps modernes, tels que J.-B. Bessières, Joseph Dugua, Pierre Delbrel, etc.

La seconde partie de la carrière de Bixio, passé de l'aisance à la fortune et libéré des soucis parlementaires, nous a très probablement valu les plus curieuses et les plus intéressantes pièces de sa collection. Aussi bien la série des dessins et des gravures des

XVIe-XIXe siècles est-elle fort riche. Elle comprend des œuvres signées des peintres et des graveurs les plus célèbres, souvent en des exemplaires de choix, tels que le peintre catalan H. Rigaud et Edelinck, qui a illustré beaucoup de ses chefs-d'œuvre par la gravure.

Dans ce beau recueil qui vient d'entrer au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, se rencontrent un grand nombre de documents ayant un rapport direct avec notre Roussillon ; c'est pourquoi nous avons cru faire œuvre utile, pour les historiens futurs de notre petite patrie, de dresser ici la liste de toutes ces intéressantes pièces, autographes, peintures et gravures, et d'y ajouter en référence quelques courtes notes biographiques.

I. Nouvelles acquisitions françaises. 22.734

François Arago (1).

1. Lettre au baron de Lindenaud (*sic*), chambellan du duc de Saxe-Gotha et directeur de l'observatoire de Seeberg (2) ; Institut (de France). (Fol. 25.)

2. Note sur la polarisation. A la fin : « Vu le 13 février 1815. — Delambre » (3). (Fol. 27.)

3. Note sur les aurores boréales. (Fol. 29.)

4. Portrait : « S. Cornu (4) del^t. — Pollet sc. ». (Fol. 31.)

5. Esquisse, sur papier, d'un monument funéraire pour *Arago* ». (Fol. 32.)

(1) *François-Dominique Arago*, astronome et physicien, l'un des plus grands savants du XIXe siècle, né à Estagel en 1786, mort en 1853, dont le frère *Jacques*, né aussi à Estagel (1790-1855), fut un grand écrivain.

(2) *Bernard-Auguste de Lindenaud*, homme politique et astronome allemand, naquit et mourut à Altenbourg (1780-1454).

(3) *Jean-Baptiste-Joseph Delambre*, astronome français, né à Amiens, en 1749, mourut à Paris en 1822. Il mesura avec Méchain un arc de méridien, pour servir à l'établissement du système métrique. Cuvier a dit de lui que sa probité scientifique n'avait d'égale que sa modestie.

(4) Il y eut *Marie-Alfred Cornu*, physicien français, né à Montélimar en 1841 et mort dans cette même ville en 1902, auquel nous devons de remarquables travaux sur la lumière, puis *Maxime Cornu*, astronome français, né à Orléans en 1843 et mort à Paris en 1901, qui a beaucoup publié sur les cryptogames et les maladies des plantes.

J.-B. Bessières (1), duc d'Istrie, maréchal de France.

1. Lettre au général de division (Joseph) *Dugua*, représentant du peuple, à *Perpignan ;* Toulouse, 1er floréal an II ; cachet. (Fol. 149.)

Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Meaux.

2. Portrait : « Peint par *H. Rigault* (2). — Gravé par le chevalier Edelinck (3) ». (Fol. 193.)

II. Nouvelles acquisitions françaises. 22.736

Dagobert (4) de Fontenille (Louis), général de brigade.

1. Lettre à un « citoyen ministre » ; *Perpignan*, 12 mai 1793. (Fol. 1.)

2. Portrait gravé : « Peint par *Maurin* (5) » (Extrait de la galerie historique de Versailles). (Fol. 3.)

De La Fosse (Charles), peintre (6).

Portrait : « Peint par Hyacinthe *Rigaud*. Gravé par Duchange pour sa réception à l'Académie en 1707 ». (Fol. 52.)

(1) Né à Prayssac (Lot) en 1766 ; un des meilleurs lieutenants de Napoléon Ier, tué à Lutzen en 1813.

(2) L'illustre artiste peintre catalan, gloire du Roussillon, que tous ses compatriotes connaissent bien ; né à Perpignan et y baptisé le 20 juillet 1659 ; mort le 29 décembre 1743. Sur la place du Blé, dite Rigaud aujourd'hui, la ville de Perpignan lui a élevé une statue en bronze, œuvre du perpignanais Gabriel Farail ; elle fut inaugurée par le ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, M. Léon Bourgeois, le 20 juillet 1890.

(3) *Edelinck (Gérard)*, peintre russe d'histoire et de gravure, né à Helsingfors en 1854, mort à Borgo en 1905. Il a traduit avec une remarquable exactitude des scènes de la vie du Nord.

(4) *Luc-Siméon-Auguste-Dagobert de Fontanille* naquit à La Chapelle, près Saint-Lô, le 8 mars 1736, et mourut à Puigcerda, le 28 avril 1794, en combattant les Espagnols ; célèbre par ses campagnes en Roussillon et en Cerdagne. Un monument funéraire, sous forme de pyramide quadrangulaire, lui a été élevé à Mont-Louis, sur la place publique, en face l'église. Sa dépouille mortelle repose, à côté de celle du général Dugommier, dans un monumental tombeau pyramidal, au cimetière Saint-Martin de Perpignan.

(5) Il y eut à Perpignan trois peintres et lithographes de ce nom : *Antoine Maurin*, né à Perpignan, le 4 novembre 1793 ; *Laurent-Jean-Jacques Maurin*, né le 18 octobre 1795 ; *Jacques-Etienne-Nicolas-Eugène Maurin*, né le 18 octobre 1821. Cf. P. Vidal, *Histoire de la Ville de Perpignan*, p. 485 ; Paris, Welter, 1898.

(6) Peintre d'histoire français, né et mort à Paris (1636-1716). Ses meil-

Delbrel (Pierre), conventionnel (1).

2. Lettre par lui adressée au Comité de Salut public, comme représentant du peuple près l'armée des Pyrénées-Orientales ; « *Lagullana* », 18 novembre 1794. (Fol. 55.)

Fléchier (Esprit) (2).

3. Portrait : Hyacinthe *Rigaut* (*sic*) pinxit. Edelinck sculpsit C. P. R. ». (Fol. 205.)

La Fontaine (Jean de) (3).

2. Portrait : « Hiacinte (*sic*) *Rigaut* (*sic*) pinx. Fiquet (4) sculp. ». En bas : « Le Loup et l'Agneau ». (Fol. 12.)

Louis XV, roi de France.

2. Portraits gravés : *a* « Peint par Hyacinthe *Rigaud*..., gravé par Daullé, 1737 ». (Fol. 165) ; *b* « Hyacinthe *Rigault* (*sic*) pinxit, 1720 ». N. Larmesin (5) fils, sculpsit ». (Fol. 166.)

Luxembourg (François-Henri de Montmorency, duc de Piney-Luxembourg, dit le *Maréchal de*) (6).

2. Portrait : « Hyacinte (*sic*) *Rigaud* pinxit. Edelinck. C. P. R. ». (Fol. 221.)

Jean Sarrète.

leures œuvres : *Auguste faisant construire le pont de Misène*, etc., figurent au château de Versailles. Il eut un talent remarquable, mais gâté par son succès même.

(1) « Elu dans le Tarn-et-Garonne par 19.000 voix sur 60.000 (rue Saint-Germain-des-Prés), avocat distingué de Moissac, M. *Delbrel* n'avait pas attendu le 24 février pour appeler de ses vœux l'établissement de la République. Il fut néanmoins, et dans l'intérêt de la République elle-même, un partisan de l'ordre et un homme de modération ». Cf. *Profils critiques et biographiques des 900 représentants du Peuple*, par un vétéran de la Presse ; Paris, Garnier, 1848, p. 87.

(2) Valentin-Esprit *Fléchier*, orateur sacré de grand renom, évêque de Nîmes, né à Pernes (comtat d'Avignon), mort à Montpellier (1632-1710).

(3) Né à Château-Thierry en 1621, mort à Paris en 1695, auteur des *Fables* connues de tous et devenues classiques.

(4) *Etienne Fiquet*, graveur de portraits, né et mort à Paris (1719-1794).

(5) *Lamerssin* ou *L'Armessin (Nicolas Ier de)*, dessinateur et graveur français, né et mort à Paris (1640-1725). Son fils, *Nicolas II* (1684-1755), a gravé d'après Watteau, Lancret, Boucher et H. Rigault.

(6) Né à Paris en 1628, mort à Versailles en 1695, fils du comte de Bouteville, décapité comme duelliste par ordre de Richelieu.

Le Gérant, COMET. — Imprimerie Catalane, COMET, rue de la Poste, Perpignan

14e Année. N° 162 Avril 1920

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Organe de la Société d'Etudes Catalanes. — Cotisation : 10 fr. par an

La *Revue Catalane*

Son Programme — Ses Collaborateurs — Ses Amis

La *Revue Catalane* fut fondée, en 1906, par un groupe d'érudits roussillonnais, en tête desquels se trouvait M. Pierre Vidal, bibliothécaire de la ville. Elle succéda à la *Revue d'Histoire et d'Archéologie du Roussillon,* qui venait de mourir après un passé très glorieux, et dont M. P. Vidal avait été lui-même, dès 1900, co-fondateur et collaborateur avec MM. le chanoine Ph. Torreilles, P. Masnou et P. Pallustre.

D'après la première circulaire-programme alors (1906) envoyée aux érudits roussillonnais, la *Revue Catalane* devait avoir pour objet : l'étude de la langue, de la littérature, de l'histoire et de l'archéologie du vieux Roussillon et des autres pays de race catalane, c'est-à-dire tout ce qui composait le programme de la précédente revue, son aînée.

En même temps fut créée la Société d'Etudes Catalanes, dont la *Revue Catalane* devint l'organe attitré. Celle-ci a publié, durant les quatorze années (1907-1920) d'existence continue et active qu'elle possède actuellement, des travaux très sérieux, pleins d'érudition et de science technique. Ses dévoués collaborateurs ont ainsi apporté leur très large part de labeur opiniâtre à la renaissance intellectuelle, qu'ils avaient alors entreprise avec ardeur dans le domaine des études locales, au moment où elle se dessinait manifestement en plusieurs autres régions françaises, notamment dans nos provinces méridionales.

Les généreux artisans de cette résurrection catalane, — après

ceux qui avaient formé la phalange initiatrice de la *Revue d'Histoire et d'Archéologie,* — furent : les Amade, les Boix, les chanoine Bonafont, les Leguiel, les Pastre, les Pons, les Violet, les de Witwer, les Vergès de Ricaudy, etc. Ces noms demeureront à tout jamais gravés au frontispice de la *Revue Catalane.*

En ce moment, dans toute l'étendue de la France, l'action se fait plus intense encore autour des reconstitutions provinciales, aussi bien dans le domaine intellectuel qu'administratif et économique. Ce qu'il y a de particulièrement encourageant, c'est que les initiatives paraissent venir aujourd'hui des pouvoirs publics eux-mêmes. Pour certaines régions-frontières, comme la nôtre, la décentralisation intellectuelle n'est pas sans se heurter peut-être à quelques difficultés plus apparentes que réelles ; mais le temps et la « sagesse des nations » en viendront certainement à bout.

Il nous a donc paru opportun et nécessaire d'accentuer la marche en avant de la *Revue Catalane* dans la voie du régionalisme intellectuel — qu'on voudra bien ne pas confondre avec « séparatisme », ce dont aucun catalan de France ne saurait jamais rêver — et de l'évolution scientifique, suivant le programme précité de notre revue.

C'est pourquoi la Société d'Etudes Catalanes a déjà donné à cette publication mensuelle plus d'étendue, en assurant à tous ses travaux (1) une belle tenue, scientifique et littéraire, que plusieurs ont déjà appréciée.

Les lecteurs n'ont pas été sans avoir remarqué, en effet, les remarquables études de notre éminent compatriote, M. Joseph Calmette, de l'Université de Toulouse, sur les origines, si complexes, souvent mal définies, de notre province roussillonnaise et sur la renaissance de l'Université littéraire de Perpignan. Nous sommes assurés que notre distingué Secrétaire général ne laissera pas de donner une suite à ses préliminaires études d'histoire locale, suivant le vœu de tous ses lecteurs.

Trop longtemps, M. Pierre Vidal s'était confiné dans sa modeste retraite de silencieux « bénédictin laïque », entre un

(1) Tous nos remerciements à l'*Indépendant* et à la *Renaissance Catalane,* qui ont bien voulu, à diverses reprises, s'en faire les échos fidèles et sympathiques.

Ramon Lull et un Dom Brial. Nous avons réussi à lui faire une douce violence. Notre excellent ami a donc définitivement accepté de devenir le Président effectif de notre Société, — il en est « le père » à vrai dire, — en remplacement de M. Laurent Campanaud qui, au décès du regretté Dr Lutrand, n'avait consenti à l'être qu'à titre intérimaire, pendant la guerre seulement, ce dont nous ne saurions trop le remercier ici, au nom du Bureau et de tous ses confrères de notre honorable compagnie.

Autant la nomination de M. P. Vidal a été accueillie avec la plus entière satisfaction par ses admirateurs et ses amis, autant ceux-ci ont éprouvé de bonheur à retrouver, dans le dernier numéro de la *Revue Catalane*, l'amorce d'une des plus captivantes études de notre si compétent historien catalan.

D'autres talents, dont il serait trop long de dresser ici la liste, sont venus depuis se joindre spontanément à la phalange de nos anciens collaborateurs. On ne tardera pas à s'en apercevoir par les remarquables articles qui seront ultérieurement publiés ici.

A ces précieux apports intellectuels nous devons ajouter encore de nouveaux concours, non moins appréciables, quoique d'un autre ordre, que plusieurs honorables commerçants de la ville ont bien voulu nous consentir le plus aimablement du monde. On trouvera leurs noms inscrits en beau relief sur les pages bleues de notre revue. Ils sont, à eux seuls, significatifs de solidarité catalane et de dévouement aux grands intérêts de la petite patrie roussillonnaise. A ces bienfaiteurs si sympathiques, la Société d'Etudes Catalanes adresse son plus reconnaissant merci.

Nous espérons que d'autres amis viendront nous aider de leur crédit financier à promouvoir, à mieux soutenir les belles initiatives de renaissance provinciale, littéraire et économique, qui, — à l'instar de la future Université de Perpignan, plus que jamais à l'ordre du jour... officiel, — contribueront efficacement à rehausser le prestige intellectuel de notre cité et de notre département, à leur assurer la plus grande somme de prospérité, matérielle et morale. En nous prêtant de si précieux appuis, c'est pour lui-même que travaille, en définitive, le commerce roussillonnais.

La Revue.

Chroniqueurs et Historiens Catalans
des XIIIe et XIVe siècles (1)

(*SUITE*)

III

La Chronique de Bernat Desclot (1)

Dans le prologue, Bernat Desclot annonce qu'il va écrire un livre contenant le récit « *de les grans batalles e dels grans fets d'armes e de les grans conquestes que foren sobre serrayns e sobre altres gents, e de dos nobles reys que hac en Arago qui foren del all linatge del comte de Barcelona.* » Ces deux rois dont Desclot va nous dire « les grands combats, les grands faits d'armes et les grandes conquêtes » sont Jacques le Conquérant et son fils Pierre III qui lui succéda sur le trône d'Aragon, à sa mort survenue le 2 novembre 1276.

Desclot a consacré plusieurs chapitres de sa *Cronica* à la vie de Jacques le Conquérant, et il est visible qu'il a utilisé, en les abrégeant, les Mémoires du royal écrivain en plusieurs endroits ; mais, s'il est plus court, il est plus précis. Il nous a laissé du plus grand des rois d'Aragon un portrait d'une saisissante réalité ; le voici :

Aquest rey de Arago En Jaume fo lo pus bell hom del mon ; que ell era major que altre hom hun palm, e era molt be format e complit de tots sos menbres ; que ell havia molt gran cara e vermella e flamencha, e lo nas llong e molt dret, e gran bocha e ben feyta, e grans dens e molt blanques que semblaven perles, e los ulls negres, e los cabells rosos, semblant a fi

(1) La première édition de la Chronique de Bernat Desclot a été publiée par J. A. C. Buchon dans le volume des *Chroniques étrangères relatives aux expéditions françaises pendant le* XIIIe *siècle*, qui fait partie de la collection dite du « Panthéon littéraire », Paris, Auguste Desrez, 1840, sous le titre de *Cronica del Rey En Pere e dels seus antecessors passats.*

Pour son édition, Buchon s'est servi du manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris (Fonds espagnol, n° 328 du catalogue de M. Morel-Fatio) ; c'est une copie du XVe siècle sur papier. Les autres manuscrits de la *Chronique* de Desclot, au nombre de neuf, se trouvent en Espagne. Voyez

d'or, e grans spalles, e llong cos e delgat (1), e los braços groços e ben fets, e belles mans, e llonchs dits, e les cuxes grosses e ben fetes, e les cames longues e dretes e groses per lurs mesures, e los peus llonchs e bens feyts e gint (2) calsats. E fou molt ardit et prous de ses armes ; e fo valent e larch de donar, e agradable a tota gent, e molt misericordios ; e hac tot son cor e sa voluntat de guerejar ab Sarrayns (3).

Tout le reste de la *Cronica del Rey en Pere e dels seus antecessors passats* est consacrée à Pierre III qui régna de 1276 à 1285, règne assez court mais marqué par des événements de la plus haute importance : les Vêpres siciliennes, l'expulsion des Français de Sicile par le roi Pierre III, les succès de son amiral Roger de Loria, la prise du prince royal de Naples, l'affaire du duel de Charles d'Anjou, à Bordeaux, avec le roi d'Aragon, l'excommunication de ce dernier, la concession de son royaume par le Pape à Charles de Valois, second fils de Philippe le Hardi, enfin la désastreuse invasion de la Catalogne par Philippe le Hardi, et sa mort à Perpignan. Peu d'époques assurément offrent en si peu d'années un tel nombre de grands événements accumulés.

Desclot les a racontés dans une langue précise, sévère et nette, quelquefois pleine de pittoresque, d'éclat et de souplesse. Beaucoup moins vif, beaucoup moins coloré que Ramon Muntaner, qui a retracé les mêmes événements, il est plus exact et il cherche à se rendre compte de tout avec une impartialité qui fait souvent défaut à Muntaner.

Nous devons à Desclot de connaître certaines actions du roi Pierre, qui, comme les suivantes, nous donnent une idée peu flatteuse des mœurs de ce prince :

El rey d'Arago qui era llavors en la ciutat de Barcelona, e tots los de la ciutat quant saberen les novelles hagueren molt gran goig, e ne fo maravella. E al bon mati feu pendre aquells trecens homens naffrats que havia presos en les galeres, e traguels en terra, e feu los infilar en huna corda, e

à ce sujet l'*Historiografia catalana*, déjà citée, de M. Massó Torrents, pp. 527-531. L'édition de Buchon est loin d'être irréprochable, mais elle est encore meilleure que celle qu'a publiée *La Renaixensa* de Barcelone en 1885 avec le même titre.

(1) Délié.

(2) Elégamment.

(3) *Cronica*, ch. XII.

puix ligals a huna popa de huna galera, e feu los rastrar dins en mar a vista de tot hom que veureu volgues. E moriren tots aqui. E puix pres tots aquells docents xixanta homens que romanien que no eren naffrats, e feu los traure a tots los ulls, e enfilats en huna corda ; e hac un hom de aquells en leix (1), a qui no trasch sino la hun ull *per tal que menas los altres*. E tots enfilats la hu devant l'altre, trames los per presentalles al rey de França ; e los cinquanta que romanien tench los prisoners per tal com eren bons homens e honrats. E aquells docents xixanta que eren tots cechs (2) vengueren al rey de França e presentaren se a ell. E quant lo rey de França e el cardenal los veren e hagueren entes que tota llur armada era desbaratada per hun poch ne perderen lo seny. E el rey de França donas tant de mal saber que sempre fou malalt, e hanch pus nos lleva tro que fo mort segons que avant oyrets (3).

Muntaner se garde bien de raconter cette noyade de trois cents blessés ordonnée par le roi d'Aragon et exécutée sous ses yeux ; il ne parle pas non plus des deux cent soixante autres prisonniers qu'il renvoya au roi de France après leur avoir fait arracher les deux yeux, en leur donnant pour guide l'un d'entre eux auquel il se contenta de faire arracher un œil.

Bernat Desclot raconte tout cela sans s'en étonner. Il est le plus impersonnel des chroniqueurs du moyen âge : il ne fait jamais de réflexions, il ne conclut pas ; les faits parleront assez d'eux-mêmes et le lecteur les jugera librement.

Certains passages de la Chronique de Desclot sont des modèles de narration où l'auteur arrive à l'effet le plus saisissant par la justesse et la simplicité même. Il a certainement assisté au moins à la plupart des actions qu'il raconte ; c'est un témoin dont on a pu constater la véracité par des documents publiés dans la suite. Le seul endroit de la Chronique où il parle de lui, c'est dans le récit qu'il nous donne de l'un des nombreux combats survenus

(1) *En leix*, l'un d'eux, qu'il avait mis à part.

(2) *Cechs*, aveugles.

(3) *Cronica*, ch. CLXVI. Au chapitre suivant, Desclot nous dit qu'après la défaite de l'armée française au col de Panissars, près du Perthus, celle-ci se retira à Perpignan où Philippe le Hardi mourut : *E aqui aytantost com hi foren entrats, en l'altre jorn mori lo rey de França de la malaltia que havia guanyada en Catalunya, jatsia que alguns digueren que mori a Castello de Ampuries ; e altres deyen que mori a Vilanova prop Peralada ; e altres deyen que mori al passant del coll de Panissars, en la gabia hon lo portaven malalt ;* **mas la la primera raho es pus vera.**

entre les troupes de Philippe le Hardi et de Pierre III en Ampurdan :

Entrels altres colps que s'i feren sin feu lo rey d'Arago dos molt bells e naturals : que, axi com vengueren a la primera junta, lo rey ana ferir hun senyaler frances qui aportava huna gran senyera vermella ab una bara blancha de argent que y havia de llonch en aquella senyera. E el rey donali tal colp per mig los pits que no li valgueren cuyraces, ni buch, ne negun guarniment que portas ; que be li 'n passa de tras miga brassa, si que la senyera caech en terra. E els cavallers del rey d'Arago, qui veren la senyera dels Francesos caure, hagueren gran goig e tengueren lur fet guanyat.

... E entrels altres vench hun Navarres qui era ab los cavallers francesos e vestia hun esberch de ferre ab son capmall e ab huna cervellera en son cap. E viu quel rey d'Arago les feya gran mal de ses mans, e acostas a el e tramesli huna escona muntera que aportava en la ma, e donali tal colp en l'arço de la sella denant que de l'altra li 'n passa be hun dit. E no plach a Deu que li fes negun dan ne mal ; car be sapiats que si dos dits fos venguda pus alta la esquona, e lo rey que no era ben guarnit de part a part lo haguera tot passat sens tot si. E lo rey pres la escona ab la ma, e tira la tant fort que dos troços feu de ferre, si que n lo arço ne romas be tres dits. *E de aço fa testimoni cell qui aço recomta en aquest libre, qui vehe la sella del rey e el ferre que y era romas.* E pux lo rey puny son cavall dels esperons e acostas poderosament vers aquell qui la escona li havia tramesa, e donali tal colp de massa de coure sus al cap que sempre lo abate a terra mig mort per lo coll del cavall.

Dans le dernier chapitre de sa *Cronica*, Desclot, en un style plein d'une noble simplicité, raconte de façon émotionnante la mort de son héros. Le roi se trouvait malade à Villefranche del Panadés : « *E la malaltia s'enfortia e s'agraviava sobrel rey d'Arago duramen* ». Un messager se présente pour lui annoncer que le prince de Morée, qu'on avait fait prisonnier en Sicile et qu'on avait amené à Barcelone, le saluait bien et avait exprimé le désir de le voir :

E quant lo missatge hac dites les novelles denant lo rey, lo rey entes ho a males penes, que tant era feble que ja havia perdut lo veher e lo oyr gran res. E no y poch respondre res de paraula, mas que gita los braços encruats sobre los pits, e obri los ulls vers lo cel, e feu senyal que molt ho agraya a Deu. E lo rey d'Arago hanch no dix moltes paraules, car no podia. E estech axi tro lendema a hora de completa que passa de aquest segle. E aço fo en dia de disapte, que era la vespra de Sent-Marti, en lo any de Nostre Senyor 1285 (2 novembre).

E quant fo mort aquell noble rey En Pere d'Arago e de Cecilia, ajus-

taren se en la cambra hon ell jaya tots los prelats e els richs homens de la terra ; e mogueren aqui lo major plor e el major dol que hanch hom ves... E aportaren lo los richs homens e cavallers al coll tro sus que foren al monestir de Sentes Creus ; e aqui mogueren sobrel cos llur dol e llurs crits e llur plant, que hanch semblant dol no fo vist ne oyt... Ab tant saberen per tota la terra les males novelles quel noble rey En Pere de Arago e de Cecilia era mort. E menaren gran dol e gran plor cavallers e burgesos e ciutadans e altres homens de vila de la mort de aquell noble senyor d'amunt dit ; e plangueren lo mes que hanch rey que fos estat en Espanya. Tan ne fo plangut que sols no poria esser dit ne comtat lo dol ne desconfort que romas en la terre.

Ainsi finit la *Cronica del Rey En Pere* écrite par Desclot, et de ce grand écrivain catalan, de ce chroniqueur qui ressemble tant à un historien nous ne savons rien ; il ne nous a laissé que son livre où nous pouvons simplement nous assurer qu'il vivait en 1285 et qu'il fit partie de l'armée opposée à celle de Philippe le Hardi.

(A suivre) Pierre Vidal.

Notre-Dame de Belloch et le Couvent des Capucins d'Elne

(SUITE & FIN)

Cependant, les religieux avaient fini par pouvoir réparer les dégâts de l'incendie et rentrer chez eux. Alors s'ouvrit pour eux une période de tranquillité, pendant laquelle les registres n'en font guère plus mention : Heureux ceux qui n'ont point d'histoire !

Mais ce calme prit fin à la Révolution, où les ordres religieux furent sécularisés.

Un décret préparatoire à cette mesure, rendu le 26 mars 1790, ordonna aux municipalités de dresser inventaire des biens des religieux et de recueillir les déclarations de ceux-ci touchant leur sécularisation.

La municipalité d'Elne (Georget, maire) se transporta donc au couvent, et voici, à la date du 27 mai, le procès-verbal de cette visite :

Inventaire chez les Capucins : — Déclarations de revenus : Une rente de 9 l. et une autre de 3 l. — Pas d'argenterie. — Argent monnayé : 6 l. pour toute ressource. — Sacristie : un soleil, un calice, un ciboire, 10 chasubles, 4 aubes, un pluvial, le tout simple et usé. — Un encensoir de cuivre. — 182 volumes divers. — Point de meubles précieux. — Pas de dettes.

Il y a deux religieux : P. Stanislas, 33 ans, gardien, et F. François, 53 ans, frère lai, qui ont déclaré vouloir rester et mourir dans la religion ; il y a de la place pour cinq religieux.

Quelques mois plus tard, la sécularisation est décrétée ; l'évacuation du couvent et la confiscation en sont la suite. La municipalité retourne alors au couvent pour dresser l'inventaire définitif ci-après de ce que les religieux avaient dû délaisser :

Du 22 janvier 1791 : Inventaire chez les Capucins, conformément au décret du 26 mars 1790.

A la cuisine : (Chaudron, poëlon, 2 casseroles en cuivre, chenets, servante, crémaillère, tournebroche, gril, poële en fer, chandelier d'étain, mortier en pierre, 8 chaises, une table, un moule à hosties, 5 cuillères, 3 fourchettes, une barrique à vinaigre).

A la dépense : (43 serviettes, 6 nappes, 9 torchons).

Au réfectoire : (3 tables, une pliante, un tableau de la Sainte Vierge).

A la cave : (7 tonneaux de 2 charges, 2 jarres avec demi dourq d'huile, un garde-manger).

A la bibliothèque : (Une paillasse, 3 bancs, une chaise).

A la chambre St-Bonaventure : (Une paillasse, une couverture, un coussin, une chaise, un petit bureau).

A la chambre du Provincial : (Un lit avec paillasse et matelas, deux chaises, une table, un bureau).

A la chambre St-Séraphin : (Un prie-Dieu, une table petite).

A la chambre du Frère François : (Un lit, une paillasse, deux couvertures, un prie-Dieu, 4 chaises, un bureau).

A la chambre du Père Gardien : (Un lit avec paillasse et matelas, 2 couvertures, 2 chaises, un bureau, une bibliothèque).

A la sacristie : (4 nappes, une boîte des Saintes Huiles, en argent, 3 livres de cire, un devant d'autel en taffetas blanc à fleurs rouges et bleues).

Au bûcher : (40 quintaux de bois, 150 fagots).

Le Père Gardien a déclaré vouloir rester dans la maison. Le frère lai a dit avoir l'intention de se retirer.

Le Père Gardien demande à être déchargé des vases sacrés dont il est dépositaire, sauf du calice pour son usage. Le Sr Crozat, maire, prendra les dits vases, d'après l'inventaire du 27 mai 1790, pour les mettre avec ceux de l'église.

L'histoire des Capucins d'Elne finirait là, si nous ne trouvions encore, à la date du 6 février suivant, la mention d'un récolement d'inventaire d'après une lettre du directoire du District. Cette lettre prescrit l'envoi des vases sacrés à la Monnaie. Les livres, tableaux, médailles seront envoyés au dépôt de Saint-Jean, en attendant les ordres de l'Assemblée.

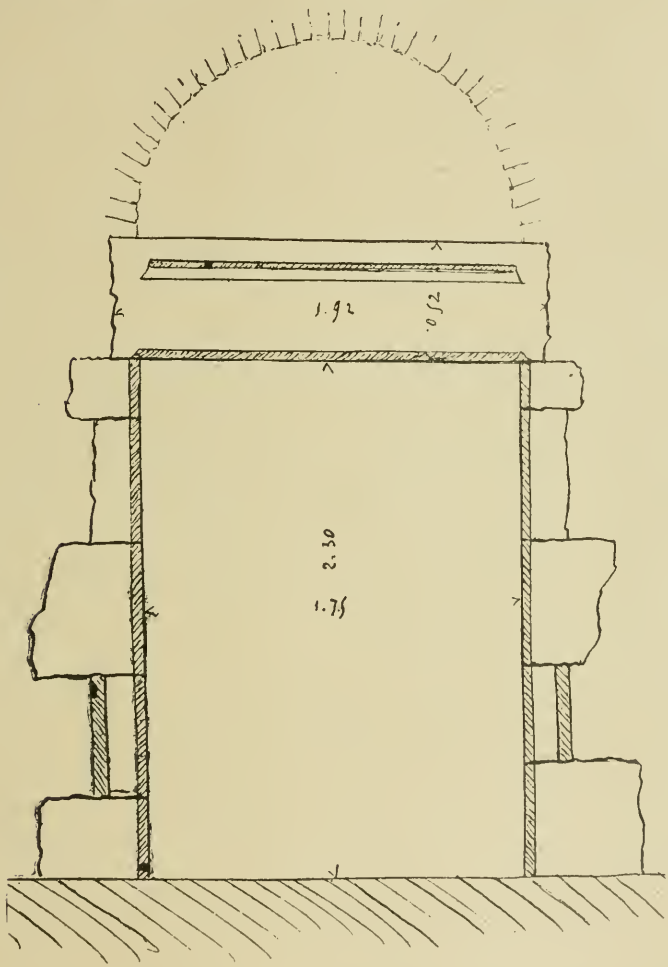
L'immeuble fut vendu révolutionnairement.

❖

Nous avons, pour terminer, à signaler quelques particularités de l'église, des bâtiments et aussi de leur sous-sol.

1° L'église de N.-D. de Belloch est un simple bâtiment quadrangulaire de 29^m^ environ de longueur sur 7^m^50 de largeur, et orienté du Nord au Sud. Elle a été reconstruite visiblement (en 1729) avec les matériaux de l'église ancienne, épars sur le sol depuis 1674 ; c'est ainsi que les quatre angles de la bâtisse sont constitués par des blocs de marbre taillé de même apparence que les marbres du cloître de la cathédrale. Le chevet, au nord, est marqué par une légère surélévation du bâtiment et un mur de refend.

Elle est couverte en charpente qui porte sur trois arcs doubleaux, dont celui du nord, plus bas que les deux autres, forme un tympan où l'on voit encore l'inscription : « *Altare privilegiatum* » datant des Capucins. La charpente est cachée



par une fausse voûte en briques. Le mur du côté du couchant est percé de trois arceaux en briques, qui s'ouvraient sur des chapelles latérales.

La porte, sur la façade sud, est remontée aussi avec

des matériaux primitifs. Ses dimensions sont de 1^m75 sur 2^m50. On y remarque surtout le linteau monolithe, beau morceau de marbre de 1^m92 de long sur 0^m52 de hauteur et 0^m30 de largeur, orné d'une simple gorge rectiligne et d'un chanfrein.

Il semble qu'elle devait être, primitivement, surmontée d'un tympan demi-circulaire qui manquerait.

L'intérieur de l'église, maintes fois remanié, n'offre rien à signaler.

II° Le couvent était contigu à l'église, du côte du levant. Les bâtiments, aujourd'hui ruinés ou remaniés, encadraient, au moins de trois côtés, une cour intérieure dans le sol de laquelle était établie une citerne dont l'orifice s'ouvrait, comme un puits carré, au milieu de la cour. Les dimensions en sont considérables : 7^m50 sur 4^m50 de côtés et 6^m50 de hauteur intérieure (1), avec 2^m50 d'épaisseur de voûte et de terre au-dessus. Le dallage et le revêtement des parois sont tout entiers en marbre.

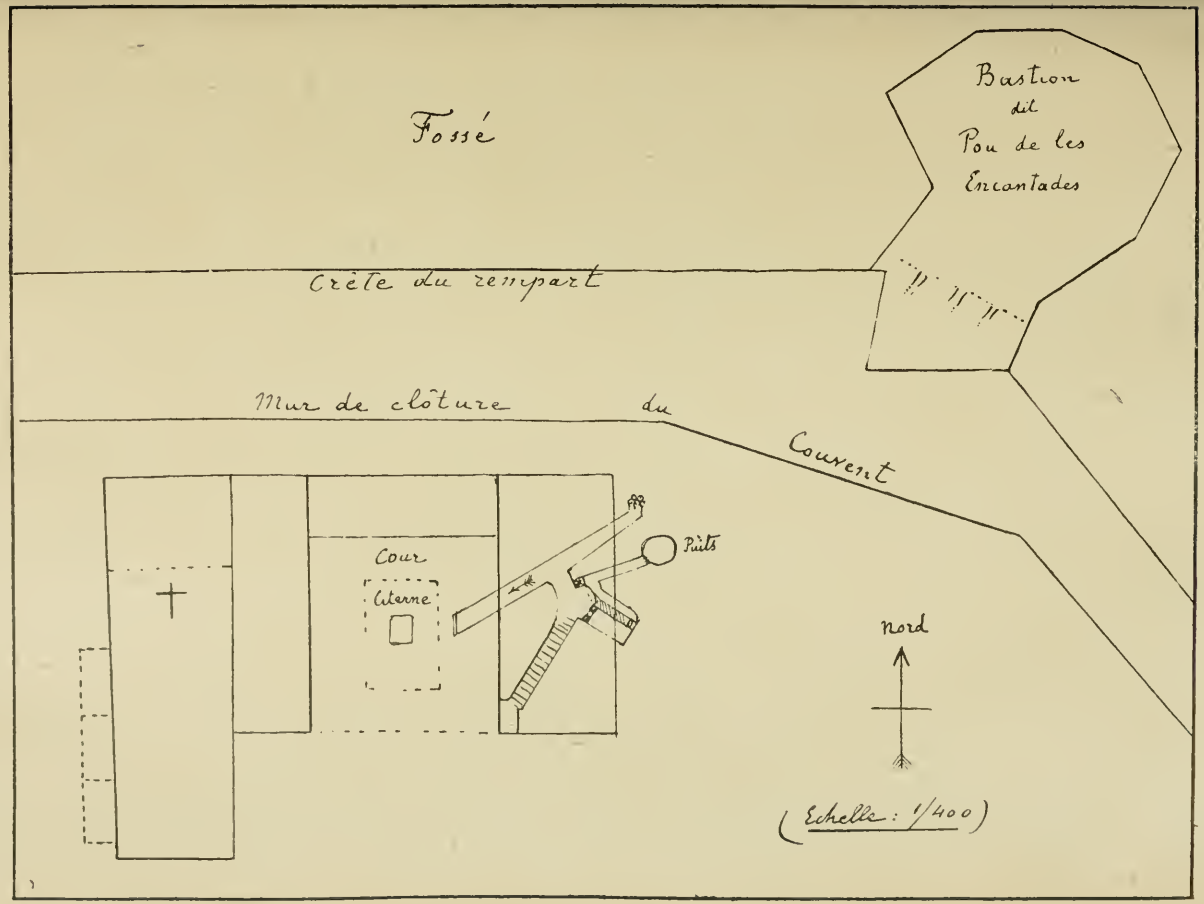
III° Le bâtiment qui forme le côté est de la cour est de réédification récente, sur d'anciens fondements. Il a 7^m50 de largeur et 18^m de long.

A noter, en dehors de ce bâtiment, à environ 2^m à l'est des murs, un puits profond creusé dans le tuf.

Mais, dans l'angle S.-O. de ce bâtiment s'ouvre dans le sol un orifice donnant accès à des galeries souterraines de nature à retenir l'attention.

C'est d'abord un escalier en briques, sous voûte, de 0^m80 de largeur et composé de 13 à 14 marches, qui descend dans le sol à environ 5^m de profondeur totale. Il amène à une sorte de palier ou carrefour en pente, sur lequel débou-

(1) Ce qui représente une contenance approximative de 2000 hectolitres, compte tenu du cintre de la voûte.


Fossé
Bastion
dit
Pou de les
Encantades
Crête du rempart
Mur de clôture du Couvent
Cour
Citerne
Puits
nord
(Echelle : 1/400)

chent ou se raccordent trois autres galeries, simplement creusées dans le tuf.

La première, à droite, étroite et basse, et longue de 4 à 5 mètres, atteint, à son extrémité, la paroi du puits extérieur que nous avons mentionné ci-dessus : Le trou par lequel cette galerie débouche dans le puits se trouve à $7^{m}50$ en contrebas du sol extérieur. Cette galerie n'est évidemment qu'une conduite destinée à ramener dans le puits les eaux d'infiltration.

Elle communique, par une décharge, avec un ouvrage que l'on remarque en amont, au pied même de l'escalier voûté. C'est un bassin long de 2^{m}, large de 4^{m} sur $0^{m}80$ de hauteur : Il est pratiqué dans le tuf, et il est fermé sur le devant par un mur dans lequel on a ménagé une ouverture ou regard, qui permet de l'explorer. Il peut être considéré comme un bassin de retenue et de décantation d'eaux d'infiltration.

Le rôle de la deuxième galerie, aussi à droite, est plus difficile à préciser : celle-ci, longue aussi de 5^{m} environ et dirigée vers le N.-E., *remonte* vers le sol ; son extrémité, qui doit se trouver à 2^{m} environ en contrebas du sol, aboutit au fonds d'un trou vertical comblé avec de gros cailloux, et pratiqué non loin du puits extérieur. On peut y voir une sorte de puits-sec et un système de captage des eaux de surface pour les amener au puits après filtration.

La troisième galerie est celle qui offre plus d'intérêt : Elle est haute de 2^{m} et large de 1^{m}, et d'un travail soigné, avec niches et sièges de repos. Elle s'ouvre *à gauche* du carrefour et se dirige vers l'ouest, en retour très prononcé sur la direction de l'escalier voûté. Sa longueur actuelle est de 8^{m}, en s'enfonçant encore de 3 ou 4^{m} dans le sol. Mais là, c'est-à-dire à une profondeur totale de 10^{m} environ sous terre, l'on se trouve brusquement arrêté par un

mur transversal de barrage qui porte toutes les marques d'avoir été fait non pas du côté où l'on se trouve dans la galerie, mais du côté opposé. C'est une preuve que la galerie se prolongeait plus loin.

Or, dans cette direction et à peu près en ce point se trouve la citerne de la cour. Faut-il donc croire que la galerie a été interceptée par la construction de la citerne (que l'on peut estimer, en effet, de date postérieure), et que le mur devant lequel nous nous trouvons est la paroi même de la citerne, ou du moins un mur de contrefort établi lors de la construction de la citerne ? C'est probable.

L'on est alors amené à se demander où pouvait aboutir, auparavant, la galerie ; mais on ne peut actuellement répondre que par des suppositions :

L'on ne peut s'empêcher de songer qu'au point où nous nous trouvons nous sommes à 25^{m} seulement du rempart, dont la courtine domine encore d'environ 7^{m} le terrain en contrebas, bien que ce terrain ne soit pas le fond du fossé de la place, lequel a été comblé lors du démantèlement d'Elne, en 1677. De sorte que l'on pourrait croire à l'existence d'une communication souterraine, par quelque poterne, entre la place et le fossé.

L'on ne peut même s'empêcher de songer qu'à 35^{m} seulement de là se trouve le curieux bastion de 1544, construit dans le fossé peut-être pour abriter un point de ravitaillement en eau. Nous avons déja signalé (1) l'existence et l'intérêt de ce bastion, dit « *Pou de les Encantades* » ; et nous rappelons simplement que nous avons relevé dans l'intérieur de cet ouvrage, à la gorge, des entrées de galeries comblées montant vers le corps de place. Peut-être y a-t-il quelque relation entre ces divers vestiges souterrains.

R. de Lacvivier.

(1) *Revue d'Hist. et d'Arch. du Roussillon*, juin 1900.

Les provatures d'en Xiquet

Un cop hi havia un rey molt vell qu'estava governant un pahís de part de llá de la mar y que no sé quin es perqué vos ho diré ras y curt : amb alló d'esser l'historia del mon prou y prou enfastigada de preguntes y respostes, no som may pogut m'atrevir à li demanar.

Aquest rey s'anomenava Xiquet y creyeu qu'estava molt capficat de que, per assegurar sa dinastía, no hagués cap rebrot masculí, sinó dos filles : la Doloretes, senzilla y humil com una viola, y la Mireumé, ufana com l'alé de les cingleres.

Veusaquí qu'un dia son fillol, en Feshobé, marqués d'una colla de comarques, després de dos o tres anys d'anar de camí pel mon a s'instruir, va arribar en el palau reyal. Aqueix princep, si era rich de titols, no n'era, ni mica, de diners, perqué ja 's sab qu'amb alló de viatges llarchs s'hi sol gastar una dinerada boja.

Al cap y a la fi, qu'el rey rebés magnificament el seu fillol, no li estalviant cap mena de gentileses, no s'en pot tenir ni l'ombra d'un dupte, que desde llarga temporada 's posava mals de cap sobre mals de cap, tot anant cercant un hereter de sa corona amb un espós per una o altra de ses filles, y més que tot per la Mireumé, qu'el seu anar y 'ls seus modos no li agradaven gayre.

Y de sapiguer qu'el seu fillol era un home distingit, tocat y posat, y feya goig de 'l veure, se va cuytar de li dir :

— Fillol estimadíssim, ecsigeix el protocol qu'el rey imposi tres provatures an el home amb qui té ideyes de casar la seua filla. Amb aixó d'ideyes, no anesses a creure qu'en tingui cap de darrera del clatell, ay no ! Ja 't crech home d'enteniment y judici, y sense cap recansa t'entregaré les guíes del realme. Mes amb tot y possehir la meua confiansa, cal que fassis lo que 't digui.

— Que 'm cal fer, padrí ? va preguntar desseguit en Feshobé.

— Ca ! ben poca cosa.

— Mani y disposi sa Majestat del seu humil servent.

— Dies passats, mentres cassavi dintre del bosch, he vist un aybre qu'hi havia de massa. Ves a 'l cercar y portalo ací.

— Per un aybre ray, ja estará llestament fet... Quin vol sa Majestat ?

— Es aquí l'all, diu la ceba. A tu te pertoca de 'l descobrir.

— Més facil me seria de trobar una agulla per un paller.

— Sapiguis, home, qu'un princep ha de veure lo qu'hom li amaga y sentir lo qu'hom li calla. Una tal qualitat, si per mala ventura no la possehies, alló de pretendre an el meu seti, millor valdria qu'ho deixesses cotiu.

Aquestes darreres paraules essent dites amb un to d'alló més solemne, ja veu el fillol que no hi ha cap altre remey que d'obehir.

Trasca que trascarás, pensa que pensarás, en Feshobé arriba an el bosch. Y quin bé de Deu d'aybres de tota mena, petits, petitets, grossos, grossassos, y per tot arreu aybres y més aybres a dreta, a esquerra, part devant y part darrera ! Un aybre !... un aybre !... per cert s'hi hagués de ben coneixer qui 'l volgués trobar !

Trasca que trascarás, pensa que pensarás, sota un roure ufanós brolla una font dins la verda filigrana de les herbes. Un ocell bonich, bonich com s'en veu pochs, se va rabejant en l'aygua de cristall y arreu s'en puja cap al bell cim de l'aybre, tot fent uns refilets que de tan suaus un hom diria un violí del cel.

— Es aquí l'aybre del meu cor ! — s'esclama el fillol commogut de tal bellesa ; — trenqueulo arran de soca, y arri, cap al palau !

Y sense demanar cambi, s'arrebossant de brassos y escupint a les mans permor que no 'ls hi rellisqués el manech de l'eyna, aixequen els llenyaters les picases ben enlayre, y ardit, que no han de tenir fites.

Mentres s'en torna cap al palau reyal, en Feshobé va amanyagant el seu esplet amb la mirada, sentint una escalfor li pessigolar la boca del cor.

Amb quina gana se posa de genolls devant el rey ; mes aquest, enfurismat :

— Groller, més que groller ! El meu roure trencat !... El meu

roure, sote 'l qual anavi tan soviny a pendre la fresca a vora de sa font gelada !...

— Pare, pare ! — va interrompre la Doloretes, — el vostre fillol no ha tan de tort com vos ho sembla de primer : que no li heu dit de llestar l'aybre que volgués ?

— Això si que son rahons de donetes ! Jo 'm creya qu'aqueix borrech que 'm fa dir me portaría el poll d'Italia que va s'aixecant com un pal mestre de bastiment, treyent el cap de vint pams per sobre de tots els demés aybres. Es aqueix aybre tan orgullós que 'm fa ombra a ma gloria...

— Sí, sí, — se cuyta d'afegir la Mireumé ; — lo que vé de succehir es un crim que crida venjansa. El vostre fillol...

— Calla, que m'enfades... Que no sabs qu'el meu fillol encare ha de fer dos provatures... Demá, ohes, fillol ? irás a me cercar una flor, tan sols una flor, i mira de llestar millor.

Sense fer ni una ni dos, en Feshobé, a punta d'alba, s'en va cap a l'hort, ben segur qu'aquesta vegada li es menester, com se diu, de posar el peu ben pla per que no caygui.

Y bé n'es de bonich, aqueix hort, amb unes clapes de flors lluentes encare de l'ayguatge de la nit y amarades en les primeres rialles del sol !...

Una flor ! tan sols una flor !... Totes ne son de fresquetes y embalsemades... Si per ell hagués anat, de cert que les hagués cullides y fins a la darrera.

Rumia que rumiarás, veusaquí que 's ficsa sa mirada sus d'un cardó bort al bell mitg de l'hort.

— Ja hi som, ja hi som : la sola herba dolenta de l'hort, el cardó bort, no s'en pot duptar ni una estona que no sigui 'l símbol de la maldat, y en tot això bé caldrá qu'el meu padrí hi veji mostra de ma lleyaltat.

Tal dit, tal fet : ell que cull la flor y va 's l'emportant cap el palau.

— De més en més forta ! — s'esclama 'l rey. — Amb un aybre mort que ja m'has aportat, me calia, fa, perqué som vell, una flor sense cap mena de perfum !... Prou qu'hi perdré la gana ; y com ne podria tenir amb una tal enrabiada que 'm va assecant la

boca y fent un nú a la gargamella?... A fi de comptes, puix un rey, per tant que li 'n fassin, ha d'esser sempre magnánim, vaig a t'imposar la darrera provatura.

— Quina, padrí? — fa en Feshobé amb un esborronament de goig.

— Un ou!... No 't demani sinó qu'un ou.

— Un ou! Un ou! Amb quina m'en sall sa Majestat?

— Quines coses de dir! Te sembla que 't demani d'anar a me cercar la lluna... Dins el meu realme, tothom, fins als més tontos, prou me portarien un ou, y una dotzena, y cent dotzenes, si ho calgués.

— Un ou! Y de qué, padrí?

— Te faré 'l favor de 'l llestar tu mateix... Y mira: com de ta jovenesa ne tinch molt esguart, te donaré trente nits per hi reflectir y trente dies per te donar de cames.

Ah! fillets, creyeuho com si no: tot això, en comptes de 'l calmar, va anar l'encenent y entristint, a n'en Feshobé. Qu'un hom sab com hagués acabat amb aquelles ideyes del rey, si no hagués pres el determini de s'armar de paciencia? Perqué, *la paciencia*, com ho diuhen els vells, *alcansa lo que la rabó no poi.*

— El padrí ha dit una paraula que 'm sembla d'or d'alló més fi: « Tothom, dins el realme, fins als més tontos, prou me portarien un ou, y una dotzena, y cent dotzenes, si ho calgués. » Donques iré an el mas més aprop, hi pendré un ou del dia, y bona nit, caragols!

Tal dit, tal fet: s'en entra dintre d'un galliner y agafa un ou en el ponedor.

Mes veusaquí que 's li va ficsant dins el clatell una ideya que més l'en vol treure, més se li enfonsa:

— Lo que vinch de fer, ja ho hagués fet un infantó de quatre anys. Quina vergonya lo que 'm passaria si jo hagués d'oferir an el rey un ou de gallina, que tothom ja ho sab qu'es un oceil comú!... Lo que 'm se necessita de fer, d'anar a plegar al bell cim de la montanya un ou d'áliga, simbol de ma valentia.

Al endema, després de tot ho haver parat per l'escursió y quan se disposa a marxar, veusaqui que comensa a caure una d'aquelles plujes espesses y menudes. Tot el sant dia no fa que ploure, y mentres espera la fi del plujat, dins del seu cap se capbucen noves ideyes.

— Qui sab si valdria millor un ou que no sigués d'áliga?... perqué amb tot y això d'esser un ocell de rapinya, potser sería de mal auguri pel padrí... Belleu un ou de rossinyol..., de picafigues..., de pinsá..., de verderol..., que fa uns refilets!...

Rumia que rumiarás, passen dies y dies. Y a les nits, ous y ous en desmasia: en Feshobé no somia sinó qu'ous.

Mes al cap y a la fi de les trente nits, prou qu'ha de pendre un determini.

(*A finir*) J. B.

L'Amfora

En les terres de febra y de xardor,
hont els casots, com la bugada estesa
suls etzavares de la plana encesa,
esclaten y enlluhernen de blancor,

dins la penombra blava y la frescor
d'emblanquinades sales, la bellesa
de l'àmfora presida, igual deesa
en l'altar casolà de l'antigor.

Sobre els seus flanchs perfects de verge nua,
l'aygua del pou vehí, fresca, traspua,
fent l'hi un vestit de platejats ribets...

Y an el gerrer traçut portant enveja,
per hi tancâ 'l meu cor l'esprit torneja,
àmfores ideals, eixos sonets.

Francès Salvat.

La seigneurie et la paroisse du Soler

(SUITE)

Quelque temps après, les revenus de la mense épiscopale furent sequestrés. Le 5 avril 1663, le sequestre de ces revenus prit possession du lieu du Soler en présence des consuls et de la population réunis « *intus fortaliliam* » (1).

Dix ans après, l'évêque d'Elne était maître de ses revenus, puisque, le 10 juillet 1673, Louis de Bruel, prieur de Panissas, administrateur de la mense épiscopale, prend possession de la juridiction du Soler en sortant une épée du fourreau, en mettant des gants et en jetant aux quatre vents une poignée de monnaie et une autre de terre (2).

En 1683, à l'occasion de la guerre contre le comte d'Empurias, le Soler d'Amont est imposé pour 13 feux, un florin d'or par feu et par mois (3).

Le batlle, en 1691, afferme la boucherie : *Ab pactes que vendra la lluira de molto set sous y sis diners moneda de França, per lliura de cresiat y lliura de feda 4 sous y sis diners, lliura de cabra 3 sous y sis diners, lliura de bou 5 sous de la mateixa moneda ».* En tant que clavaires, les consuls s'opposent avec toute diligence à ce qu'on achète ailleurs. Le boucher, durant son afferme, sera dispensé de toute fonction, charge, obligation, logement de soldats : il paiera 13 livres 10 sous (4). La gabelle est affermée par les consuls en 1709. Le fermier vendra « poibre, salages, cloux de girofla, huile, eau-de-vie, esclops ou sabots ». Personne ne pourra vendre de ces denrées « à la menuda ni en gros » si ce n'est de leur propre cru, sous peine de 6 livres. Toutes les fois qu'il viendra un étranger pour vendre « marlusse, sarde, arengade et autres choses tocant à la gavella », le dit fermier ne pourra acheter qu'après un jour entier (5). En 1709, l'université s'assemblait dans

(1) Arch. des Pyr.-Or., G. 42.
(2) *Ibidem.*
(3) Arch. des Pyr.-Or., Fonds d'Oms.
(4) Arch. des Pyr.-Or., C. 1860.
(5) *Ibidem.*

« le four » qui devint le lieu ordinaire des réunions (1). C'est là que l'on afferma le logis et le four. Quant au *logis* ou hostal, le fermier devait acheter le vin aux habitants du Soler, avoir toujours du pain et du vin à vendre sous peine de trois livres d'argent ; il devait avoir aussi de bons lits et une écurie. Aucune autre personne ne pouvait loger des étrangers (2). Quant au *four*, voici les conditions imposées au fermier : « *Item no li sia licit y permès de exigir ni pendrer per dret de arrendament mès de un pa per vintena... item donarà à la dita obra de l'iglesia tres atxas de cera blanca de pès de sis lliures per illuminar lo santissim sagrament lo dia del Dijous Sant y lo dia de Corpus Christi* » (3).

En 1756, la communauté du Soler et de l'Eula est imposée pour le vingtième, à savoir : Marquis de Montferrer fils, 1 l. 10 d. ; le Sr de Chavigny, 15 l. 5 d. ; le Sr Desprez de Pomeriol, 11 l. 5 d. ; le S^r don François d'Oms et de Foix, 113 l. 6 d. ; le Sr de Roquebrune, en Espagne, 42 l. 12 d. ; le Sr Dedies, prêtre, 1 l. ; le Sr Cavaller, docteur en théologie, curé du Soler, 27 l. 5 d. Viennent ensuite : Respaut, Clanet, Godail, Valette, Gaixet, Sabardeil, Bergès, Badie, Vidal, Bonnefont, Loste, Parayre, etc. En tout 192 imposés. Total de l'imposition, 813 l. 18 d. (4).

Les consuls s'occupent aussi de la maison curiale. Cette maison était sur le talus de la rivière et menaçait de crouler. Un héritier de feu Me Cabestany est chargé des réparations de cette maison. Ceci se passait en 1760. Deux ans après, le viguier se transporte au Soler et reconnaît que l'ancienne maison curiale ne peut être rebâtie sur le même endroit, attendu que la terre a été enlevée par les inondations : toute la maison est menacée d'une ruine prochaine. On demande à l'évêque d'Elne, seigneur du lieu, de troquer tel autre terrain qui conviendra pour cela. Il y a vingt ans, dit l'expert, on voyait derrière la dite maison une longueur de terrain suffisante pour le passage d'une charrette. Aujourd'hui, un homme ne peut y passer sans danger de tomber dans le précipice

(1) Arch. des Pyr.-Or., C. 1860.
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem.*
(4) *Ibidem.*

creusé par les eaux. L'Intendant décide, malgré tous les avis contraires, d'utiliser la partie antérieure de la maison et de l'approprier en un logement convenable (1).

Il faut reconnaître que la communauté du Soler n'avait pas des revenus importants, puisque, en 1761, Pierre Laurent, maître d'école et *greffier* de la communauté à raison de 10 livres par an, avoue qu'il n'a pas été payé de trois ans « parce que la dite communauté n'avait aucun revenu » (2).

En 1776, on dressa la liste des habitants corvéables de la communauté, des voitures, des bêtes de trait ou de somme, etc. Cette liste comprend :

Chefs de famille, 96 noms,

Propriétés (ayminates), 510 1/2,

Montant de la capitation, 728 l.,

Montant des cotes d'impositions ordinaires, 348 l. 6 d.,

Nombre des corvéables dont les familles sont composées (ce qui doit comprendre les enfants et les domestiques), 141,

Nombre de charrettes attelées de mules, mulets, bœufs, etc., 1,

Nombre de mules, mulets ou chevaux de trait, 3,

Nombre de mules, mulets, chevaux de transport, 48,

Bêtes de somme (ânes ou bourriques), 93,

Chacun des contribuables, à 12 journées chacun par an, chaque journée de 10 deniers, 846,

82 bêtes de transport ou de somme, à 12 journées chacune par an, chaque journée de 15 deniers, 728.

Total : 1574.

Quelques professions : maréchal, garde, réguier du ruisseau de las Canals, fermier du bureau du sel et du tabac, coupeur de bois pour le four de *Malte*.

Enfin, le 15 août 1787, on nomme un syndic et les autres membres qui doivent composer l'assemblée municipale en exécution d'un règlement de Sa Majesté. Vingt-sept personnes sont présentes, parmi lesquelles François Respaut, batlle du Soler d'Amont, B. Bobo et J. Comes, consuls. La communauté comptait alors 140 feux (3).

(A suivre) Joseph Gibrat.

(1) Arch. des Pyr.-Or., Fonds d'Oms.

(2) (3) Arch. des Pyr.-Or., C. 1861.

Catalougna-Lengadoc

En tournant dau Coungrès de-z-Ais, lou pouèta e patriota catalan En Joan Estelrich nous a fach l'amistat de passà à Mount-Peliè la journada dau dimàs 13 d'abriéu.

Lous coulabouraires dau *Gal* i an fach las ounous de la ciéutat de Jaume lou Counquistaire ounte a agut grand gau de se rescountrà tamben emé lous Roussilhouneses d'elèi que soun lou proufessou Jan Amade e lou pouèta Jousé Pons.

Lou vèspre, à la roustissariè Sant-Roc, un dinnà amistous nous acampava. De brindes seguèroun pourtats pèr Jan Estelrich e Pèire Azèma, Jousè Pons e Delpon-Delascabras. Se cantèt lous refrins dau païs e, pèr bella finida, *Los Segadors* e lou *Cant de la Coupo.*

Aqueste mandadis seguèt pioi sinnat pèr lous taulejaires e remés à noste amic catalan :

Lous felibres jouves de Mount-Peliè, acampats à l'entour d'En Joan Estelrich, en souvenença de las journadas glouriousas dau printems 1878, ounte En Albert de Quintana reçachèt la joia de las Fèstas Latinas sus l'Esplanada dau Peirou de Mount-Peliè, renouvelloun tou sarrament de frairetat qu'unis lous felibres de Lengadoc as patriotas catalans e souvètoun de tout soun cor de relaciouns sempre mai entimas e mai amistousas entre eles, pèr la gloria dau Verbe d'oc e l'ounou de la Terra d'amour que bagna la Mar mièchterrana.

Aquelas relaciouns, n'avèn l'espèr, se van renousà de mai en mai, au mens entre lous Clapassiès e sous amics de Barcelouna.

De nostas charradas emé Joan Estelrich, d'aquel escàmbie d'idèias, d'empressiouns e de pantais d'aveni, demourarà, mai qu'un agradiéu souveni, la realitat d'una amistança viventa e agissenta.

L. Ch.

Extrait de *Lou Gal*, journal du Languedoc. 13 avril 1920.

Le Gérant, COMET. — Imprimerie Catalane, COMET, rue de la Poste, Perpignan

14e Année. N° 163 Mai 1920

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Organe de la Société d'Etudes Catalanes. — Cotisation : 10 fr. par an

LES FÊTES DE BARCELONE

En route

Vendredi, 30 avril.

Nous quittons Perpignan à 11 h., salués à la gare par nos amis Bausil et Francis, les deux proscrits, et par Payret qui devait se joindre à nous le lendemain et que nous ne revîmes plus. Si ce n'était le regret de laisser à Perpignan deux de nos camarades, une joie communicative nous anime et nous déride vite.

La délégation est ainsi composée : MM. Jean Amade, professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier, Henry Aragon, président de la Société d'Archéologie, Horace Chauvet, de l'*Indépendant* des Pyrénées-Orientales, Docteur Carbonneil, Charles Grando, de la Société d'Etudes Catalanes, Déodat de Séverac, compositeur de musique, Henry Muchart, avocat, L. Payret, directeur du *Courrier franco-espagnol.*

Quelques incidents amusants égayent notre voyage. Ainsi, dès que nous pénétrons dans un tunnel, une lampe électrique est braquée sur nous par un inconnu... Mystère ! Nous croyons revivre un film de la *Main qui étreint.* Serait-ce un détective espagnol, et nous prendrait-on pour des conspirateurs ?

A Cerbère, visite méticuleuse de la douane française et arrêt exagéré, sans doute prévu, pour manquer la correspondance à Port-Bou. Là, Déodat de Séverac, questionné sur son métier répond flegmatiquement : *musich.* Amade parlemente. — Nous

devons, dans cette première station espagnole, à son initiative et à la complaisance du chef de gare qui retarde le départ du train jusqu'à l'accomplissement de toutes les formalités, de prendre le « correu » qui doit nous déposer à Barcelone à 7 heures.

Les plages catalanes, les criques splendides, la magnifique baie de Llansa dominée par le massif verdoyant de Rosas, dont les premières croupes, dévalant vers la mer en gradins fleuris s'épanouissant au soleil de tout l'or de leurs genêts, éblouissent nos regards, et Muchart dit des vers de ses *Balcons sur la Mer*, et Grando lui donne la réplique par l'un des chants de ses *Veus de la Terra*.

A Figuères, nous prenons une musique militaire. L'ardent soleil du littoral, qui darde maintenant ses rayons de feu sur la vaste et riante plaine de l'Ampourdan et les premiers mamelons cendrés de Roca-Corva, nous a fortement altérés.

Et le « musich » Déodat de Séverac, en compagnie du « catedratich » Amade ont bu notre dernière bouteille ! De Gérone nous admirons bien, au passage, le fouillis pittoresquement étagé des vieilles maisons de la ville haute, superposant leurs façades délabrées, bariolées d'oripeaux séchant au soleil, du bord de l'Oña, qui en baigne les premières assises, jusqu'à la belle cathédrale gothique à l'escalier monumental qui les domine ; mais, sauf M. Aragon, tout à son archéologie, nous goûterions aussi bien, tant notre soif est cruelle, le charme rafraîchissant d'une canette de bière.

Enfin nous pouvons à Enpalme, où la buffetière lève les bras au ciel en nous voyant vider les chopes, satisfaire notre soif ; et le docteur Carbonneil reprend sa sérénité.

Nous avons rencontré, en cours de route, notre compatriote Molinier, de Rivesaltes, cousin du Maréchal Joffre ; il se joint à à la caravane et, naturellement, Chauvet interviewe : nous apprenons que le Maréchal descendra au Ritz où un appartement splendide a été aménagé.

L'on saura par la suite que l'autorité militaire espagnole garda le Maréchal a la Capitanía General, malgré l'absence du général Weyler. La diplomatie a de ces mystères.

Ce sont maintenant les sommets bleutés du Montseny qui limitent l'horizon. Derrière les rangées de pins qui boisent les coteaux

recuits de Sant-Celoni, Phébus coule un ruissellement unique de lumière, passant du blanc au rouge vif d'un brasier, dans une gamme flamboyante de demi-teintes qui incendie tout le couchant. Bientôt, sur le flanc opposé, se dessine la silhouette sombre du Montjuich.

Et nous voici dans les faubourgs de la grande cité dont nous allons être les hôtes, et où nous allons passer des heures inoubliables.

L'accueil qui nous fut fait dépassa toute attente et notre aimable compagnon de route Horace Chauvet vous le dira.

Carles de la Real.

A BARCELONE

Barcelone, 30 avril.

Bien que la presse de Catalogne annonce l'arrivée de la délégation perpignanaise en termes pompeux et qualifie chacun d'entre nous « d'éminent » et « d'illustre » au superlatif, il n'en est pas un, dans la caravane venant du Roussillon, qui mérite comme Déodat de Séverac de recevoir sous le nez des nuages d'encens ; et c'est justement le plus timide et le plus effacé.

Fort heureusement, celui qu'on prenait à Port-Bou pour un vulgaire clarinettiste de cobla catalane s'est trouvé, en gare de Barcelone, en présence de personnalités empressées qui le connaissaient et ont rendu hommage à son talent.

Je dois le dire pour ce qui en rejaillit sur la petite patrie roussillonnaise : la délégation venant de Perpignan a été accueillie avec un déploiement luxueux de courtoisie. Dès leur descente du train, les compatriotes du maréchal Joffre, reçus par les délégués de la Mancommunitat (majordome et maître des cerémonies en tête), par les représentants de la presse, par les commissaires du Comité des fêtes, ont été conduits aux *coixes* qui leur étaient réservés, et il y avait aux portières et sur les sièges des carrosses de la municipalité un véritable bataillon de gardes urbains, galonnés sur toutes les coutures et enveloppés d'uniformes vermeils. Nous serrons la main à MM. Puig y Estève, représentant

l'Alcalde ; aux artistes Rusiñol, Casas, Utrillo, à Soler y Plà, à l'abbé Caseponce, à M. Dorgebray, président de la Colonie française, Georges Foret, O. Lecomte, Alcàntara, Ribé Tort, Cardunets, Carbonneil, Sansó, Castanyer, Brousse fils, Duran y Tortajada, etc. Quand l'hospitalité a de telles prémices, je laisse à votre perspicacité le soin d'en déduire toute l'amplification.

Il n'y a qu'à Barcelone qu'on puisse avoir des gestes aussi grandioses pour recevoir des visiteurs.

J'imagine que le maréchal Joffre, qui arrive ce matin à Barcelone, sera reçu comme le dieu Mars descendant sur la terre.

La *Publicidad* insiste pour qu'on réserve au maréchal Joffre un accueil triomphal, ajoutant qu'il manquait à la gloire du grand capitaine de passer par la voie sacrée de la rambla.

La *Veu de Catalunya* voit en lui la glorification des vertus de la race catalane et s'enorgueillit de sa popularité mondiale.

L'*Esquella de la Torratxa,* qui consacre un numéro spécial à Joffre, en fait une description amusante : « Il ne porte point de cosmétique aux moustaches ; il a un air de vieux propriétaire rural de nos montagnes, un air catalan patriarcal et bonhomme ; il doit rappeler aux enfants ces généraux des contes de fées qui leur laissent des jouets dans les bottines ».

L'arrivée de Joffre

Barcelone, 1er mai.

On a ici l'impression très nette que le maréchal Joffre représente, à l'heure actuelle, la plus grande force d'attraction du monde entier ; il est l'homme le plus populaire, il est celui sans qui la victoire des Alliés n'eut pas été possible.

Les acclamations que le vainqueur de la Marne a cueillies aujourd'hui, avec les plus belles fleurs de la Catalogne que lui présentaient les délégations diverses, avec le sourire le plus exquis des barcelonaises accoudées aux balcons pavoisés, ont été aussi vibrantes qu'elles pouvaient l'être. Dans la foule massée sur le passage des voitures officielles, les applaudissements se répercutaient au loin comme les vagues qui se bousculent.

« Viva lo Mariscal Joffre, salvador de l'humanitat ! »

« Viva França ! Viva Joffre ! », crie-t-on de tous côtés.

Joffre répond par des saluts affectueux et de cordiales paroles.

A Guimerà, qui le reçoit à la gare par ces mots : « *Ara seu bennostre ! Seu a casa vostra !* » il répond : « *Som casibé català de Barcelona.* »

A l'Alcalde qui lui souhaite la bienvenue au Palais de l'Ajuntament, il dit : « *M'agrada parlar català, me sembla que parli a ma mare* ».

Au président de la Mancommunitat, qui le salue à son tour, il déclare que son plus grand plaisir est de fouler la terre catalane.

Au délégué sud-américain, qui lui offre un objet d'art au nom de la colonie catalane, il adresse des félicitations : « *Heu ben parlat y heu provat ara que la llenga catalana és la més bonica de totes* ».

Et les Catalans d'acclamer, de chanter la *Marseillaise*, d'entonner *Els Segadors*, tandis que, profitant d'un aparté propice, le maréchal appelle auprès de lui son parent Molinié, de Rivesaltes, pour lui demander « *si la padragada ha pas trossejat les seues vinyes* ».

A tout ce peuple qui exalte l'amour de la terre catalane il apparaît comme l'homme de la terre ; il plaît surtout par la simplicité de sa tenue (képi, dolman et pantalons rouges) qui contraste avec les uniformes chamarrés de ceux qui l'accompagnent. Ceux-ci ont la poitrine constellée de décorations, grosses comme des ostensoirs : lui ne porte que la médaille militaire et la croix de guerre.

Cette modestie plaît beaucoup plus que tous les discours enflammés qu'il pourrait faire.

Madame la Maréchale produit la meilleure impression, chapeautée de blanc et vêtue de soie noire. Pour elle tout ce que Barcelone compte de gracieux a été mobilisé et elle en paraît éblouie.

A notre tour nous approchons du héros de la fête avec la délégation perpignanaise : le maréchal Joffre, en voyant ses compatriotes, nous produit l'effet du passager qui a eu le mal de mer et qui est heureux de mettre le pied sur la terre ferme : « Ah ! vous êtes là, tant mieux. Je suis surmené, mais pas fatigué. Je

tiens. Ma joue droite s'est enflée visiblement ; c'est une fluxion qu'un courant d'air de train m'a procurée.

« Comme je suis heureux de vous voir ! dites à Perpignan combien est grande ma joie d'un accueil si grandiose. J'arriverai en Roussillon le 6. En attendant, je reçois des délégations ».

Quelle corvée que la gloire, même à travers la voie sacrée de la Rambla, par cette délicieuse journée d'été !

Horace Chauvet.

Quelques manifestations ont eu lieu sur la Rambla dont le cortège devait parcourir l'allée centrale.

Les manifestants catalans crient qu'on leur a confisqué Joffre, que l'on conduit à la Capitania general (où décidément il logera), soulevant l'exaltation affectueuse de tout un peuple. Car dans ces tiraillements sa personnalité reste intacte. H. C.

Les Réceptions

A l'Ajuntament

Dès 11 heures la foule se presse devant la Mairie où le Maréchal Joffre ne va pas tarder à venir saluer la Municipalité.

Au bout d'une demi-heure, d'enthousiastes vivats et les applaudissements redoublés qui montent de la place Sant-Jaume nous annoncent l'arrivée de notre illustre compatriote, qui est accompagné de M. de Saint-Aulaire, ambassadeur de France.

Au salon, l'Alcalde, M. Maurice Domingo, salue M. l'Ambassadeur en castillan et Joffre en catalan. Le Maréchal s'exprime en roussillonnais.

La foule le réclame au balcon où il est encore acclamé. De magnifiques corbeilles de fleurs et un admirable album-souvenir lui sont offerts.

Allocution de M. Martinez Domingo, alcalde de Barcelone

En trobar-vos a Barcelona, us trobeu en la ciutat cap i casal de Catalunya, centre de tota la vida catalana. Jo us dono la més coral benvinguda. Estigueu segur, Mariscal, que la vostra visita estrenyerà els llaços d'amor i simpatia entre els pobles vostre i nostre ; i es refermarà el sentiment d'amor que envers la França teniem en aquells dies difícils, en els quals la vostra

ànima forta i serena no desmaià, salvant així la França i els alts ideals dels pobles llatins.

Barcelona reb un gran honor de poder-vos donar hospitalitat, i la vostra visita servirà per ajuntar més aquests dos pobles, units ja per la historia i per la raça.

Réponse du Maréchal Joffre

Permeteu-me que vos digui uns mots amb el llenguatge català nostre, que és igual que el llenguatge català vostre. Jo no puc més que aderir-me a les manifestacions que acaba de fer el senyor ambaixador de la França, i ho dic en català perquè en parlar i sentir parlar aquesta llengua, sempre me pensi que sóc al meu país.

A la Mancomunitat

Dans l'enceinte historique du magnifique palais de la « Generalitat » eut lieu la plus vibrante des manifestations en l'honneur du héros de la Marne.

Deux heures durant, de quatre à six, les ovations succédèrent aux ovations, les « Segadors » à la « Marseillaise » ; l'enthousiasme était au paroxysme. « *L'émotion était intense*, dit A. Coutet de la *Dépêche, des larmes coulaient.* »

M. Puig y Cadafalch, président de la Mancomunitat, prononça le beau discours suivant :

Senyor Mariscal,

En aquest moment, Catalunya reb l'honor de la vostra visita, i en aquestes sales s'hi troba tota representada, pels seus senadors i diputats a les Corts d'Espanya, pels seus diputats a la Mancomunitat de Catalunya, per les seves ciutats, i al davant d'elles la de Barcelona, per les seves institucions de Govern, pels seus Instituts d'investigacions i estudi, per les seves Corporacions i Societats, per la joventut i el poble. Jo us presento a tots ells en aquest moment, i, per l'autoritat del meu càrrec, represento tota la nostra terra organitzada.

Aquí també hi ha els vostres compatriotes, que també ho son nostres, de la Catalunya de França. que, com nosaltres, en aquella memorable festa dels Plàtans de Perpinyà han volgut acompanyar-vos en el vostra pas per les nostres rambles, consagrades avui novament com a via sacra i triomfal de Barcelona.

També hi ha aquí els catalans de les Amèriques que, en missatge tramès d'ultramar signat per habitants de set Repúbliques, us aclamen i us ofrenen en homenatge un magnific present.

També estan presents els ferits i mutilats catalans que sota les vostres banderes lluitàren pel gran ideal de la civilització i de llibertat d'individus i pobles, i aquí també es troben les ombres dels milers de catalans morts per

la França : llurs ànimes heroiques contemplen en aquest Palau, plé de memòries de tota la nostra història, l'heroi català triomfant en les més formidables batalles de la guerra passada, i última, així ho creiem, de la Humanitat.

Senyors : Es necessari recordar aquells moments terribles de la invasió, és necessari evocar aquella ordre de morir en son lloc, donada pel capità de l'exèrcit major que el món hagi contemplat en lluita.

Es necessari recordar aquell replegament seré, tranquil, aquell atac instantani formidable que feu del Marne el riu de la victòria.

Penseu l'organització que això significa, el pla preconcebut, la retenció sobrehumana, violenta d'energies, d'explosió entusiàstica en el moment de la lluita. Tot fou obra d'aquest home, d'aquest gran català en el qual es concentren les qualitats de la raça i del qual no m'atreviré a dir vell, perquè el seu cos i el seu esperit han sofert impàvids el desfilar d'uns anys que equivalen, per llur intensitat, a segles. Ell, cap generalissim, havia abans format els homes i els temperaments per a fer possible el gran moment.

Ell, abans de començar-la, per la ciència i per la preparació moral dels seus homes, ha guanyat la batalla.

Jo voldria, senyor Mariscal, trobar en la llengua que parlàren el vostre pare i la vostra mare, que parlen els vostres amics d'infància en aquells llocs de Rivesaltes, en la llengua que és la de Catalunya i de totes dues bandes del Pireneu i fou la de tants grans homes, glòria de la nostra terra i de la vostra, nous accents més penetrants, més afinats, per a expressar-vos que la vostra aureola noble de vencedor és un xic nostra i que pàl·lidament ens il·lumina.

Rebeu, senyor Mariscal, en aquest acte, l'homenatge de tot un poble que aclama en vos Catalunya i la noble terra de França, i que us dona mercès per haver volgut acceptar, si no el més alt dels vostres triomfs, el més amorós, sota aquest cel blau de la ciutat de Barcelona, capital dels Catalans de tot el món.

Le glorieux hôte répondit en langue catalane et ses paroles furent accueillies par de vives acclamations.

M. Folguera y Duran salua en Joffre l'apôtre de la liberté des peuples et lui offrit un superbe objet d'art au nom des Catalans d'Amérique.

Et alors commença un interminable défilé de représentants de toutes les Administrations, organisations, Sociétés, etc... de Barcelone.

Le Maréchal vit le peuple de la grande cité l'approcher, lui parler, lui manifester son admiration et l'on ne savait qui était le plus ému du Maréchal ou de ceux qui passaient.

Au Consulat de France

La journée touchait à sa fin quand le Maréchal Joffre rentra au Consulat de France, où l'attendait en foule la colonie française avec son parterre de jolies fleurs. Tour à tour, le consul de France, M. Philippi, le président de la colonie, M. Dorgebray, saluèrent leur hôte illustre. Le Maréchal répondit en faisant l'éloge des Français de Barcelone, qui se sont bien conduits pendant la guerre et qui savent accroître toujours le prestige de la France.

M. de Saint-Aulaire, ambassadeur de France à Madrid, évoqua ensuite, devant tous, la figure populaire du Maréchal, qui a sauvé la patrie parce qu'il a su tenir éveillée dans ses soldats l'Ame française.

Il faudrait des pages pour essayer de retracer tout cela.

. . . . . .

Le vainqueur de la Marne a dû apparaître à la soirée de gala donnée au Théâtre du Liceo en son honneur et où se trouve réunie la plus riche et la plus élégante société de Barcelone.

La nuit s'avance. Quel contraste que celui de cette féerie de lumière et d'élégance avec tant d'autres nuits déjà lointaines, sur la brave ligne de bataille aux matinals réveils, sous lesquelles le grand soldat sauvait le pays !

Alex Coutet.

Les " Jochs Florals "

Le dimanche 2 mai, à 3 heures, se sont tenus, au Palais des Beaux-Arts, les Jochs Florals traditionnels, sous la présidence du Maréchal Joffre.

Nous arrivons avec l'une des premières voitures du cortège, précédant le Consistoire de quelques minutes.

L'aspect de la salle immense, décorée de tentures aux couleurs provinciales, fourmillant d'une foule énorme où l'élément féminin tient une large place, est déjà imposant. Une estrade est placée au fond du hall. Un trône la domine : c'est une haute chaise

gothique sous un baldaquin aux couleurs sang et or : c'est là que siègera la reine.

Bientôt, une rumeur parcourt la foule. Voici le cortège officiel ; il y a là les mainteneurs — ils sont sept, comme les troubadours — il y a la municipalité, les délégations et le grand Invité qui paraît, cette fois, en brillant uniforme.

Quel merveilleux spectacle que le Maréchal Joffre pénétrant dans l'immense salle du Palais des Beaux-Arts pour présider les Jeux Floraux, se présentant au milieu d'une foule de 4.000 personnes levées pour l'acclamer, recevant de l'élite du peuple catalan l'hommage flatteur des vivats. Au cours de cette cérémonie littéraire, qui s'est déroulée dans un cadre unique d'ampleur et de finesse, qui a été un pur régal pour l'esprit, un autre personnage a eu les honneurs de la popularité : c'est le grand poète Guimera, toujours admiré de la foule, et dont on a lu un manifeste vibrant et enflammé pour la gloire de la Catalogne ; puis le poète Jean-Marie Guasch, *mestre en gay saber*, et qui a eu pour la neuvième fois la fleur naturelle, a ravi l'auditoire des strophes idylliques de sa *Branca d'Amor*, qui est un poème d'une douce sensibilité.

Mais une nouvelle manifestation grandiose s'est produite lorsque le lauréat Guasch, choisissant la reine des Jeux Floraux, est allé offrir son bouquet de fleurs naturelles, aux rubans de la Catalogne, à la Maréchale Joffre. Très digne et très émue, coiffée de la riche *mantilla de puntes*, entourée de ses demoiselles d'honneur, la Maréchale s'est assise sur son trône au milieu d'une ovation formidable. Ce cérémonial moyenâgeux était très pittoresque.

Siégeant au milieu d'un jardin de roses, de lilas et d'iris, encadrée par deux orangers, la Maréchale a procédé à la remise des prix aux lauréats.

Le poète Tous y Marotó remporte l'accessit unique à l'Eglantine et la Violette d'argent. Les écrivains Girbal Jaume et Llorenç Riber obtiennent le prix de prose. M. Pous y Pagès se voit décerner le prix Fastenrath pour la belle comédie *Papellones*.

Guimera a écrit un imposant discours exaltant la patrie catalane, dont nous donnons les principaux passages.

La sortie fut un peu mouvementée. Il est pénible de constater que des paroles et des chants entraînent encore des moulinets de sabre.

Discours de M. le Maréchal Joffre, Président des Jeux Floraux
(lu par le jeune E. Brousse)

Gentils dames,

Honorables senyors,

Ja pensi que vos esperéu pas un llarch discurs de part meua.

Quan me vareu fer l'honor de m'oferir a ne mi, soldat, la Presidencia de la vostra tan agradosa festa literária, prou sabieu que sería pas lo mantenedor tradicional, que amb la seva eloqüencia vos té l'alé parada y vos encanta.

Mes, vaig veure en aquesta atenció el testimoni dels vostres fondos y nobles sentiments d'amor a la França, avuy victoriosa de la més terrible lluyta que hagi coneguda la defensa del Dret esbocinat y de la Llibertat amenaçada.

Y vaig acceptar, perque me semblava qu'enlloch més els nostres dos pobles no eren tan estretament lligats.

Catalá de França com som, les mateixes paraules vostres me venen als llavis, per expressar la igual admiració de les nostres dues Patries per tot lo qu'es gran y bell, y 's fonen en nosaltres llurs aspiracions vers un ideal de treball profitós, de pau civilisadora.

Aquest ideal, lo cantarán los vostres poetes.

Mes, me penediría si no retreya aquí 'l recort del malaguanyat Mistral, que tantes recances va deixar. Quina desgracia que no pugui esser avuy aquí, per barrejar una vegada més la seva veu d'apóstol a la dels vostres literats, dins aqueixa magnífica ciutat, tan escayenta, en sa riquesa, per l'entusiasta manifestació d'art que celebrém.

Barcelona, « en bellesa única », — com ha dit l'immortal Cervantes — la teua esplendor esclata en aqueixes festes de glorificació del teu poeta llorejat.

Floreix d'un nou encís la gracia de l'amable Cort de barcelonines, devant qui m'inclini ab la més dolça emoció.

Le Maréchal, ovationné par l'assistance, se leva et ajouta en roussillonnais :

Antes d'acabar, vos diré en català del Rosselló, qu'és germà del vostre, tota la reconeixença que tinch per la rebuda que m'heu fet.

Poèmes ayant obtenu la « Flor Natural »

BRANCA FLORIDA

Camperola

Pluja d'or, branca florida.
Bat el sol a plè janer.
Sota 'l fret canta la vida
tot l'amor del vell fruyter.

D'un idili de blancura
y una gota de carmí,
tot el goig qu'ara fulgura
serà fruyta per cullí'.

Passarà la jovenesa
d'aquest viure enlluernador,
cada flor una promesa
per quan vingui la Tardor.

Que la vida camperola
ens darà la plenitut,
de l'atmetlla, que viu sola
dintre capsa de vellut.

De l'atmetlla fredolica,
que serà 'l millor present
per la teva boca xica...
Cau la flor de mica en mica,
y la fruyta va crexent.

Nit de lluna, Flor d'argent

Nit de lluna, flor d'argent,
blava nit de galania ;
si ara fes un xich de vent,
tot el bosch s'aclariria.

Sota 'l gran reculliment
el meu cor s'axamplaria,
y seguint el riu lluhent,
com el riu me'n aniria.

Perfum de murtra y de pi.
Trobaria 'l vell Molí
qu'es la casa més deserta.

Molinera no hi té por ;
riu y canta en la foscor
ab la porta ben oberta.

Cançó del viure clar

Una vida, dues vides,
quantes vides teniu Vós ?
Vós teniu la meva vida
y la vida de tots dos.

Vós teniu la vida xica
d'un infant que ve de lluny,
flor d'amor, fruyta bonica,
com les cireres pel juny.

Vós sóu la branca que 's torça
en senyal de plenitut.
Vós teniu tota la força
de la meva joventut.

Vós portèu en la mirada
tot el goig del viure cla'
y en la falda curullada
la cullita de demà.

L'amor que 'ns omple de joya
s'ha tornat prometedor.
Un infant com una toya
ab els ulls plens de claror.

Una vida, dues vides,
quantes vides teniu Vós?
Vós teniu la meva vida
y la vida de tots dos.

Vano antich

Com una flor que s'esberla
s'obre 'l vano dolçament,
branilles de mareperla
y rubins per lligament.

Un jardí de gran marquesa
ab uns arbres desmayats,
cada vert una finesa,
y un amor tots ells plegats.

Sota 'l vert, voltat de lliris,
s'hi desclou el brollador,
y una mica de pols d'iris,
l'espurneja de claror.

Cau la llum tornassolada,
y damunt del marbre llis
creix la molsa vellutada
sota 'l plor del degotiç.

L'aygua cau, y 'l vent destria
pel silenci capvespral
la superba galania
d'un amor fet madrigal.

D'un amor tot ple de vida
que perdura llargament
sota la roba florida,
y les perruques d'argent.

Y 'l galan cerca l'oferta
d'un desig en promissió,
qu'ella té la flor oberta
d'un escot marejadó'.

Pro la dama d'ulls encesos
li allarga tan sols la mà...
Quan la mà s'omple de besos
l'aygua para de cantà'...

La tarda tomba tranquila
tot abrigant el jardí.
Hi ha una estrella que vigila
y un aucell que vol fugí'.

J.-M. Guasch.

Discours du poète Guimerà
(Extraits)

Senyors,

Tenim un any més dels Jocs Florals de Barcelona. Un any més de la vida de nostra Catalunya.

I cada any, tal dia com avuy, sense dir-nos-ho amb paraules uns als altres, meditant-ho sense que 'ns surti al exterior, ens dihem els que estimem amb força la nostra Patria per sobre de tot lo creat, llevat del amor de familia : ens diem, torno a dir : la nostra Terra va fent camí dintre d'aquest Univers del que forma part, per la mà de Deu mateix colocada a on se troba. I nosaltres, cada any que avença, hi veiem més clara la nostra personalitat i com concreta les seves linies característiques en l'ànima dels homes...

Ens trobem que la indiferéncia que hi havia aquí per les coses de casa va desapareixent, donant lloc, per últim, a un moviment despertador.

Avans, el moviment patriòtic era una força que anava de les grans ciutats, sobre tot de Barcelona, als pobles, arribant devegades, amb prou feines, al cor de les montanyes, que sempre es lloc ahont han arrelat més enfons les llibertats dels pobles.

Doncs, ara, aquest moviment patriòtic se transforma radicalment, i és a dintre dels pobles a on la llevor forta i sanitosa d'amor a la nostra Terra grilla i grifola.

Aneu de poble en poble, pels llocs més arreconats de Catalunya, i trovareu que per tot, principalment en mig de la joventut plena de vida sanitosa, s'han despertat per a la Patria els fills de la Terra. Jo 'ls escoltava amb l'ànima glatint d'entusiasme sentint-los com enviaven a la ciutat alenades d'amor puríssim.

I aquest moviment febrós que se sent per tota Catalunya, se sobreix d'ella i 'l sentireu si poseu la mà sobre 'l cor de Valencia i de Mallorca, ahont la Patria tampoc és morta i 's desperta, i 'n surtin alenades vigoroses d'amor per ella. Per tota la Terra valenciana, igual que per tota Catalunya, mes cada una en son casal, cadascú vol esser com es, com els hi ve del passat, amb ses costums propies, que cada una val més per sos fills, perqué Deu els hi ha dat, que qualsevol altra de forastera.

I mes paraules, al parlar de Valencia, son les mateixes que vos dic amb igual amor i esperit germanivol de Mallorca, i lo que vos dic de nosaltres, de Catalunya i de nostres germans de Valencia i Mallorca, vos ho dic del Rosselló, amb veu més alta avuy per tenir entre nosaltres a aquest català, gloria al present de la civilizacio de tota la Terra.

Donchs, sí, senyors : no perqué 'ls etzars de la vida 'ns hagin separat de les terres rosselloneses, deixan de ser catalanes, com les d'ací baix, les que faldegen el Canigó. No hi vol dir rés qu'ells i nosaltres formem part de dos Estats diferents.

Mentrestant, conservém nosaltres aquest esperit de germanor a travers dels anys i dels segles i de les lluites socials dels pobles, que no l'acabaran, no, l'ànima de Catalunya.

Les nacions modernes que visquen com puguin entre mig de ses miseries, i que vagin enterrant en sos Escorials ses grandeses que viuen ja mig desfetes. Els pobles nó que no 's desfan : els pobles són eterns i no 's corrompen.

LE DINER DES JEUX FLORAUX

Le banquet des Jeux Floraux, qui devait être le clou des fêtes, se transforme, par suite de l'absence des autorités et de la prudence dictée par l'énorme déploiement de police et de gendarmerie qui entourait le restaurant du Parc, en un dîner cordial. Aucun discours ne fut prononcé.

Nos lecteurs ont déjà lu, dans les journaux, la relation des incidents qui motivèrent la suspension d'une partie des fêtes officielles. Nous ne reviendrons pas sur ces faits.

La délégation roussillonnaise put saluer MM. Matheu, Lopez-Picó, Llongueras, Miquel y Planas, Iglesias, Rahola, Guasch, Massó y Torrents, Massó y Ventós, Nicolas d'Olwer, Solé y Pla, Rosendo Serra, les maîtres Millet et Morera, etc. qui étaient parmi les convives.

Les Roussillonnais à Sitges

(De la *Veu de Catalunya)*

L'Arribada

Ahir els nostres il-lustres hostes de la Catalunya de França anaren a Sitges, la bella platja nacional, l'excelsa Subur, on sempre arreu hi transpua un esclat d'art i distinció.

El poble, presidit pel batlle, els esperava a l'estació amb una orquestra.

En arribar els expedicionaris la banda interpretà *La Marsellesa.*

Es formà la comitava, i al seu pas, pels carrers de la vila, la gent s'ajuntava a l'entusiàstica manifestació. Aleshores l'orquestra deixà sentir les notes de *La Madelon.*

Banquet i Parlaments

A l'Hotel Subur se celebrà l'apat ofert als compatricis del Rosselló, per En Santiago Rusiñol i l'Alcaldia.

Hi assistiren :

La delegació rossellonesa, composta dels senyors Muchart, Joan Amade, doctor Carbonell, Carles Grandó, Horaci Chauvet, Deodat de Severac, Robert Subirós i senyora, Enric Aragon i Mossen Caseponce.

De Barcelona hi havia N' Enric Morera, senyora i filla Maria, Santiago Rusiñol, Manuel Alcàntara, Antoni Carbonell, Josep Castanyer i Ponç Berga.

De Sitges hi assistiren el batlle Bonaventura Julià, Miquel Utrillo, el jutge Josep Ferret, Josep Planas, Salvador Robert i el doctor Joan Benaprès.

A l'hora dels brindis parlaren els delegats rossellonesos senyors Amade, Chauvet, Grando, Carbonell i Muchart ; l'alcalde i En

Santiago Rusiñol. No cal dir que, a l'ensems que es refermà el sentiment de catalanitat, es feren vots perqué l'amor d'ara, del qual n'es simbol En Joffre, perduri.

Cal remarcar dels discursos esmentats el del senyor Chauvet i el d'en Rusiñol ple de l'humorisme seu.

Heu's aquí el parlament de l'Horaci Chauvet :

Discours de M. Horace Chauvet

Estimats amics,

Si, en lloc d'esser un vulgar prosista, eri jo un poeta, com molts de vosaltres ho són, me vindria a bé de fer parlar tots els arbres de Rosselló, mon terrer nadiu, així com d'altres s'han imaginat de fer bavardejar els animals.

Si eri poeta, animaria amb la paraula les « Platanes » del gran passeig public de Perpinyà, aquells arbres gegantins i d'ombra amantament venerable, glòria i orgull nostre, i els donaria el càrrec d'endreçar un salut fratern a les magnífiques palmeres de les avingudes de Sitges i de Barcelona. Ja de temps, en efecte, les nostres platanes i les palmeres vostres veuen rondinejar les nissagues catalanes, que lliguen tantes afinitats de costums i parlen el mateix llenguatge sonor i ferreny.

Els faria enraonar com a bons veíns, com a germans, el pi de les altes muntanyes rosselloneses, i el pi arrelat en l'altre vessant dels Pireneus, a Catalunya. I junts confegirien els records d'aquells temps ja emboirats, on llurs soques servien per a fabricar els pals de les naus i galeres catalanes, aquelles naus que amb tot un equipatge de mariners catalans eixíen en aplec germanívol, així mateix de Coplliure i Port-Vendres, com de Barcelona, per anar a fer comerç i mercadejar amb l'Orient, Mediterrani enllà.

Després establiria amable conversa entre la figuera d'ombra rodona i fresquívola del territori de Rivesaltes, on va a descansar de vegades el mariscal Joffre, amb aquell oliu de l'Empordà, del qual el gran dramaturg Ignaci Iglesias ens volgué portar un bonic petit ram, pel febrer de 1916, a la Casa Comuna de Perpinyà, amb en Rusiñol, n'Utrillo, mossén Casaponce, que son aquí. I a l'oliu li diria la figuera : « Mercès, gran mercès, pel teu gest d'amistat i germanor, pel teu gest de pau, perquè ha ajudat França a quedar forta al mig de la tormenta, a servar la confiança dins l'atronador temporal. »

Bons amics, no puc parlar sense gran emoció de la meva gran pàtria que és França, perquè, per nosaltres Rossellonesos, França és la primera dins lo cor.

M'apar que el Rosselló, país nostre i del mariscal Joffre, és com un infant que hauria mamat la llet de dues dides : entre la dida catalana i la dida francesa, ell ha migpartit sa tendresa.

Ve't aquí la primera, una pagesa sapada i ferrenya, nada en l'agre de la

terra, que li ha fet amar de tot cor el reconet de terra dels avis, l'Albera tan bonica, i li ha inspirat l'enamorament de les valls canigonenques, mentre el gronxolava amb l'aire ennaigador de les *Muntanyes Regalades*.

I ve't aquí l'altra dida, que és filla de França, de potents i fecundes mamelles, que li ha allendat els ulls amb sa generosa clartat, li ha allargat els limits de l'esperit, li ha remorejat amb una llengua formosíssima unes paraules d'amor, unes atractívoles paraules d'encís, i tan mateix l'ha associat a una història mai prou alabada. I veus aquí que amb ella ha compartit la bona i la mala sort, i al seu cos de mare el nin s'arrapa amb un abraç indestructible.

Quan l'una el deté amb aquell llaç misteriós de la tradició, l'altra l'encaptiva amb l'encant de la cordialitat la més estreta, i per tant, la tendresa maternal de cadascuna no els dòna pas enveja, no les fa pas geloses l'una de l'altra.

I ve't aquí perquè, tot declarant-nos profundament francesos, podem avui donar fiança de la voluntat que portem a la terra catalana, de l'amor que ens lliga als germans de cria hem trobat aci.

En el gran país de França presumim i vanagloriem de quedar sempre el que som, sempre iguals, amb les nostres usances i costums, i les danses, i les cançons, i la llengua.

No ens arreconem pas, no, amb una mena de múrria o de queixa, en el regalat reconet de França ; al contrari, i sigui com se vulgui, formem una petita nacionalitat, i ben distinta que és, ben propia i original.

I si per cas el regionalisme se realitza a casa nostra, d'ell mateix el Rosselló formaria una regió dins la unitat francesa, com ho era antany.

Aquest aire d'independència, qui l'haurà escampat, sinó els diaris de Perpinyà, qui tenen la missió de mantenir la cohesió de la petita pàtria, és a dir, de servar l'esperit de familia, de cuidar que en lloc de s'atudar la llengua pairal se vivifiqui més i més, de donar un aliment de bona llenya a les fogueres sempre vives del passat ?

En nom de la prempsa rossellonesa, en nom de la delegació de Perpinyà, aixecaré la copa en honor dels bons amics que vingueren a Perpinyà en febrer de l'any 1916, dels senyors Utrillo i Rusiñol, de l'alcade de Sitges, de tots els que ens han tan ben rebut a Barcelona i de tots els germans de llengua catalana.

Si mai l'hospitalitat era esborrada de la terra, la trobariem sempre arrelada en terra de Sitges i de Barcelona.

❖

En Carles Grandò, el notable poeta, llegí, com a recort de Sitges, les seguents estrofes inspirades en la gaia vila del Mediterrani :

L'Avia

Escolteu l'àvia, mare, mare,
empeltant mitges su'l pedris.
Com canta encara,
brandant la testa, ara per ara,
amb un tremol enyoradis
escolteu-la com canta encara...

Vo'n aneu pas, fills, del pais,
d'aquest pais que al sol s'acara
amb un somris.
Vo'n aneu pas, fills, del pais!
Collint punts, la broca no para;
la veu decau, com si es moris...

Vo'n aneu pas, fills, del bressol
y serveu la tradició santa
que s'ageganta
alçant-se del mar a la planta
de penya en penya, en excels vol,
Canigó amunt, de cara al sol.

Collint punts, la broca no para;
la veu decau com si es moris...

Ai, mare, mare,
la lluna es clara.
Vestit de neu,
com un sant frare
s'encaparutxa el Pireneu.

Y la veu passa,
la veu se mor...
mes el jovent reprèn més fort
la canço forta de la raça
y l'imne sant esdevé un chor.

Carles Grandò.

Els convidats visitaren « Mar y Cel » y el « Cau Ferrat ».

Chez Santiago Rusiñol
(*El Cau Ferrat*)

On sait bien que, là-haut, dans la salle déserte,
Médite Madeleine au tableau du Greco ;
Que fleurissent les frais jardins de Santiago
Et que se penche un pâle Christ, la plaie ouverte.

Les sonores anneaux des heurtoirs ouvragés,
La porte verrouillée aux ferrures antiques,
Les saintes et les dédorures des tryptiques,
Les rudes chandeliers martelés et forgés

Y doivent réjouir entre eux leur âme obscure
Et converser, ainsi que des amis de choix
Rassemblés par leur hôte et faisant, à mi-voix,
Tinter le fer, craquer le bois et la peinture.

Le Passé dort dans les vitrines du salon,
Il exhale une odeur tenace et délicate
De résine, de bandelette et d'aromate,
Comme si les dieux morts embaumaient la maison.

— En bas, la double arcade en ogive découvre,
Sous la sombre fraîcheur tombant du plafond bleu,
La balustrade, avec la vasque et l'eau qui pleut
...Et tout l'azur marin quand la fenêtre s'ouvre.

C'est ici le séjour des artistes divins
Et des sages harmonieux de Catalogne
Qui viennent y goûter, après l'âpre besogne,
Les plaisirs de l'esprit et l'arome des vins.

Ils devisent de la couleur des majoliques,
D'une damasquinure au poignard tolédan,
De l'art de marier le verbe avec le chant,
Des rumeurs du forum et des luttes civiques.

Ils dissertent encor des dieux Olympiens ;
Leur lèvre se parfume au miel de l'ambroisie ;
La glace rafraîchit le vin de Malvoisie
Et Minerve préside aux doctes entretiens.

Parfois, à l'heure exquise où brûlent les havanes,
Dans le tendre et léger clair de lune d'argent,
Un violon frémit sous l'archet diligent,
La nuit s'émeut d'une musique de sardanes.

Sur l'épaule de Déodat de Séverac,
Rusiñol a posé la main ; la plage est calme.
Dans les dattiers, un souffle d'air froisse une palme,
La musique soupire au rythme du ressac,

Et comme des pêcheurs ont vu, près des carènes,
Se rompre leurs filets et flotter des cheveux
Sur une gorge nue ou des reins écailleux,
Morera va peut-être attirer les Sirènes.

Henry Muchart.

Auprès de Joffre

La délégation perpignanaise est de retour à Perpignan.

Elle a été heureuse de se grouper autour du Maréchal Joffre à Barcelone et ce n'est pas le moindre plaisir éprouvé par celui-ci d'avoir pu rencontrer des compatriotes au-delà des Pyrénées.

Un des premiers devoirs des délégués fut de demander audience au Maréchal, à la Capitania general, pour lui remettre un livre de Pierre Vidal (édition du *Coq Catalan)* sur *Les gestes de Joffre d'Aria et de son fils Joffre le Poilu.* Le Maréchal fut charmé de cette visite et déclara qu'il prendrait grand plaisir à lire les exploits du grand capitaine catalan dont, par une heureuse coïncidence, il est l'homonyme.

Cette entrevue fut touchante de simplicité et de cordialité. Joffre évoqua des souvenirs du Collège de Perpignan (où il connut Pierre Vidal), parla de la belle réception qui lui avait été

faite à Madrid et se déclara enchanté de l'accueil des Catalans à son arrivée à Barcelone. Quant aux incidents soulevés autour de lui, il avait pris le bon parti d'y rester étranger.

M. l'abbé Caseponce — si estimé dans la colonie barcelonaise — ayant eu l'amabilité d'accompagner la délégation, le Maréchal profita de cette occasion pour le remercier d'avoir accompagné Madame la Maréchale au moment où celle-ci, en qualité de reine des Jeux Floraux, devait aller déposer son bouquet de fleurs naturelles, suivant l'usage, devant l'autel de la Vierge de la Mercé.

Comme l'abbé Caseponce lui demandait des renseignements sur sa mère, le Maréchal fut amené à parler des siens et raconta ce détail curieux :

— « Chez moi, comme dans toutes les familles, chacun était appelé par son prénom, sauf moi. Pour mes parents, pour mes frères, je n'étais pas « Joseph », j'étais « Joffre » tout court ».

Déjà !

Nous avons dit que la délégation perpignanaise avait été fêtée à Sitges ; pour elle l'*Orfeo Catala* avait donné une audition spéciale.

Les Visites

Au Caú Ferrat comme au Palais de la Musique catalane, le maître Déodat de Sévérac fut prié de jouer à l'orgue quelques morceaux de sa composition ; il exécuta des variations sur le *Cant del Vallespir* et le *Cant dels Aucells* qui enchantèrent les auditeurs.

La caravane fut invitée à visiter aussi l'*Institut d'Estudis Catalans,* qui contient une très importante bibliothèque ; les archives de la couronne d'Aragon, où sont conservés de précieux documents concernant le Roussillon ; le cercle de l'Ateneu luxueusement installé et le Centre autonomiste, qui est un centre d'études professionnelles très important dû à l'initiative privée. M. Jean Amade, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Montpellier, y prononça le discours suivant :

Amichs del cor,

Quan jo n'eri petitet, á ne la meua bona avia, tota carregada d'anys, — una d'aquelles dones de la « lley vella », com dihem nosaltros Catalans, —

li agradaba molt de me cantar y ensenyar cançons populars de la nostra terra : eixes cançons pastades de sentiment, tan fresques y perfumades, que sempre nos saben conmoure ambe la llur tendre senzillesa. Me cantaba sobretot la del *Rossinyol :*

Rossinyol que vas á França,
Rossinyol,
Encománame á la mare,
Rossinyol d'un bel bocatge,
Rossinyol
D'un vol...

Més d'una vegada m'havía ella contat cóm me gronxolava en la breçola, tot cantantme eixa cançó, quan la meua mare, en temps passat, ocupada ambe les feynes de casa, me confiaba á ne les seues mans. Ay ! dolça avia meua, tan catalana de cor !...

Una diada d'estiu, en la montanya de Ceret (ont solíem anar per l'agost al mas de la « Selva », — aixís, en efecte, anomenat, — y ont passabi tot mon temps ambe la maynada dels masovers, fills de montanya que m'ensenyaben á coneixer la natura), va volguer, en una excursió que varem fer amb ella, menarme fins á cert turó d'ont se descubría lo paisatge. Ambe lo dit senyalant-me donchs aquella terra qu'aixís s'ofería al devant nostre, — montanyes armoniosament onduloses, totes regades de llum, — me va dir : « Ho veus, manyach, ja no es terra nostra, sino Espanya ; y portant allá també s'hi parla la meteixa llengua catalana que per assí, y s'hi canten les meteixes boniques cançons. »

Vaig volguer coneixer aquella terra, y molt me va sorpendre, en efecte, quan hi vaig anar un día, d'ohir traginers, contrabandistes, carboners y boscayrols (que s'aplegaben allá, en la cuyna de certes masíes tot ennegrida pel fum, afí d'hi beure un got d'ayguardent ó d'hi menjar un plat d'ollada) fent sonar entre llurs llabis lo meteix idioma qu'el nostre, y, després de menjar y beure, quan venía l'hora de l'expansiua intimitat, posantse á cantar amb veu unissonant les meteixes melodíes populars que les que cantem nosaltros.

Y vaig compendre allavores qu'aqueixos homes representaben la meteixa raça que la de la nostra terra, encare qu'haguessim deixat la frontera derrera de nosaltros. Y me recordi que vaig tenir l'íntim sensació qu'hi ha fronteres artificials, obres de la diplomacia y de l'historia, no de la natura. Sigui lo que sigui, no existeixen fronteres pels cors que s'aymen. Aixó meteix nos passa ara ambe vosaltros : nostra vinguda aquí no nos ha fet, no, cambiar de familia, y les [illegible]s geográfiques (ó més ben dit « internacionals ») no poden enterbolir de cap manera ni les nostres ideyes ni la nostra vida afectiua.

D' Solé y Pla

Angel Guimera

Joan-María Guasch

Y la proba de lo que vos dich, es qu'anem á cantar junts una d'aqueixes cançons velles que nos han conservat lo millor dels nostres antepassats (per nos convidar belleu á pensar més y més ambe la nostra germanor, á cultivar dins dels nostres cors lo sentiment d'aqueixa germanor, com eixos clavells hermosos qu'espelleixen baix la llum del sol entre la blancor dels nostres terrats). Cantarem justament, si aixís vos plau, eix *Rossinyol* que, fa un moment, jo vos recordabi, cançó tan bonica, — veritat ? — tan anyoradiça y enternidora ?

La poesía popular es l'expressió de l'ánima catalana : eixa música, be ho podem dir, es lligam dels cors. Ay ! quina bona disciplina trobaríem nosaltros en ella ! Tot cantant junts eixes melopeyes, nos sentim més aprop y més pareixits entre nosaltros, més solidaris del meteix ideal. Los camins més segurs son los de la música : menen tot dret á les més pures inspiracions, á l'alegría més ditxosa de la vida interior. Gracies á la música, podrem realitzar una estona, entre vosaltros y nosaltros, eix enllaç, eixa confusió de pensaments y sentiments, combregant en la meteixa fé, amb lo meteix ví y lo meteix pá. Vos convidi, benvolguts amichs, á vos apropar ambe jo de l'altar de la nostra santa mare la terra y á cantar amb veu unissonant lo meteix cántich, com solien fer los nostres avis comuns.

Au Café Continental eut lieu une réception des délégués par les jeunes poètes catalans qui se groupent autour de la *Revista*.

Dans tous ces milieux ils reçurent l'accueil le plus sympathique et le plus cordial et furent fêtés comme le sont des parents.

Le Banquet de la Presse

La manifestation la plus cordiale entre roussillonnais et catalans eut lieu au restaurant Martin, où la presse barcelonaise offrait un banquet aux confrères venus aux fêtes Joffre et aux délégués perpignanais.

Ce fut une belle fête de confraternité artistique et littéraire, de vraie camaraderie.

Au champagne, M. Ferrer et Betoni lut le discours suivant :

Chers Confrères,

La « Casa de la Prensa y Belles Artes de Barcelone » ressent aujourd'hui une double satisfaction : celle de saluer le glorieux maréchal Joffre, victorieux soldat de France, et celle de vous offrir à vous, collaborateurs ignorés

de la grande victoire, un affectueux hommage de confraternité, faible écho de la reconnaissance que vous gardent les journalistes catalans pour le splendide accueil dont ils furent l'objet à Perpignan, en 1916.

Les journalistes et les artistes, aussi sobres de paroles que riches de sentiments, ne veulent pas faire montre de verbosité, mais simplement synthétiser l'affection et le sentiment de solidarité qui, pour des raisons de race et de profession, les unissent à ceux qui, sur l'autre versant des Pyrénées, luttent avec les mêmes armes spirituelles qu'eux, pour le bien et la grandeur de la Patrie.

Qu'il nous soit permis, chers Confrères, en ce moment d'effusion et en levant notre coupe en votre honneur, d'oublier tout ce qui n'est pas paix et amour et de ne donner qu'une note d'abstraction spirituelle condensée dans le cri vibrant de « Vive la France ! »

Le poète roussillonnais Charles Grando répondit, au nom de ses camarades, par le discours suivant :

Honorables Senyors,

Les lletres y arts rosselloneses mereixien, per portar-vos llur salutació, que fos escullida una veu més poetica, mes ay ! no ha pogut deixar la seva vall enriolada el nostre Pastorellet, ni la seua catedra En Josep-Sebastià Pons, el delitós poeta de l'horta florida d'Illa, y m'ha pertocat a ne mi, el més humil, donar-vos les gracies en nom dels nostres escriptors y artistes.

Per retre-us el franch homenatge de nostra terra, haguès cisellat En Violet unes frases limpides com la pura linia de sos marbres ; y quin escorcoll de llegendes vos haguès amanit En Pere Vidal, nostre mestre ; y En Deodat de Severac, que mitg s'amaga darrera d'un full de música, teixit hauria unes harmonies divinials en alabansa vostra ; N'Enric Aragon, Amade, Enric Muchart, Chauvet y demés, que somrients m'escolten, prou que haurien trobat, en les fonts catalanes, la sublim inspiració d'un elogi, la calorosa emoció d'un regraciament o la vibrant fogositat d'un himne d'amor.

No més podré expressar-vos malament lo que sentim en aquestes hores y obrir-vos de bat a bat nostra ànima germana, per a mor que llegiu a dintre lo que 'ls llavis no diràn.

Quan es festa major als nostres endrets, tota la familia s'aplega a la vella casa payral ; y quin goig, oy ! entorn de les tovalles blanques ! Y quines abraçades pels nebots !

Avuy es assí la llar familiar, y hem vingut nosaltres an aquesta festa de llahor a les virtuts de la rassa, en aquesta festa major dels esperits, per a sentar-nos amb vosaltres a la taula dels àvis.

Com la més propera parentat, hem vingut per celebrar amb vostés, germans nostres, tant el Català de Rivesaltes com l'heroe del Marne.

Hem vingut per testimoniar-vos nostra reconeixença pels actes de germanor que cumplieu a favor nostre, a favor de França, durant la tràgica guerra mundial ; pel carinyo encoratjador amb que endolsieu nostres plagues ; per l'entusiasma afogarat que ens portaveu durant vostres visites, a les hores les més angunioses de la retirada. Ah ! en aqueixes hores, com nos bressava y ens reviscolava vostra paraula dolça y suau com una mel de montanya !

Hem vingut per saludar la terra d'aquells valents que se sacrificaren per nosaltres, per inclinar-nos davant dels pares, de les esposes, dels germans dels voluntaris cayguts al camp d'Honor. Vos la deviem, aquesta visita, soldats de l'Ideal somniadors d'un món mellor, que vareu regar amb vostra sang generosa les planes de l'Artois y els turons de Xampanya... Màrtres de la Llibertat, pau a vostres ànimes y gloria eterna a vostra pàtria.

Y ara em venen a l'esperit noms de poetes, noms admirats : veig aqueixa soleyada passant sus la purpura dels brasers avuy apagats : Guimerà llençant el crit de « Amunt les armes fins matar la guerra ! » ; Apeles Mestres gitant al vent la seva energica profecia « No passareu ! » ; Rusiñol batallant, amb sa pluma d'acer, desde la trinxera de l'*Esquella ;* Iglesias abrandant el cor dels Voluntaris y portant-nos el ram d'olivera Empordanès ; y d'altres encara, clamant en enceses estrofes venjança pel Dret trepitjat.

Hem cumplert avuy aqueix pelegrinatge de gratitut, d'amor y germanor que 't deviem, Catalunya !

N'ets de bella, Catalunya, deessa auriolada de llum, destacant ta nobla figura en la serenor del cel llatí, filant, filant somniosa, vora el Mediterrà, la mirada clavada als lliures horitzons.

En aqueix dia de glorificació de la rassa, simbolitzada pel geni de Nostre Joffre, nos inclinem devant tu, en nom dels artistes de Rosselló, en nom dels Catalans de França.

Horace Chauvet, dans une belle improvisation, salua les journalistes catalans et français au nom de la presse roussillonnaise. Il déclara que pour les membres de la presse il n'y avait pas de Pyrénées, les effluves de leur sympathie étant comme les ondes de la télégraphie sans fil.

M. Santiago Russiñol, homme de lettres et artiste peintre, déclara qu'on avait essayé de montrer aux roussillonnais tout ce qu'il y avait de curieux à Barcelone et regretta spirituellement qu'on n'eut pu leur montrer ni explosion de bombes, ni assassinat de fabricant :

— « Ce n'est pas de notre faute, ajouta-t-il, mais nous n'avons

pu trouver un seul fabricant qui consentit à se dévouer pour nous offrir ce spectacle ».

Puis Russiñol retourna sa verve contre les militaires qui avaient empêché les Catalans de serrer le Maréchal Joffre sur leur cœur.

M. Noguères Oller, Isart Bula, Soldevila lurent des poésies dédiées à Joffre.

M. Jean Amade dit son émouvant « Plany d'una Mare ».

M. Henry Muchart prononça le discours suivant :

Messieurs,

Le Roussillon s'excuse de n'être que bilingue, car deux langues... c'est bien peu pour vous exprimer toute la gratitude dont notre cœur déborde, depuis que nous connaissons la douceur et la magnificence de l'hospitalité barcelonaise.

Hier, nous a-t-on dit, une diplomatie prudente a tenu closes les lèvres officielles, mais nous ne sommes pas des personnages officiels, nous sommes de simples « poilus » roussillonnais qui vous prient de transmettre leur fervent hommage d'enthousiasme, d'admiration, de reconnaissance et d'amour à ceux qui furent à la fois leurs frères de race et leurs frères d'armes.

Je veux parler de ces sublimes volontaires, catalans par le sang, mais français par la manière dont ils l'ont versé.

Que les enfants légitimes de notre douce patrie se soient offerts pour elle en holocauste, qui s'en étonnerait, puisque nous défendions contre l'invasion barbare notre unité, notre langue et nos foyers ?

Mais c'est un émouvant miracle que de voir quinze mille héros, quinze mille courtisans du péril et de la mort demander à la France envahie de devenir ses fils adoptifs par la grâce sainte de leur baptême sanglant.

L'esprit confondu hésite au bord de ce mystère d'abnégation et de sacrifice.

Comment, Messieurs ! ces vaillants entre les vaillants vivaient en paix dans la plus belle des patries, sous un ciel indulgent, sur une terre opulente que caressent les franges de la mer, que le soleil — sauf aujourd'hui — pavoise de tous ses rayons, où éclate l'or des oranges et frémit, à la brise, le pâle argent des oliviers ; ils goûtaient l'enchantement de votre climat fortuné... et voilà qu'un jour ils ont pris leurs armes et nous ont suivis vers les brumes du Nord, vers la glaise molle des champs de carnage, vers ces mornes pays de la désolation et de l'épouvante où, dans l'aube grise, à l'heure trouble de l'assaut, ils grelottaient... non pas de peur, mais de froid, sous la trame fine de la pluie.

Pourquoi ? Dites-moi pourquoi ils ont ainsi choisi de devenir les martyrs volontaires d'une cause qui ne semblait pas la vôtre ?

J'imagine que, — par dessus l'esprit particulariste, le patriotisme rétréci et l'amour borné d'un coin de terre, — ces beaux chevaliers du Droit avaient aperçu l'idéal latin que vous, Messieurs, représentez ici avec tant d'éclat, cet idéal des races patriciennes par qui toute civilisation a fleuri dans le monde !

N'est-ce pas que c'est toute la splendeur méditerranéenne et la culture classique qu'ils voulaient sauver des hordes germaines !

Ils ont eu foi en l'avenir ; ils ont compris qu'une mission providentielle semblait bien dévolue aux Catalans, puisque le soleil de gloire qui s'était levé jadis à l'Orient, qui avait brillé, au cours des âges, de l'est à l'ouest, sur l'Egypte des Pharaons, sur la divine Hellade... et sur Rome... et sur la Corse de Bonaparte, venait de s'arrêter, enfin, au bord occidental de notre mer mélodieuse, sur cette petite ville de la *nativité* qui s'appelle Rivesaltes.

Héritiers authentiques des fils de la louve romaine, ayant, comme ces anciens maîtres du monde, la force dominatrice, le génie réalisateur, la ténacité indomptable et le courage que rien n'abat, vous avez jeté dans la fournaise le métal neuf de vos ardentes énergies.

Et c'est, maintenant, la coulée triomphale du bronze celtibère, c'est la fusion des âmes latines qui bouillonne et s'élabore aux creusets de notre forge catalane.

Honneur aux ouvriers de la première heure ! Honneur aux mâles forgerons... qui n'ont pas eu peur du feu !

Je bois d'abord à l'admirable élite intellectuelle qui nous accueille aujourd'hui ; je bois à notre Catalogne bien-aimée, mystiquement unie à la France dans les cendres des dix mille volontaires qui jonchent la terre française et dans les membres meurtris des augustes mutilés de la guerre.

Je bois à nos deux races confondues, vivant d'une vie unique, baignées des ondes vermeilles d'un même sang, pensant l'une et l'autre par le même génial cerveau et respirant d'un même souffle en la personne sacrée du grand Maréchal.

Visca nostre Joffre, aqueix pelos tan valent que l'altre pelos de les quatre barres.

M. Henry Aragon donna lecture des lignes suivantes :

Messieurs,

Au nom des membres de la Société d'Archéologie, d'Histoire du Roussillon et de Philologie catalane, au nom des membres de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales, qui compte près d'un siècle d'existence, au nom de la Société d'Etudes Catalanes, si dignement représentée aujourd'hui par tous les délégués qui sont venus escorter l'illustre

Maréchal, je viens vous apporter notre tribut de sympathie, de gratitude et d'admiration envers le grand capitaine français, « el Vencedor del Marne », et nos plus chaleureux remerciements à la noble et TRÈS FIDÈLE CITÉ de Barcelone qui a l'insigne honneur de le recevoir aujourd'hui.

Au milieu des fêtes splendides qui se déroulent, nous sommes venus acclamer le Maréchal et lui témoigner toute notre admiration pour l'œuvre qu'il a merveilleusement conçue et qui est son œuvre géniale.

Le génie est, avant tout, le pouvoir de créer ; Joffre a eu ce génie : il a su, par cette supériorité de puissance de perception, créer un plan formidable qui a arrêté net l'avalanche des hordes barbares. Le génie, a dit Buffon, n'est qu'une longue patience ; mais ajoutons : la patience invincible à la poursuite d'un même but, unie à la persistance de la méditation sur une même idée, sur un même plan qui a pour effet de donner à la pensée, par cette concentration même, une puissance qu'elle n'aurait jamais atteinte sans cela.

En concentrant l'effort intellectuel sur un point circonscrit, Joffre est arrivé à cette manœuvre qui dénote ce je ne sais quoi de *génial*, de *spontané*, d'*instinctif*, dont la réalisation absolue s'impose dans les œuvres de génie, et où l'on trouve comme une intuition lumineuse de la personnalité même du grand chef de l'Armée française.

Comme tous les hommes de génie, en vertu de cette supériorité intellectuelle, Joffre a échappé à la domination des passions mesquines et basses de l'égoïsme et de la vanité, et s'est trouvé naturellement porté dans des régions plus hautes : il s'est voué à la France tout entière. « L'homme, s'écriait « Mirabeau, qui combat pour la patrie ; celui qui a conscience d'avoir bien « mérité de son pays et de lui être utile ; celui que ne rassasie pas une vaine « célébrité et qui dédaigne les succès d'un jour pour la véritable gloire..., « cet homme porte avec lui la récompense de ses services, le charme de ses « peines et le prix de ses dangers ; il ne doit attendre sa moisson, sa des- « tinée, la seule qui l'intéresse, la destinée de son nom, que du temps, ce « juge incorruptible qui fait justice à tous. »

Aujourd'hui Barcelone acclame Joffre et lui décerne le titre impérissable de « *Salvador de l'Humanitat* ». En effet, le glorieux Catalan, par ce plan habilement conçu, a su nous faire voir quelle était la mesure exacte de la valeur de l'homme, et quelle fut sa puissance créatrice au moment opportun et décisif, à l'instant le plus critique et le plus périlleux, à l'heure la plus troublante et la plus angoissante où se jouaient les destinées de la France.

En exécutant la manœuvre, en démasquant même Paris, le grand chef a fait une action géniale : son plan, le plan qui a sauvé la France de l'invasion barbare, c'est *lui-même* élevé *à sa plus haute expression*.

Joffre a eu ce génie ! Nous devons, nous tous, Français et Alliés, éter-

nellement lui savoir gré d'avoir sauvé la France au moment du péril le plus émouvant.

Je bois à la santé des membres de la presse, à cette presse qui est le rouage de la vie, la vie même d'un peuple qui a le droit de défendre de généreuses idées.

Je bois à tous les Catalans qui nous ont si chaleureusement accueillis et qui nous répètent tous les jours, le cœur exultant de joie et de bonté : « Ma maison est la vôtre ».

Je bois, Messieurs, à notre illustre compatriote, à notre Joffre, le Catalan du Roussillon, *de soca y d'arrel*, au Maréchal de France.

M. le docteur Carbonneil fit une curieuse dissertation humoristique, très goûtée ; et le poète Joseph Carner prononça de gentilles paroles d'amitié. Il exprima son admiration pour la France qui conserva dans la guerre toute sa grâce, fit l'éloge de Joffre, sauveur des démocraties.

L'abbé Caseponce prononça des paroles d'amour et de fraternité.

La fête prit fin dans la plus franche allégresse, au milieu des chants et des démontrations les plus cordiales.

Le Retour

Avant de quitter Barcelone, le Maréchal Joffre a assisté au banquet des Mutilés et a reçu la visite du Conseil Municipal de cette ville.

Il a remis la croix de Chevalier de la Légion d'Honneur à diverses personnalités, entr'autres à MM. Puig y Cadafalch, président de la Mancomunitat, Martinez Domingo, alcalde, Matheu, des Jeux Floraux, R. Jorri, publiciste, etc.

Il a promis de revenir à Barcelone, lors de l'ouverture de l'Exposition d'Electricité, et a déclaré qu'il était enchanté de se trouver en Catalogne, qu'il considérait comme la continuation de son pays.

Le 6 mai à 9 h., le Maréchal et Madame Joffre ont quitté la capitale catalane, accompagnés des plus hautes personnalités de

Barcelone, de la délégation roussillonnaise et de quelques journalistes.

A Gérone et à Figuères, les plus vives acclamations ont retenti au passage du train.

A Port-Bou, M. Orlandi, fils, agent consulaire, et M. Marti Inglès, député provincial de Figuères, ont salué le Maréchal, le premier au nom de la Colonie française, le deuxième au nom des populations de l'Ampourdan.

A Cerbère, même accueil enthousiaste.

Le Maréchal est arrivé à Perpignan à 15 h. 12 et est descendu au Grand-Hôtel, où il a reçu la visite des autorités.

Il est reparti le lendemain 7, pour Paris.

Nous avons eu le plaisir de recevoir la visite de M. Fondevila, de la *Publicidad;* F. Madrid, de *El Sol;* Costa (Picarol), carricaturiste de *l'Esquella de la Torratxa;* P. Turull, de *Messidor*, qui étaient venus accompagner le Maréchal Joffre à Perpignan.

Remerciements

Les délégués perpignanais sont heureux d'adresser leurs remerciements les plus chaleureux à l'Ajuntament, à la Mancomunitat et aux Catalans de Barcelone qui les ont accueillis avec un empressement et une cordialité dont ils ont été très touchés.

Ils ne peuvent s'empêcher de leur adresser un témoignage public de gratitude, car les égards dont ils ont été l'objet s'adressaient à tous les Roussillonnais.

Le Gérant, — COMET. Imprimerie Catalane, COMET, rue de la Poste, Perpignan

14e Année. N° 164 Juin 1920

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Organe de la Société d'Etudes Catalanes. — Cotisation : 10 fr. par an

L'Art du maître Déodat de Séverac (1)

Je n'irai pas jusqu'à dire que nous ignorons nos grands maîtres. Les œuvres (2) de notre compatriote sont assez connues pour que j'ose les commenter.

Je veux simplement faire ressortir tout l'art que l'on découvre dans ses compositions si subtiles. Faut-il affirmer de suite que cette musique est d'une facture puissante, d'une harmonie vibrante, d'où se dégage une mélodie qui vous charme, vous saisit et dans laquelle on sent jaillir toute l'âme de l'artiste ?

La musique de Déodat de Séverac éveille des sensations vives et complètes ; elle communique par cette harmonie, qui est propre à l'auteur, une puissance particulière de vibrations qui se répand infailliblement dans tout l'organisme physique, et qui produit par cette vibration même une variété infinie de sensations, de sentiments et même d'idées dont on peut aisément saisir les rapports logiques avec l'impression physique qui leur donne naissance.

(1) Déodat de Séverac a fait partie de la délégation aux fêtes de Barcelone.

(2) Les principales œuvres de Séverac sont : *Vieilles chansons de France ; Héliogabale*, joué aux arènes de Béziers (1910) ; *Hélène de Sparte*, joué en 1912 à l'Opéra-Comique ; le poème géorgique, pièce lyrique, du *Chant de la Terre ; En Languedoc ; Cerdaña* et ses chansons populaires ; trois drames lyriques : *Mugueto, La Fille de la Terre*, le *Cœur du Moulin* représenté en 1911 à l'Opéra-Comique. Telles sont les œuvres de « notre plus puissant, notre plus original rustique » dans la musique moderne ; « le plus grand spécialiste de l'agriculture musicale ». J'ajouterai : « notre Virgile musical »,

Avec Déodat de Séverac la musique ne se borne pas à des agencements de rythmes et de sons ayant pour seul effet de communiquer à l'oreille des sensations agréables ; elle cherche et atteint l'expression ; si, avec le grand maître, elle est tenue, comme pour tous les arts, comme pour la sculpture elle-même, à la recherche de certaines qualités de forme en quelque sorte extérieure, elle n'en est pas moins un langage qui parle à l'âme par une émotion communicative.

On peut dire, en général, que toute œuvre d'art est expressive en ce sens qu'elle manifeste la manière dont chaque artiste comprend la sensation ou le sentiment auxquels il s'est attaché, et qu'elle donne la mesure de l'impression qu'il a éprouvée et de la puissance d'expansion qui lui est propre.

Rien n'est plus vrai en thèse générale. Pour Déodat de Séverac, toutes ses œuvres, depuis ses chansons jusqu'à ses poèmes rustiques et ses drames lyriques, doivent être rangées dans la catégorie des œuvres expressives, parce qu'elles portent la marque d'une imagination et d'une sensibilité qui dépassent le niveau moyen. Mais ce n'est pas tout ; aucune de ses œuvres ne peut être classée comme banale, car on éprouve devant elles le sentiment d'une individualité nettement accusée ; et la conséquence qui s'impose d'elle-même, c'est que toutes les œuvres de Déodat, quels que soient d'ailleurs ses mérites, sont expressives dans le sens vrai du mot.

D'où provient donc le plaisir que nous fait éprouver l'audition de ses œuvres ? De ce sentiment plus ou moins inconscient, mais parfaitement réel, de sympathie humaine, qui nous associe involontairement aux joies, aux peines, aux souffrances que nous ressentons. Toutefois la personnalité de l'artiste reste hors de cause, car plus il a réussi à rendre cette absence d'effort, plus nous nous laissons envahir par le sentiment de bien-être qui en est la conséquence et moins par la raison que nous songeons à lui. Pour Déodat, il semble qu'il soit arrivé à ce résultat tout naturellement, sans l'avoir cherché, ce qui donne à son œuvre une simple apparence d'impersonnalité.

Suivant ces données, on peut dire que l'œuvre de Déodat est doublement expressive, puisque, en même temps que l'artiste exprime, par les sons, les sentiments et les idées des personnages

qu'il met en scène, il donne, par la puissance et par le caractère même de cette expression, la mesure de sa propre sensibilité, de sa propre imagination, de sa propre intelligence. Il faut en déduire qu'il y a un fait qui est irrécusable : c'est l'analogie de la musique de chacun des grands compositeurs avec leur propre caractère, leurs habitudes d'esprit et leurs sentiments ordinaires.

Les impressions de ce grand musicien sont précises, sont palpables en quelque sorte : c'est lui-même qu'il manifeste par son art avec toute la série des émotions par lesquelles il passe, et qu'il manifeste avec d'autant plus de puissance que ces émotions sont plus vives et plus profondes.

Dans la musique de Déodat, on suit, pour ainsi dire, son travail, c'est-à-dire la partie scientifique de sa musique. Je m'explique : une sensation fait naître des idées et des émotions qui en éveillent d'autres à leur tour, dont le flot successif se suit et se remplace par un effort absolument indépendant de notre volonté.

Chez cet artiste, le choix des sons n'est jamais livré au hasard, contrairement à certains théoriciens qui ne voient dans la musique que les rapports mathématiques des sons et qui la réduisent tout entière au dessin mélodique. On sent, dans toutes ses compositions, que l'artiste a mis en œuvre les matériaux que lui fournit la réalité sans autre préoccupation que l'émotion qui le tient, et de plus il les a choisis instinctivement par une habitude non réfléchie de leur signification particulière : et c'est à cause de cela que nous arrivons à saisir sa pensée, à nous en pénétrer et à distinguer tout ce qu'il y a de sain et d'énergique dans les œuvres qu'il nous a livrées.

On y trouve réunies les notions d'ordre, d'harmonie, de proportion, de convenance, de variété, de vie, qui sont, en un mot, toutes les règles de la production artistique. Or, ce sont précisément ces éléments combinés qui constituent le caractère de la sensation esthétique, et c'est parce qu'ils y sont tous compris dans les œuvres du maître que cette sensation est pour nous un plaisir.

Du reste, toute œuvre — et c'est précisément le cas de Déodat — qui produit sur nous une impression où se retrouvent ces éléments, nous paraît belle dans la proportion même où ils coexis-

tent. Chez Déodat, on peut, sans crainte d'exagération, affirmer que cette œuvre est parfaite, précisément parce que chaque élément y est représenté dans la mesure la plus complète et dans la combinaison la plus concordante que nous puissions imaginer. Et, dans ces conditions, la jouissance que nous fait éprouver la beauté de l'œuvre se double d'un autre sentiment qui constitue proprement le plaisir esthétique, l'admiration sympathique pour la supériorité des facultés qui ont permis à l'artiste d'exécuter un pareil ouvrage.

Du reste, sans s'inquiéter des conventions et des recettes académiques, Déodat, absolument libre dans son domaine, nous apparaît tout à fait sincère en ne cherchant à exprimer que des idées, des sentiments et des émotions qui lui sont propres. Il a subi naturellement l'influence ambiante dont il a su largement profiter, en donnant à la musique une direction nouvelle (agencement des instruments *prima, ténor, flabiol,* etc.) avec la prédominance croissante de l'expression dans l'art : il s'est appliqué avec un effort visible à rester dans le domaine purement humain, de la vie des champs, de la nature même dans laquelle il a puisé naturellement ses plus belles inspirations ; c'est particulièrement dans ce domaine qu'il a su éveiller les sympathies sans lesquelles le talent n'est pas préservé de l'oubli, le seul d'ailleurs où l'artiste a pu puiser directement les émotions sincères et profondes qui suscitent en lui le besoin et la faculté de créer.

Ce qui frappe surtout, chez ce maître, c'est l'originalité individuelle et la façon dont il a conçu son œuvre, dans la pleine indépendance de son inspiration personnelle et dans la mesure de son génie propre. En créant ses chansons, ses pastorales et ses drames lyriques, Déodat s'est senti plus puissant et plus inspiré parce qu'il s'est trouvé en communauté d'impressions avec l'entourage où il vivait : il devait donc réussir, car jamais l'art n'a été plus grand que quand il s'est attaqué aux idées et aux sentiments qui pénètrent et dominent le milieu dans lequel on vit.

Déodat (et c'est là son plus grand mérite) chez qui l'on retrouve intégrale la personnalité de l'artiste, n'a cherché à rendre que ce qui le touche et l'émeut réellement : il nous communique ainsi directement son émotion et son impression personnelle.

Cette intervention se manifeste dans toutes ses œuvres par le

choix même qu'il a fait du sujet et, de plus, par la disposition et la proportion des parties, par l'importance qu'il donne aux unes et qu'il refuse aux autres : c'est précisément et uniquement par ce caractère, par ces préférences instinctives (1) et par ces particularités d'impression qui en résultent pour l'auditeur que l'œuvre de Déodat devient une œuvre d'art. L'artiste seul, tel que Déodat, peut rendre l'effet et l'impression, parce que sa nature consiste précisément à être plus sensible que les autres aux effets et aux impressions ; et il les rend naturellement en les composant de sonorités particulières, qui sont celles de sa nature propre, de son tempérament, de sa personnalité.

C'est par là qu'il est réellement artiste, parce que sa personnalité possède toute la vigueur et tout l'accent qui distinguent également ses grands contemporains. En un mot, c'est la valeur de l'artiste qui fait pour la plus grande partie celle de l'œuvre, et c'est par celles des facultés et des qualités de l'artiste dont elle porte l'empreinte que l'œuvre nous attire et nous saisit. Et de plus, comme il est doué d'une sensibilité et d'une imagination vives, il interprète la nature ou le sujet qu'il a choisi de préférence à tout autre, avec cette empreinte particulière qui constitue sa personnalité.

Pour Déodat, l'harmonie se combine si bien avec la mélodie que l'on y trouve la précision nette et tranchée de ses conceptions analytiques. Je prouve, d'ailleurs, ce que j'avance :

On a souvent comparé au dessin la mélodie qui dispose les sons, et à la couleur l'harmonie qui les combine : mais pour l'artiste qui considère la musique comme un moyen d'expression, entre les mains d'un musicien de talent comme Déodat, l'harmonie ajoute un secours puissant à la signification de la mélodie, et lui donne une puissance et une largeur d'accent que la première ne saurait atteindre sans l'autre.

Pour rester dans le vrai, il faut dire que la musique a, comme tous les arts, son domaine spécial, qu'elle s'adresse à une couche particulière de sentiments auxquels correspondent admirablement les moyens d'expression dont elle dispose, et qu'il est impossible d'exprimer autrement.

(1) De Séverac, « musicien jusqu'aux moelles », possède ce don inné de vibrer aux harmonies éparses et subtiles de la Nature.

Ce qui nous frappe et nous attire dans ses œuvres, c'est la personnalité de l'artiste qui, dans la multiplicité complexe de ses travaux, y éclate par une originalité puissante et par l'énergie avec laquelle elle manifeste le tempérament et le caractère d'une impression individuelle : on y sent tout à la fois et la main et le génie de l'auteur. On conçoit que l'artiste, véritablement ému, a exprimé son émotion toute vivante avec les sons dont elle s'est emparée dans son imagination : ce cachet d'origine, quelque étrange qu'il puisse être, sera toujours auprès des connaisseurs la plus puissante des recommandations.

En somme, le sentiment d'admiration que nous trouvons dans les œuvres du maître s'explique par cette approximation même d'une perfection qui n'est pour nous qu'un idéal, mais surtout par l'étonnement sympathique que nous procure la constatation des mérites divers de l'artiste, dont la personnalité se reflète dans son œuvre.

Le plaisir que nous cause l'audition de ses œuvres est d'autant plus profond et complet que ces impressions sont nombreuses, variées, intenses et concordantes ; et nous concluerons que de Séverac, vraiment ému, n'a eu qu'à s'abandonner à son émotion pour que son émotion devienne contagieuse et qu'il ait pu, à juste titre, recueillir les applaudissements auxquels il a droit. Son œuvre est belle parce qu'elle porte nettement la marque de la personnalité permanente de l'artiste : à cet égard il mérite les éloges les plus chaleureux (1).

Henry Aragon.

(1) Tout récemment, P. Camo a fait paraître une critique fort élogieuse sur la nouvelle composition du maître Séverac, « Pour les lauriers roses » : il se range, dit-il, à côté des plus classiques parmi les esprits français.

La Délégation Roussillonnaise

A BARCELONE

1er-7 Mai 1920

Fêtes en l'honneur du Maréchal Joffre — Les Jeux Floraux

IMPRESSIONS

J'ai encore gravée dans ma mémoire cette belle définition que M. Barbut, mon professeur de philosophie du Lycée de Toulouse, en 1880, avait dictée dans son remarquable cours. Je la cite, comme si je l'entendais encore après quelque quarante ans. « L'association des idées, nous disait-il, est le pouvoir intellectuel en vertu duquel nos idées se provoquent, se suscitent et forment un ensemble de réseau tel que, si l'une vient d'apparaître, elle est immédiatement suivie d'une multitude d'autres. »

Parler philosophie à propos de ces fêtes grandioses, paraît illusoire, et cependant il y a un lien : malgré la bizarrerie étrange et multiple de tous les événements contradictoires qui se sont déroulés, malgré l'opposition bien nette des aspirations et des sentiments de tout un peuple, de toute une nation, l'idée maîtresse qui domine dans toute cette désunion apparente, c'est l'amour de la terre catalane pour le Catalan, l'amour de la petite patrie qu'il voudrait grande et libre.

Les fêtes qui ont eu lieu nous prouvent surabondamment ce que l'avance.

J'ai voulu citer cette belle définition si claire et si précise pour faire voir que, malgré la diversité des réceptions officielles ou intimes, si grandioses et si émotionnantes, malgré les événements et les incidents pénibles qui se sont précipités dans une furie irrésistible, nous avons pu dérouler cet écheveau de faits emmêlé, inextricable, qui représente les journées mémorables que nous avons passées avec nos si sympathiques et si dévoués amis Catalans.

Nous avons, en effet, vécu des heures inoubliables parmi tous ces Catalans qui luttent énergiquement et sans répit pour leur droit et leur indépendance, et qui protestent sans cesse à cause de la violation de leurs libertés méconnues : « Amb el cor i pensa, amb l'enteniment i tota la nostra ánima, protestem devant de Deu i dels homes tots de bona voluntat i recte seny, de l'indigne atropell del nostre Dret per un Estat desconeixedor de nostra propia vida i modo d'esser » (1).

Tout en demandant son indépendance — la independencia d'una pátria aixis desagraida, — Barcelone a tenu à honorer notre grand chef et à le glorifier dans des journées solennelles : « Barcelona honrarà la glòria de l'il·lustre fill de Rivesaltes, del Vencedor del Marne, amb la cordialitat i la serenitat, amb l'entusiasme i el seny de la nostra terra ; i la glorificació del gran Cabdill serà també la glorificació, la vindicació i la justificació de la Raça. »

Tout le peuple de Catalogne s'unit pour célébrer, malgré l'étreinte qui l'opprime, le grand Français : « A vos, Mariscal, us estimem malgrat les cadenes que ara us lliguen ; i per damunt d'elles, besem la vostra mà que un dia senyalava camins de llibertat. »

Au milieu de toutes ces fêtes splendides, uniques, impressionnantes qui ont eu lieu en l'honneur de notre illustre compatriote, le Maréchal Joffre, pour en faire la synthèse réelle, nos idées se croisent, se poursuivent, s'enchevêtrent dans un inextricable réseau, et il en résulte un sentiment fait de joie profonde et de grande tristesse à la fois.

Nous avons vu, en effet, le grand Chef de l'Armée française acclamé, ovationné comme dans une apothéose, par une foule débordante de joie ; nous avons entendu les paroles les plus nobles et les plus enthousiastes prononcées en l'honneur du Vainqueur de la Marne, le grand Capitaine français.

Et ce fut un triomphe immense tout le long de la *voie sacrée*, où l'on vit défiler le grand général, celui que les Catalans appellent *« le sauveur de l'humanité »*.

Mais, par contre, nos cœurs de Catalans se sont serrés en

(1) Communication envoyée, le 6 mai 1920, au Président « de la Academia de Jurisprudencia y Legislació ».

voyant l'armée espagnole, après une imposante cérémonie, charger stupidement et furieusement une foule innocente dont le seul tort était de proclamer un peu haut ses droits à la liberté qu'on lui a totalement ravie.

Le cœur saigne en entendant ce peuple Catalan, vibrant d'enthousiasme pour une cause sacrée, crier tout haut, bien haut : « Délivrez-nous de ces Barbares, qui veulent nous désunir : *Per a combatre la germanor entre tots els Catalans.* »

Et puis, tournant leurs regards vers ces Pyrénées qui nous ont si longtemps séparés, ils s'écrient : « Unissez-vous à nous, protégez-nous, frères français ». C'est qu'en effet le peuple enchaîné de la Catalogne, dont les aspirations sont si nobles et si généreuses, voudrait briser les chaînes qui l'entravent, le rendent impuissant et l'empêchent de se mouvoir : la Catalogne veut être libre (1) ; elle veut secouer son joug.

Toutes ces fêtes, par leur enthousiasme populaire, nous ont fait connaître l'amour immense de ce peuple pour notre grand chef qui incarnait, symbolisait la France ; mais aussi, par un contraste frappant, elles nous ont démontré jusqu'à quel point aboutissait la répression excessive de toutes ces mâles aspirations, de tous ces beaux sentiments de liberté, au moyen de la force brutale, de la force armée, dégaînant, se précipitant avec une furie sauvage sur une foule inoffensive, pénétrant baïonnette au canon dans une enceinte sacrée, dans un palais tout chaud encore, tout vibrant, tout imprégné des beautés et de la pureté de la langue catalane, ligotant, à la manière des inquisiteurs, les bons et braves serviteurs du pouvoir civil qui étaient là, tout dévoués, à leur poste périlleux, pour garder et protéger les fervents catalanistes qui avaient eu l'immense joie d'entendre proclamer les lauréats de cette grande et noble institution des Jeux Floraux.

Privés déjà de quelques sympathiques amis qui, par un veto excessif, n'avaient pu franchir la frontière, nous avons dû encore, nous autres délégués roussillonnais, assister à ce triste spectacle de voir notre grand chef étroitement gardé à la *Capitainerie Generale*, dans le but, *éminemment notoire*, de le soustraire à l'enthousiasme du public catalan : « Poble de Catalunya, écrivaient-ils, el

(1) « Nostra personalitat imborable i inconfundible. »

nostre Joffre, victoriós dels alemanys, es presoner dels espanyols : deslliurem-lo » (1).

Mais nos impressions ne s'arrêtent pas là : en nous élevant au-dessus de ces viles et basses mesquineries, de ces stupides tracasseries qui ne servent qu'à exalter la foule et qui fréquemment, dans cette superbe cité de Barcelone, aboutissent à des luttes sanglantes, en respirant une atmosphère plus pure d'où l'élément militaire est exclu, tous nos cœurs s'épanouissent en songeant à la réception si cordiale dont toute la délégation française fut partout l'objet. Partout où nous fûmes conduits, partout l'enthousiasme se déchaîna : c'était partout la France que l'on acclamait dans des strophes vibrantes, dans des chansons populaires où se dessinait l'amour de notre terre roussillonnaise, sœur de la terre de Catalogne : auteurs, compositeurs, musiciens, poètes, etc., tous entonnèrent leurs hymnes divers, glorifiant la fête de notre Joffre, acclamant avec lui la France dans le plus ardent lyrisme, dans la plus pure des inspirations.

De toutes ces fêtes, en somme, l'impression qui se dégage nettement, c'est surtout la profonde affection, la grande amitié que nous ont vouées les Catalans qui représentent, avec notre race, toutes nos aspirations : à tout cela se joint le sentiment pénible d'une sorte d'esclavage auquel la Catalogne tout entière se voit condamnée et dont nous souhaitons, dans un jour heureux, la cessation. Ils nous ont reçus avec joie, comme ils le disent eux-mêmes, dans une mâle et fière expression, en parlant notre propre langue, parce qu'elle est la parole bien aimée et qu'elle nous appartient comme nous lui appartenons : « I us saludem en nostra parla per què és la nostra ben estimada, que ella és nostra com nosaltres d'ella ». Ils ont entonné devant nous des hymnes de louange et de gloire, dans un langage semblable à celui que nos mères ont parlé, le langage de la libération et de l'héroïsme, le langage de la science et des arts, le langage de la paix. « I en la vostra (parla) també, per què és parla d'herois i de llibertadors ; que nosaltres, després del Català que és el sant idioma que havem après de la mare quan ens breçà, estimem el Francès, la parla del

(1) « Salut, presoner de guerra que entreu en un poble de pau freturós de justicia ! Rebeu la benvinguda dels qui es veuen forçosament allunyats de la vostra senzillesa. » L'Hoste. 1er mai 1920.

Comerç i de la Ciencia, de l'Art i de l'Indústria, i que es encare, i serà sempre, el Verb de la Pau. »

Pendant de longues heures, de longues journées, nous avons été entourés, encerclés par cette bande d'amis, toute palpitante d'affection et de joie sincères, par tous ces Catalans de cette « race avide de liberté, *els fills d'aquest poble freturós de llibertat* », par ces mêmes hommes qui saluaient en nous, ces jours-ci, avec enthousiasme, « la nation qui libèrera le monde de toutes les injustices, de la tyrannie et de tous les maux : *Saludem en vosaltres el poble que té d'alliberar el món de les injusticies, i dels imperialismes, i de les opressions.* » Nous avons été pour eux les bienvenus dans leur Patrie Catalane, dans leur douce Patrie : « Benvinguts a la Pàtria nostra Catalunya sigueu, els nostres amics. » Et nous avons, dans une étreinte pleine d'abandon confiant, poussé le cri de ralliement : **Visca Catalunya !** qui se confondait harmonieusement avec le cri de *Visca la França !*

Ils veulent, eux aussi, les Catalans, nos frères, nos amis, que la Catalogne soit la terre de Paix, comme la France héroïque a toujours été la terre de la sainte Paix qu'une race criminelle a essayé de bannir de notre sol sacré : « *Terra de pau és Catalunya, com terra de pau és la vostra Pàtria, la heròica França... La santa Pau que els malvats han volgut foragitar de la vostra terra beneïda.* »

Nous avons pu, dans toutes ces réunions intimes auxquelles nos Germans Catalans nous ont conviés, voir combien ce peuple ami de la paix, devant l'oppression qui l'étouffe, lutte sans cesse pour sa liberté. C'est dans des mots sublimes qu'en s'adressant aux délégués qui représentent la France ils crient de toutes leurs forces : « Benvinguts a la nostra Pàtria, veniu, veniu... Nosaltres, amics de la Pau, també volem guerrejar per la llibertat, i morir, i vèncer. »

Mais, au milieu de toutes ces fêtes solennelles, pompeuses, enthousiastes, il y eut aussi la fête intime, toute pétillante d'esprit, de saine gaîté, d'un savoureux et spirituel *humour*, de verve originale. La délégation française, tout en conservant le caractère officiel, s'était transformée en un groupe intime d'amis où, comme à la Tour de Babel, tous les noms et tous les titres furent confondus : comme dans ces métamorphoses créées par la légende que le délicieux poète Ovide nous a laissées, le *music*, dans une

valse enivrante, alternait ses chants avec le *poeta ;* le sympathique *reporter* se substituait à l'*historiador ;* le *majestic* se confondait avec le *cathedratic ;* seul demeurait grave et impassible *el senyor doctor* (1).

Et cette confusion voulue de tous ces titres et de tous ces noms auréolés empruntait à notre groupe joyeux un air fait de pure amitié ; pendant toutes ces journées inoubliables, nos cœurs battirent à l'unisson, exultant d'une joie empreinte d'un pur patriotisme et d'une affection vive et sincère pour tous les Catalans qui nous avaient si cordialement reçus. Je n'oublierai jamais ces heures vraiment charmantes pendant lesquelles nous nous sommes ainsi trouvés tous réunis dans une seconde patrie, où nos deux langues sont sœurs, « que ella (parla) és nostra com nosaltres d'ella ». Par ce contact précieux, on y découvre parfois de généreuses amitiés ; on voit ainsi se resserrer les liens de celles que l'on possède déjà ; et cette amitié fut d'autant plus féconde que nous étions tous des Catalans, enfants vrais ou adoptifs du Roussillon.

Du plus petit au plus grand, du grand poète, du grand dramaturge, du grand compositeur au sympathique directeur du Centre industriel, dont l'institution très complète ressemble à une Université populaire, en nommant le si dévoué chef des Volontaires Catalans, le Dr Solé y Pla, le grand médecin et remarquable littérateur Mr Joseph Roca, en citant les maîtres Rusiñol, Morera, Iglesias, Matheu, Millet (2) et, a la tête de tous ces poètes et dramaturges catalans, la grande et noble figure du célèbre Guimerà, tous se montrèrent des amis passionnés de la France : ce fut pour nous tous, roussillonnais, la réception familiale, cordiale, touchante dans sa simplicité et émouvante à la fois, où nous eûmes le grand honneur et la joie intime d'entendre débiter ou jouer les œuvres mêmes par leurs remarquables auteurs (3).

(1) L'auteur fait allusion à certaine interversion involontaire typographique relative aux fonctions de chaque délégué.

(2) Tous ces remarquables musiciens qui ont pour devise : « Esser amic de la musica és contribuir a la civilitat de Catalunya ».

(3) Les fêtes officielles n'ayant pas eu lieu à cause des troubles qui suivirent la fête des Jeux Floraux, le concert de gala en l'honneur du Maréchal et sous l'habile direction de M. Lluis Millet se convertit en une audition intime où tous les auteurs et compositeurs se firent entendre.

Nous n'oublierons jamais l'accueil que nous fit le grand maître Rusiñol, aussi merveilleux conteur que peintre délicat, dans sa princière villa de Sitges, fièrement campée sur un rocher qui domine la mer, d'où le grand maître puise toutes ses sublimes inspirations et se recueille en même temps avant de brosser ses toiles remarquables, toutes empreintes de l'art le plus pur.

Nous avons pu entendre et admirer tous ces poètes, tous ces artistes aux sentiments généreux, entraînant derrière eux les foules qui les acclament, les ovationnent et les portent en triomphe. C'est qu'ils proclament tout haut les droits, les libertés de la Catalogne menacés. C'est qu'ils luttent noblement et sans cesse pour leurs droits méconnus, comme ils le disent si bien : « pro dret catala, desitjant que aquesta protesta unanime que a florit alhora en el cor de tots els fills de Catalunya es cristallitze en fets i no paraules. »

Dans ces heures inoubliables, nous avons su reconnaître l'affection vraie, émotionnante dont nous étions entourés, et maintenant que nous avons quitté nos frères Catalans, maintenant que, par ce précieux contact, nous avons pu sonder et leurs cœurs et leurs âmes, nous confondrons dans un même élan d'amour ce cri enthousiaste qui sort sans cesse de leurs poitrines d'airain : **Visca la França Heroica! Visca Catalunya !**

Henry Aragon.

7 mai 1920.

Sonets

Als aybres nostres

Aybres damunt dels quals vetllen deeses,
fills hermosos del sol, branques esteses
sobre 'l devantal blau del mar llatí ;
rams que remorejeu un cant diví,

estrofes dels poetes vells apreses ;
filoses fosques dels xiprers enceses
a la posta del sol ; vellut del pí ;
soques qu'els vents del Nord poden torçì,

mes que s'arrelen ferm a dintre terra ;
brancams remingolats ; fruyts que en la gerra
l'oli 'n fareu rajar, sagrats olius ;

aybres que 'n feu gloriosa la garriga,
sempre vos veig teixir una ombra amiga
sobre el frontó d'un temple a cayres vius.

Les muntanyes

Muntanyes regalades
Son les del Canigó.

La llum divina es en extàsis suls serrats
y suaument decanta, y deixa il·luminada,
sola, al bès del seu raig, l'alta pica nevada,
corona de rubins sobre els cingles morats.

Y la plana s'adorm en l'hora envellutada...
La vostra serenor, oh! munts arrenglerats,
fa s'enlayrar al devant uns recorts anyorats
y dels meus llavis n'ix predilecte tonada.

Aixis dins son exil, solitari pastor,
canta, sus del flaviol, son infeliça amor;
devant serrats estranys canto mes serrelades.

Mes per vos alabar, voldria que tinguès
aquella ànima, jo, del pintor Japonès
qui 'l seu Fusi-Yama pintà tantes vegades.

T'anyoro, mar...

Dins ma freda presó d'aspres muntanyes,
volguda mar, anyoro ta remor;
anyoro el vano blau de la maror
llençant son ayre tebi a les campanyes.

Anyoro els ports, y les pobres cabanyes
dels marins qui mendiquen ton favor,
y reflectat mil cops, el salomò
de l'esblaymada lluna que treu banyes.

Y en mon recó, me sembla ohir els xiulets
de l'ona enverinada, y 'ls rauchs bufets
del vent cançonejant ses rudes coples...

Ay! quan s'axequi, mar, aquell bell jorn
ont aniré seguint, fent passos dobles,
ta blava ruta, anunciant el Retorn.

Francès Salvat.

Les provatures d'en Xiquet

(SUITE & FIN)

Y are, mireu quina una s'en pensa !

A n'el rey s'en va a li oferir un ou que no sembla a cap altre : un ou de xicolata d'unes cinq lliures.

— Aixurit ! — que li fa 'l rey, — bé m'en fa de llástima d'esser ton padrí ! Quan un hom demana un ou, fins a les cuyneres mes grolleres ja ho saben que no 's tracta sinó d'un ou de gallina.

A n'en Feshobé, les llágrimes se li escapen de valent. Y mentres cerca 'l mocador per s'axugar els ulls, veusaquí qu'ensopega dintre de la butxaca una cosa... rodona.

Quina ditxa es la seua ! qu'es l'ou de gallina que l'havia descuydat de desar.

— Padrí ! padrí ! el desitg de Sa Majestat, prou que jo l'havia endevinat.

Y 's posant de genolls, li va oferint l'ou de gallina.

— Desseguit, — mana 'l rey a n'els servents, — desseguit aporteumé aci mateix una taula, una ouera, una cullereta amb sal, mantega y una llesqueta de pa. Desseguit, ohiu, que 'm triga de tastar l'ofrena del meu fillol, que prou qu'ho veig are qu'es ben entés per tenir les guies del realme !

Mes ay ! arreu qu'hagi obert l'ou :

— Ui, ui ! — crida 'l rey, en se tapant els narius.

— Ui, ui ! — crida la Mireumé amb un posat d'alló més desdenyós, mentres la Doloretes va girant sus d'en Feshobé una dolsa y llarga mirada de compassió.

— Poch-seny ! repropi ! — guinyola en Xiquet ; — un ou covat ! un ou podrit !

— Pobret de mí ! — s'atreveix a contestar el fillol ; bé 'n tenia de rahó mon pare dihent que *l'ideya millora es sempre la primera !* Pobret de mí ! Si hagués sapigut seguir el meu impuls de primer, aportant desseguit aqueix ou de gallina !

Mes el rey, li engegant unes lletanies de malediccions que si

haguessen arribat a 's cumplir prou qu'hagués tingut mal per anys y panys, tota sa voluntat va haver d'hi posar per no 's deixar emportar pel desitg de l'ensopegar y 'l deixar esllomat. Y quan va veure que 's li escapava sense ni 's regirar, no més una ideya, tan sols una ideya li va quedar, punyenta y li cremant el cervell : que no tornaria may a venir el fillol.

En Feshobé, sentint sus de ses espatlles el feix d'una cosa irreparable que venia de capgirar del tot lo seu devenir, va correr tot el sant dia sense tastar res ni s'adonar del camí que feya.

A posta de sol, de tan cansat, se va ajaure sote d'un aybre y va plorar lo mateix com un desesperat. Y després de li haver tornat el pensament, la seua primera intenció va ser recular cap al palau ; mes la temor de que 'l fessen agafar el va detenir, y rendit se va adormir de cap sobre 'ls genolls.

Tota la nit va plorar la Doloretes, se 'l figurant malalt del tractament del seu pare y sense que ningú s'acostés a li donar una set d'ayga.

Al endemá, a trench d'alba, a n'en Feshobé li aporten, sis cavallers, un missatge escrit de la ma mateixa del rey : « Fillol estimadissim, del considerar qu'un rey ha d'esser magnánim fins a la fí, ne resulta que de provatures no 'n tindré compte sinó d'aquesta : que llestis qualsevol de les meues dos filles amb qui 't casis per mor d'esser l'hereter del realme, que ja ho sabs que 'm faig vell. »

Prou s'endevina qu'en Feshobé no ho deixa caure a l'ayga, y no triga a venir.

— Moltes gracies, padrí ! — fa desseguit, mentres va besant la ma de la Doloretes.

Mes, molt enfadat de lo que succeheix qu'el fillol no hagi llestat la Mireumé, s'esclama el rey, encegat de rabia, y 's dirigint a n'els trente senyors del palau que fan de ministres :

— Quin de vosaltres vol ser el meu hereter de la corona ?

— Jo, jo, jo, — criden tots ells am una mateixa veu.

— Calleu, calleu, tontos, — contesta 'l rey qu'amb la seua rabia veu qu'ha anat massa endevant dins la vía del concedir.

— Y are, — afegeix en Feshobé, — si ho pot, que llesti Sa Majestat !

Y crich-crach : el conte es acabat. J. B.

Les Gestes de Joffre d'Arria

ET DE SON FILS

Joffre le Poilu

par Pierre VIDAL

Dans un livre (1) écrit d'un style élégant et alerte, qui tient à la fois de l'histoire et de la légende, le sympathique et dévoué bibliothécaire de la ville de Perpignan nous raconte, d'une façon fort savante et très judicieuse, les faits et gestes du descendant des comtes de Barcelone, l'illustre Joffre le Poilu.

Pierre Vidal a puisé, avec un rare bonheur, dans les chroniques diverses des auteurs catalans qui nous racontent les exploits de l'éminent guerrier.

L'auteur de ce beau livre se joue avec aisance de toutes les notices fabuleuses, véridiques ou même essentiellement vraies, que l'on trouve à profusion dans tous les ouvrages qui racontent les faits mémorables des comtes et marquis fameux de haute renommée. Il a choisi, pour honorer Joffre d'Arria et son fils Joffre le Poilu, tout ce qu'il y avait de beau, de bon, de noble dans les *Histoires et les Conquêtes* des rois catholiques d'Aragon et de leurs prédécesseurs les Comtes de Barcelone (2) ; il a su extraire, dans un heureux choix de légendes, tout ce que la légende même avait créé de glorieux et de magnanime pour fêter son illustre héros ; il a merveilleusement fait jouer le rôle important que devait tenir son personnage, en s'inspirant de la *Chronique universelle de la Principauté de Catalogne* que Geromino Pujades (3), le fameux

(1) Un exemplaire de luxe a été remis le 3 mai au Maréchal Joffre par les délégués français qui l'accompagnèrent.

(2) Historias compiladas per lo honorable historic Mossen Pere Tomich, cavaller.

(3) *Crónica universal del Principado de Cataluña.* Barcelona, 1831.

compilateur, avait reproduite au commencement du XVIIe siècle, et de l'histoire que Fray *Francisco* Diego (1) avait écrite sur les anciens comtes de Barcelone, en 1603.

Au milieu de ce dédale inextricable de contes merveilleux, d'épopées fantaisistes, de drames sanglants et d'exploits grandioses, Pierre Vidal a su, avec une habileté consciencieuse d'écrivain et de fouilleur persévérant, faire revivre des faits qui se rattachent plutôt à la légende, mais qui, présentés par une plume habile et avec une imagination féconde, donnent l'illusion complète, absolue, d'une histoire authentique et vécue.

Et l'on se demande alors si, en lisant ces pages pleines d'héroïsme, si en franchissant quelques siècles d'un seul bond, si, en transportant soudain la scène du IXe siècle sur le théâtre actuel de la guerre où viennent de se jouer, de se décider les destinées de la France, on ne se retrouve pas tout d'un coup en présence du vainqueur de la Marne, de Joffre le Poilu, de notre Joffre, le « gran catalá de França, el fill del Canigó. »

Nous aurons eu, du moins, nous autres Roussillonnais, un instant cette douce illusion, car l'auteur nous ramène vite à la réalité. La légende s'efface bientôt et disparaît ; l'historien scrupuleux se décèle : il avoue qu'il n'y a, dans toute cette histoire, qu'une « rencontre fortuite de noms et de surnoms. Le Maréchal Joffre appartient à la race de Joffre le Poilu ; il est catalan comme lui, et *català de soca y d'arrel.* »

Nous saurons gré à M. Vidal de nous avoir bercés de cette douce illusion et d'avoir cru lire, dans toutes ces pages si palpitantes et si vivantes, les exploits du chef illustre de la France : « cela doit nous suffire, conclut judicieusement l'auteur, à nous Catalans des deux versants des Albères ». Cette conclusion est tout à fait séduisante.

En effet, nous assistons avec l'auteur à la naissance de Joffre le Poilu, de « celui qui devint l'un des meilleurs princes et l'un des plus fameux guerriers qu'ait eu la chrétienté, digne fils d'un père qui s'était illustré par d'admirables exploits (2) ». Ce prince

(1) *Historia de los victoriosissimos antiguos condes de Barcelona.* Barcelona, 1603.

(2) Digno hijo de tal padre esclarecido en sangre ilustre por sus obras. (PUJADES, liv. XI, ch. XII ; P. VIDAL, *op. cit.*, p. 28, note 1.)

devait être un jour le principal chef des chrétiens, qui, dans les montagnes de la Catalogne, donnaient la chasse aux Maures et en faisaient de grandes hécatombes.

En lisant certains passages de ce livre, on croirait revivre les sournées mémorables pendant lesquelles, au moment décisif où le jort de la France était en jeu, Joffre le Poilu donnait le signal de l'attaque, à cet instant suprême et émotionnant où Joffre le Catalan allait avoir raison de l'Allemagne épuisée.

Joffre venait de donner le signal de l'attaque.

« Après un moment d'arrêt, écrit le Chroniqueur catalan, la lutte reprit violente, acharnée. Vers le soir, les chrétiens, accablés par le nombre, commençaient à céder le terrain... Alors, vous auriez pu voir une épouvantable mêlée, et les soldats de Joffre d'Arria firent un carnage si horrible que ce fut merveille. Sur le front de bataille principal, où la lutte avait été très opiniâtre, la frayeur et le désordre se mirent dans les rangs des Sarrasins qui furent fauchés comme des épis de blé. »

Le grand capitaine, dit la chronique, « en homme expérimenté et qui sait profiter de la victoire, coupa la retraite aux survivants, qu'il attaquait et taillait en pièces ». Pour obtenir un tel résultat, Joffre venait de haranguer de bataillon à bataillon ses hommes : « Nous allons, disait-il, livrer bataille à nos ennemis, et il faut que de cette bataille vienne grand profit à la Catalogne et à la Chrétienté... Nous sommes résolus de vaincre ou de mourir ; mieux vaut avoir la tête tranchée que de reculer... » Courons, frappons-les ; ils seront en nos mains : « Firam, firam, que tots seran nostres ! »

En dehors des faits historiques ou purement légendaires de tous ces récits, M. Vidal décrit (et ce n'est pas là le moindre de ses mérites) toutes les beautés de la plaine du Roussillon qui s'étale aux pieds de cette montagne si célèbre du Canigou, de ce superbe géant couvert de neige qui domine et garde le Roussillon.

En véritable peintre qui brosse son tableau, P. Vidal dépeint, d'un style frais et riant, toutes les voies que doit parcourir son illustre guerrier, depuis la plaine de Rivesaltes jusqu'aux fraîches et riantes montagnes qui le conduiront à la demeure princière du château d'Arria, fièrement campé sur son immuable rocher.

Nous parcourons avec une douce joie ce charmant paysage, ces campagnes fertiles, ces « champs couverts de moissons, ces vergers chargés de fruits mûrissants et ces jardins où des fleurs aux couleurs éclatantes se mêlaient à des plantes potagères de la plus luxuriante végétation. Des haies de grenadiers rouges comme le feu et le sang, des rideaux de jeunes peupliers longs et minces comme des roseaux bordaient des canaux d'arrosage où courait une eau abondante et claire ».

Ici l'historien s'efface et cède la place au poète, s'inspirant, pour cette prose pleine d'harmonie, des réminiscences d'Ovide, quand le grand poète parle de ces eaux pures où se miraient les Naïades de l'antiquité : « *Fons erat illimis, nitidisque argenteus undis.* »

Après avoir fait parcourir à son héros les vallées fraîches et profondes qui amenaient à la Tet les eaux claires du Canigou, et dépassé les pentes des grands bois qui se rattachaient aux vastes forêts de pins de la vallée de Balatg, Joffre aborde le château de ses pères, au pied du mont majestueux du Canigou, qui « s'élançait d'un jet vers le ciel lumineux, avec cette netteté particulière inconnue aux régions du Nord. »

Par quel heureux hasard les Chroniqueurs Catalans ont-ils fait parcourir à leur valeureux et illustre guerrier cette plaine aujourd'hui célèbre de *Ripas altas,* où devait naître plus tard le plus grand capitaine de notre siècle ?

L'habile commentateur fait arrêter fortuitement son héros dans la ferme de *Ripas altas,* dont Charlemagne avait cédé les terres aux bénédictins de la Grasse. En traversant l'antique *via Domitia,* Joffre, à un moment donné, reconnaît l'état des lieux : « *il était en Roussillon, en terre catalane, la vraie patrie de son âme de guerrier !* »

C'est de là que le puissant seigneur contemple ce mont superbe inondé de lumière et de pourpre, qui domine la basse vallée de la Tet s'étendant en un paysage infini de verdure : c'était pour le jeune *cavalier* un émerveillement, et toute la majestueuse beauté de la nature faisait croire au jeune guerrier qu'il entrait dans un monde nouveau.

Tout en célébrant les richesses et les beautés du Roussillon, l'auteur nous dépeint son héros, Joffre le chevalier, homme très

vaillant dans le métier des armes et rempli de sagesse (hom molt bo en armes e molt savi) (1) : « il gagnait, en actions chevaleresques, plus de considération et de renommée que les autres chevaliers (2). »

C'est ainsi que l'auteur, dérogeant un instant à ses fonctions et à ses goûts d'historien, s'applique à faire revivre cette légende, en l'agrémentant parfois de faits historiques, comme pour donner à cette légende de la consistance et de la vie.

Mais de cette épopée fantaisiste, de ces faits à la fois imaginaires et véridiques, M. Vidal a su en tirer un parti merveilleux. Sans parler de l'élégance et de la noblesse du style, il a su nous intéresser ; il nous a transporté dans une époque où la légende serre de près l'histoire, et, avec ce style concis, clair et lumineux dont sont semées les pages pleines des faits et gestes de son héros, avec ces descriptions pleines d'un charme poétique qui donnent au Roussillon l'illusion d'un pays de fées, l'auteur nous ramène à dix siècles plus rapprochés et l'on entrevoit, comme dans une apothéose, le généralissime, le descendant hypothétique des comtes de Barcelone et marquis de la Marche, celui dont le génie a eu raison de l'Allemagne anéantie.

En faisant largement dans son œuvre, en dehors des faits purement historiques, des descriptions si variées qui donnent un air de parure nouveau à notre cher Roussillon, Pierre Vidal a su, avec bonheur, agrémenter son récit légendaire de pages pleines d'une douce et charmeuse poésie.

Avec l'auteur, le Roussillon apparaît comme une terre promise ; avec Joffre, elle est devenue la terre glorieuse et fertile en héros.

Remercions bien vivement M. Vidal et félicitons-le en même temps de nous avoir donné une œuvre, je devrais dire un élégant poème épique et héroïque à la fois, qui renferme les fictions avec le style harmonieux et figuré de la poésie : cette épopée nous conduit d'une façon saisissante et naturelle à un épilogue doublement attrayant pour nous, puisque l'auteur conclut, par toutes ces hautes actions, à la gloire de l'illustre comte de Barcelone,

(1) Pere Tomich, *Historias y Conquestas*, t. xxv. — P. Vidal, *op. cit.*, p. 14, note 1.

(2) P. Vidal, *op. cit.*, p. 14, note 2.

dont l'influence devait être immense pour les destinées de la Catalogne, et, par un rapprochement de noms involontaire, mais bien naturel, au rayonnement immense, sur notre petite patrie roussillonnaise, du génie de Joffre, le vainqueur de la Marne, de notre Joffre, « el Catalá del Rosselló ».

Henry Aragon.

Petits échos

Jeux Floraux

Les Jeux Floraux de Provence ont eu lieu cette année à Alais, au milieu d'un immense concours de lettrés de la *Langue d'Oc.* Notre distingué félibre majoral, M. le chanoine Bonafont, qui y a dignement représenté le Roussillon, dous en donnera le compte rendu qui paraîtra dans le numéro de septembre.

M. Emile Ripert à l'Académie de Marseille

Notre confrère et ami de Provence, M. Emile Ripert, a été reçu à l'Académie de Marseille le 1er février 1920.

Nous en reparlerons prochainement, mais nous adressons dès aujourd'hui nos plus sincères félicitations au nouvel académicien provençal.

Travaux géologiques

En raison de ses travaux géologiques sur les pays catalans, M. Octave Mengel, directeur de l'Observatoire de Perpignan, a été nommé *membre correspondant* de l'Académie des Sciences de Barcelone. (Séance du 29 avril 1920.) Nos meilleurs compliments à notre distingué confrère.

Les œuvres de Belloc

Mme veuve J.-B. Belloc-Petit, demeurant à Paris, a bien voulu offrir au Musée de Perpignan quelques œuvres de son regretté mari, le sculpteur Belloc. En voici l'énumération :

1. Victoire (la Marne) ; 2. Statue équestre du Maréchal Joffre (maquette de la statue qui est au musée de l'armée, aux Invalides) ; 3. Buste du Maréchal Joffre ; 4. L'Afrique Occidentale

(fragment du monument à l'Expansion coloniale qui sera prochainement érigé à Paris) ; 5. Buste de Mme J.-B. Belloc ; 6. Portrait (statuette) de Mme Joncet ; 7. Médaillon d'enfant.

Toutes ces œuvres sont en plâtre. Elles sont déjà arrivées à Perpignan et seront placées par M. Blanquer dans la salle du Musée qu'il se propose d'aménager pour les sculpteurs du Roussillon.

La Ville a accepté les dons de Mme veuve Belloc avec reconnaissance, et tout particulièrement la Victoire qui est une très belle œuvre.

La pieuse pensée qui vaut à notre Musée perpignanais de nouveaux souvenirs de Belloc doit être enregistrée avec la plus vive gratitude.

❖

Nous avons appris avec une bien vive satisfaction que l'Académie des Beaux-Arts a décerné, cette année, le prix Marié de La Peyrouse (destiné aux professeurs de piano femmes les plus distinguées) à notre compatriote Mme veuve Antoinette Belloc, née Petit, professeur à Paris.

Nous lui adressons, ainsi qu'à M. Emile Petit, nos compliments les meilleurs.

Une bibliothèque catalane à Perpignan

La Veu de Catalunya, de Barcelone, a publié la note suivante :

Le maire de Perpignan n'étant pas venu à Barcelone, le groupe *Nostre Parla* lui a envoyé une lettre lui disant que le Conseil d'administration a décidé d'offrir à la ville de Perpignan toutes les œuvres catalanes qu'elle pourra recueillir pour créer une bibliothèque catalane.

Nostre Parla, qui représente les éléments de toutes les terres catalanes, a cru que, pour perpétuer le souvenir du dernier voyage des délégués roussillonnais en Catalogne, il n'était rien de mieux que d'offrir une telle collection.

Quand les livres seront réunis, on organisera une caravane de Barcelonais qui se rendra à Perpignan pour la remise officielle de la bibliotheque.

Il est fort possible que la délégation d'amis barcelonais dont parle *La Veu de Catalunya* profite de son voyage en Roussillon pour apporter à Saint-Martin du Canigou la cloche de cette abbaye qui a été retrouvée à Olot.

Le Gérant, — COMET. Imprimerie Catalane, COMET, rue de la Poste, Perpignan

153

14e Année. N° 165 Juillet 1920

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Organe de la Société d'Etudes Catalanes. — Cotisation : 10 fr. par an

Les Danses Catalanes

« Contrepas » et « Ball de ramellet »

Ils dansèrent les danses de leur pays.
FÉNELON, *Télémaque*, chant VII.

Un antique dicton assure que « le Catalan naît pour danser comme l'oiseau pour voler ». Le mot est vrai, non seulement de l'habitant des anciens comtés de Roussillon et de Cerdagne, mais de ses frères d'au-delà des monts. C'est pour la danse qu'il n'y a pas de Pyrénées. La danse — en catalan : *les balles* — est le plaisir le plus doux que puissent goûter ces fils d'une race laborieuse et sage, mais ardente, au cœur chaud, aux mouvements souples, aux muscles élastiques.

Je mentirais bien inutilement, — car l'on ne me croirait pas, — si je disais que je n'aime pas danser. J'aimerais bien danser, mais je ne sais point. Et combien de Catalans aujourd'hui en devraient, comme moi, faire l'humble aveu ? C'est un secret qu'avec bien d'autres nos aïeux ont emporté dans la tombe. Qui nous rendra les nobles et belles danses d'autrefois !

Je n'en parlerai que par ouï dire, d'après ce qu'au coin du feu les paysans, très vieux, de Cerdagne et de Vallespir, ont conté à ma mère. C'est elle qui me l'a redit. La chaîne de la tradition n'est donc composée que de quelques anneaux.

Nous voici transportés où l'on voudra : au fond de la vallée du Tech ou sur l'un des contreforts du majestueux Canigou : à

Prats-de-Mollo ou à Mont-Louis, à Céret ou à Prades, à Palau-de-Cerdagne ou à Serralongue. Une rumeur d'allégresse est montée, dès le matin, dans les airs. L'aube toute rose, réveillée en sursaut, s'est avancée dans le ciel aux sons d'une musique sautillante. Des jeunes filles, à moitié endormies comme elle, se sont mises à leur fenêtre pour la voir et la saluer. Les cloches, lancées à toute volée, ont fait joyeusement retentir les échos d'alentour. Dans les rues, pareilles à des bandes de moineaux querelleurs et pillards, des troupes d'enfants rôdent avec des mines gourmandes. Un délicieux fumet de lapins sautés et de vin blanc, de poulets rôtis et de caramel embaume l'atmosphère. L'heureux village célèbre sa fête locale.

Onze heures tintent lentement à l'horloge du vieux clocher. Les portes de l'église s'ouvrent. Un flot d'assistants se répand au dehors. Des branches vertes, des arbres entiers, des guirlandes de buis, de houx ou de sureau ornent la petite place soigneusement balayée. A l'une des extrémités, sur une estrade, la *cobla* des *juiglars* accorde ses instruments. Les têtes de ces pieux chrétiens, aux figures graves, se sont tout à coup redressées. Les jambes frétillent, une longue acclamation s'élève à laquelle répond la musique des *juiglars.*

« En avant ! En avant ! », semble crier le hautbois de sa voix nasillarde. « En avant ! les jeunes et les vieux ! En avant ! les fiancées et les grand'mères ! » Et les turbulents violons, et les enragées castagnettes répètent : « En avant ! Il y aura de la joie pour tous ! »

C'est *lo ball de l'Offici* et *lo ball de ramallet.* Les châles chatoyants, les riches coiffes de *Flandres* et de *Malines,* les foulards de soie multicolores, comme d'immenses papillons aux ailes diaprées, vont tourbillonner autour des *barretinas* éclatantes, que l'on dirait faites de coquelicots et de bleuets, cueillis parmi les moissons blondes.

Le bal commence ordinairement par ce qu'on appelle **lo contrepas.** Imaginons une sorte de balancement, grave et comme

mélancolique, exécuté par une file de danseurs, conduits ordinairement par deux paysans, aux cheveux grisonnants mais au teint fleuri, à l'œil clair et plein de malice sous les sourcils en broussaille. Les danseurs, se tenant par la main, vont et reviennent, se quittent un moment et se reprennent, s'abandonnent bientôt pour se reprendre de nouveau. La phalange, à la fois libre et captive, tant les mouvements apparaissent harmonieusement liés et souples, ondule, s'arrête, ondule encore, toujours docile, au son des instruments qui la mènent.

L'air du *contrepas* dure environ vingt minutes, pendant lesquelles le chœur des figurants exécute le même manège, en faisant le pas appelé *l'aspardanyeta*, du nom de la chaussure de corde que nos aïeux portaient même les jours de grande liesse. Ce pas est le triomphe de l'agilité catalane. Le danseur, tenant toujours la tête bien droite, fléchit légèrement les genoux, croise les jambes et, d'un mouvement rapide, fait alternativement voltiger les talons autour des cou-de-pied.

Rien de plus gracieux que cette figure exécutée avec ensemble. C'est le symbole de la force et de la mesure ; le juste équilibre de la raison et de l'imagination, de la joie et de la décence. La virilité latine s'unit, pour nous charmer, à la grâce athénienne. Qui eût cru qu'un pas de danse permit au spectateur émerveillé de découvrir de si belles choses et de retrouver, dans le danseur, toutes les qualités traditionnelles de la race ?

L'air du *contrepas*, tantôt sérieux et grave, tantôt alerte et accéléré, rappelle ces brusques souffles de *la tramontane* qui tantôt se traîne, se lamente et meurt au fond des gorges montagneuses, tantôt se précipite et tourbillonne au-dessus des bois qui se courbent et des épis qui ondulent sous son haleine puissante. Ou plutôt, ce contraste est l'image de l'âme catalane elle-même, tantôt insouciante et légère, tantôt bercée par cette mélancolie des âmes, du large et comme de l'exil : sentiments alternants qui lui ont inspiré la mélopée douce et triste de *Montanyes regalades* et les cris joyeux, le fol battement des *seguedilles*.

L'illustre Cervantès parle du *contrepas* comme d'une merveille depuis peu révélée à la Castille. Il ne savait pas qu'elle était née, comme l'antique déesse dont notre joli port a conservé le nom, de la blanche écume de la mer. J'imagine qu'elle vint au monde

en ces longues journées et durant ces nuits solitaires où, loin du foyer, loin de leurs épouses, de leurs sœurs et de leurs fiancées, les hardis compagnons de Guifre-le-Velu surveillaient sur les frontières les mouvements des houles Sarrazines.

Que faire en ses ennuis, à moins que l'on ne danse ? Et nos aïeux, sous le ciel plein d'étoiles, dansaient entre eux, loin de celles qu'ils languissaient, avant de mourir pour elles.

Nous venons d'admirer les dansenrs. Mais regardons les spectateurs eux-mêmes. On se croirait transporté au milieu d'une cérémonie religieuse. Point de cris, tout le monde est attentif et comme recueilli.

Ce n'est plus une danse. C'est quelque chose de plus qu'un délassement ou qu'un plaisir : un rite sacré, un héritage des ancêtres.

Avec les derniers accords, prolongés en un solennel point d'orgue, les danseurs s'arrêtent, se saluent d'un bref signe de tête et se retirent.

Maintenant la petite place, soulevée par l'entraînante musique des *juiglars,* vibre, bruit et s'agite, comme une ruche affairée au printemps. Tous s'apprêtent pour le *ball,* sorte de ronde qu'exécutent à la fois des couples de danseurs avec leurs danseuses. Chacune de celles-ci arbore, sur la poitrine, le bouquet de fleurs en soie ou en papier que lui vient d'offrir son cavalier. De là le nom frais et pimpant donné à cette danse : **lo ball de ramellet.** C'était, jadis, la danse populaire par excellence. Le nombre des couples s'élevait parfois à plusieurs centaines.

Cavaliers et dames, vis à vis, avancent et reculent, sans faire ce qu'on appelle des « pas », mais d'une allure dégagée, avec un léger balancement de la tête et du buste. Les danseurs et les danseuses se croisent, se perdent et se retrouvent. Au point d'orgue final, plusieurs couples se rassemblent et se forment en rond pour le saut qui clôture chaque *ball.* Ce saut demande plus d'adresse et d'agilité que de force. Souriantes et bien droites, les danseuses appuient leurs mains sur l'épaule des cavaliers placés à côté d'elles. Tout à coup elles s'élancent en l'air, soulevées par

les danseurs qui leur ont placé la main sous l'aisselle. Un instant, ces fleurs vivantes apparaissent comme les reines du jour aux yeux charmés des mères. Puis chacune retombe légère sur le sol. La musique reprend et une nouvelle ronde recommence.

De graves auteurs donnent à cette danse une origine maure ou wisigothique. Dans ses passes et son manège, dans ses aliers et ses retours, dans ses bouderies et ses agaceries, ils ont voulu découvrir comme le langage de l'amour d'un fiancé qui cherche et trouve, perd et retrouve enfin, pour l'élever sur le pavois, celle qu'il s'est choisie. Est-ce vrai ? Nos aïeules nous le pourraient dire. Mais leurs lèvres sont depuis longtemps muettes. Où sont les neiges d'antan ?

Je m'arrête pour déplorer la perte de ces traditions qui remontent au berceau même de la race. Qu'on nous les rende et qu'on renonce à ces produits exotiques dont les noms deshonorent la plume, fruits monstrueux d'une civilisation opposee à la nôtre, que nos aïeux auraient repoussés avec horreur.

« Ils dansèrent les danses de leur pays », dit ou plutôt chante l'harmonieux auteur de *Télémaque*. Et dans ce mot, le génie de Fénelon, ce génie pénétrant et subtil, nous a peut-être livré tout le secret de cette merveilleuse endurance des héros grecs, qui *tinrent* victorieusement, dix années durant, sous les murs imprenables de Troie.

Héros de l'Yser et de la Marne, de l'Izonso et de Salonique, que n'avez-vous dansé les danses de votre pays ! Les interminables heures et les étés brûlants, durant lesquels mûrissait lentement la victoire, vous eussent paru plus courts, et Barbusse lui-même eût été moins morose.

Jean d'Avalri

El Torpedeix

El cel s'es ennegrit ; pas una estrella
s'ovira en l'ampla volta, que esbadella,
de sopte, el zigzagueix de fúlgit llamp.
Ressona per l'espai la veu geganta
del tró, que fa somoure la pesanta
muntanya, amb la potencia del seu bram.

La mar, amb grans udols, com posseida
d'algun mal esperit, esfereida,
se llença escumejanta terra endins,
rompent en el seu pas tot ço que oposa
obstacles a sa cursa esgarrifosa
com tropa d'afamats monstres marins.

I en terra, uns pescadors, com si cerquessin
la llum d'un far ignot, on hi trobessin
la ruta ja perduda que duu a port,
escruten les tenebres per si veuen
aquells pobres companys que potser deuen
lluitar entre les urpes de la mort.

De sopte, pel cantó de la muntanya,
oviren cap al lluny, com llum estranya
que 's mou bellugadiça en la foscô ;
seràn potsè els companys que am ardidesa
lluitant com a valents, de l'escomesa
del mar sabran lliurar-s'en amb brahó ?

Mes, ràpid, la llum blava i fugitiva
d'un llamp, illuminant tota la riva,
esborra d'aquests pobres el recort,
monstrant d'un gran vaixell la silueta
que en mig de les onades, clara i neta,
dibuixa 's com tità ferit de mort.

I en mig del desesper d'algunes dones
que veuen els marits, entre les ones
furientes, ja per sempre sepultats,
s'esmuny d'una embransida gigantesca
la nau, que al primer colp, com una llesca,
parteix la forta onada en dues meitats.

La mar que com un monstre 's debatega,
apar que amb ses onades ensopega
amb l'ampla i negra volta d'aqueix cel,
en tant, la pobra nau, com una palla,
del cim d'immensa onada 's veu devalla,
semblant, amb el seu llum, caigut estel.

Mes torna una altra volta a remontar-se,
lluitant amb desesper per a repropar-se
del lloc on mor d'angoixa tanta gent,
mes ai ! traidorament la mar s'hi oposa,
i sembla cada volta més furiosa,
juntant-se a sos bramuls l'udol del vent.

I els pobres pescadors, sentint que els braços
cansats de tan remor ja cauen laços,
recorden les paraules del patró,
quan ve, com monstre irat, una ona immensa
batent sobre la nau, que ja indefensa
capgira 's a l'embat demoledô.

I moren com a herois els que lluitaren
amb esta mar traidora, on hi trobaren
la tomba tantes vides d'ignocents ;
sa llosa fou la onada escumejanta
que amb veu ronca i potenta encare canta
la fí d'aquesta colla de valents.

B. Delgas.

Blanes, agost 1919.

Chroniqueurs et Historiens Catalans
des XIIIe et XIVe siècles

(*SUITE*)

IV

La "Chronique" de Ramon Muntaner [1]

1. — *Le contenu de la Chronique et autobiographie de son auteur.*

Si Bernat Desclot ne nous a rien appris de lui dans sa *Cronica del Rey En Pere e dels seus antecessors passats*, si rien n'est venu jusqu'ici suppléer à son silence, la *Cronica dels Reys d'Arago* de Ramon Muntaner fourmille de détails sur le compte de son auteur, et sa biographie ressort en grande partie de son livre, et divers documents d'archives servent à la compléter.

Ramon Muntaner raconte au début de sa *Chronique* comment, déjà avancé en âge et après une vie remplie par les plus grandes aventures, il fut amené à écrire l'histoire des événements de son

(1) Voici le titre de la première édition : *Chronica o descripcio dels fets, e hazanyes del Inclyt Rey don Jaume primer, Rey Daragó, de Mallorques e de Valencia, compte de Barcelona e de Muntpesller, e de molts de sos descendents. Feta per lo magnifich En Ramon Muntaner, loqual servi axi al dit Inclyt Rey don Jaume, com a sos fills, e descendents ; es troba present a les coses contengudes en la present historia. Es llibre molt antich, e ab tota veritat scrit, e digne desser vist per aquells qui ab tota veritat desijen saber los de la coronna d'Aragó, e del regne de Sicilia. Ara novament stampat En Valencia. En casa de la Viuda de Joan Mey flandro,* 1558. In-fol. de 255-16 ff.

Quatre ans après parut une seconde édition à Barcelone : *Chronica, o descripcio dels fets, e hazanyes del inclyt Rey don Jaume primer Rey Daragó, de Mallorques e de Valencia : Compte de Barcelona, e de Muntpesller : e de molts de sos descendents. Feta per lo Magnifich en Ramon Muntaner, lo qual servi axi al dit Inclyt Rey don Jaume, com a sos fills, e descendents : es troba present a les coses contengudes en la present historia.* Ici la marque de l'imprimeur. *En Barcelona, En casa de Jaume Cortey Librater. Any* 1562. A la fin : *Fonch stampada y ab molta diligencia revista la present Chronica dels Reys de Arago feta per Ramon Muntaner autor de vista en la insigne ciutat de Barcelona, per Jaume Cortey impressor, en lany* M.D.LXII. In-4°. 248 ff. — La Bibliothèque

temps, et principalement ceux auxquels il avait été mêlé. « Je me trouvais un jour, dit-il, en un mien domaine appelé Xiluela, situé aux environs de Valence. Là, étant en mon lit et dormant, m'apparut un vieillard vêtu de blanc, qui me dit : Muntaner, lève-toi et pense à faire un livre des grandes merveilles dont tu as été témoin et que Dieu a faites dans les guerres où tu as été, car il plaît à Dieu que ces choses soient manifestées par toi (1). » D'abord Muntaner n'obéit pas à cette vision céleste et ne se laissa pas émouvoir par les raisons flatteuses qu'elle lui adressait, dont l'une était qu'il n'y avait pas homme vivant qui fût capable de dire ces merveilleuses aventures avec autant de vérité que lui. « Mais, un autre jour, dit-il, et dans le même lieu, je vis le même prud'homme qui me dit : O mon fils, que fais-tu ? Pourquoi négliges-tu mes ordres ? Lève-toi et fais ce que je t'ordonne. Sache que si tu obéis, toi, tes enfants, tes parents, tes amis en recueilleront le bon mérite devant Dieu en récompense des peines et des soins que tu te seras donnés, et toi tu en recueilleras le bon mérite devant tous les seigneurs qui sont issus et sortiront de la maison d'Aragon (2). » Ainsi averti une seconde fois, Muntaner

municipale de Perpignan possède un exemplaire de cette edition de 1562, devenue rarissime comme celle de 1558.

Le journal *La Renaixensa* de Barcelone a publié en 1886 une édition de la *Chronique* avec ce titre : *Cronica d'En Ramon Muntaner ab un prefaci per Joseph Coroleu.* Le texte est le même dans les trois éditions, et il est loin d'être satisfaisant.

Il existe de cette *Chronique* une traduction française due à Buchon ; on la trouvera dans le volume des *Chroniques étrangères relatives aux expéditions françaises pendant le* XIII*e siècle,* qui contient le texte de Desclot et que j'ai déjà cité.

On connaît actuellement sept manuscrits de la *Chronica d'En Ramon Muntaner :* un à la Bibliothèque de l'Escurial, un à Catane, un à la Bibliothèque nationale de Madrid ; les autres, à Barcelone.

(1) Un dia estant yo en una mia alqueria per nom Xiluella, qui es en la horta de Valencia, e durmint en mon llit, a mi vench en visio un prohom vell, vestit de blanch quim dix : « Muntaner, lleva sus e pensa de fer un llibre de les grans maravelles que has vistes, que Deus a feytes en les guerres hon tu es estat, com a Deu plau que per tu sia manifestat » (*Chronica,* ch. 1.)

(2) E altre dia en aquell lloch mateix en visio yo viu lo dit prohom quim dix : « O fill, que fas ? Perque menysprees lo meu manament ? Llevat e fes ço que yo t man. E sapies que siu fas que tu e tos infants e tots tos parents

entreprit son œuvre à l'âge de soixante ans. Il la commença le quinzième jour de mai 1325.

La Chronica dels Reys d'Arago embrasse un espace de cent vingt ans, depuis la naissance de Jacques Ier en 1204 jusqu'au couronnement d'Alphonse IV *Lo Benigne* en 1327. Elle comprend donc les règnes de Jacques Ier le Conquérant (1208-1276), de Pierre III *Lo Gran* (1276-1285), d'Alphonse III (1285-1291) et de Jacques II (1291-1327). Desclot a raconté les mêmes événements jusqu'à la mort de Pierre III le Grand en 1285. Les récits des deux chroniqueurs, pour cette période, s'éclairent l'un par l'autre, et il faut les fondre ensemble si l'on veut avoir une relation complète des événements survenus sous les règnes de Jacques le Conquérant et de Pierre III, notamment de la guerre de 1285.

« Je commence ma *Chronique*, dit Muntaner, avec le roi Jacques parce que je l'ai vu moi-même. J'étais encore fort jeune lorsque le dit seigneur roi vint au bourg de Péralada, lieu de ma naissance, et logea à l'hôtel de mon père Jean Muntaner, qui était un des plus grands hôtels de l'endroit et situé au haut de la place ; je dis cela afin que chacun sache que j'ai vu ce roi et que je puis dire ce que j'ai vu de lui et ce qui est arrivé depuis, *car je ne veux me mêler que de ce qui s'est passé de mon temps* (1). »

Muntaner était né à Péralada, en Ampurdan ou *Empordá*, comme écrivent les Catalans, en 1265, et l'on sait que Jacques Ier mourut en 1276 ; il devait être, en effet, fort jeune lorsque le Conquérant vint loger dans sa maison, mais il avait gardé un profond souvenir de cette visite, qui explique en partie le rôle important qu'il joua dans la suite et aussi le culte qu'il voua à la Maison d'Aragon, *lo Casal d'Arago*. La famille de Muntaner alla

e amichs n auran bons merits de Deu del affany e del treball que tu passaras ; E encara n auras bon merits de tots los senyors qui son exits ne exiran en la casa de Arago » *(Ibidem)*.

(1) E per ço començ al feyt del dit senyor Rey En Jacme, com yol viu, e asenyaladament essent yo fadri, e lo dit senyor Rey essent a la dita vila de Peralada hon yo naxqui e posa en l alberch de mon pare, En Joan Muntaner, qui era dels majors alberchs daquell lloch, e era al cap de la plaça. E per ço recompte yo aquestes coses que cascu sapia que yo viu lo dit senyor Rey e que puch dir ço que dell viu e aconsegui, que dals yo nom vull entrametre si no daço que en mon temps ses fayt *(Chronica*, ch. II).

s'établir à Valence l'année même de la mort du Conquérant. Ce ne fut toutefois que dix ans après, et lorsque Péralada eut été entièrement ravagé par des almugavares en révolte au moment de l'invasion française de 1285, que Muntaner l'abandonna pour toujours. Il exprime d'une manière simple et touchante ses regrets de quitter sa patrie : « Aussi moi et tant d'autres qui y perdîmes la plus grande partie de notre avoir n'y avons plus remis les pieds depuis, et nous avons couru le monde, cherchant fortune avec de grands maux et nous exposant à de grands dangers ; et au milieu de ces aventures la majeure partie a succombé dans ces guerres de la maison d'Aragon (1). »

Jean Muntaner était un bourgeois notable de Péralada et son fils fut un bourgeois puissant à Valence ; bien qu'il ait eu sous ses ordres des chevaliers, bien qu'il ait eu la souveraineté de l'île des Gerbes ou Djerbi et commandé à des hommes de haut rang et de haut parage, Ramon Muntaner ne fut jamais *cavaller*, c'est-à-dire « noble ». Nous le retrouverons aux fêtes du couronnement d'Alphonse III, tenant une modeste place parmi les députés de la bourgeoisie valencienne venus pour assister à ces fêtes, qu'il a superbement décrites dans les derniers chapitres de sa *Chronique*.

Lorsque, à la suite de la guerre de 1285, il quitta définitivement Péralada, Muntaner était âgé de vingt ans, mais il n'indique à aucun endroit qu'il ait joué un rôle actif à cette époque ; il ne se met jamais en scène dans cette partie de sa *Chronique*, pas plus, d'ailleurs, que dans celle où il raconte le reste du règne de Pierre III et le règne entier d'Alphonse III ; il nous faut arriver à l'année 1300, sous Jacques II, pour avoir à son sujet un renseignement personnel, car il nous dit que, cette même année, il se fiança à une jeune fille de Valence.

❖

A partir de cette année 1300, la *Chronique* est une sorte d'autobiographie de l'auteur et nous pouvons le suivre pour ainsi

(1) ...Que yo e daltres, qui en aquella perdem gran res de ço que haviem, no hi som tenguts tornar puix, ans som anats per lo mon cercant consell ab molt mal treball, e ab molts perills quen havem passats, dels quals la major part ne son morts en les guerres aquestes de la Casa d'Arago (*Chronica*, ch. cxxv).

dire pas à pas. Quelques jours après ses fiançailles, il part pour la Sicile où il devient fondé de pouvoirs du général templier Roger de Flor au service du roi de Sicile Frédéric III, auquel Charles d'Anjou disputait la couronne. Il est dès lors initié à toutes les affaires importantes de cet illustre aventurier. Cette guerre avait amené d'Espagne en Sicile une véritable armée composée de Catalans, de Roussillonnais, d'Aragonais et de Navarrais venue au secours de Frédéric III, avec le consentement du roi d'Aragon Jacques II, son frère. Parmi ces aventuriers on distinguait les *Almugavares*, ainsi appelés d'un étrange nom, peut-être arabe, qui servait à désigner les gens de pied recrutés en Espagne durant le moyen âge ; ils formèrent une bande à part dans *la Companya*, comme Muntaner appelle l'armée de Roger de Flor, armée d'ailleurs fort bien organisée sous la direction de chefs excellents. Tous ces soldats, suivant leur coutume séculaire, emmenaient avec eux leurs femmes, leurs maîtresses et leurs enfants.

Muntaner concourut vaillamment à la défense de Messine, où Charles d'Anjou subit un tel échec qu'il se vit obligé de demander la paix. Elle fut conclue en 1302 à Calatabellota.

(A suivre) Pierre Vidal.

Ball de gitanos

El Roig ballava al mitg de la sala... Ballava amb una noia petitona que, no obstant i tindre uns vintivuit anys, anava vestida de curt i duia trena penjant com si fos una nena.

La parella feia rotllo. Ell, excitat i nerviós, suat, que la suor li regalava cara avall, agarbonat amb la dona, donava voltes, corria tot-d'una, anava creixent el seu entusiasme i sa excitació, i era tanta sa febre que, arrapant la balladora per sota l'aixella, li feia dar voltes sense que toqués de peus a terra. La roba, amb la furia de voltar, se li aixecava, i els que miraven reien. Les dones cridaven, el pianista cop va i cop ve, i l'home de la brusa negra i roig de cara i pel, com un monstre imaginat, no calmava 'l seu neguit, amb la vista fixa a la dona que tenia entre ses urpes. De mica en mica s'anava encorbant per aproparse a la cara d'ella, i aquells dos sers que talment rodolaven, eren l'admiració de la concurrencia.

J. V. Colominas, *Sota Montjuic.*

Commentaire des "Absences Paternelles"

M. Lopez-Picó veut-il nous surprendre ? Son dernier recueil de poésies, un recueil de quatre-vingt quinze pages, bellement édité par la maison Francesc Altès de Barcelone, s'intitule, en caractères rouges et noirs : *Les Absències Paternals.* Faut-il traduire : les absences paternelles ? Sans doute, et cela ne peut signifier : les absences du père. Car ces absences ont la qualité de ce qui est paternel : elles sont, elles restent paternelles. Voilà donc un titre spécieux et rare ! Et tel est le caractère des poèmes qui suivent. Il m'a paru que le premier était un éloge des pleurs et de la pluie. De même que les paysages, après la pluie, deviennent précis et clairs, de même les pleurs donnent à l'affection un renouveau limpide.

Perquè hem plorat mai no em seràs absent.

L'absence est une distraction de l'esprit. Alors que la femme vit dans les préoccupations concrètes, celles du foyer, le poète s'éloigne — au figuré — et dans sa pensée il recueille l'infini qui vient de la vie des autres.

Jo l'infinit recollía, que ve
de la vida dels altres...

Le caractère des poèmes est ainsi indiqué. Ils sont psychologiques. Ils veulent fixer l'agitation de l'esprit. Lopez-Picó va se donner beaucoup de mal. Vivre dans la réalité, la regarder avec des yeux naïfs, tels étaient les vœux du poète lyrique ; tels étaient même les vœux du candide et bourbeux Verlaine, héritier déchu de Pascal. Mais le poète ne vit pas seul dans la merveille du monde. Il n'est pas son maître. Il n'est pas davantage un dieu amusé, le dieu intérieur de lui-même. S'il était seul, sa pensée

serait simple ; elle se nourrirait de sa propre substance. Mais il vit avec des semblables par la chair et par l'esprit. Il n'est pas de vérité plus commune, mais bien des lyriques l'ignorent.

Et d'abord, voici la rue qui proclame l'égalité des hommes. [El Crit del Carrer.] Même oisiveté chez tous, mêmes tentations, mêmes folies. C'est une égalité qui pèse à chacun. Cependant, le poète, dont la contemplation pénètre, ordonne et crée à nouveau dans la mobilité des jours, se délie, s'évade de cette loi d'égalité et sait distinguer des qualités d'ordre différent, sans doute dans un domaine spirituel.

Loin d'éprouver un sentiment d'oppression et d'angoisse, il ressentira l'enchantement d'une délivrance et un plaisir intellectuel toujours renaissant.

Ces trois poèmes [El Comiat — Absències Paternals — El Crit del Carrer], il m'a paru bon d'en discerner la note intellectuelle, parce que, placés en vedette, ils semblent déterminer ceux qui suivent. Aussitôt après, l'auteur place vingt compositions, numérotées en caractères romains, sauf la première et la dernière, sous le titre : Les meves Troballes. Et je vais en essayer l'analyse, sachant bien que je n'y réussirai que si je ne suis pas déconcerté par les tours presque exclusivement elliptiques et hardis qui sont chers, qui sont trop chers au poète.

La première merveille est une reconnaissance matinale de la rue encore libre. L'homme sent ses pas ; il choisit, il a la certitude de sa liberté et attend l'imprévu, lorsque commencent à poindre les clartés du jour.

Tot, adormit, es més a prop del cel.

Puis, la rumeur de la rue monte à toutes les fenêtres et invite l'homme au travail ; une naïve bonté préside à cette heure.

Si no em vols creure, lleva 't de matí.
Quan seràs crèdul, no viuràs debades.

« Si tu veux me croire, sois matinal. Lorsque tu seras crédule, ta vie ne sera pas vaine. » Le poète se place dans le domaine de l'imprévu et de la liberté, à la source du jour, qui est pareille-

ment la source de la foi, à l'heure qui précède la détermination accablante et rigoureuse de la rue.

Ce besoin de confiance qui nous fait gravir le sommet des montagnes, car une impulsion nous guide souvent et même lorsque nous n'en avons pas la conscience éclairée, il réussit à le satisfaire dans la ville natale, dans la cité dont il ne veut pas s'éloigner, avec laquelle il veut toujours vivre.

La sérénité du ciel, à l'heure matinale, se retrouve sur le visage qui semble l'enfanter ; les architectures ont une grâce nouvelle et vivante ; l'heure nous appartient. Notre moi fugace et momentané domine l'heure encore rose et bleue sur la rue, et la lumière est notre propre cortège.

Cependant c'est un leurre. Une jeune fille vient à passer. Elle est déjà femme, elle chante, les mains ouvertes, fleur de plénitude, et elle est son propre joyau ; elle se suffit à elle-même, plus innocemment encore. Mais qu'importe ! il faut se résigner à être heureux.

Cal resignarse á ser feliç, no obstant.

Et j'ajoute, car la glose est nécessaire, qu'il faut se résigner à être heureux, malgré le panthéisme, la pluralité, les affirmations du dehors sur lequel nous n'avons prise. Et pour être heureux, dans la crédulité, il faut soutenir, affirmer, élever et purifier son moi.

Voici, crois-je, un principe de mystique, principe égoïste, mais libre, du moi devenu l'acteur du monde, principe du dialogue entre le moi isolé et Dieu.

Le poète rencontre d'ailleurs la porte ouverte de l'église, qu'il ne craint pas d'appeler le temple ; il ne discute pas la croyance. C'est après avoir établi la croyance, la liberté, le personnalisme (et il me plaît d'opposer ici au panthéisme ce mot si lumineux de Renouvier), c'est en pleine possession de la foi commune à la cité qu'il agite ses introspections si intellectuelles, ses inquisitions si aiguës. Dans de telles préoccupations, croyants et incroyants se rejoignent parfois.

Respón Ta Passió
al crit que et feia l'home.
Ta veu no sap dir no
á l'home.

. . . . . .

A dins tornen cantar.
El cant i la cridòria
et fan un sol altar
de glòria.

est-il dit dans un poème qui, dégagé de l'abstraction pure par le mouvement lui-même du rythme, est l'une des pièces les plus caractéristiques du talent de Lopez-Picò.

Et voici, maintenant, dans leur ordre énigmatique, la série des préceptes : Bâtissons notre solitude. Un nom ne nous donne pas la connaissance d'une créature (ce qui signifie qu'il faut se défier des conventions de l'intelligence) ; nous la connaîtrons mieux lorsqu'elle sera au loin, si nous la regardons comme un arbre au loin.

Si el miro com un arbre en llunyania (v).

Recueillons-nous, donnant au désir même mesure, dans les quatre murs qui limitent notre bonheur, comme ils seront plus tard la limite de la fosse (vi). — Gardons avec ferveur toute naïveté et toute simplicité, car telle est la pensée des vers familiers qui suivent et que je ne traduis pas :

Caldrà que endrecis totes les joguines
perquè Jesús vol els teus jocs ; i quan
vindrà li facis, com a un altre infant,
la cavalcada de cavalls i nines.

Que pugui dir als àngels, dalt del cel.
fent amb estrelles pam i toc de bales :
— Jo més m'estimo els meus companys sense ales
i de la casa on viuen fer-me el cel (vii).

Respectons le silence : car la parole est la messagère des puissances obscures et montre notre faiblesse. Pensée de l'*Imitation*, que l'auteur rend vivante en la situant (viii). — Nous ne nous laisserons pas émouvoir par la mobilité et le bruissement de la place si nous la traversons avec l'esprit purifié de la veuve voilée (ix). — Voici la courtisane qui passe ; mais que nous reste-t-il de sa lumière, de sa nudité, de ses draperies ?

Dona llisquent de les ofrenes,

femme glissante des offrandes, son invitation adressée à tous ne peut avoir un sens pour chacun (x). — La sûreté d'un amour

accepté retient le désir chez la jeune femme qui passe, et son regard est doux comme la lumière citadine des arbres dans les jardins (XI). — La triste rue de la débauche, semblable à tant d'autres, avec ses arcs voltaïques, attire la jeunesse pour lui ravir cet éclat qu'elle ne possède pas (XII). — Au lendemain d'un triomphe, lorsque le ciel est clair dans l'honnête solitude, nous éprouvons une tristesse qui nous élèvera (XIII). — L'homme qui parle seul dans la rue, et dont le signe de tête est une négation constante, et qui va emporté par un élan intérieur, est gouverné par l'inconscient désir d'une confession libératrice (XIV) (1). — Si nous rencontrons l'ami qui a perdu son fils, il ne s'appartient pas ; il a un sentiment aigu de sa vieillesse, la mort ayant séparé une moitié de sa chair, et il déraisonne, car la douleur ne trouve aucune satisfaction, aucune explication sur terre (XV). — La cité semble malléable, à l'heure matinale et joyeuse où elle appartient à l'apprenti, et il la modèle ; or, c'est avec cette hardiesse et cette joie qu'il faut agir (XVI). — Dans une fête de quartier, rose et jaune, suivons du regard la lanterne vénitienne, indécise, bercée comme la volonté ; mais elle est seule ; l'enfant qui, le lendemain, trouvera ce papier de couleur fera un voyage imaginaire (XVII). — Le soir, dans l'ombre de la rue, se colore des stridences d'une musique ; les ouvriers ferment leurs paupières, enivrés par les odorantes poussières du soir ; une promesse d'oubli et de volupté jaillit d'un beau rire de femme (XVIII). — (Dans ces deux derniers poèmes, la pensée directrice échappe à l'auteur ou m'échappe ; un art pénétrant y domine, et le mouvement. Par je ne sais quelle cruelle mélancolie de la volupté, ils rejoignent tels des Caprices de Goya, dont on connaît la note si aiguë). — Aimons-nous ou non le fait-divers, les rixes de la rue ? Fuyons-les, pour ne pas en subir la contagion (XIX). — Et le vingtième poème ou fragment est celui du jour qui finit, mugissant comme la conque marine ; les désirs de la pensée et des sens y font ce bruissement confus et clangorant, et pourraient consumer la vie si le jour n'avait pas de lendemain. Mais le ciel nu, la promesse de la femme ont construit un au-delà ; la nuit silencieuse monte avec l'amour, comme une auréole sur nos destinées.

(1) Rapprocher cette poésie de Mig-Dia [*Espectacles i Mitologies*].

Ainsi le poète chante la grâce du matin et de la lumière ; sans la lumière, le mouvement de la rue est d'une dureté qui nous annihile. Mais vienne le crépuscule avec sa grâce nouvelle ! Reprenons confiance en nous-mêmes, et comme à l'aube nous entendrons le souffle des fées ; la vie est un conte de fées, si notre regard en pénètre le sens et la crée à sa guise. La nuit venue, portant comme une couronne les pleurs des étoiles, le démon de l'analyse disparaît : voici que surgit le royaume de l'ineffable.

Tel est, me semble-t-il, le sens du poème qui vient clore cette série. J'en arrive à une partie qui est la cime du livre, à une suite de huit poèmes, rares et curieux ; elle est intitulée « Les Sorpreses de la Nit ».

❖

Mélodie jaillissante de la nuit ! Puissant repos des glèbes ! Innombrables clartés du ciel !... Parce qu'elle fait jaillir une telle mélodie au-dessus de ses poèmes, la muse de Lopez-Picó m'est particulièrement chère ; elle vient puiser à la source d'un lyrisme que j'aime. La nuit n'est-elle pas la source de tout lyrisme pur et personnel ? On ne saurait parler d'elle, en toute naïveté et en toute simplicité, sans que la mélodie ne vienne ordonner les syllabes, dérouler pacifiquement les vers. Et voici les premiers de cette suite :

> ...Claire nuit d'été, parcelle du temps :
> l'ombre des jardins a des fraîcheurs de mousse ;
> la chair des melons est faite de lune ;
> les jardins sont clos par les citrons doux,
> et semble un regard chaque fruit de prune...

Sincère et douce mélodie, toute vêtue de grâce poétique, et que je sens fraternelle ! Chaque nuit, l'eau courante recueille le rêve des fruits, dans le mirifique repos de la ville, le bonheur des fruits ; et le cœur qui s'oublie est comme un fruit bienheureux de la nuit, un trésor d'enchantement, une étincelle parmi les étoiles de la paix nocturne (1). — Pleine nuit d'été. Le ciel est une moisson où l'on cueille deux épis qui ne donnent pas leur grain lumineux et inaccessible, et les deux enfants dorment, comme s'ils avaient été cueillis dans l'au-delà, et ils nous sont un ciel

plus clair que le ciel des étoiles (II). — La nuit de Saint-Jean, la plus ardente dans l'ordre des nuits, invite fidèlement à allumer des feux ; le souvenir de la passion s'élève comme une flamme, vers la même étoile ; la passion adolescente revient fidèle comme le feu, avec le même rythme (III). — La nuit venue est la délivrance. Le monde externe s'évanouit, l'esprit se retrouve, le même silence est sur toutes choses, et les hommes se comprennent, sachant qu'ils regardent tous la même clarté (IV). — Les nuits de l'esprit ont la sérénité des grands paysages ; les pensées ont la sûreté des croupes, la volonté s'arrête comme les chemins, les souvenirs sommeillent, comme des greniers odorants ; et cependant, un frisson d'étoile, d'herbe, de pas émeut le silence, et les chiens aboient, et les désirs cheminent (V). — La nuit est vaste et nue, et pour en connaître la mesure, le poète a demandé un arbre. Comme l'arbre, il monte, soutenu par la simplicité du chant des grillons, et dans la profusion, des étoiles glissent et tombent de ses mains (VI). — C'est dans le désir de la possession que les nuits se rejoignent. Le désir élève et retient à la terre, pareil à l'arbre enraciné. Le vent passe. L'arbre plonge toujours plus profondément ses racines, le désir reste. La mélodie des branches s'accorde au large ciel étoilé, et le poète voudrait à telle heure que le secret de la nuit tombe à jamais dans son âme, étincelle de l'amour éternel (VII). — Il est semblable au voyageur isolé dans la nuit ; en écoutant ses propres voix, il obtient sa délivrance. Au-delà des rues, la nuit livre son mystère ; les arbres veillent sur l'étendue immense des clartés fulgurantes ; le ciel et la cité apparaissent comme une seule et même chose. Et le poète voyageur éprouve la joie de ne pas être seul. Il recueille des jonchées d'étoiles aux foyers innombrables de l'amour illuminateur du silence. Le Magnificat s'élève puissamment. L'amour pénètre dans les âmes, comme les clartés chantent sur les branches. Le poète est devenu cet arbre chaste et prodigue, élevant au ciel, dans l'élan de sa sève, les clartés de la terre. L'astre et la braise purifiée du foyer se fixent dans une exacte harmonie (VIII).

❖

Maintenant, le poète revient auprès de ses enfants et leur avoue sa faiblesse. Car la vie n'est pas purement spirituelle. Dans

la chambre où ils se sont endormis, il demande que le rythme large et confiant du sommeil éloigne l'effroi et veille sur eux (El Retorn). Les derniers poèmes de ce livre où l'intelligence aiguë rejoint la mystique s'intitulent : El Conhort de l'Absència — L'endemà que es festa — Darrera Página. Ici encore, je voudrais saisir les intentions de l'auteur. La consolation de l'absence : la mort est venue. Et cependant, tout est semblable. La mort apporte elle-même les médecines de la consolation. Tout est désert dans la chambre, la fenêtre ouverte au ciel bleuâtre, les chaises vides. Dans son lit, le défunt au visage serein comme s'il attendait un hôte, immobile, plus beau que jamais, vêtu de la foi. La main garde un repos intelligent et semble dire : reste ! Dans l'au-delà, je te suis présent. Seule l'épouse, tranquille, maintenant sereine, comprend ce geste, retrouve cette foi et prie, délivrée de tout mal. Elle seule, dans l'élan de son amour, dit la litanie ; plus tard, dans la nudité simple de son âme, seule, elle fera la véritable découverte du défunt.

Le poète va au-delà de la cité. Les champs cultivés y ordonnent la lumière. Le silence y chante, de la terre au ciel. Tout y est un humble exemple d'acceptation et de foi. — Enfin, les quatre vers qui servent d'épilogue à ce petit volume disent que, malgré les sages résolutions, malgré la pureté d'un cœur juste, les lèvres désirent toujours, l'esprit reste assoiffé. Et c'est là encore une pensée mystique : Le désir restera toujours la première condition de l'amour.

❖

J'ai analysé ce livre d'aussi près que je l'ai pu. Une poésie qui n'est qu'une effusion, qu'un jaillissement, ne requierr pas une analyse exacte ; un lien commun la résume. Une poésie qui traduit le mouvement du cœur peut se résoudre facilement, et si on n'en capte pas l'élan ou la couleur, du moins peut-on déterminer son ressort initial. Mais cette poésie est d'un mysticisme plus intellectuel. D'ordinaire, le contemplatif se dégage du monde concret, ou tout au moins recherche une solitude douce, le paysage des montagnes. On se souviendra de tous les contemplatifs de notre calendrier, de saint Augustin à Fray Luis de Léon, qui chantait sur les rives du Tormes, à quelques lieues de Salamanque.

Cette fois, le poète a bravé les démons. Il est resté dans la cité, où il a découvert les symboles de la foi, dans la pureté matinale et dans l'éclat nocturne. Il a créé sa solitude dans la rue, au-dessus des hommes. Il s'est toujours appliqué à regarder avec des yeux de chair, afin de ne pas être dupe de l'esprit. Sa méthode est demeurée intellectuelle. Il a établi les interrogations, les contradictions, les logiques adverses du moi et des objets, méthode déjà acclimatée en Catalogne, voici plusieurs siècles, par Ausías March, car la poésie d'Ausías March use toujours de la raison raisonnante, et ses « estramps » ne sont qu'un incessant et inquisitorial dialogue de la chair et de l'esprit. J.-M. Lopez-Picó reprend son dialogue, ce dialogue ascendant et actif, sans user exactement des mêmes procédés. Le raisonnement ne garde pas chez lui son habituel appareil syntaxique et logique. Le style est toujours déclaratif et épigrammatique, et c'est ainsi qu'il peut en assurer la plasticité. J'ai déjà signalé l'abus des ellipses dans l'ordre lui-même de la pensée. Le principe et le résultat s'y joignent et la copulation est sous-entendue.

Nous nous trouvons en présence d'un procédé impressionniste, purement personnel, et qui exige une adaptation de l'intelligence, une vivante souplesse de l'esprit. Cet art n'est pas une façon de sentir ; il est une façon de penser. Une telle poésie ne s'adresse qu'à de rares lecteurs. Les poètes qui cultivent un tel lyrisme ne sont accessibles qu'à leurs véritables frères, qu'aux philosophes spiritualistes, qu'aux religieux qui ont raisonné intérieurement leur croyance, dans l'esprit et dans la chair.

Il est probable que des troubadours comme Guiraut de Borneil n'étaient compris que d'une école et par quelques belles dames intelligentes, peut-être plus nombreuses que de nos jours. Le public courtois pouvait goûter la galanterie ondoyante de leurs propos, l'habileté trop visible de leur art et la caressante mélodie de leurs tensons.

Nous ne devons pas nous plaindre de ne pas avoir d'auteurs obscurs dans nos littératures méridionales. Dante sollicite les commentateurs, Gongora appelle les gloses, le jésuite Balthasar Graciàn a écrit avec une précision plus farouche et plus hermétique que La Bruyère. Bouhours déclare que Lope de Vega lui-même, le clair, dramatique et populaire Lope de Vega, interrogé

par Jean-Pierre Camus sur le sens de l'un de ses sonnets, « l'ayant lu et relu plusieurs fois, avoua qu'il ne l'entendait pas lui-même ». Ce n'était peut-être qu'une boutade, et le fécond Lope de Vega avait bien le droit de ne pas attacher trop de prix à la ciselure d'un sonnet. Mais il est certain que l'on ne peut discerner le sens de très nombreuses strophes de Lopez-Picó qu'après une lecture attentive et répétée. Si sa poésie n'a pas une mistralienne et lumineuse générosité, du moins conserve-t-elle un haut caractère de dignité et d'aristocratie. Nous devons être assez compréhensifs pour l'admettre, alors même que nos goûts seraient différents, car les voies de l'intelligence sont ardues et complexes. Lopez-Picó conçoit la poésie comme un exercice intérieur, comme un effort ; il attache le plus haut prix à l'élan de l'intelligence. Il renouvelle le pétrarquisme. Son austérité, son obstination et souvent même son vocabulaire l'apparentent à Ausías March. Et toutefois son art de penser est complètement régi par son art de voir. Il excelle à dégager la pensée des objets concrets, il la situe dans les visions momentanées et fugaces. Il déploie, dans cette alliance du concret et de l'abstrait, une habileté singulière. On a dit qu'il aimait les paysages spirituels. Ces paysages sont le plus souvent des fusains, des eaux-fortes où le trait vif et incisif ne s'applique pas à faire jaillir des formes, mais accuse des réalités imprévues. S'il me paraît accorder trop d'importance à un simple mouvement, s'il est trop volontairement mesuré, sa vision n'en est pas moins originale et d'une étrange lucidité. On pourra objecter qu'une poésie sans art est préférable à une poésie spécieuse. Lopez-Picó, qui est l'un des premiers poètes de Catalogne, sait bien que la subtilité des troubadours a été vaine, que Mistral n'a jamais pensé à la renouveler, qu'il ne reste guère du moyen âge que l'accent naïf des pastourelles, le simple charme des chansons de toile, l'envol d'une aubade de mai aux gardes de la tour, et dans les cathédrales, la fraîche humilité de toutes les voix.

Joseph-S. Pons.

Mai 1919.

La visite du roi d'Espagne à Barcelone

27-28 juin 1920

& la Question Catalane

I. La Catalogne espagnole, tout en acclamant son roi, proclame ses aspirations autonomistes.

Voici, en effet, la note que la Mancomunitat a fait publier, à l'occasion de la visite d'Alphonse XIII à Barcelone :

Alphonse XIII est arrivé à Barcelone le dimanche 27 juin pour passer deux jours dans la capitale de la Catalogne. La cité n'a vu là qu'une simple visite du chef de l'Etat à une des provinces du royaume et a accueilli Alphonse XIII avec courtoisie.

Au même moment, les Catalans ont fait une démonstration de leurs sentiments autonomistes. Profitant de la visite du roi, ils ont orné les façades et les balcons de leurs maisons de draperies et drapeaux aux couleurs catalanes. *Cette manifestation a eu cette signification de déclarer devant le roi la volonté de la Catalogne tendant à une complète autonomie administrative et politique.* Dans ce sentiment, la démonstration a eu un grand succès ; d'autre part, c'est par milliers que les maisons ont été ornées exclusivement de la *bandera* catalane, tandis que celles qui exhibaient d'autres insignes étaient, en dehors des édifices officiels, fort peu nombreuses.

Le lundi 28, à midi, le roi étant encore à Barcelone, se réunirent dans leurs palais respectifs les quatre « députations » de Catalogne (conseils généraux). Au cours de ces réunions, on prit, d'un commun accord, la résolution d'insister pour le transfert des services de ces organismes à la Mancomunitat catalane, transfert qu'avait tenté d'annuler le ministre de l'intérieur du ministère Dato. De plus, chacune des quatre « députations » approuva, soit à l'unanimité, soit à la grande majorité des votants, une déclaration réclamant l'autonomie de la Catalogne.

Voici le texte de cette déclaration :

« La députation proclame de nouveau son aspiration à l'*autonomis de la « Catalogne*, conformément aux vœux des membres de la Mancomunitat, « des députés et sénateurs de Catalogne, ratifiés par toutes les municipalités « catalanes au cours des mémorables journées de décembre 1918 et jan- « vier 1919.

« Elle acclame la Mancomunitat de Catalogne, laquelle, seule, constitue « une solution intérieure parce qu'elle est l'organe unique symbolisant la « terre catalane ; elle fait le vœu que ses attributions soient étendues à tous « les services et à toutes les fonctions publiques que le statut approuvé le « 25 janvier 1919 désigne comme propres à la région. »

Assistaient à ces réunions, outre les conseillers généraux, les députés aux

Cortès et sénateurs, à qui on a confié la mission de porter au Parlement la volonté de Catalogne.

Ces réunions simultanées ont donné lieu à des manifestations patriotiques. La foule barcelonaise stationnait devant le Palais de la Députation, applaudissant et acclamant à leur entrée et à leur sortie les personnages les plus représentatifs de la politique catalane.

Des groupes entonnèrent des chants patriotiques et spécialement l'hymne catalan *Els Segadors*.

II. « Le Roi a reconquis la Catalogne », dit la presse madrilène.

C'est ce qu'affirme la *Correspondance Etrangère :*

Le voyage du roi aura mis toutes choses au point. La Catalogne a, une fois de plus, l'assurance la plus autorisée que ses intérêts ne seront pas négligés. Elle reconnaît que ces intérêts ne sauraient pas être en désaccord avec les intérêts comuns de l'Espagne. L'opposition que certains croyaient voir entre l'intérêt local et l'intérêt général était donc imaginaire, et la Catalogne fut profondément heureuse d'être reconquise par son roi.

C'est un très grand succès pour la personne du roi et pour la monarchie. C'en est un aussi pour le Président du Conseil, qui pourrait bien avoir obtenu du coup le décret de dissolution qui lui permettra de constituer un parlement plus propre à gouverner que le parlement actuel, où il n'existe pas de majorité. C'est la justification pour ceux qui, en France, croyaient pouvoir aimer et admirer la Catalogne et tout ee qu'elle a d'original en déclinant toute solidarité avec le séparatisme de quelques-uns. C'est, par là même, une condition favorable de plus pour les rapports cordiaux et sans arrière-pensée des deux nations.

La note dominante de toute la presse madrilène non prévenue et de tous points impartiale, c'est aussi que, *par sa visite, le roi Alphonse III a reconquis la Catalogne.*

III. Ce qu'en disent les Catalans de France, et particulièrement la Société d'Etudes Catalanes de Perpignan.

Ils se réjouissent du plein succès de cette visite royale avec d'autant plus de satisfaction que, très sincèrement, ils aiment et admirent leur province-sœur d'au-delà les Pyrénées.

Ils déclinent et repoussent toute solidarité avec les projets séparatistes de quelques-uns de leurs frères d'Espagne.

Leur unique devise est : *Catalans et Français, toujours ! Séparatistes, jamais !*

La Revue.

Le Gérant, — COMET. Imprimerie Catalane, COMET, rue de la Poste, Perpignan

14e Année. N° 166 Août 1920

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Organe de la Société d'Etudes Catalanes. — Cotisation : 10 fr. par an

La Maintenance du Roussillon

La Maintenance du Roussillon, désirée et attendue depuis si longtemps, a été créée et votée à l'unanimité dans le Consistoire des Majoraux, réunis le 23 mai dernier à Alais, pour la fête annuelle de la Sainte-Estelle. La réunion plénière des Catalanistes et de l'élite des écrivains roussillonnais aura lieu à Perpignan en novembre prochain, au siège de la Société d'Etudes Catalanes. Un avis ultérieur et personnel fera connaître en temps opportun la date de cette assemblée générale, où seront nommés le syndic et les membres qui formeront le bureau de notre Maintenance.

Je me fais un devoir et un plaisir d'obtempérer aujourd'hui à l'invitation de M. le directeur de la *Revue Catalane* en donnant ici, pour les profanes, les éclaircissements suivants.

Le Félibrige

Le 21 mai 1854, au château de Fontségune, à quelques kilomètres de l'ancienne cité papale, sept enfants du même pays fondaient le Félibrige. Il y avait là des poètes et des amateurs : Frédéric Mistral, Joseph Roumanille, Théodore Aubanel, Anselme Mathieu, Alphonse Tavan, Paul Giéra et Jean Brunet. Comme il fallait qualifier le groupement naissant, Mistral se souvint d'une ancienne prière du pays, l'*Oraison de saint Anselme*, entendue jadis, et où il est parlé des « Sept Félibres », c'est-à-dire des sept docteurs de la loi. L'Ecole lui dut son nom. Ses

statuts, lentement élaborés, affirmaient en 1862 : « Le Félibrige a pour but de conserver à la Provence sa langue, son caractère, sa liberté d'allure, son honneur national et sa hauteur d'intelligence, car, telle qu'elle est, la Provence nous plaît. »

Les fondateurs ajoutaient : « Par Provence, nous entendons le Midi de la France tout entier. »

C'est de la croyance à l'influence de la langue sur l'attachement au sol qu'est né le Félibrige. Ce n'est pas une illusion de croire que le langage a une influence considérable sur l'attachement au sol, au foyer, à la patrie. On a dit justement : Qui tient l'enseignement tient le pays. Il n'est pas moins vrai de dire : Qui tient la langue tient le pays. Et la preuve de cette vérité, l'histoire elle-même nous l'apporte. N'est-ce pas en leur apportant sa langue et sa civilisation que Rome s'assimilait et absorbait les peuples ? N'est-ce pas en lui enlevant sa langue que les puissances qui se sont partagé la Pologne se sont appliquées à y éteindre l'esprit national ? N'est-ce pas en interdisant l'emploi du Français dans l'Alsace-Lorraine que les Allemands, sans y réussir grâce à Dieu, s'efforçaient de détacher de la France les jeunes générations ? N'est-ce pas, enfin, en enseignant la langue française que nos missionnaires, en Orient, à Madagascar, dans tous les pays qu'ils évangélisent, implantent l'influence et l'amour de la France ?

« Vous comprenez maintenant, disait Mistral, la profondeur, la force de l'idée félibréenne. Le Félibrige, enveloppé dans la langue du peuple comme en une forteresse, c'est la seule résistance sérieuse qu'il y ait contre le despotisme et l'attirance des centres. Ma conviction est que le Félibrige porte en lui la solution des grandes questions politiques et sociales qui agitent l'humanité. Comme politique générale, nous devons porter nos visées et nos désirs vers le système fédéral : fédération des peuples, confédération latine et renaissance des provinces dans une libre et naturelle fraternité. Tenons-nous-en, surtout, à la question de langue et luttons hardiment pour la remettre en honneur. Et rappelez-vous que, la langue sauvée, toutes les libertés en jailliront à leur moment. »

Symbole du Félibrige

Une étoile à sept rayons est le symbole du Félibrige, en mémoire des sept félibres qui le fondèrent à Fontsegune, des sept troubadours qui établirent jadis les Jeux Floraux toulousains et des sept mainteneurs qui les restaurèrent à Barcelone en 1859.

Organisation générale

Les membres de la Société se distinguent en félibres majoraux et en félibres mainteneurs.

Les félibres majoraux sont au nombre de cinquante.

Les félibres mainteneurs sont en nombre illimité.

Les Félibres Majoraux

La réunion des cinquante félibres majoraux forment le Consistoire.

A chaque siège de majoral est attaché le nom traditionnel d'une cigale d'or qui reste la propriété du titulaire jusqu'à sa mort.

Le Consistoire

Le Consistoire est établi pour sauvegarder la tradition félibréenne.

Le Consistoire se réunit au moins une fois par an ; mais le Capoulié peut le convoquer autant de fois qu'il le juge utile.

Les Maintenances

On appelle maintenances les sections territoriales qui réunissent tous les félibres majoraux ou mainteneurs de la même contrée.

Les mainteneurs sont choisis parmi les tenants de la cause félibréenne et qui se sont particulièrement distingués par leurs travaux.

Chaque maintenance a un bureau qui se compose d'un syndic, de deux vice-syndics et d'un secrétaire-trésorier.

Les syndics portent pour insigne une étoile d'argent à sept rayons.

Le bureau général du Félibrige

Le Capoulié, le bayle, l'assesseur de chaque maintenance et le syndic constituent le bureau du Félibrige.

Le Capoulié a pour insigne une étoile d'or à sept rayons.

Actes du Consistoire d'Alais

Réunis dans la splendide salle des Etats de Provence, les majoraux procédèrent d'abord au remplacement des majoraux décédés durant l'année 1920.

Le docteur Fallen, capoulié, grand maître du Félibrige, présidait le Consistoire.

Furent nommés majoraux : M. René Lavaud, agrégé de l'Université, en remplacement de M. Joseph Soulet, de Cette ; M. Firmin Palay, en remplacement de M. Maurice Faure, ancien ministre de l'Instruction publique ; et M. le chanoine Payan, curé-doyen de Valréas, en remplacement du célèbre grammairien Lhermite.

M. le chanoine Bonafont fut nommé assesseur de la Maintenance du Roussillon et M. Alcide Blavet de celle du Velay.

Le Banquet

Le banquet fut servi dans la salle d'honneur du Lycée ; il était présidé par Mme Frédéric Mistral. De nombreux brindes furent portés et l'élection des nouveaux majoraux fut proclamée par M. Jouveau, bayle du Félibrige.

La Cour d'Amour

Après le banquet eut lieu, dans le parc du Lycée, la Cour d'Amour.

M. Jouveau proclama le palmarès des Jeux Floraux.

Enregistrons une fois de plus le succès de nos prêtres catalanistes et catalanisants. Deux d'entre eux, M. l'abbé Martin Jampy, curé de Saint-Féliu-d'Avall, et M. l'abbé Jean Blazy, curé de Cornella-du-Conflent, obtinrent une médaille de bronze.

La *Revue Catalane* eut aussi sa part d'honneur dans la personne de M. Charles Grando, le poète si populaire en Roussillon et tra-los-montes, qui obtint le grand diplôme.

Le docteur Pélissier, lauréat des Jeux Floraux, proclama reine du Félibrige Mademoiselle Marie Vinas.

La nouvelle reine du Félibrige est une languedocienne du biterrois. Elle est la fille du félibre majoral Jean Vinas, médecin-major de 1re classe, propriétaire-viticulteur à Bassan.

Elle parle merveilleusement le dialecte de Béziers, dans lequel son père a écrit de nombreuses études.

C'est la première reine que le Languedoc donne au Félibrige et la septième reine appelée à présider aux destinées littéraires de la Terre d'Oc.

Ses devancières sont : Mme Frédéric Mistral, Mlle Thérèse Roumanille, Mlle Marie Girard, Mlle Thérèse de Chevigné, Mlle Magali de Baroncelli, qui présida à Perpignan les inoubliables fêtes félibréennes de 1910, toutes de Provence, et Mlle Marguerite Priolo, du Limouzin.

Vœux présentés par M. Mistral

Avant de se séparer, le Consistoire des majoraux a acclamé et fait siens les vœux que M. Frédéric Mistral, de Maillane, neveu du fondateur du Félibrige, avait formulés au Congrès des Jeunesses Régionalistes d'Aix-en-Provence :

1° Que l'on puisse se servir officiellement de la langue d'Oc pour mieux enseigner le Français ;

2° Que la langue d'Oc soit inscrite dans la liste des langues vivantes pour le certificat d'études, les brevets et le baccalauréat, dans les pays de langue d'Oc ;

3° Qu'une place d'honneur soit faite dans les écoles de tout degré à notre histoire et à notre littérature ;

4° Que le nombre des chaires de langue d'Oc soit accru ;

5° Que la renaissance des mœurs, coutumes, costumes, dans tout ce qu'ils ont de meilleur pour l'élan à donner au pays, soit encouragée au lieu d'être combattue par les pouvoirs publics.

Ma qualité de majoral me donnant voix au chapitre, je dis, après avoir applaudi des deux mains, combien j'étais heureux de

retrouver dans ces vœux la quintessence : du magistral discours que, en mai 1914, prononça, aux Jeux Floraux de Barcelone, Mgr de Carsalade du Pont, évêque de Perpignan ; des articles remarquables — et remarqués à juste titre par tous les intellectuels des deux versants — que M. l'abbé Sarrète, notre distingué directeur, publiait naguère dans la *Revue Catalane* sur *l'Université de Perpignan ;* et de l'ouvrage qui, par la force des choses, est destiné à devenir classique : *Le Catalan à l'Ecole,* de M. Louis Pastre.

Aimons notre langue

Avant de mettre au point final cet article déjà trop long, ma plume regimbe sous l'emprise de la tentation qui m'incite à répondre du tac au tac aux objections courantes de ceux qui prétendent qu'il pourrait y avoir, dans la renaissance de notre langue, un danger réel pour l'unité de notre pays.

Il y a peu de temps, un publiciste perpignanais qui traite tous les jours au pied levé et avec une parfaite aisance les questions les plus embrouillées de la politique, du régionalisme intellectuel, administratif, artistique et social, se voilait la face et faisait les plus expresses réserves à la lecture d'un article plein d'humour du docteur Boix sur la langue catalane.

Non : notre langue n'est pas plus un danger pour l'unité du pays, que l'amour du village, du foyer, du clocher, de tout ce qui constitue la petite patrie n'est un danger pour la grande. L'amour de l'une conduit à l'amour de l'autre, l'accroît, le soutient, le fortifie, et quand on a cessé d'aimer la langue de son village, on est bien près d'oublier la grande patrie.

Oui, c'est notre langue qui anime, vivifie le foyer et tout ce qu'il contient, qui ajoute à la petite patrie ce charme intime par lequel le jeune homme s'y sent retenu, cet attrait puissant grâce auquel, quand il l'a quittée, il aspire à y revenir.

Et certes, à cette heure où nos campagnes se dépeuplent, où tant de fils de cultivateurs ne songent qu'à les déserter, où l'on s'émeut justement de cet exode et où ceux qui ont des terres se demandent avec anxiété par qui, dans quelques années, ils les

feront travailler, n'est-ce pas faire une œuvre vraiment actuelle, utile, patriotique, que de travailler à empêcher de se rompre, en le consolidant et le resserrant, ce dernier lien du langage qui rattache encore à sa maison, à ses champs le jeune paysan, alors qu'il éprouve si fort la tentation de les quitter, fasciné qu'il est par les plaisirs et les séductions de la ville, où il va, le plus souvent, perdre, avec son petit avoir, ses forces, sa santé, sa gaieté, tout son bonheur.

En attendant, allons au peuple, faisons un effort vigoureux, persévérant pour l'atteindre, le saisir, le pénétrer, pour lui rappeler les beautés de sa langue, le respect, la vénération et l'amour qu'il lui doit, et les services qu'il pourra en retour attendre d'elle.

Chanoine Bonafont,
Majoral du Félibrige.

PAGES CHOISIES

Les caramelles

Els fadrins van a vessar l'alegria de sos cors de casa en casa i de masía en masía, cantant com un vol d'orenetes que acaba d'arribar.

Mireu-los pujar a la pagesia per entre 'ls presseguers i pruners florits que ombregen el cami de la quintana : van tots ells amb sa roba de cada festa i amb el cap cobert amb l'airosa barretina del color del clavell que vermelleja, junt amb un brot d'alfabrega en la botonera mès alta de l'ermilla. Un dels mès gallarts i de bona llavia porta la cistella, que ha guarnit la pabordesa del Roser amb tots sos flocs i cintes i rams de monja ; i darrera la colla ve tot estufat el traginer, tirant el ronçal del matxo, que, guarnit amb sa cabeçada vermella nova i flamanta, estrenada el dia de Sant Antoni, a cada cop de cap fa sentir d'un quart lluny ses cascabellades i rengles de picarols. Sobre 'l bast, també nou i enribetat, van els arganells, plens de blanquissims ous, coberts amb una manta blava. Arribant a la masía, truquen i per tot Deu-vos-guard se posen a cantar els Set goigs de la Mare de Deu.

J. Verdaguer, *Excursions.*

Chroniqueurs et Historiens Catalans

des XIIIe et XIVe siècles

(*SUITE*)

Le roi d'Aragon s'était engagé à faire vider l'île aux almugavares et à leurs compagnons, tous ses sujets. Mais ceux-ci n'étaient pas disposés à revenir chez eux. Ils saisirent donc avec empressement une occasion qui se présentait de faire la guerre ailleurs. Les Turcs, maîtres de l'Asie Mineure, menaçaient Constantinople. L'empereur Andronic appela à son secours Roger de Flor et ses troupes. Muntaner suivit Roger de Flor et lui resta étroitement lié ; « Ce fut, dit-il, le plus généreux homme qui fut jamais, car tout ce qu'il gagnait il le partageait en don entre les notables chevaliers du Temple ou avec les nombreux amis qu'il savait se faire », *que aquest frare Roger fo lo pus llarch hom que hanch naixques... e tot quant ell guanya departia e donava per los honrats cavallers del Temple e de molts amichs quen sabia guanyar* (1). Roger de Flor fut fait « mégaduc » (grand duc) par Andronic, qui lui donna en mariage une princesse de la famille impériale.

« La Grande Compagnie Catalane » passa aussitôt en Anatolie pour combattre les Turcs (1203). Alors commença cette étrange et héroïque expédition des Catalans et Aragonais en Orient dont Muntaner fut le brillant et naïf historiographe (2). Son récit constitue l'épisode fondamental de sa *Chronica.*

Débarqués en Asie, sur le rivage de Marmara, au promontoire de Cyzique, qu'on appelait alors Artaki, La Compagnie ne tarda pas à fondre sur les Turcs dont cinq mille furent tués (derniers jours d'octobre 1303). Au mois de mai de l'année suivante, l'armée turque fut encore vaincue, et Roger marcha sur Philadelphie, où il les décima : des huit mille cavaliers et douze mille hommes de pied, il ne s'en échappa que mille cavaliers et cinq cents piétons, au dire de Muntaner qui, évidemment, exagère.

(1) *Chronica*, ch. cxciv.

(2) *Ibidem*, à partir du ch. cxcix.

L'un des chefs catalans, Bérenger de Rocafort, qui était resté en Sicile pour régler quelques affaires, venait d'arriver à Constantinople avec deux galères et deux cents hommes de cheval bien équipés de tout leur harnais, moins les chevaux, et environ mille almugavares. L'empereur lui donna l'ordre d'aller rejoindre le mégaduc Roger de Flor et la *Companya* qui venaient d'infliger de grandes pertes aux Turcs près de Philadelphie et à Thira, l'antique Teira. Muntaner alla au-devant de Rocafort et le conduisit à Ephèse, *hon es lo moniment de Mosenyer Sanct Ioan Evangelista* (1). Le mégaduc créa Bérenger de Rocafort *senescal de la ost*. Les Turcs avaient réuni une nouvelle armée, évaluée à dix mille hommes de cheval et à vingt mille hommes de pied. Le mégaduc avec sa cavalerie fondit sur les cavaliers turcs, tandis que Bérenger de Rocafort, avec ses almugavares, attaqua les hommes de pied. « Et là, dit Muntaner, vous auriez pu voir des faits d'armes tels que jamais nul homme n'en vit de pareils », *e aqui vaerets feyts darmes que james tal cosa no vae nul hom.* Cette bataille eut lieu au lieu dit « la Porte de Fer, passage qui sépare l'Anatolie du royaume d'Arménie ». Là dix-huit mille Turcs restèrent sur le terrain, et les Catalans s'emparèrent d'un immense butin, y compris toute sorte de provisions ; ce qui fait que « la Compagnie passa une bonne nuit sur le champ de bataille », *E axi aquella nuyt la Companya hagren bona nuyt, quels Turchs perderen totes les viandes e ells bestiars* (2). C'était la défaite définitive de l'armée turque.

L'empereur rappela le mégaduc et ses troupes à Constantinople. Celui-ci quitta l'Anatolie, établit ses quartiers à Gallipoli et vint trouver l'empereur dans son palais avec quelques hommes de sa suite. L'Empereur Andronic, reconnaissant ou effrayé, revêtit Roger de la dignité de *César*, tandis que le titre de mégaduc fut attribué à l'un des plus distingués chefs de l'armée catalane, Bérenger d'Entença, allié à la maison d'Aragon par la reine. Avant de rejoindre ses troupes à Gallipoli, Roger de Flor voulut aller prendre congé de Michel, le fils d'Andronic, qui était à Andrinople. Michel n'avait pu lui pardonner des succès qui

(1) *Chronica*, ch. CCVI.
(2) *Ibidem*, ch. CCVII.

étaient sa propre humiliation, et Roger fut assassiné dans le palais du prince (premiers jours d'avril 1305) par des soldats alains au service de Michel.

Muntaner était resté à Gallipoli avec le gros de l'armée catalane, qui se vit bientôt attaquée par les troupes impériales ; mais il tint bon, fortifia la ville, et « la Compagnie » décida d'envoyer à l'empereur un défi qui fut porté à Constantinople par des délégués, parmi lesquels deux chefs almugavares... « Ils défièrent l'empereur, dit Muntaner, et puis ils l'accusèrent de foi-mentie et déclarèrent que dix contre dix et cent contre cent ils étaient prêts à prouver « que mauvaisement et faussement il avait fait tuer le César et les autres gens qui l'avaient accompagné, et qu'il avait fait faire des courses sur la Compagnie sans défi préalable, et qu'ainsi il avait menti à sa foi, et qu'à dater de ce jour ils se détachaient de lui... Et l'empereur s'excusa, protestant qu'il ne l'avait point fait. Et voyez comme il pouvait s'excuser ! Ce jour même il fit tuer tout ce qu'il y avait de Catalans et Aragonais à Constantinople et aussi l'amiral Ferran d'Aunès », *desafiaren l'emperador, e puix lo reptaren de fe, es proferien que deu per deu e c. per c. que eren aparellats de provar que malament e falsa havien matat lo Cesar e les altres gens qui ab ell eren anats, e havien correguda la Companya sens desafiar, e axi quen valia menys sa fe, e que daqui avant ques desixien dell... E lemperador escusas que ell nou havia fet. Veus com sen podia escusar ! e aquell dia mateix feu matar tots quants Cathalans e Aragonesos havia en Constantinoble ab En Ferran Daunès Almirall* (1).

Sur ces entrefaites, le brave Bérenger d'Entença s'aventura dans une excursion maritime et fut pris en trahison par les Génois qui l'emmenèrent à Péra et, de là, à Gênes. Muntaner offrit en vain aux Génois dix mille perpres d'or pour la rançon de son ami. Alors les Catalans, privés de leurs deux chefs les plus capables, se tournèrent vers Muntaner dont ils connaissaient bien la loyauté de caractère, l'intelligence et l'esprit d'ordre, de conciliation et de fermeté, et le sollicitèrent de diriger la Compagnie. Dans ce moment de trouble, la plupart étaient d'avis de quitter Gallipoli et de se transporter avec toutes leurs nefs dans l'île de

(1) *Chronica*, ch. ccxvi.

Lesbos pour, de là, faire la guerre à l'empereur. L'autre avis, qui fut celui de Muntaner, « était, dit-il, que grande honte serait à nous si, après avoir perdu deux hauts seigneurs et tant de braves gens qu'on nous avait tués par si haute trahison, nous ne les vengions pas ou si nous ne mourions pas avec eux ; qu'il n'y avait personne qui ne dût nous en lapider, surtout étant gens de haute réputation comme nous étions, et la justice étant de notre côté, et qu'ainsi il valait mieux mourir avec honneur que vivre avec déshonneur. Que vous dirai-je ? Le résultat du Conseil fut qu'il fallait décidément combattre et poursuivre la guerre, et que tout homme qui dirait autrement devait mourir », *E l'altre consell era aquest : que gran vergonya seria nostra que haguessem perdut dos senyors e tanta de bona gent quens havien morta en tant gran traycio, e que nols venjassem o murissem ab ells, que no havia gent el mon que nons degues a lapidar, e majorment que fossem gents de aytal fama com erem e quel drei fos de la nostra part, e axi que mes valia murir a honor que viure ab deshonor. Queus dire ? La fi del consell fo que de tot en tot nos combatessem e prenguessem la guerra, e que tot hom muris qui als hi dixes* (1).

C'était à peine s'il restait trois mille trois cents combattants valides à Gallipoli, tant cavaliers que piétons et matelots, et cette poignée d'intrépides soldats osa entrer en lutte avec l'empire byzantin tout entier ! Partout, à partir de ce moment, on voit Muntaner revêtu de la confiance des siens pour les postes les plus difficiles. « Gallipoli, dit-il, était le chef-lieu de toute l'armée, et moi j'étais à Gallipoli avec toute ma maison et tous les secrétaires de l'ost, et j'étais capitaine de Gallipoli ; et tant que l'armée y était, tous devaient reconnaître mon autorité, du plus grand au plus petit », *Galipol era cap de tota la host, e a Galipol estava yo e tot mon alberch e tots los escrivans de la host, e yo era capita de Galipol, que com la host hi era, tuyt havien fer drei en mon poder, del major al menor* (2).

Michel attaqua les Catalans qui lui tuèrent, au dire de Muntaner, vingt-six mille hommes entre gens de pied ou de cheval. Les vainqueurs allèrent ravager Rodorto, cette cité où les députés

(1) *Chronica*, ch. CCXIX.
(2) *Ibidem*, ch. CCXXV.

de la Compagnie « avaient été tués, coupés en quartiers et suspendus dans la boucherie », *Mes fe la Companya en cor que anas barrejar la ciutat de Redisco, lla hon los nostres missagers havien morts e esquarterats e posats en la carniceria a quarters* (1).

Pendant ce temps, « Bérenger de Rocafort était allé courir bien à une journée de là, en un lieu qui est dans la Mer Majeure (la Mer Noire) et qui a nom Stenia, où se font toutes les nefs, térides et galères qui se construisent en Romanie ; et il y avait à Stenia plus de deux cent cinquante lins, entre uns et autres, et les brûlèrent tous, et ils incendièrent toute la ville et toutes les maisons de campagne du pays et ils s'en retournèrent avec d'immenses prises, et ils y firent un tel butin que ce fut sans fin et sans compte », *Mentre aço se feu, En Rocafort era anat a correr be una jornada en un lloch qui es en Mar Major qui a nom Lestenayre, hon se fan totes les naus e terides et galees quis fan en Romania. E haviaki en Lestenayre mes de CL. lenys, entre uns e altres, e tots los cremaren e prengueren tots los nostres e affegaren tota la vila e els casals d'aquell lloch, e tornarensen ab gran presa, e guanyaren tan que fo sens fi* (2).

Peu de jours après, la Compagnie décida d'aller combattre les Alains et leur chef Gircon qui avaient aidé à l'assassinat de Roger de Flor et des nombreux Catalans habitant Andrinople et Constantinople. « Nous nous mîmes en tête, dit Muntaner, Rocafort, Ferran Ximenès, moi et les autres, que tout ce que nous avions fait n'était rien si nous n'allions combattre les Alains qui nous avaient tué le César. Et finalement l'accord fut pris et nous mîmes à l'instant la chose en œuvre », *Metemnos tuyt en cor En Rocafort e En Ferran Eximenis e els altres que tot quant haviem feyt no valia res si nons anavem combatre ab los Alans quins havien mort lo Cesar. E finalment lacord fo pres et de present la cosa metem en obra* (3). L'armée catalane courut sus aux Alains « sur les terres du roi des Bulgares ». Ils atteignirent l'ennemi quelques jours après, tuèrent Gircon et massacrèrent toute sa troupe.

Muntaner était resté à Gallipoli, qui était devenu le chef-lieu

(1) *Chronica*, ch. ccxxii.
(2) *Ibidem*, ch. ccxxv.
(3) *Ibidem*.

de toute l'armée, et on ne lui laissa pour toute garnison que deux mille femmes et deux cents hommes. Il y fut attaqué par les Génois ; nous verrons plus loin comment il sut défendre la ville.

❖

Alphonse III, roi d'Aragon, avait obtenu la liberté de Bérenger d'Entença qui se hâta de venir rejoindre la Compagnie à Gallipoli.

« Quand il fut arrivé à Gallipoli, dit Muntaner, je le reçus fort honorablement en homme que je devais regarder comme chef supérieur. Mais Rocafort ne voulut point, lui, le reconnaître pour chef et supérieur, et il prétendit que c'était lui-même qui était chef et devait être chef. Et le débat fut grand entre eux. Et moi, ainsi que les douze chefs du conseil de l'host nous leur recommandâmes de vivre entre eux comme frères... Mais Rocafort, en homme plein d'expérience, s'attacha tellement les almugavares que tous lui faisaient comme une garde... Rocafort était le chef le plus fameux de notre armée, de sorte que de là en avant, ils ne connurent aucun seigneur en opposition à lui », *E com fo a Galipol yo reebil molt honradament axi com aquell que devia tenir per cap e per major ; e En Rochafort nol vol reebre per cap, ans entes que ell era cap e que ell devia esser cap ; e axi aquell contrast fo gran entre amdos. E yo e aquells XII. consellers de la host adobamlos axi que tots fossin axi com frares* (1).

Durant ces dissensions, l'Infant Ferran de Majorque, fils du roi Sanche, roi de Majorque, débarqua à Gallipoli. Il apportait, dit Muntaner, « un diplôme écrit, adressé à Bérenger d'Entença, à Ferran Ximenès, à Rocafort et à moi de la part du seigneur roi de Sicile pour nous prier de recevoir le seigneur Infant Ferran pour chef et seigneur comme si c'était lui-même », *E axi lo senyor Infant vench a Galipol e poria carta an Berenguer Dentença e an Ferran Eximenis e an Rochafort e a mi de part del Senyor Rey de Sicilia que reebessem lo Senyor Infant En Ferrando per senyor axi com la sua persona* (2).

(A suivre) Pierre Vidal.

(1) *Chronica*, ch. ccxxix.
(2) *Ibidem*, ch. ccxxx.

A propos de l'Université Catalane de Perpignan

On lira avec satisfaction la belle et réconfortante lettre ci-jointe du très distingué académicien provençal, M. Emile Ripert, que le directeur de la *Revue Catalane* a reçue, il y a quelque temps, à propos de ses divers articles parus ici même, sur l'*Université de Perpignan, foyer de vie catalane.*

Marseille, le 25 avril 1920.

Monsieur l'Abbé et cher Confrère,

J'ai été très sensible à l'aimable envoi de votre brochure sur l'*Université de Perpignan*. Elle est du plus haut intérêt et j'espère bien qu'elle sera la préface de l'œuvre à réaliser et qui peut, qui *doit* être réalisée.

Quel gain pour l'esprit public dans quelques années, si vos prêtres et vos instituteurs pouvaient être initiés, par les soins d'un Institut semblable à celui que vous préconisez, à la langue, à la littérature, à l'histoire de leur pays natal !

C'est l'œuvre que je veux tâcher de réaliser en Provence, en m'appuyant sur ce qui existe, mais en le mettant au point et en le développant ; c'est l'œuvre que vous avez à créer chez vous de toutes pièces. Mais courage ! Vous ne manquez ni d'hommes, ni d'argent en Roussillon : vous pouvez espérer beaucoup.

Je parlerai de votre idée en Avignon où je vais, jeudi prochain, ouvrir le cours de littérature provençale à l'« Institut du Palais des Papes », qui se propose un but semblable à celui que vous préconisez. Marchons ainsi « la man dins la man » à la conquête des libertés locales et des moyens d'action qui nous sont nécessaires pour rendre à nos beaux pays leur gloire intellectuelle.

Soyez assuré de ma très vive sympathie et recevez, je vous prie, Monsieur l'Abbé et cher Confrère, l'expression de mes sentiments les plus distingués et tout dévoués. Emile Ripert.

Les amis de la petite patrie roussillonnaise se réjouiront avec nous du grand intérêt que témoigne à nos projets de renaissance catalane une personnalité telle que le signataire de la lettre qu'on vient de lire. Nos amis de Provence s'y intéressent de même façon, comme bien d'autres encore de toutes les régions de France, voire de l'étranger, qui nous en ont exprimé leur admiration et leur vif désir de voir notre œuvre soutenue, appuyée comme elle le mérite par les pouvoirs compétents, afin qu'elle devienne sous peu une vivante réalité. Au nom de ceux qui aiment vraiment leur patrie catalane, nous prions notre cher confrère et ami de Provence de trouver ici l'expression de notre très sympathique reconnaissance pour l'apprécié réconfort qu'il vient de nous donner une fois de plus. J. S.

DOCUMENTS HISTORIQUES

sur la Ville de Perpignan

(SUITE)

XX. Ordonnance concernant les travaux à exécuter pour obvier aux inondations de la Tet ; impût du Tall.

Après les sentences du bayle et des consuls de Perpignan, en 1335 et 1378, et les procès-verbaux relatifs au redressement de la rivière de la Tet, de nouvelles réparations s'imposaient : aussi, le 27 janvier 1440, une ordonnance était promulguée, relative aux réparations et constructions des digues nécessaires à enrayer les inondations de la rivière et au *Tall* ou impôt direct auquel étaient assujettis les différents tenanciers, riverains du fleuve.

Voici le document in extenso :

27 janvier 1440

En Pere Roure, lochtinent del molt honorable mossen Bernat Albert, cavaller, Procurador Reyal e Maestre de les Aygues en los comtats de Rossello e de Cerdanya, En Steve Mir, licenciat en decrets, jutge del Patrimoni Reyal en los dits comtats. Als honorables consols de la universitat de la vila de Perpenya e regidors de la taula comuna de cambi de la dita vila, salut e prosperitat. Com per obviar als grans e irreparables dampnatges, los quals, per diluvis d'aygues discorrents en lo fluvi de la Tet, sovin se acustumen seguir en moltes e diverses terres e possessions circumstants al dit fluvi de la Tet, sien stades ordinades e deliberades certes resclauses e altres obres e reparacions per direccio e conservacio del dit fluvi necessariament faedores, e per dar compliment e bona expedicio en aquelles, per utilitat de la cosa publica, sien stats ordinats e fets certs talls de e per les dites terres e pocessions e, per semblant, per los censes e dretes senyories de les dites terres e possessions en certes quantitats de peccunies pegadores per los possehidors e detenidors de aquelles. E per la honorable madona Anna, muller del honorable mossen Se-

guer de Perapertusa, cavaller, quondam, axi com à possehidora de moltes terres e possessions e de diverses censes e dretes senyories al dit tall tengudes e obligades, sien degudes LX lliures IIII diners, les quals, jatsie li sie stat fet manament de pagar aquelles al cullidor del dit tall, ha recusades pagar, en gran prejudici del dit tall e manifesta turbacio de les obres e reparacions damont dites ; e com la dite honorable madona Anna, segons som informats, hage acustumat reebre sobre la universitat de la dita vila decem libres de censal cascun any à XXI de janer ; e, per raho del dit censal sien degudes à la dita madona Anna decem libres per la paga de XXI dia de janer prop passat : per tant, de part del senyor rey e, per auctoritat dels officis dels quals usam, à instancia e requesta d'En Bernat Genset, obrer general de les dites obres e reparecions, e d'En Barthomeu Stapat, cullidor e reebedor de les peccunies del dit tall, à vosaltres dehim e manam expressament e de certa sciencia que com per los dits obrer e cullidor requests serets, en continent paguets e deslliurets al dit cullidor e reebedor les dites decem lliures per raho del dit tall compensadores à la dita madona Anna e deduidores per lo dit cullidor e reebedor de les desus dites LX lliures IIII diners. E aço no dilatets, com nos attesa la seleritat de les dites obres e reparacions, e, considerant lo perill que es en la triga, axi per justicia hajam desliberat que s' faça ; cobrants empero vosaltres del dit cullidor e reebedor, en lo deliurament de les dites deu lliures, apocha ab la present per cautela suficient.

Dada en Perpenya, à XXVII de janer del any de la nativitat de Nostre Senyor M. CCCC. quaranta.

Vidit Stephanus (1).

Archives des Pyrénées-Orientales, B. 254. Procuracio real, registre VII, f° 167 v°.

Henry Aragon.

(1) Cf. sur ce tall, ordonné pour les réparations de la Tet, divers autres documents de la même époque, B. 254, passim.

Le Gérant, — COMET. Imprimerie Catalane, COMET, rue de la Poste, Perpignan

14e Année. N° 167 Septembre 1920

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Organe de la Société d'Etudes Catalanes. — Cotisation : 10 fr. par an

NOTES DEL POBLE

L'home de la Primavera

El poeta qui vol flabiolejar la primavera es un infeliç, es un desgraciat. Perqué, per més que s'hí enginyi amb un vocabulari d'alló més triat, no hí reixirà á encaptivar la primavera, una noia de génit tant festiu i rialler, qu'ara canta assí seguda en la rama, alsant els braços humits de verdor, qu'ara s'enfila allà sobre una roca, lluint al sol com un vidre de porronet, i ara us desperta de matinada amb els glops del rossinyol, i ara refila nit avall, refila. El poeta qui caça la primavera es un desgraciat.

Te recorda aquell home qu'hem vist sota els Escatllars, al temps ont el presseguer treu flor? Era un home petit, humil, vestit de pellingots rossencs, qu'havíen atrapat el color i la forma d'un terroç regirat per l'aixada ; i espellifat i mal-clenxat com era, tenía les aparenços d'una rata d'herbám ó d'un simiot. Més lluny hí havía á l'estaca, á una vora de les userdes, una burra pentinada pels carts de marge i els argelacs de terra magre, coberta l'esquena d'una sarri esfilagarçada, i del mateix color rossenc que la vestidura de l'amo.

I jo t'he dit : aquella burra es la burra de l'homenot. I es tant clar que son de mateixa pasta !

El gos que seguía, el faró, tenía el pel més escampat qu'una filosa. Les tres criatures s'agermanaven, com sant Roc amb el cá, sant Antóni amb el porcell. I bé, mai ho diríes, aquell home era l'home de la Primavera, i mal que no ho volguis, no m'ho treurías del magí.

T'explicaré aquêt secret. Seguía la vora de les canals, cap al mas de l'Adroer. Aquells marges van sempre vestits de fullàm. Ja el coneixes, el caminot d'armoníes verdes i callades, ont n'hom va, les parpelles mitg-cluques, per la dolcesa que s'hí respira, i les elres, i els tendres avellaners, i els roures, i les albes emplataiades que s'hí críen. Tot allò es tant graciós que els boscassaires hí tenen respecte, com si unes mans insospitades i de clara i verda tendresa els deturessin l'eina. No hí passa persona que no s'hí trobi cor-presa ; hí murmuregen amantament unes veus delicioses, nit i día, en les forques dels brancs, en cada sospir de fulla alada. Jo el seguia, aquell caminot, pensant que l'encantada bé s'hí mostraría com ne té costúm, quan te veig allà, sota el cobert de rama fresca, un home petit, que caminava a pulidet, amb un farcell i una corda que li penjava del braç ; i á vegades semblava s'aturar per mirar la lluissor del riu, entre les mates de salit.

Aviat l'havía desconseguit, i vetaloquí que s'arrima honestament per me fer pas, palplantat en el marge, i ens acarem de cop i volta. Encare que l'haguès vist una sola vegada, i de lluny, prou que l'havía reconegut ; era l'homenot dels Escatllars. Verge María, i quina figura d'altre temps ! Bé te 'l voldría mostrar, amb sa carassa trencada de clots i rufes. El pel li eixía de les orelles i de les narius ; li puntejava á les cordes de la gargamella, com les agulles en un coixinet, li feia á cada galta un tofell moflet semblant á un niu de cardines, i del cugot li baixava una broça destenyida i repugnant en l'ample i arrodonit espatller. Era tot un matasser d'espines i forcats. Quina raresa d'home primitiu ! Petit, acossegat, aixancat á tall d'alzina, els calsots de burell li baixaven sobre les espardenyes de corda que traginava á ran d'herba ; i amb això posava prou ferm les plantes, calcigava la terra á la manera del bou, que té temps i paciencia ; i en aquella cara graciosa, tallada d'esquerdes i crelhes, sota el ram de les cilles, els ullets hí lluíen curiosament, amb la claror del ví ranci á mitg-porró.

— « I aneu pel reparo, fa ; aquí á les canals es á l'abric del ventoler ! »

I quin parlar estrany ! Rauquejava aixís com un garguinyol abscondit entre penyes. De bon principi, com l'havía deixat passar devant, no li podía seguir l'enraonament, que l'aire i la fressa

de les canals se li enduien les paraules bon punt eixíen dels llaviots ; mès, per me tornar la cortesía, me deixà el pas altre vegada, i aixís el podía oir millor, per tal que me girava ó detenia, cullint la flor de sos aforismes i advertencies.

Ensopegar un boscairol i li fer companyía, no es altre el vot del poeta quan va pels marges primaverencs ; es allavors que amb la llur colla s'hí vé a afegir la silvestre sirena de bosc, i ella murmureja més amistosa, amb la veu engorjada dels ocellets i l'imperceptible vibració de la rama. Es allavors que groguejen més amablement els cucuts senzils i clars com l'aigua de taronja, i s'anuncien les maduixetes de marge, i tot lluenteja, i tot es suavitat i placidesa i calma en l'espessa profunditat de les socalades...

Anavem pel bosc, el simiot i jo ; baldament ens haguessin seguit el faró de pel estarrufat i la sauma de la sarri esfilagarçada, tot gent de bona pasta camperola ! El nostre home — posem que se deia Galdric, i tal si li escau el nom del sant de les plujes — en Galdric m'havía encantat á primera vista. A fe que m'honorava de li fer costat. « Es ara, me deia, que s'alegraràn les merles i els rossinyols. Quan eri petit i que anava á regar, nit entrada, era un goig d'oir els rossinyolets ; tot s'estava callat, mès ells tenien el mestratge dels brancs, i feia lluna... »

I mira-assí que en Galdric s'aturava, somniant les delicades impressions de jovenesa, i en sa veu rauca i rogallosa hí posava no sé quines manyagueríes : « Feien aixís els rossinyols : chitt ! chi-itt ! chi-i-itt ! Vatúa ! Qui els seguiría ! » Per contrafer el xiuladiç, avançava la llengota á frec de llavi, entre les dents, i mentrestant, una claror resquitllava de sos ullets, una claror dolça, com dos gotes de raig de lluna. Per cert en Galdric era tot un felibre.

Avans d'arribar á les coves de la canal, allà ont tot llambrusqueja en la penombra, entre vesllums de frondositats i d'aigues mitg-assoleiades, bon recès per les lludries i les sarcetes, varem passar per la palanca que tú coneixes, mitg-coberta d'un llensolet de tuire i graber, i camí amunt, cap al sol alegre, entre bardisses !

En trobar aquells cirerers selvatges, que, essent mai cullits, deixen pel juliol tota una estesa de fruita seca á terra, en Galdric encare hí rumiava á sos ocellets. « Aviat s'enrogiràn les cireretes.

Els ocells seràn contents. Ja s'hí regalaràn, pellucant i bacarrejant amb un tirit-tirit! »

I bé, tot repensat, cal haver viscut anys i anys en el bosc per parlar aixís dels ocells, amb tal afectuosa manyaguería; cal qu'hagin estat els companys alats de totes les feines del campestre, de les hores matineres del llaurar, de la mitja-diada ensopida i brunzinadora, de la quietut tardanera, i de la nit ben entrada, quan el pagès afanyat s'acâta com una ombra per obrir l'ullal i donar l'aigua á les feixes. Pita-roig ensangrentat com la cirera, oriol que porta els paraments de la tardor en la pluma, merla impregnada amb l'aiguatge de les llates movediçes, pinsans grocs i blaus, corderelles del terroç i pardalets de roca, bosquetes lleugeres com una capsa que fa volejar el ventijol, alegres companys alats, qui us estima més que el pobre Galdric? Qui sab millor els vostres misteris, ocells de la punta d'alba, bonic sementer escampat pel cel?...

Aixís ens estavem, entornejats de poesía. Bardissa avall, sota les figueres ramudes, que tant han medrat á la fresca, encare que tot hí vingui atapeít per l'elra, el saúc i el lliga-bosc, hí rajava la font que no té nom i descapdella una aigua tant fina.

Més fina es per en Galdric la del baixador de Bola. Aquí jo li anava á l'encontre, perqué la font de les Amoretes no es més qu'un bassal; les besties de llana hí trepitgen tot entorn i els cans hí van a fer la llepada, amb un glop-glop seguit; ademés, un cap-bou que baixa de flor d'aigua, remingolant la cúa, sempre que n'hom s'hí acata, un sabater que rondineja en son mirall, una aranya de les grogues que dança i 's regira, esparverada en son teler, un bri d'herba movediç que fa descloure una bolva d'aire, color de vidre, i tal vegada, alguna salimandra que somiqueja á la fresca del veinat, tot aixó son coses ben naturals i criatures de Deu, mès que us espanten la set: Ara tú me diràs que en Galdric no era pas gaire delicat. I bé, filla, se cal deixar de tals raons. Per tant que sapiga apreciar la finor de les fonts, segura que no li desplau el ví. Quan volía que cantés les alabançes de l'aigua, vetaquí que me feu girar la conversa sobre la beguda que la fa verdejar. Parlava poc, l'home, i no trobava per cert totes les paraules volgudes, talment tinguès unes mastagueres mal empassades al clot del canyó, mès á sa manera sabía posar el cotó quan ho calía.

Ell demanava noves de l'absinta, que n'era privat de prou temps, i el problema l'atormentava : tornaría ó no á trobar absinta ? Potsefer que pensès que jo era del govern i li podia tornar resposta. I com me mirava de fit á fit, com m'escorcollava i parava orella, el bon confrare ! — Mireu, si s'ha suprimida l'absinta, serà per una raó, li deia jo, i si la raó ha valgut anys enrera, me sembla que pervaldrà més endavant. — No era un escura-tinells el bon Galdric. Mès al temps que el ví anava « cara », gran goig de ne crompar una botellota d'absinta ; i li va durar prou temps, perqué ne barrejava unes poques gotetes amb aigua, per passar el jornal. Bon Galdric, ja ho coneixia que feies penitencia i que te faltava la rajada flairosa del ví. Altre temps, la bota cantava per tothom, pel digne senyor rector com pels pobres més espallotits qui tenen la casa mitg-arruinada, penjada al cimbori del poble, amb un parral que s'hí encranca. Això era al temps de les figues seques, arrufides pel sol lleuger d'ivern en els escarramells del finestró mitg-cluc, el temps de les tartanes que pujaven camí de Cerdanya, amb els forcs d'all i ceba, i gerres d'oli, i fruita i llegúm de tot color, un temps regalat, bon Galdric, un temps beneít de vi ranci, i Deu sab si tornarà á Rosselló !

Bon home, haguès tingut una borratxa á la mà, ell hauría refilat com el rei dels ocells. I lo que xerren les fonts d'amagatotis, lo que remoreja la verda i enamorada encantada del fullàm, á l'hora del silenci més aquietat, lo que tritlloleja el rossinyol manyac, en la nit callada, quan n'hom va á regar, tot, m'ho hauría tot contat. Perqué ne ting la segurança, petit i acossegat com era, amb tot el pel corrediç i tumultuós en les rufes i barballeres de sa cara, son gec i sos calsots decaiguts, tant humil i tant primitiu, en Galdric era l'home de la Primavera.

En aquella hora, i mentres l'enraonava, no me n'havía fet càrrec, mès bon punt l'havía deixat, vora aquells cirerers selvatges ont hí tenía el conreu, no me podía sostraure de tal pensament. Malaguanyat Galdric ! Per mès que anès bosc amunt, cap á la guillera, en aquelles margenades d'albes i roures que entornejen á manera de falceta un ample mirall d'aigua estesa en la conca, no hí trobava un altre Galdric. A l'ombra d'un casot, entre olius, hí havía un home ben allargat que ni girava la cara al meu pas. Més amunt, allà ont s'apreten les muntanyes de costellàm pelat,

un altre home s'estava cap-jup, l'esquena doblegada en un clot aspre de vinya, i dos cans ajassats sobre una penya, les potes devanteres i les orelles caigudes, ni alçaven els ulls, com si fos l'estiu ben entrat i el més de la cigala. No sé quin sentiment de buidor me cor-secava, quina contrarietat m'afligía. Tot me causava un efecte de tristesa, de desencant i de no-rès ; i la cendre d'altres dies desconcertats grisejava en mon esperit. El pont de la Bau me semblava més esmolinat qu'altre temps. Çà i enllà el vent xiulava, entre penyes i rams d'alzina ; sorollejaven les aigues en la fondaria o rondinejaven, preses i magnetisades per la calma esglaiadora del gorc de l'ombra. Tot era soletat ; els olius s'enyoraven en l'aspritut de la vessant ; ni un buf, ni una ala de primavera.

Tornant pel mateix camí, ni vaig tenir gana de baixar á la font ó d'aplegar una mata fresca de cucuts. En Galdric no hí era pas més ; aquell homenot mal girbit s'havía endut la Primavera. Jo tot sol, encare que els amics m'hagin anomenat poeta, no tenía pas prou força per la fer neixer de mon cor. Malaguanyat Galdric !

Joseph-S. Pons.

1919.

Notes del Poble. Cf. *Revue Catalane*, II, 9, 226, 393 ; VI, 68, 272, 324 ; VII, 73, 321 ; VIII, 19.

Prochaines Fêtes Catalanes à Perpignan

Une imposante délégation de Catalans de Barcelone viendra à Perpignan, les 16, 17 et 18 octobre prochain, pour remettre à la municipalité de notre ville toute une bibliothèque d'ouvrages en langue catalane, d'histoire, d'archéologie, de littérature et de sciences diverses intéressant la Catalogne franco-espagnole.

Cette visite de nos amis d'Espagne sera l'occasion de grandes fêtes, que préparent en ce moment le Comité et les Commissions à ce spécialement désignés. De ce Comité font partie tous les

membres du Bureau de la Société d'Etudes Catalanes ; son Bureau a pour président M. Henry Aragon et pour vice-président M. Louis Pastre, l'un et l'autre membres de notre Société.

De généreux et nombreux dévouements se sont offerts, — sur l'appel d'un communiqué de la presse locale, — pour l'organisation de ces fêtes. Tous les présidents des Sociétés de la ville ont, en effet, assisté à la réunion préparatoire.

A l'occasion de ces fêtes, dont le programme détaillé sera annoncé par les journaux, l'*Orfeo Català* de Barcelone nous fera entendre, le dimanche 17, à la cathédrale, l'une des plus belles messes de son répertoire.

Au théâtre municipal, il y aura aussi de grandes solennités, où la langue et la littérature catalanes trouveront des interprètes de haut talent.

Nous qui avions rêvé, pour cette année même, d'une grande *fête de la Langue Catalane*, au cœur du Roussillon, nous voilà donc bien servi à souhait. Les circonstances ne pouvaient être plus favorables pour réaliser ce rêve et lui donner tout l'éclat désiré. C'est en outre sous les auspices et la bannière de *sant Galdrich*, l'insigne patron de notre province catalano-roussillonnaise, 16 octobre prochain, que s'ouvrira le cycle de ces grandes fêtes catalanes. Heureux coïncidence !

Ce faisant, ce seront encore les Catalans des deux nations voisines qui offriront aux diplomates la plus excellente des occasions de cimenter l'amitié franco-espagnole et de préparer le plus efficacement du monde la future alliance de la France et de l'Espagne. Puisse enfin, de ces prochaines fêtes, jaillir, comme un fruit mûr, l'Université Catalane de Perpignan, également tant désirée par tous les Catalans de France !

J. S.

La seigneurie et la paroisse du Soler

(SUITE)

Paroisse du Soler d'Amont

a) Ancienne église

Au début, la paroisse du Soler d'Amont n'était pas bien étendue ; elle était renfermée dans l'enceinte du château. C'est dans le *castrum* que fut construite l'église paroissiale, la belle église romane dont les ruines subsistent encore. Cette église était dédiée à saint Julien et à sainte Baselisse.

La tradition locale veut que saint Dominique ait prêché dans l'ancienne église du Soler. A l'appui de cette tradition, on pourrait alléguer la dévotion persévérante de la paroisse à saint Dominique et au Rosaire (1). Voici un document important de 1258. Bernard de Berga, évêque d'Elne et seigneur du Soler, bâtit une chapelle dans le *castrum « ad honorem Beati Dominici »* et fonde un bénéfice pour le prêtre qui doit desservir cette chapelle ; il fonde également une rente pour l'entretien d'une lampe devant la statue de saint Dominique et lègue une somme considérable pour fournir d'ornements cette chapelle, et cela, peu d'années après la mort de saint Dominique (saint Dominique est mort le 6 août 1221).

En présence de ce document, on est fondé à croire que le pieux évêque a voulu sauver de l'oubli, dans son *castrum* du Soler, un souvenir très précieux (2).

Pendant plusieurs siècles, les cérémonies religieuses de la paroisse du Soler d'Amont furent célébrées dans l'église du *castrum* par divers ecclésiastiques qui portaient le nom de curés :

1. Bernard Casanovas (1329-1333) (3).
2. Pierre Mera, 1387 (4).

(1) Voir ma brochure : *Une paroisse dominicaine en Roussillon*, 1916.
(2) Arch. des Pyr.-Or., G. 48.
(3) Alart, *Cart. rouss. ms.*, t. xiii, p. 348.
(4) Alart, *Cart. rouss. ms.*, t, A, p. 38.

pl.; 3° les noms fém. sing.; 4° les noms fém. pl.) et en plaçant en regard les noms français correspondants.

Modèle : Noms masc. sing. : el rellotge, l'horloge ;
el vent, le vent; etc.

b) En examinant cette liste, dites quelles remarques grammaticales on peut faire relativement au genre de certains de ces noms et, si possible, citez d'autres noms que vous connaissez pour les avoir entendus et qui se trouvent dans le même cas.

II. — Conjugaison catalane :

a) Ecrivez à l'infinitif les verbes catalans contenus dans le texte et faites-en une liste en ayant soin de placer en regard de chacun l'infinitif français correspondant.

b) Faites une nouvelle liste de ces verbes catalans en les classant en quatre groupes, d'après la terminaison de leur infinitif (ar, er, ir, re).

III. — Vocabulaire catalan-français et français-catalan :

a) Ecrivez par ordre alphabétique : 1° les noms catalans du texte; 2° les verbes catalans; 3° les noms français; 4° les verbes français, en ayant soin de placer toujours en regard le mot catalan ou français correspondant.

Modèle : els armaris, les armoires ;
la cambra, la chambre ; etc.

b) Ecrivez dix autres noms catalans que vous connaissez ayant une certaine analogie avec ceux du texte et faites-les précéder de leur article défini.

IV. — Composition catalane et exercices de transposition :

a) Ecrivez les phrases 5 et 6 du texte catalan comme s'il s'agissait d'une seule fée.

Commencer ainsi : Quan l'encantada penetra dins la cambra...

b) Transformer encore ces deux phrases en commençant ainsi :

Quan l'encantada penetrarà dins la cambra...

V. — Conversation catalane :

a) *Recherche de la réponse.*

Répondez en catalan et par écrit aux questions suivantes :

1. Com se diu la minyona que sab aont són les encantades ?
2. Com parla aqueixa minyona ?
3. Com són les seues mans ?
4. Que fan les encantades, la nit ?
5. Aont són les encantades quan fa dia ?

Modèle : 1. La minyona que sab aont són les encantades se diu Graciosa.

b) Recherche de la question.

Trouvez et écrivez en catalan les questions qui conviennent aux réponses suivantes :

1. La nit, les encantades són assí i allà, de cada banda.
2. Quan fa lluna, tot n'es plé.
3. Les encantades penetren dins la cambra a les palpantes.
4. Quan les encantades són dins la cambra, fan sonar el rellotge de fusta.
5. Les encantades s'envolen amb les estovalles desplegades.

Modèle : 1. Aont són les encantades, la nit ?

Comme nous le disions plus haut, cette série de questions n'est qu'une indication destinée à donner une idée du parti que l'on

1. Remarques grammaticales et exercices variés sur le texte.
2. Exercices de conjugaison catalane.
3. Exercices de vocabulaire catalan-français et français-catalan.
4. Exercices de composition catalane et de transposition.
5. Exercices de conversation catalane. Recherche de la réponse. Recherche de la question.

Pour donner une idée exacte de ce que doivent être ces derniers exercices qui nécessitent l'intervention du professeur, nous donnons ci-dessous une série-type de questions se rapportant au premier texte : Les Encantades, *de J. Sebastià Pons.*

Série-type de questions

I. Remarques grammaticales :

a) Les noms suivants : encantades, nit, cambra, rellotge, pastéra, estovalles, armaris, vent, dia, coves, montanya, sont précédés dans le texte d'un article défini qui en détermine le genre et le nombre. Faites-en une liste en les classant en quatre groupes (1° les noms masc. sing.; 2° les noms masc.

MARCHE A SUIVRE
pour l'emploi de la méthode

1. Lire attentivement le texte français pour en bien saisir le sens général.
2. Comparer les deux textes, en suivant mot par mot sur le texte catalan.
3. Essayer de traduire oralement le texte catalan en se servant le moins possible du texte français; et recommencer ce travail autant de fois qu'il le faudra pour être en état de traduire sans aucun secours.
4. Traduire par écrit le texte catalan sans avoir recours au texte français.
5. Reproduire par écrit le texte catalan en suivant mot par mot sur le texte français.
6. Lire plusieurs fois à haute voix le texte catalan avec l'aide d'une personne parlant le catalan.
7. Apprendre par cœur et réciter le texte catalan.

Cette série d'exercices ne nécessite pas l'intervention du professeur. Il n'en est pas de même de la série suivante qui constitue une suite de leçons et de devoirs dont la correction s'impose.

peut tirer de l'étude de nos doubles textes. Le professeur peut varier ces questions à l'infini et en élever plus ou moins le niveau suivant le degré d'instruction de chacun de ses élèves.

1. Les Encantades.

1. « I aont són, Graciosa, aont són les encantades ?

2. La nit, deia la minyona, parlant com un llibre, tot ho corren.

3. Són assí i allà, de cada banda.

4. Tot n'es plé, sobretot si fa lluna.

5. Penetren dins la cambra a les palpantes i fan sonar el rellotge de fusta.

6. Flairen la pastéra, despleguen les estovalles en els armaris, i, pstt ! s'envolen amb el vent.

7. Són pas totes dolentes, no.

8. Ara, el dia, són allà dalt, veus, en les coves de Mont-Tahut. »

9. I sa mà molçuda de fadrina m'ensenyava, al davant meu, la gran montanya, geperuda i rogenca, amb son front calcari, ajassada com un animalàs prehistòric.

J. Sebastia Pons.

2. La Campana plora.

1. En aquest món, hom pot neixer, viure, sufrir i morir desamparats de tothom.

LA LANGUE CATALANE

ENSEIGNÉE PAR LA

METHODE DES DOUBLES TEXTES

Cette méthode des doubles textes n'est autre chose qu'une heureuse combinaison de trois méthodes[1] faciles, attrayantes et rapides, déjà en usage dans l'enseignement des langues vivantes.

En se conformant aux indications ci-après qui constituent la marche à suivre invariable pour l'emploi de cette méthode, on parviendra en peu de temps à manier la langue catalane avec aisance et presque sans effort. On apprendra aussi à connaître la littérature remarquable de nos voisins de Catalogne et cela contribuera, nous en sommes convaincu, à accentuer davantage cette union des deux pays que dix mille volontaires catalans ont scellée de leur sang sur les champs de bataille de la grande guerre.

(1) Méthode Claude Marcel pour l'enseignement des langues étrangères avec ou sans maître.
Méthode Ten pour l'enseignement des langues étrangères dans les Berlitz-Schools.
Méthode Davin-Pastre pour l'enseignement du Français usuel dans les écoles primaires.

1. Les Fées.

1. « Et où sont-elles, Gracieuse, où sont-elles, les fées ?

2. — La nuit, disait la jeune fille, parlant comme un livre, elles courent partout.

3. Elles sont ici et là, de chaque côté.

4. Tout en est rempli, surtout s'il fait lune.

5. Elles pénètrent dans la chambre à tâtons et font sonner l'horloge de bois.

6. Elles sentent le pétrin, déplient les nappes dans les armoires, et, pstt ! s'envolent avec le vent.

7. Elles ne sont pas toutes méchantes, non.

8. Maintenant, le jour, elles sont là-haut, vois-tu, dans les grottes de Mont-Tahut. »

9. Et sa main potelée de jeune fille me montrait, devant moi, la grande montagne, bossue et rougeâtre, avec son front calcaire, accroupie comme un gros animal préhistorique.

2. La Cloche pleure.

1. En ce monde, on peut naître, vivre, souffrir et mourir abandonné de tous.

2. Mireu al vostre entorn :
3. N'hi ha que ramassen lo pá amb llàgrimes de fel;
4. que senten la buidor dintre de l'ánima i l'anyorament dins lo cor ;
5. que caminen perduts pels hi mancar una estella que guíi llurs passos,
6. una veu amorosa que'ls aconsoli en llurs desventures,
7, lo caliu d'un amor aont puguin se reviscolar i buidar llurs penes,
8. quan lo gel dels desenganys de la vida los fa tremolar de fret.
9. Desvariejats, ellos moren ;
10. de corre-cuita, una mà forastera tanca llurs ulls;
11. ningú pensa amb ells; mes, oíi ?

12. La campana plora, i els seus planys desperten dins lo poble un recort.

JOSEPH BONAFONT.

3. Paraules d'embriac.

1. Lo vi s'introdueix per mos conductes, inondant-me de nova vida riallera i enjogassada.
2. D'aqui en davant, me sembla que els angels m'aixequen en l'aire,

LOUIS PASTRE
Instituteur, Vice-Président de la Société d'Etudes catalanes.

ENSEIGNEMENT

DE LA

LANGUE CATALANE

PAR LA

Méthode des Doubles Textes

PERPIGNAN
IMPRIMERIE CATALANE J. COMET
7, Rue de la Poste
1920

DU MÊME AUTEUR

Essai d'éducation sociale à l'école, en collaboration avec M. Jules Combes, instituteur à Perpignan, in-8°, 1901.
Le Français usuel enseigné par les exercices de langage aux enfants de 3 à 6 ans, en collaboration avec M. Davin, Inspecteur primaire à Perpignan, in-12, 1904.
Le Français usuel enseigné par les Exercices de langage et de lecture aux enfants de 6 à 9 ans, en collaboration avec le même, illustrations de M. Lamaysouette, in-8°, 1905.
Le Catalan à l'école, gr. in-8°, 1907.
Llengues germanes, gr. in-8°, 1907.
La langue catalane populaire en Roussillon, gr. in-8°, 1908.
Les Prétérits catalans en Catalogne et en Roussillon, gr. in-8°, 1909.
Critique des traductions catalanes du Songe d'Athalie, gr. in-8°, 1909.
Le Français enseigné par les Exercices de traduction de textes catalans aux enfants de 9 à 15 ans, in-8°, 1911.
De l'emploi de l'hi et de els hi, gr. in-8°, 1912.
Les Catalanismes à l'école, in-8°, 1913.
Eléments de grammaire catalane, in-8°, 1913.
Le sous-dialecte bas-languedocien, in-8°, 1913.
Ramon Lull et son œuvre pédagogique, gr. in-8°, 1915.

2. Regardez autour de vous :
3. Il y en a qui gagnent le pain avec des larmes de fiel ;
4. qui sentent le vide dans l'âme et l'angoisse daus le cœur ;
5. qui cheminent égarés parce qu'il leur manque une étoile qui guide leurs pas,
6. une voix affectueuse qui les console dans leurs malheurs,
7. l'ardeur d'un amour où ils puissent se ranimer et verser leurs peines,
8. quand la glace des désillusions de la vie les fait trembler de froid.
9. Affolés, ils meurent ;
10. à la hâte, une main étrangère ferme leurs yeux ;
11. nul ne pense à eux ; mais, entendez-vous ?
12. La cloche pleure, et ses plaintes éveillent dans le village un souvenir.

3. Paroles d'ivrogne.

1. Le vin s'introduit dans mes vaisseaux, m'inondant d'une nouvelle vie agréable et folâtre.
2. A partir de ce moment, il me semble que les anges me soulèvent dans les airs,

3. i que voli, i tot volant, atravessi les regions eterèes,
4. passant pel mig de nuvols de ditxa.
5. D'aquest món, m'en vaig a l'altre, volant sempre;
6. fins el dia de l'ultima fira de Sant-Martí, vaig pujar hasta al cel
7. a fer una visita a mon patró, Sant-Galdric.
8. Quan estic fart de volejar, me sembla que descansi en un jas de roses i clavells,

9. sota l'ombra d'una parra monumental.
10. Allí venen grills, cigales, parpallols, i cardines i rossinyols,

11. refilant sinfoníes sublimes i adormint-me amb melodíes més dolces que la mel.

12. I dormi, dormi... fins acabar les celestials beatituts.

J. DE SAINT-SALVADOR.

4. El meu jardi.

1. La meua cambra té un balcó que dona a mig dia,
2. sobre un jardi aont les plantes creixen a son lliure albir,

ENSEIGNEMENT
DE LA
LANGUE CATALANE
PAR LA
MÉTHODE DES DOUBLES TEXTES

3. Raymond Squiu (1402-1406) (1).

4. Paul Daret, 1418 (2). — Le 19 octobre 1418, un contrat est passé entre les consuls et les *obrers* du Soler et « *maestre Peyre Licho del loc del bosc de Senta Maria del reaume de Franssa* », pour la fonte d'une cloche (3).

5. Gabriel Thoyr, 1423. — Il résigne son bénéfice en faveur de Fernand Roca, « sacrista eccl. Stæ Columbæ de Siurana, diœc. Gerund. (4) ».

6. Guillaume Orts, 1429.

7. Hugo Duran, 1448 (5).

8. Barthelemy Real, 1465. — Le 26 novembre 1465, nous trouvons la collation d'un bénéfice de Saint-Jacques de Perpignan par Antoine Taqui, fondé de pouvoirs de l'évêque de Spolète, commissaire apostolique, en faveur de Barthelemy Real, pourvu de la cure du Soler (6).

9. Michel Benet, 1546. — Le 5 novembre 1546, des lettres de maintenue sont expédiées en faveur de Michel Benet, chanoine de Barcelone, pourvu par autorité apostolique de la rectorie du Soler et du bénéfice de Saint-Dominique dans l'église du même lieu (7). Cette église possédait aussi une chapelle dédiée à la Sainte Vierge. Il est dit dans le testament de François Romaguera : « Relinquo capellæ intitulata Beatæ Mariæ, olim vero Sancti Jacobi, in ecclesia loci de Solerio constructæ omnes illas duas eyminas ordei de censu quas recipio et recipere consuevi in et super molendino et possessionibus quæ fuerunt hon. Raphaëlis Clenya, ut fiant per meos manumissores quœdam luminaria in dicta capella » (8). Les fidèles du Soler ont toujours eu une grande dévotion pour la Sainte Vierge et pour saint Dominique.

(1) En 1402, Pierre Thomas reçoit de l'évêque d'Elne le bénéfice fondé dans l'église du Soler par Bernard Trévila, prêtre du Soler, et Nicolas Jalabert, seigneur « *de Tanyeris* ».

(2) Alart, *Cart. rouss. ms.*, t. xviii, p. 326.

(3) Arch. des Pyr.-Or., G. 878.

(4) Arch. des Pyr.-Or., G. 878.

(5) Alart, *Cart. rouss. ms.*, t. xxi, p. 259.

(6) Arch. des Pyr.-Or., G. 514.

(7) Arch. des Pyr.-Or., G. 878.

(8) Arch. des Pyr.-Or., G. 878.

b) Nouvelle église

Vers le milieu du XVIe siècle, le château du Soler était complètement ruiné, et les revenus de la mense épiscopale ne suffisaient pas à le restaurer (1). Il fallut donc abandonner l'ancienne église du castrum. On bâtit, alors, l'église actuelle dont la première pierre fut placée le 5 juillet 1554, comme l'indique l'inscription gravée à côté de la porte d'entrée :

Pere Miquel Fabre
† a 5 de mès
de juliol 1554
ce commensa
la p^nt esgle
sia i posa la pri
mera pedra.

Il importe de remarquer que primitivement, la porte d'entrée, de l'église se trouvait à la chapelle actuelle du Christ et que le clocher fut commencé en même temps que l'église au-dessus de la sacristie : ce clocher n'a jamais été terminé.

Continuons la liste des curés :

10. Joseph Vilalba (1580-1600). — Le testament de cet ecclésiastique, rédigé en 1589, déclare formellement qu'il veut être enterré avec sa mère dans le cimetière du Soler et qu'un certain nombre de messes basses doivent être célébrées pour le repos de son âme, à savoir : huit messes de *requiem* le jour de son enterrement, huit le jour de la neuvaine, huit l'année suivante, au jour anniversaire. Le testateur ajoute : « Item per dret de superioritat y prelatuta y per tot, y qualsevols drets deix à mon R^m S. bisbe de Elna y a sa mensa episcopal dos florins » (2). Le 3 juillet 1589, un marché est conclu avec Jean-Pierre Pujol, orfèvre de Perpignan, relatif à la fabrication d'une croix d'argent pour l'église du Soler (3). Enfin, le 22 octobre 1598, une plainte est formulée

(1) Arch. des Pyr.-Or., G. 40.
(2) Arch. des Pyr.-Or., G. 878.
(3) Arch. des Pyr.-Or., G. 878.

par les consuls du Soler contre le recteur Joseph Vilalba, qui s'est approprié divers objets appartenant à la Fabrique de l'église (1).

11. Martin CLAPER (1600-1607).

(A suivre) Joseph GIBRAT.

(1) Arch. des Pyr.-Or., G. 878.

Un grand roman catalan

"L'Infante" ou Inès de Llar (1)

de Louis BERTRAND

Il n'est certainemeut pas un roussillonnais, pour si peu cultivé qu'il soit, qui n'ait lu à cette heure ce grand roman catalan de Louis Bertrand. Nous ne saurions mieux faire, pour en rendre compte, que de laisser parler un des maîtres de la pensée française. Donnons aujourd'hui la parole à Paul Bourget, de l'Académie française. Sous la rubrique *Réflexions sur le roman historique,* il a publié dans *l'Echo de Paris* du 14 juillet dernier, à propos de ce beau roman, le magistral article que nous sommes heureux de reproduire *in extenso.*

Les lecteurs de *l'Echo de Paris* n'ont pas oublié le beau roman de M. Louis Bertrand, *l'Infante,* paru en feuilleton ici même. Je voudrais en prendre texte, non point pour en donner une analyse qui serait inutile, mais pour leur soumettre quelques réflexions sur le genre dont ce livre relève : *le roman historique.*

I

Mais d'abord, y a-t-il un roman qui, en un certain sens, ne soit pas historique? Balzac disait, dans sa *Correspondance :* « On commence à reconnaître que je suis beaucoup plus un historien qu'un romancier. » C'est qu'en effet le roman de mœurs, tel qu'il l'a conçu et traité, suppose des coutumes,

(1) Un vol, chez Fayard.

un pays, une date, des lois, tous les éléments dont se fait l'histoire. Le *Ménage de Garçon* implique la Restauration, comme les *Parents Pauvres* la monarchie de Juillet. De même *l'Education Sentimentale*, de Gustave Flaubert, suppose la Révolution de 48 et le Second Empire à ses débuts. Ce qui est vrai du roman de mœurs ne l'est pas moins du roman d'analyse qui semble, par définition, plus dégagé du temps et de ses influences. Il ne l'est pas. Les maîtres du genre l'ont si bien compris qu'ils ont tous situé leurs personnages dans un moment très caractérisé. L'Amaury de *Volupté* est un jeune homme du Consulat, de cette époque d'incertitude et de reconstruction, le vrai milieu pour cette âme malade, hésitante et qui cependant veut guérir. L'Octave de la *Confession d'un Enfant du siècle* est, au contraire, un Français d'après 1815 dont la plaie intime s'avive et s'empoisonne des germes de désespoir émanés de la grande blessure nationale. Quand Mme de La Fayette voulut peindre le romanesque amour de sa Mme de Clèves, elle eut soin de placer son récit à la cour de Henri II, de ce roi sentimental que Brantôme nous montre, à quarante ans passés, « portant pour livrée », au tournoi où il devait trouver la mort, *« blanc et noir*, à cause de la belle *vefve qu'il servait »*. C'étaient les couleurs adoptées par la duchesse de Valentinois, depuis la mort de son mari, Louis de Brézé. Une étude récemment parue de Mlle Valentine Poizat sur *la Véritable Princesse de Clèves* (1) nous prouve que le choix de cette époque ne fut pas arbitraire. Très vraisemblablement, la princesse de Clèves ne fait qu'un avec la duchesse de Guise. Quoi qu'il en soit de ce petit problème d'identité, les emprunts à Brantôme, si abondants, si précis, démontrent assez avec quelle lucidité l'amie de La Rochefoucauld a vu nettement cette loi de technique littéraire : ne jamais séparer le cas individuel des conditions générales qui l'ont rendu possible. Mais n'en va-t-il pas de même du roman d'idées et même du roman à thèse ? *Candide*, c'est, avec le fantastique de quelques incidents, un chapitre de l'histoire de la Société européenne au XVIIIe siècle, et les *Misérables* évoluent si bien dans la France du XIXe que le récit de la bataille de Waterloo et le portrait du roi Louis-Philippe n'y font pas hors-d'œuvre.

Si tout roman est historique en un certain sens, pourquoi parle-t-on du roman historique comme d'un genre particulier ? Procédons de nouveau par des exemples. En regard des ouvrages dont le viens de citer les titres si divers, il suffit de mentionner des livres comme le *Waverley*, les *Puritains*, la *Prison d'Edimbourg* de Walter Scott, la *Salammbô* de Flaubert, les *Chouans* de Balzac, *la Guerre et la Paix* de Tolstoï, pour reconnaître le principe légitime de cette distinction. Marquons-le nettement. Dans ces romans-ci, le cas individuel n'est plus au premier plan ; il est subordonné aux condi-

(1) Un vol., à la *Renaissance du Livre*.

tions générales qui deviennent l'objet propre de l'étude. Quand Balzac écrit *Un Ménage de Garçon*, il fait bien, de Philippe Bridau, un *demi-solde ;* mais ce qui l'intéresse, dans le personnage et son aventure, ce n'est pas le demi-solde, c'est, dans les données qu'une telle situation implique, le drame des deux frères : Philippe et Joseph, inégalement aimés par leur mère. C'est le problème que le veuvage pose devant la mère de famille. C'est, parallèlement, la peinture de l'esclavage où le célibataire Rouget se laisse réduire par une servante-maîtresse. La portion historique du récit recule à l'arrière du tableau. Elle occupe le premier rang dans les *Chouans*, comme dans *Waverley*, comme dans *Salammbô*, comme dans *Guerre et Paix*, comme dans *l'Infante* à laquelle j'arrive et qui peut être considérée comme un type remarquable de cette forme d'art.

II

On se souvient. C'est au lendemain de l'annexion du Roussillon et de la Cerdagne à la France, dans la seconde moitié par conséquent du XVIIe siècle, que M. Louis Bertrand situe son récit. Une tragédie d'amour en est le nœud : la passion d'Inès de Llar, une jeune fille d'une des petites cités de cette marche de l'Espagne, Villefranche, pour un Français lieutenant du roi au pays récemment conquis, M. de Parlan. Les parents d'Inès, qui sont parmi les nobles du terroir, ont formé, avec leurs proches et leurs amis, un complot pour livrer la place aux Espagnols. Par terreur du danger que court celui qu'elle aime, Inès révèle ce complot et elle est la cause de l'exécution de son père, dont elle obtient la grâce, mais trop tard. Ce sanglant fantôme dressé entre les amants les sépare à jamais. Nous voici devant une anecdote comme celles que Mérimée lisait avec délices, dans le *Registre-Journal* de Pierre de Lestoile. Le romancier-historien la regarde, cette anecdote. Il la creuse et il aperçoit par delà une tragédie plus vaste, la rencontre et le conflit de deux races, de deux royaumes. Ce bourg fortifié de Villefranche ressemble à ce Saracoli dont parle Montluc, à la dernière page de ses *Commentaires*. Quelles phrases et si pathétiques, sous la plume du vieux maréchal ! « Bien souvent, il me prenait fantaisie de faire retraite, pour n'avoir pas le déplaisir d'ouïr tant de fâcheuses nouvelles et la ruine de mon pauvre pays. Il me ressouvenait toujours d'un prieuré assis dans la montagne, que j'avais vu autrefois, partie en Espagne et partie en France, nommé Saracoli. J'avais fantaisie de me retirer là en repos. J'eusse vu la France et l'Espagne en même temps. Si Dieu me prête vie encore, je ne sais ce que je ferai. » C'est en contemplant un double horizon, comme celui dont rêvait Monluc, mitoyen de la France à la fois et de l'Espagne, que l'auteur de *l'Infante* aperçut tout d'un coup la signification profonde de l'aventure d'Inès, laquelle tient trois lignes dans le guide. Le prologue où il

raconte cette soudaine révélation nous donne un document de premier ordre sur l'éveil d'un récit épique dans l'imagination d'un romancier de race. Celui-ci, par de longs corridors de rochers, par des prairies, par des sentiers en escaliers, est en train de rejoindre l'évêque de Perpignan, Mgr de Carsalade du Pont, qui l'attend, debout, contre la tour de la vieille abbaye pyrénéenne de Saint-Martin du Canigou. Les villages parmi les platanes, les châteaux sur les crêtes, les causses, les vallées se développent, à perte de vue et de rêve.

— « Mon diocèse finit là », dit l'évêque en montrant les murs infranchissables de la montagne proche. « Derrière, c'est l'Andorre, le pays d'Urgel, l'Espagne. »

— « *Mes* Espagnes !... » songe le romancier. Et comme ce *mes* est un beau cri d'artiste littéraire qui prend possession d'une terre et de ses trésors de songe ! Il considère, plus près de lui, le sombre bourg farouchement tapi sous le fort de Villefranche, et un fantôme surgit, celui de la petite patricienne passionnée dont la destinée s'est jouée là. La pâle figure aux grands yeux tristes lui apparaît derrière les meurtrières des remparts. Elle ramasse en elle toute la poésie tragique de cette cité de frontière. L'Espagne est en elle, dans cette fleur d'aristocratie éclose sur le vieil arbre enraciné ici, durant des siècles. La France aussi, puisqu'elle aime l'officier du roi, jusqu'à lui sacrifier les siens et sa patrie. L'écrivain parle tout haut sa pensée, il prononce le nom d'Inès. Et il entend l'évêque lui répondre :

— « Il *faut* que vous racontiez cette histoire. »

— « Et je sentis », dit M. Louis Bertrand, « qu'il le *fallait*, en effet. »

III

Ce verbe impératif n'est pas là pour la rhétorique. Il exprime cette *nécessité imaginative* sans laquelle toute création d'art n'est que jeu arbitraire. On a souvent accusé le roman historique d'artifice et de convention. Quand il s'impose ainsi à l'écrivain avec cette force d'obsession, il devient aussi naturel que le roman contemporain le plus personnel. Pour que cette nécessité se produise, un travail préalable de cristallisation a dû s'accomplir dans cet écrivain, dont M. Bertrand nous donne une analyse très fine. « Toutes les impressions catalanes », dit-il, « que j'accumulais depuis tant d'années, tout cela s'était ramassé autour de la figure énigmatique d'Inès de Llar ». Et il continue, lyrique : « Pays de Cerdagne et du Roussillon, terre de Notre-Dame de Vie, lourde d'opulence et de fécondité, pays des rétables dorés et des madones vêtues de brocart, pays du vin, des harnais éclatants et des gourdes de cuir, pays des muletiers et des contrebandiers... » C'est le commentaire du *mes* de tout à l'heure. Nous comprenons, à lire ces phrases et celles qui suivent, que la forte prise d'une contrée domine le conteur, que

cette contrée est une force vivante et qui veut s'exprimer par lui. Le roman historique sort, ici, de l'aspect des lieux. D'autres fois, c'est la légende orale qui le produit, non moins nécessairement. Ainsi pour les récits de Scott, ainsi pour ce chef-d'œuvre de Barbey d'Aurevilly, le *Chevalier Des Touches.* D'autres fois encore, c'est un texte ancien : « Je venais de lire un assez grand nombre de mémoires et de pamphlets relatifs à la fin du XVIe siècle. J'ai voulu faire un extrait de mes lectures, et cet extrait, le voici. » Mérimée nous présente en ces termes sa *Chronique du règne de Charles IX.* Leur froideur voulue est démentie aussitôt par le frémissement avec lequel il recopie une note de son cher Lestoile sur une demoiselle de Châteauneuf qui, amoureuse de son mari et le trouvant avec une maîtresse, « le tua virilement de ses propres mains ». Non. Cette *Chronique de Charles IX* n'est pas un extrait de lectures savantes. Elle est, comme tous les romans historiques vraiment dignes de ce nom, une *hallucination copiée.*

IV

La valeur représentative de cette hallucination fait le plus ou moins de valeur de cette sorte de romans. Si les *Waverley* et les *Redgauntlet* du jacobite Scott sont des livres de tout premier ordre, la raison en est qu'ils font revivre avec un relief singulier, et l'Ecosse du XVIIIe siècle, et l'aventure du Prétendant. Pareillement le Des Touches de d'Aurevilly éclaire d'un jour saisissant la Chouannerie normande et l'équipée de l'héroïque et malheureux Fotté. Pareillement encore, *l'Infante,* par-dessus et par-delà le heurt des soldats de Louis XIV et des gentillâtres du Roussillon, évoque pour nous, je l'ai dit plus haut, la France et l'Espagne, en face l'une de l'autre. Le récit des amours d'Inès de Llar et du lieutenant du roi court, à travers le livre, comme un fil d'or à travers l'étoffe, mais l'étoffe, — si je peux employer cette métaphore, — la trame même du roman, c'est l'époque tout entière qui la fournit. Le livre fermé, toutes sortes d'idées s'élèvent dans votre pensée. Vous vous rendez compte que ce petit coin de frontière a comme affronté deux variétés du type latin, toutes voisines et cependant irréductibles l'une à l'autre. Les portraits de ces nobles Roussillonnais conspirant contre les *gavaches* s'animent pour vous dans ces petites salles tapissées d'*azulejos,* dont le romancier dénombre tous les meubles, tous les ustensiles, toutes les armes. Leur expression prudente et taciturne, défiante jusqu'à en être sournoise, passionnée jusqu'à en être illuminée, contraste, non moins que leurs costumes et leurs coutumes, avec les physionomies gaies et les allures libres des garnisaires français qui campent dans ces mêmes vergers, sous ces mêmes cyprès arrosés d'eaux courantes. Quel contraste encore que le fastueux et lumineux Versailles, où Inès vient implorer la grâce de son père, et le sombre Escurial où son frère François va demander, lui, la permission d'attaquer les soldats de M. de Parlan !

De ces oppositions de caractère et de décors, le romancier ne tire pas de conclusion. Il ne prétend rien vous démontrer. Il n'est pas un romancier à thèse. Mais un involontaire enseignement émane de ces pages, tour à tour pittoresques et ardentes, fortement chargées de couleur et délicatement nuancées. Le rôle que joue la France au XVIIe siècle — déjà magnétique de rayonnement heureux — et celui de l'Espagne vous sont rendus perceptibles. Perceptible, la différence des deux génies. Le romancier ne vous a parlé ni de Cervantès, ni de Caldéron, ni de Vélasquez, et, après l'avoir lu, vous sentez mieux en quoi réside l'originalité nationale de ces artistes si locaux et à quel degré ceux des nôtres qui semblent avoir subi l'influence venue *tra los montes*, le grand Corneille, par exemple, en diffèrent et pourquoi. C'est la force du beau roman historique qu'il se dépasse ainsi lui-même, qu'il fournisse prétexte à des interprétations à côté qui vont très avant dans les profondeurs du passé, et *l'Infante* est un très beau roman historique. Il se raccorde vigoureusement à la puissante enquête menée par son auteur sur la Latinité, autour de la Méditerranée, de ce lac sacré aux bords duquel s'est formée la seule civilisation dont nous puissions être. Mieux la comprendre, c'est mieux la défendre. M. Louis Bertrand est un des meilleurs ouvriers de cette tâche. En est-il une qui soit plus française ?

Paul Bourget,
de l'Académie française.

COURS DE LANGUE CATALANE

par correspondance

permettant d'étudier seul, chez soi et à temps perdu, la langue et la littérature catalanes

Pour répondre au désir souvent exprimé par un certain nombre de lecteurs qui ne peuvent se déranger pour assister à un cours public, mais qui cependant seraient heureux, si on leur en fournissait les moyens, d'étudier seuls, chez eux et à temps perdu, la langue et la littérature catalanes, la *Revue Catalane* commence aujourd'hui, hors texte, une publication que nous recommandons à tous nos amis.

Les personnes qui désirent se faire inscrire pour ce cours sont priées de le faire dès aujourd'hui. Tous les renseignements nécessaires leur seront adressés aussitôt. Joindre un timbre pour la réponse.

Le Gérant, — COMET. Imprimerie Catalane, COMET, rue de la Poste, Perpignan

14e Année. N° 168 Octobre 1920

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Organe de la Société d'Etudes Catalanes. — Cotisation : 10 fr. par an

Ecoles et Concours de Danses et de Chansons Catalanes

Cet été dernier, la ville de Pézenas, dans l'Hérault, a inscrit au programme de ses fêtes ses traditionnels « concours de *tambourins* » depuis longtemps interrompus. A ce sujet, un professionnel du régionalisme, M. Claude Peyras, a écrit dans *l'Eclair* de Montpellier :

Voilà un événement qui devrait avoir, pour notre région, une importance au moins égale à celle qu'on accorda, pour le pays tout entier, au rétablissement du « Tour de France cycliste », par exemple, ou des grands « matches » de football.

Nous ne sommes pas exclusifs, ni ennemis de la nouveauté. Notre jeunesse, de tout temps destinée aux exercices de plein air par la douceur de notre climat, a eu vite fait d'adopter les « sports » qui nous sont venus de la brumeuse Angleterre. Même certaines équipes de Roussillon et de Languedoc ont su se classer parmi les premières compagnies sportives de France.

Mais sachons conserver notre personnalité.

Sur les ruines de leurs villages, à côté des masures de tôle et de bois, nos concitoyens de l'Artois et de la Picardie ont recommencé à tirer à l'arc, le dimanche. Sans négliger la bicyclette, ni le ballon rond ou ovale, ni le tennis, nous pouvons être « sportifs » autant qu'il le faut en pratiquant nos jeux traditionnels.

Nos grand'mères, il est vrai, se complurent à certaines danses exotiques, telles que la valse germanique, la slave masourke et la polka, encore en usage dans nos pays ; mais elles gardaient aussi, dans leurs fêtes votives, une bonne place aux danses de chez

nous. Ces danses du terroir, ne les laissons pas nous-mêmes périmer.

Regardez au programme de ces fêtes que l'été de 1920 a ramenées, après six ans d'interruption, dans nos villages et dans les quartiers de nos villes : on fait appel aux danseurs des « treilles » de Montpellier ou de Valros ; aux farandoleurs de Générac ou de la Grand'Combe. La Salvetat annonce qu'on terminera les réjouissances par le « butoban », danse locale, et *Banyuls se réjouit de ressusciter, par ces temps de tango, l'antique et si gracieux « ball des rosières »*.

Nous lisons d'autre part, dans *l'Action Régionaliste* de juin 1920, sous la plume de M. L. de Nussac, à propos des danses limousines.

La compagnie musicale les Chanteurs limousins de Paris, que préside M. Jean Clément, se donnait déjà pour tâche la rénovation artistique des airs et chansons du pays natal ; elle ajoute désormais à aon programme une *école de danses locales*, à la suite de curieuses circonstances.

Les dames limousines et marchoises de Paris faisaient donner, le 25 avril dernier, par les jeunes filles de leur patronage, une matinée récréative au Cercle du Luxembourg. Au public mondain qu'elles mêlaient à leur clientèle populaire, elles voulurent montrer la valeur esthétique de la chorégraphie traditionniste pour l'opposer aux danses exotiques en vogue, stigmatisées par l'Episcopat. Pour cette démonstration, on avait demandé à la compagnie de M. Jean Clément des volontaires qui connussent la *bourrée*, la danse caractéristique du Limousin et de tout le Plateau central. Quatre couples s'étaient offerts, les jeunes filles portant le *barbichet*, l'élégante coiffe limousine. Mais, comme chacun des danseurs connaissait une variété de bourrée, ils durent s'accorder pour composer un spectacle du plus heureux effet. Un vielleur de talent, le compositeur Léon Branchet, accompagna de son instrument la vaillante troupe. Le succès fut tel que l'expérience fut renouvelée, le 9 mai, à la fête des Chanteurs limousins et, le 13 mai, à un concert de l'Association corrézienne.

L'élan est donné et, sur la demande générale, des cours de *danses limousines* s'ouvriront à la rentrée d'octobre, non seulement pour les Chanteurs limousins, mais pour les gens du monde séduits par notre art traditionnel. Une active propagande s'organise dans les salons. On peut, d'ores et déjà, pour l'inscription aux cours, s'adresser à M. Jean Clément, 25, rue Friant.

Les exemples précités sont fort suggestifs. Nous pensons, nous qui sommes pour le maintien intégral de la tradition, que l'on pourrait utilement créer à Perpignan un foyer de nos traditions locales par le moyen d'une *Ecole de danses catalanes*.

On connaît la spirituelle boutade de Mme Jules Pams, au concert qui lui fut donné le 29 août dernier, à Banyuls-sur-mer et à Port-Vendres, à l'ancien Ministre de l'Intérieur, M. Jules Pams, et à M. Emmanuel Brousse, notre actuel Sous-Secrétaire d'Etat aux Finances. Les *Pabordes* et *Pabordesses* du Rosaire de ces deux villes firent à ces hautes personnalités roussillonnaises l'agréable surprise de danser, en leur présence, le traditionnel *ball de les Pabordesses.* Mme Jules Pams trouva si bien cette vieille danse catalane qu'elle ne put s'empêcher de s'écrier : *« C'est tout de même mieux que le tango. »* Evidemment. Mais la leçon, venant de si haut, sera-t-elle comprise ? C'est à désirer. Il n'en ressort davantage que, pour mieux vulgariser le goût de ces sortes de danses locales, trop délaissées, les dames de la société devraient être les premières à en ramener le retour en Roussillon, par les moyens qu'ont adoptés les dames limousines et marchoises de Paris à l'égard des anciennes danses de leur pays.

Quoi de plus pittoresque, de plus caractéristique, de plus inoffensif que le *contrepas*, le *ball de ramallet*, le *ball de les Pabordesses*, etc., qui constituaient autrefois le « clou » de toutes nos fêtes catalanes ! Avec bonheur nous en saluons aujourd'hui l'heureuse rénovation en beaucoup de nos villages roussillonnais ! N'oublions pas leurs accessoires nécessaires : l'élégante coiffe catalane des danseuses, les anciens airs et instruments, y compris le tambourin, de nos si pittoresques *coblas*, ni non plus les bonnes chansons du pays : *lo Pardal, la Bepa, Montanyes Regalades*, etc. De timides essais ont été faits pour nous ramener le retour de ces belles traditions d'antan. Espérons qu'elles se propageront avec plus d'activité là où elles ne sont qu'à l'état de simple souvenir, à l'occasion surtout de toutes nos fêtes locales. Non, rien ne vaudrait, pour stimuler les ardeurs de tous, comme l'établissement, à Perpignan, d'une école de danses et de chansons catalanes, sur le modèle de celle que nous venons d'indiquer. A quand la première inscription, la première représentation et le premier concours dans notre grande cité pyrénéenne ? Sera-ce pour la prochaine « Saint-Martin » ? Ce serait si moral, si réjouissant, si exquis pour tous les âges et pour toutes les classes de la société !

Axi sigui, donchs !

En Pere de Malloles.

La Lletania dels Rosers [1]

Té la nit clarors d'argent
brufada de rou de lluna.
y porta un vel esplendent
a damunt la vesta bruna.

El cel de maig safirí,
puntejat de pedreria,
sembla un dosser de satí
per a un bell Mes de Maria.

Ara fan oració,
a dins els jardins, les roses,
qui, plenes d'emocio,
de prima nit s'han descloses.

Amb un bri de llum subtil
la lluna les ha engarçades
formant un collar gentil
tot de gemmes irisades.

Y l'aigo, sonorament,
brollant dins eures y molsa,
com un orgue, el prech fervent
de les fllors rima amb veu dolça.

Com ara, enjoyats rosers,
vostres flayroses tanyades
exhalen, com a encensers,
les essencies més preades?

Tal volta dins el cel clar,
als nostres ulls amagada,
la Verge surt a guaytar
vostra florida embaumada?

La Verge de cabells d'or
y de mirada serena,
Regina del nostre cor,
de beutat y gràcia plena!

Concentrat mon esperit,
de les flors sent la pregària
que, per l'espay infinit,
puja a l'hora solitària.

Cada rosa de satí,
per on la brisa llenega,
és un llavi purpurí
o un llavi exàngüe qui prega.

Ofrenant la vermellor
diuen les roses cruentes:
« Dels Màrtirs duhim la color,
son llurs ferides roentes.

Quan, en bull d'amor y fe,
llur sang l'arena enrogia;
Senyora! feu-nos mercè
de vostra mirada pia. »

Amb vestidura de llí,
tremoloses de puresa,
les roses blanques, cap cli',
aixi preguen amb dolcesa:

« Regina dels Serafins,
Espill que ja may s'entela,
vullau que els nostres destins
sien, amb flayrosa estela,

(1) Cette poésie a obtenu la Violette d'argent aux Jeux Floraux de 1920.

Dels vostres peus lilials
senyalar cada petjada
suan, pels grahons eternals,
pujau blanca y coronada. »

Una espurna en cada flor
el roser groc irradia,
irradia llambreigs d'or
sobre règia sederia,

dient : « D'aquesta color
és la túnica brodada
de los Angels del Senyor,
vostres patges, Reyna amada. »

Dins roses d'obscur matís
l'ull profetal s'hi congria,
l'ull pregon amb tot l'encís
del qui l'avenir destria.

Les Heroïnes cantant
de la Sagrada Escriptura
van eixes flors evocant
de Maria la figura.

Y al clar de lluna esplendent
ressona la melodia
dels rosers que, lentament,
entonen la lletania.

Cada prech una color,
cada color una rosa,
cada rosa un pom d'olor
formant la sagrada glosa

que s'enlayra, cel endins,
repetint les meravelles
de Maria, pels camins
que il·luminen les estrelles.

Josep Tous y Marots.

Nouveau succès

Nous avons reçu de Barcelone une très agréable nouvelle, toute à l'honneur de notre jeune poète perpignanais, M. Charles Grando, aussi bien que de notre Société d'Etudes Catalanes, dont il est l'un des meilleurs membres.

On se souvient que déjà, il y a quelques années, l'*Institut d'Estudis Catalans* avait gratifié l'un de ses travaux d'un prix de 300 pessetas. Voici que, tout récemment, les *Veus de la Terra* de M. Grando viennent de remporter le *Prix de l'Alcalde de Barcelone* au Jeux Floraux de l'Ateneu du 2e District. De ce nouveau succès, on ne peut plus mérité, les catalans et catalanisants du Roussillon seront certainement unanimes à féliciter avec nous le sympathique et distingué lauréat. Espérons que M. Charles Grando ne s'endormira pas sur de tels lauriers et que, sous peu, nous aurons le plaisir de lui voter encore d'autres félicitations.

Chroniqueurs et Historiens Catalans

des XIIIe & XIVe siècles

(*SUITE*)

L'arrivée de l'Infant ne put réunir les esprits. Bérenger d'Entença et Ferran Ximenès reconnurent l'autorité de l'Infant, mais Rocafort et ses almugavares refusèrent de s'y soumettre. Alors on pria l'Infant de se porter comme conciliateur et de préparer le départ de Gallipoli, qu'on avait complètement épuisé, pour aller chercher des lieux mieux approvisionnés. « Il est bien vrai, dit Muntaner, que nous avions séjourné au cap de Gallipoli et dans cette contrée pendant sept ans depuis la mort du César ; nous y avions vécu pendant cinq ans à bouche-que-veux-tu, et en même temps nous avions dévasté toute la contrée à dix journées à la ronde, et nous avions détruit les habitants, si bien qu'on ne pouvait plus rien y cueillir ; il fallait donc forcément abandonner ce pays-là », *Ara es veritat que nos haviem estat al cap de Galipol e en aquella encontrada* VII. *anys despuix que Cesar fo mort, e haviembi viscut* V. *anys de renadiu, e axi mateix haviem desabitada tota aquella encontrada* X. *jornades de totes parts, que haviem tota la gent consumada si que res no si cullia, perque convenia per força que desemparessem aquell pays* (1).

C'est une lecture qui a tout l'intérêt d'un roman de Chevalerie que celle du fragment de sa *Chronique* dans lequel Muntaner décrit la migration des Catalans de Gallipoli à Christopolis et au cap Kassandria, leur hivernage sur ce cap, leur marche à travers la Macédoine jusqu'au pied de l'Olympe et de l'Ossa, et, de là, à travers les délicieuses vallées de la Thessalie, jusqu'à leur arrivée dans le duché d'Athènes où ils livrèrent bataille au duc Gauthier de Brienne qui fut tué ainsi qu'un grand nombre de chevaliers français, et, enfin, leur prise de possession du duché. Ces récits procèdent de témoins oculaires, car Muntaner avait quitté ses compatriotes presque en sortant de Gallipoli ; c'était lui, en effet,

(1) *Chronica*, ch. CCXXXI.

qui, pendant que les autres se faisaient voie par terre, était chargé de l'escorte de mer. Avant de partir, il devait démolir et incendier le château de Gallipoli, le château de Maditos et tous les villages qui restaient debout dans la presqu'île. Sa commission exécutée avec décision et intelligence, Muntaner quitta Gallipoli et arriva à l'île de Thassos, où l'historien grec Thucydide avait jadis vécu pendant plusieurs années.

Ce même jour arrivait dans l'île l'Infant Ferran de Majorque, qui avait quitté l'armée catalane à la suite des intrigues de Rocafort, persistant à ne pas reconnaître son autorité, et de la mort de Bérenger d'Entença, tué par les almugavares dans un combat fratricide entre les bandes des deux chefs catalans. Muntaner résolut de quitter la *Companya* et de ne point se séparer de l'Infant, représentant de la maison d'Aragon. Mais il n'était pas homme à le faire sans avoir pris ses précautions pour la défense de ceux dont les intérêts lui étaient confiés. Il pria donc l'Infant de l'attendre quelques jours à Thassos, où il recommanda à son ami Zaccaria de le bien traiter, puis il se rendit à l'armée et, là, il fit donner garantie à tous ceux qui n'étaient pas du parti dominant et les fit accompagner en lieu sûr en leur donnant chariots et barques pour eux et leurs effets ; puis il convoqua toute l'armée : *E en presencia de tuyt yols reti lo sagell de la communitat que yo tenia, e tots los libres, els lexe los escrivans e pres comiat de tuyt ; e pregaren me que nom partis dells, e sobre tots los Turchs e els Turcoples qui vengren a mi plorant, pregant me que nols desemparas, quells feyen compte de mi axi com de pare. E per veritat que ells nom appellaven mas lo Cata, que vol aytant dir en Turquesch com pare ; si quen veritat a mim pres major enyorament dells que de neguns, per ço com en mon poder eren entrats e tota hora havien hauda major fe en mi quen hom de la host dels Chrestians* (1). » Sourd à toutes ces prières, il appela tous les chefs, leur reprocha hautement l'indignité de leur conduite et « leur dit que pour rien au monde il ne consentirait à rester avec eux, ne pouvant faillir en sa foi au seigneur Infant, qui était son seigneur », *E yo dix los que per res no podia romandre, que yo no podia fallir al senyor Infant qui era mon Senyor* (2).

(1) *Chronica*, ch. CCXXXIII.
(2) *Ibidem*.

Après avoir pris congé selon toutes les formes et avoir laissé ses amis dans ce pays tout neuf à exploiter, Muntaner vint rejoindre l'infant à Thassos, et tous deux passèrent au port d'Armiro, sur la côte thessalienne. Muntaner montait la meilleure galère après celle de l'Infant. D'Armiro, la petite flotte s'en vint à la petite île de Skopélos, puis elle mit le cap sur la grande île de Négrepont, l'antique Eubée, où les Vénitiens étaient les maîtres. Malgré les instances de tous, l'Infant s'obstina à vouloir aborder dans la cité même de Négrepont, l'antique Chalcis, capitale de l'île. « A la male heure nous prîmes cette route, dit Muntaner, et nous nous mîmes la corde au cou de notre pleine science », *E axi a la mala hora nos faem aquella via, e ns metem la corda al coyll havent vista nostra* (1).

Et ici Muntaner observe que « c'est toujours grand danger de marcher avec fils de roi quand ils sont jeunes, car ils se trouvent de si bon sang qu'ils ne peuvent se persuader que pour rien au monde aucun homme doive leur faire de la peine ».

Pour le malheur de l'Infant et de ses compagnons, le hasard voulut qu'il se trouvât également de passage à Négrepont un autre grand seigneur qui leur était absolument hostile. C'était noble homme Thibaut de Chepoy, ancien grand maître des arbalétriers du roi Philippe le Bel, maintenant passé au service du frère de celui-ci, très haut et puissant Charles de Valois, empereur titulaire de Constantinople, ce prince qui, après avoir espéré successivement être roi d'Aragon, puis de Sicile, puis empereur d'Orient, ne fut définitivement, comme le dit Muntaner, que « roi du vent ».

Thibaut avait été, par Charles, dépêché en Orient à la tête d'une flotte vénitienne pour chercher à préparer les voies à cette revendication de l'Empire de Bysance auquel Valois prétendait du chef de sa femme, la dernière des Courtenay, l'impératrice titulaire Catherine, fille de l'empereur Philippe de Courtenay-Constantinople. Thibaut avait comme principale et presque capitale instruction de rejoindre la célèbre Compagnie catalane et de s'aboucher avec elle pour rechercher à tout prix son amitié et tenter de l'embaucher au service de Charles de Valois. L'Infant

(1) *Chronica*, ch. ccxxxv.

8. La mar

1. Que era aquella ratlla de llum, llarga i feridora, que mig-partia travesserament el cel i la terra ?

2. El pastor ho digué amb una paraula mágica : « La mar. »

3. La Mila va tombarse, com fiblada.

4. Que alló era la mar, el quelcom imponderable de que havia sentit a parlar tantes vegades ?

5. Parpejá repetidament, fent una gran neteja de ses cornies ;

6. desprès torná a mirar, esbatanats els parpres, fixes les ninetes,

7. resistint heroicament al guspirejant pampallugueig encegador.

8. La mar ! la cosa mai vista !...

9. La mar gran dels peixos, dels naufragis, de les serenes, de les grotes virolades !...

Victor Catala.

9. Miseta

1. Anava vestida d'unes faldilles de sarguill raspat, d'un cos del mateix troç i d'un mocadonet de cotonada.

2. Als peus, en tots temps, hi portava esclops ferrats,

3. et que je vole, et qu'en volant, je traverse les régions éthérées,

4. passant au milieu de nuages de bonheur.

5. De ce monde, je m'en vais dans l'autre, toujours volant ;

6. à tel point que le jour de l'ultime fête de Saint-Martin, je montai jusqu'au ciel

7. pour faire une visite à mon patron, Saint Gaudérique.

8. Quand je suis fatigué de voltiger, il me semble que je me délasse sur un lit de roses et d'œillets,

9. à l'ombre d'une treille monumentale.

10. Là viennent des grillons, des cigales, des papillons, et des chardonnerets, et des rossignols,

11. gazouillant des symphonies sublimes et m'endormant avec des mélodies plus douces que le miel.

12. Et je dors, je dors... jusqu'à ce que soient achevées les célestes béatitudes.

4. Mon jardin.

1. Ma chambre a un balcon qui donne au midi,

2. sur un jardin où les plantes croissent à leur libre choix,

3. ufanosament, primitivament, sens passar la crudel tortura de les mans del jardiner ;
4. un jardí plé d'esquisides roses, blanques, grogues, carmesines,
5. i d'uns estranys llirs de color de foc,
6. que baden amb voluptat l'esplendor de son calze
7. a totes les papellones envellutades
8. que aletegen vora d'ells.

Victor Catala.

5. Les meravelles del món

1. Quan jo bado el balcó, la meua cambra es posa a riure amb uns grans alegrois de donzella casadora ;
2. és que pel trau franquejat se n'hi entren adins totes les meravelles del món forá :
3. la resplendor blava del cel, la resplendor verda de les plantes, la resplendor daurada del sol...
4. les flaires embriagadores de les flors, la xiuladiça dels aucells,
5. les cantories de les noies que remenden la xarxa en l'estenedor,
6. el rés suau del brollador invisible,
7. comme pour lier et saisir la France de même qu'un poulpe monstrueux saisit sa proie.

7. La petite vieille

1. C'était une petite vieille d'environ soixante-quinze ans, à quelques mois près, toute blanche, naturellement, et un peu faible des genoux que les douleurs commençaient à raidir,
2. mais encore assez grassette de la figure, rondelette de corps et surtout dotée d'une langue si déliée
3. que, sans crainte de mentir, on pouvait dire que la sage-femme ne lui avait pas volé les cinq sous.
4. Vêtue d'une robe de grosse laine, d'un mouchoir noir et d'un capuchon de laine blanche,
5. elle s'en allait clopin-clopant, un petit bâton à la main droite, un chapelet à la gauche,
6. à une petite vigne quelle possédait, pour y cueillir un bouquet de fleurs sauvages
7. qu'elle voulait porter à la Vierge du Rosaire.

7. com pera lligar i engrapar la França, lo mateix que un calamar monstruós engrapa sa presa.

Jacinto Verdaguer.

7. La velleta

1. Era una velleta d'uns setanta cinc anys, un mes ençá, un mes enllá, tota cabellblanca, això si, i un xic flaca dels genolls que les dolors començaven d'enravanar,

2. mes encara prou grasseta de cara, rodoneta de cos i sobretot firada d'una llengua tan deslligada

3. que, sense cap por de mentir, se podia dir que la llevadora li havia pas robat els cinc sous.

4. Vestida d'una roba de sarguill, d'un mocador negre i d'un caputxó de llana blanca,

5. Se 'n anava xano-xano, un bastonet a la má dreta, un rosari a l'esquerra,

6. cap a una vinyeta que tenia, per hi cullir un ramell de flors salvatges

7. que volia portar a la Mare de Deu del Roser.

Etienne Caseponce.

3. vigoureusement, primitivement, sans subir la cruelle torture des mains du jardinier ;

4. un jardin plein d'exquises roses, blanches, jaunes, cramoisies,

5. et d'étranges lys couleur de feu,

6. qui entr'ouvrent avec volupté la splendeur de leur calice

7. à tous les papillons veloutés

8. qui voltigent auprès d'eux.

5. Les merveilles du monde

1. Quand j'entr'ouvre le balcon, ma chambre se met à rire avec de grandes joies folâtres de jeune fille à marier ;

2. c'est que par l'ouverture libre pénètrent au dedans toutes les merveilles du monde extérieur :

3. le resplendissement bleu du ciel, le resplendissement vert des plantes, le resplendissement doré du soleil...

4. les senteurs enivrantes des fleurs, le gazouillement des oiseaux,

5. les chœurs des jeunes filles qui réparent les filets de pêche à l'étendoir,

6. le bruissement suave de la source invisible,

7. el frisament amoros de la marinada que passa en mig de les fulles,

8. la remor lleugera i melancólica de les onades

9. que peten mansadament damunt la sorra tebia de la platja.

Victor Catala.

6. Sortint de Paris

1. Desde una finestra del tren que, per la via de Lyon, fuig com arrocegat per un mal esperit, contemplo, ben segur per darrera vegada, aquesta gran ciutat que s'allunya i que tot allunyant-se sembla més gran.

2. Estona ha que som fora de les explanades, jardins i *boulevards* de vora el Sena ;

3. estona ha que en fugim en ales del vapor ;

4. mes sempre tenim un de sos interminables carrers a cada banda de tren, que son com empenyats en no deixar-nos sortir de la ciutat :

5. fugim de son cor, mes no hem pogut sortir encara de sos braços,

6. que s'extenen per la plana a travers de rius i serres,

7. le frémissement amoureux du vent marin qui passe dans le feuillage,

8. la rumeur légère et mélancolique des vagues

9. qui claquent doucement sur le sable tiéde de la plage.

6. En sortant de Paris

1. D'une portière du train qui, par la voie de Lyon, fuit comme traîné par un mauvais esprit, je contemple, sûrement pour la dernière fois, cette grande ville qui s'éloigne et qui en s'éloignant semble plus grande.

2. Il y a un bon moment que nous sommes hors des esplanades, jardins et boulevards bordant la Seine ;

3. il y a un bon moment que nous nous en éloignons sur les ailes de la vapeur ;

4. mais nous avons toujours une de ses interminables rues de chaque côté du train, qui sont comme obstinées à ne pas nous laisser sortir de la ville :

5. nous nous éloignons de son cœur, mais nous n'avons pu encore sortir de ses bras,

6. qui s'étendent par la plaine à travers les rivières et les collines,

et Muntaner se trouvaient dans une fâcheuse situation. Chepoy les invita à descendre à terre, mais à peine eurent-ils débarqué que l'Infant fut saisi et enfermé au château de Saint-Omer, dans la ville de Thèbes ; quant à Muntaner, il fut complètement pillé de tout, et Chepoy crut le frapper plus cruellement en le conduisant à la grande Compagnie catalane, car il pensait qu'il y serait fort mal reçu, attendu que le bruit courait que Muntaner avait emporté une bonne partie du trésor de l'armée ; mais cette pensée de vengeance fut une occasion de triomphe pour Muntaner.

En effet, il fut reçu à bras ouverts par tous, principalement par Rocafort, devenu le chef unique de la Compagnie catalane. Toutefois, Rocafort, voyant qu'il s'était aliéné les maisons de Sicile, d'Aragon et de Majorque, ainsi que toute la Catalogne, résolut de se rapprocher de messire Charles de France et, à son grand dam, fit reconnaître par serment pour capitaine de toute la Compagnie Thibaut de Chepoy *au nom de messire Charles de France* (1).

Thibaut de Chepoy donna la liberté à Muntaner, le suppliant de rester à Kassandria, où était réunie la Compagnie, et de s'entendre avec lui et l'intraitable Rocafort. En vain les Turcs et les Turkopoules joignirent leurs prières à celles de l'envoyé de Charles de Valois. Muntaner leur répondit que pour rien au monde il ne le ferait, *e yo dix que per res nou faria* (2). Il put regagner Négrepont sur une des galères vénitiennes et les capitaines de cette flotte, afin d'exécuter les ordres que leur avait donnés Chepoy, firent publier à son de trompe, par le baile de Venise et les seigneurs *tierciers* d'Eubée, « que tout homme qui avait en quoi que ce soit du bien de Muntaner eût à le lui rendre sous peine de corps et de biens ». Mais, en fin de compte, personne ne lui restitua rien. Alors Muntaner put aller à Thèbes prendre congé de l'Infant et obtenir qu'on le traitât avec honneur. « Je pris, dit-il, congé du seigneur Infant avec grande douleur, car peu s'en fallut que le cœur ne s'en brisât », *puys com hagui estat dos jorns, pres comiat dell ab gran dolor, que per poch lo cor nom esclata.* Il prit à part le cuisinier du prince et lui fit jurer sur l'Evangile qu'il se laisserait plutôt couper la tête que de souf-

(1) *Chronica*, ch. CCXXXVI.
(2) *Ibidem*.

frir qu'il arrivât malheur à l'Infant pour avoir mangé d'aucuns mets préparés par lui (1).

Revenu à Négrepont, Muntaner s'embarqua pour aller en Sicile. Il débarqua à Messine et alla aussitôt voir le roi dans sa maison de plaisance de Castro-Nuovo et passa plusieurs jours avec lui à s'occuper des affaires de l'Infant. Il songea ensuite aux siennes et demanda la permission de se rendre en Catalogne pour y épouser sa femme, avec laquelle il avait été fiancé sept ans auparavant, lorsqu'elle était enfant, en la cité de Valence. Mais le roi de Sicile préféra d'abord l'envoyer défendre contre les Maures ses îles de Djerbi et de Querquena sur les côtes d'Afrique. « Il n'est personne en tout notre royaume, lui dit Frédéric, qui puisse nous donner là-dessus aussi bonne assistance que vous ; et cela pour bien des raisons : d'abord, surtout, parce que vous avez plus vu de guerres qu'homme qui soit en notre royaume ; puis, parce que vous avez longtemps gouverné des gens d'armes et savez comment il faut les conduire, puis vous connaissez la langue sarrasine et vous pouvez ainsi, sans truchement, faire vos propres affaires, soit en ce qui concerne les espions, soit de toute autre façon, dans l'île de Djerbi ; et, enfin, par beaucoup d'autres raisons qui sont en vous », ...*Perque nos havem posat en nostre cor que nos no havem negu en nostre regne qui ab la ajuda de Deus nos hi pusca tant bon conseyll dònar com vos per moltes rahons : e assenyaladament per ço com vos havets mes vist e oyt en guerres que hom que sia en nostra terra, e dalira part que havets senyorejada gent darmes llonch de temps e sabets com san a comportar ; e dalira part que sabets sarrahinesch perque podets menys de torsymanys fer vostres affers, axi en spies com en les altres guises en la illa de Gerba ; e moltes dalires bones rahons que ha en vos* (2).

Muntaner accepta et reçut l'investiture de l'île de Djerbi qu'il sut défendre avec un rare courage pendant plus de trois ans. Alors seulement il obtint son congé pour aller se marier. Sur sa route, à Majorque, il trouva le roi Jacques et l'Infant Ferran qui avait d'abord été envoyé par le duc d'Athènes au roi Robert de Naples, dont il avait été fort bien traité, et qui, par suite de négociations mises en mouvement par Muntaner, avait enfin été

(1) *Chronica*, ch. CCXXXVIII.
(2) *Ibidem*, ch. CCLI.

rendu à la liberté et à son pays natal. A Valence, notre historien resta vingt-deux jours à faire célébrer ses noces, puis repartit avec sa femme pour la Sicile et, de là, pour son étrange seigneurie de Djerbi, cette grande île basse, peuplée d'oliviers superbes où, en véritables souverains, ils firent ensemble leur joyeuse entrée.

Cependant la guerre s'était rallumée en Sicile par le roi Robert de Naples, et Ferran de Majorque était arrivé dans l'île pour secourir son ami, le roi Frédéric. Une trêve négociée par la reine, mère du roi Robert et belle-mère du roi d'Aragon et du roi de Sicile, ayant mis un terme aux hostilités, l'Infant Ferran de Majorque, qui n'avait qu'un établissement peu considérable, soit en Aragon, soit en Sicile où Frédéric lui avait donné la ville de Catane, tourna de nouveau ses yeux vers la Morée.

La plus jeune des filles du prince Guillaume de Ville-Hardoin, Marguerite de Matagrifon, venait de perdre son mari, le comte d'Andria, de la famille des Baux, et il lui restait de lui une jeune fille âgée de quinze ans qui, en vertu du testament du prince Guillaume, avait aussi des droits éventuels à faire valoir sur la principauté de Morée. Marguerite résolut de remettre la défense de ses droits à un protecteur puissant et songea à Ferran de Majorque ; elle imagina de lui donner en mariage sa fille Isabelle qu'elle amena à la cour de Sicile pour la présenter au prince majorquin qui ne tarda pas à s'en amouracher, car « elle était bien, dit Muntaner, la plus belle créature de quatorze ans que l'on pût jamais voir, la plus blanche, la plus rose et la mieux faite, et, de plus, pour son âge, la plus habile fille qui fut au monde », *E no fo maraveylla si ne fo enamorat que aquesta era be la pus bella creatura de* XIIII. *anys que hanch hom pogues veure, e la pus blancha, e la pus rosa e la millor ; e pus fo la mes savia dels dies que era que donzella qui hanch fos el mon* (1).

Le mariage eut lieu au mois de février 1314. Marguerite, belle-mère du prince, partit peu de mois après, et Ferran se disposa à la suivre avec des troupes suffisantes. Muntaner, qui en fut informé dans sa seigneurie de Djerbi, se hâta d'aller rejoindre son ami ; il laissa son gouvernement de l'île bien gardé et vint offrir ses services à l'Infant. La princesse Isabelle était déjà fort avancée dans sa grossesse ; elle accoucha, treize mois après

(1) *Chronica*, ch. CCLXIII.

son mariage, le premier samedi du mois d'avril 1315, de l'Infant Jacques de Majorque. Marguerite venait de mourir en Morée et sa fille Isabelle mourut deux mois après en Sicile des suites de ses couches, laissant son fils, et, à défaut de son fils, son mari Ferran, héritier de ses droits sur la Morée. La mort de Marguerite et d'Isabelle ne fit que fortifier le désir de Ferran d'aller en personne s'assurer de la Morée, qui allait lui être disputée par un concurrent redoutable, Louis de Bourgogne, mari de Mathilde de Hainaut, fille d'Isabelle de Ville-Hardoin et petite-fille, comme Isabelle de Matagrifon, du prince Guillaume, mais de la branche aînée. Muntaner aurait voulu suivre en Morée son ami Ferran, mais celui-ci jugea que ses services pourraient lui être plus précieux ailleurs. Il faut lire dans la *Chronique* le morceau touchant dans lequel Muntaner raconte comment l'Infant Ferran le chargea de conduire son fils Jacques, à peine âgé de quelques mois, à sa grand'mère la reine, qui était au château royal de Majorque, à Perpignan. La description des soins tout maternels pris pendant le voyage de mer d'abord, puis pour le transport par terre, par le vieux guerrier, est toute remplie de naturel et de grâce. Le chapitre de la livraison de l'Infant à sa grand'mère, avec toute la solennité due, est surtout pleine de charme (1).

Aussitôt sa mission terminée, il revint à Valence où il ne tarda pas à faire ses préparatifs pour aller rejoindre l'Infant Ferran en Morée. Mais son projet de voyage fut arrêté par la nouvelle de la mort de ce prince.

A dater de cette année 1315, je ne retrouve plus Muntaner dans la vie active. Après ces quinze années d'agitation, il rentra dans la vie municipale, qui était celle de sa famille, car Muntaner, quoiqu'il eût commandé en chef à des chevaliers, ne fut jamais chevalier. Muntaner était simplement un notable dans Valence. En 1328, on le voit aux fêtes du couronnement d'Alphonse tenant sa place parmi les députés de la bourgeoisie. Il nous a laissé une relation exacte et vivante de ces fêtes, qui se terminèrent par un banquet et les chants de deux *juglars*, En Romaset et En Comi qui était « l'homme de Catalogne qui chantait le mieux ». La *Chronique* se termine avec ces brillantes fêtes du couronnement.

(A suivre) Pierre Vidal.

(1) *Chronica*, ch. CCLXVI.

La Confrérie du Rosaire à Osséja

(*SUITE*)

Dès ce moment, la Confrérie devint très prospère. Elle recrutait ses membres, non seulement parmi les habitants d'Osséja, mais encore parmi ceux qui composaient ce qu'on appelait alors « la vallée d'Osséja », c'est-à-dire parmi les habitants du village de Valcebollère, du hameau du Puig et des importantes fermes de Mascareill et de Concellabre. Les autres villages du voisinage, Nahuja et Palau, fournirent encore à la pieuse association de nombreux adhérents. L'exemple était donné par les consuls et la noblesse. C'est ainsi que nous trouvons sur les registres de la Confrérie les noms des nobles : de Barutell, de Péra, de Pont, de Ferran. Beaucoup d'autres notables d'Osséja et de ses environs en faisaient également partie. Au fur et à mesure, les ressources affluèrent, grâce aux cotisations annuelles, aux quêtes faites à domicile par les *Pabordes* et les *Pabordesses* aux principales fêtes de l'année, aux dons et aux legs généreux dont les confrères firent bénéficier la Confrérie.

Au moyen de ces ressources, on put construire, en 1691, dans les bas-côtés de l'église (sud), une chapelle spécialement dédiée à Notre-Dame du Rosaire ; en 1699, on la dota d'un beau retable en bois, que Joseph Suñer sculpta dans son atelier de Prades, comme nous l'apprennent les deux notes suivantes écrites par le curé d'Osséja :

Vui, als 20 de 7bre 1691, ses feta la capella de la Confraria del Roser, essent Pabordes lo Sr Francisco (de) Pont y Joan Forn, batlle de Osséja ; ses pagat tot dels diners de la Confraria que ningu no i a posat ninguna cosa. Del que faù fer jo Bernat Gregori, prevere vicari de Osseja. Ita es acentat al llibre de la Confraria.

Vui, als 12 de 7bre 1699, ses fet lo altar del Roser, de preu de quaranta una dobla y mitja, als Sr Joseph Sunier, escultor ; ses treballat a la vila de Prada ; se es pagat dels diners de la Confraria del Roser, essent vicari lo Rt Bernat Gregori, y Pabordes Frances Muntet y Gil Puget y Frances Llanes, y ningu volgué anar a cercar lo retaule a Prada, sino los

traginers de Osseja que son Gil Puget y Francès Forn y Frances Muntet y Pere Puget y Joan Tapis, tots traginers de Osseja, pagan lo gasto lo Paborde dels dines de la Confraria ; del quen fau fe jo Bernat Gregori, vicari de Osseja (1).

Cet ouvrage de sculpture, composé de plusieurs panneaux représentant divers mystères du Rosaire, fut peint et doré, en 1703, par Augustin Bosil, originaire de Ripoll, pour le prix de 42 doubles espagnoles, ainsi que le relate le vicaire perpétuel d'Osséja, le Révérend Ballés, dont le zèle pour son église ne paraît pas moins édifiant que celui de son prédécesseur, le Révérend Bernard Gregori.

Lo dit any 1703, essent Pabordes : lo S' D' Farran (2) y Joan Delcor, havent ells trobat en dita Confraria 16 dobles en especie de molts anys antesedents, se determinaren en fer deurar lo retaule per Agusti Bosil, de Ripoll, ab lo qual convingueren per preu de 42 doples en especie, y los sobredits Pabordes ab sas diligencies aplegaren dita quantitat y de axo donaren dit compte ab sas rebudas, entenent en aço lo que arreplegaren las Pabordessas de dit any, las quals foren Francisca Delcor y Joanna-Anna Ballés, *alias* Oriol, lasquals per sa part donaren compte de 23 escuts. Ita est, Ballés, vicari de Osseja (3).

Le registre des comptes de la Confrérie, commencé en 1703, nous fait connaître les recettes et les dépenses de cette association jusqu'en l'année 1845. Nous nous bornerons à n'en citer ici que quelques extraits, qui nous donneront d'utiles indications sur les mœurs et les coutumes anciennes des pays cerdans, non seulement sur les ressources et la gestion financière de la Con-

(1) Reg. n° 3, 3e partie, p. 108 ; Arch. comm. d'Osséja.

(2) Il s'agit du D' Joseph Ferrant, marié à Raphaële de Pont, d'Osséja. Son fils, Emmanuel Ferran y de Pont, fonda, le 23 mars 1740, un bénéfice à Perpignan, à la chapelle dite de l'Evêque. (Arch. des Pyr.-Or., G. 373.)

(3) Pourquoi faut-il que des mains inhabiles aient, malgré les meilleures intentions, malencontreusement barbouillé ce magnifique retable du Rosaire et tant d'autres œuvres d'art, dignes d'être classées comme monuments historiques, de l'église d'Osséja ? Comme c'est regrettable ! Il faut en dire autant de la belle statue gothique (xve siècle) de sainte Marguerite, de Palau-de-Cerdagne.

frérie, mais encore sur le nombre, la qualité et le mode d'élection de ses *pabordes* et *pabordesses*, sur ses cérémonies particulières, sur ses fondations pieuses ou revêtant un caractère purement social, comme aussi sur le système et la valeur monétaires de l'époque, en Cerdagne.

Année 1704-1705 : Recettes des *pabordes :* 2 écus d'or, 2 charges et 2 cosses de blé ; recettes des *pabordesses :* 10 écus, 5 réaux. Dépenses : pour la cire, 10 écus ; honoraires du prédicateur de la fête, 1 écu ; anniversaires pour les confrères défunts et processions, 8 écus.

En 1709, la reddition des comptes fut faite le 8 du mois d'octobre, par les anciens *pabordes* et *pabordesses*, en présence des prévôts et rosières nouvellement élus pour l'année suivante, de plusieurs notables du village appelés comme témoins et du Révérend Jacques (de) Girvès, vicaire perpétuel de la paroisse. Total des recettes : 95 l. 10 s. 6 d., en monnaie française.

En 1711, le produit *« de la aplega acostuman a fer totas las festas »* fut de 61 l. 4 s., et la dépense de 15 l. 10 s. pour *« pa beneit »*.

Le 9 octobre 1712, Onufre Dezu, *paborda major*, Jean-Isidore Augusti, *paborda menor*, Marie-Anne Puig, *pabordessa major*, Marie Albi, *pabordessa menor*, présentent leur comptes en présence de François Llondres, *consul major*, de Jean-Isidore Augusti, *consul menor*, et du Dr Farrant, *paborda major*, élus pour l'année suivante, et du Révérend Jacques Vidal, prêtre et vicaire d'Osséja.

Recettes : 38 l., 4 charges de blé et 137 l. 10 s. du produit de la vente du blé qu'on avait recueilli, du *basi y llibre* de la Confrérie, c'est-à-dire des quêtes faites à l'église par les *pabordes* et des cotisations des confrères. Dépenses : 30 l. 13 s. pour achat de la cire, 11 l. 10 s. pour achat d'huile de la lampe de la chapelle du Rosaire ; 18 l. 6 s. pour anniversaires des défunts et pour les processions de la Confrérie ; 1 l. 10 s. *« per adobar la guarnissa y mans de fuster »*, en la chapelle du Rosaire, le jour de la fête ; 9 l. 12 s. *« per la caritat se acostuma a donar als sacerdots de la desena y al predicador »*, c'est-à-dire aux prêtres du doyenné et au prédicateur appelés le jour de la fête de dite association. Total des dépenses : 71 l. 17 s., en monnaie française. Reliquat : 66 l. et 6 charges de blé.

Recettes de l'année 1720 : 41 l. 5 s. et 1 *pesseta espagnola*, qui servirent à payer « *los anniversaris* (*que*) *se son dits per los Confrares diffunts y les professons del cap del mes, Goigs y Antiphonas, y aixi mateix los capellans de la desena, so es, dos reals plata a quiscun lo die del Roser, losquals son satisfets y lo R' Mossen Pera Grau te rebut de dita quantitat* 12 *fr. per los anniversaris* (*que*) *se son dits* (*en*) *dit any y encare te de cobrar mes* ».

Dépenses de l'année 1730 : pour « *professons dels primers diumenges* (*del mes*), *dies de N^a S^ra, Goix y antifonas, 7 reals y mig y 4 reals y mig* » ; pour les « *musichs* » et « *per lo dinar del dia del Roser* », que l'on servait à ces musiciens : 13 l. ; puis celles de 1733, pour « *missas y sermo lo dia del Roser* » ; 11 livres.

(*A suivre*) Jean Sarrète.

Echos

Avec un véritable plaisir nous avons appris la nomination au titre de Chevalier de la Légion d'Honneur de M. Déodat de Sévérac, l'un des plus actifs artisans de la renaissance musicale catalane, compositeur de talent. A ce nouveau légionnaire, grand admirateur du Roussillon, nous adressons nos plus vives félicitations. *Per molts anys !*

❖

Nous avons eu la joie d'apprendre que la ville de Paris vient d'acquérir une nouvelle œuvre de notre éminent compatriote, l'artiste sculpteur Raymond Sudre : une figure en marbre polychrome, *les Trophées de Salem*, qui avait été exposée par l'auteur au dernier Salon des Artistes Français. Cette statuette est destinée au musée du Petit Palais.

En outre, des travaux d'embellissement ont été récemment effectués au Jardin de Bagatelle qui mettront encore plus en valeur sa *Fontaine aux Amours*, dont s'orne depuis longtemps sa gracieuse et célèbre roseraie.

Toutes nos félicitations à notre distingué compatriote pour cet accroissement de gloire qui lui revient ainsi de toutes parts dans la capitale du monde artistique. *La Revue.*

Le Gérant, COMET. Imprimerie Catalane, COMET, rue de la Poste, Perpignan

14e Année. N° 169 Novembre 1920

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Organe de la Société d'Etudes Catalanes. — Cotisation : 10 fr. par an

COTISATIONS

A cause des gros frais des quittances à domicile qui sont de 1 fr. 50, nous n'avons pas encore fait le recouvrement général des cotisations. Un certain nombre cependant nous ont payé directement ou par l'envoi d'un chèque postal dont le coût n'est que de 15 centimes. Les retardataires trouveront inclus un mandat-carte *rose* qu'il leur suffit de remettre au bureau de poste ou au facteur lui-même. Le récépissé délivré tient lieu d'acquit.

Le Bureau voudrait clôturer au plus tôt les comptes de 1920. On peut aussi y joindre la cotisation de 1921.

La Renaissance Catalane dans l'Enseignement public & privé en Roussillon

Nous avons le plaisir d'enregistrer d'ores et déjà, ici, deux beaux gestes de Renaissance catalane émanant, l'un et l'autre, de deux administrations distinctes, mais officielles, chacune agissant dans sa respective sphère d'action. Il y a là deux indices très manifestes de vitalité catalane dans l'enseignement public et privé de notre département, qu'il n'est au pouvoir de personne de négliger.

1° Au mois d'octobre dernier il y a eu un an que, d'après la *Semaine Religieuse* de Perpignan, organe officiel de l'évêché diocésain, une *chaire d'éloquence catalane* a été établie au grand Séminaire par Monseigneur de Carsalade du Pont, et que les prières

usuelles y sont publiquement récitées en *catalan*. Les résultats constatés en ont été des plus heureux. Nos futurs curés seront ainsi mieux armés pour être de bons catéchistes, d'excellents prédicateurs et les meilleurs artisans de rénovation sociale dans les paroisses qui leur seront plus tard confiées. Nous savons que d'autres initiatives épiscopales ne tarderont pas à s'ajouter aux précédentes, sur le terrain même de l'enseignement et de la diffusion des Belles-Lettres et de la Tradition catalanes.

2° Par décision récente de M. l'Inspecteur primaire de Céret, les instituteurs de son ressort académique viennent d'avoir à rédiger, comme sujet de conférences pédagogiques, la monographie historique et archéologique du pays où ils tiennent école. Aussi bien, bibliothèques et archives municipales sont-elles devenues, depuis quelque temps, un foyer de fervents travailleurs.

On voit par là combien avisé se montre M. l'Inspecteur de Céret. Comme base première à donner à de telles initiatives, il y aurait à établir dans chaque école communale : 1° une *classe de Langue catalane ;* une *classe d'Histoire roussillonnaise,* à supposer qu'elle n'y fonctionne encore point.

Afin que MM. les Instituteurs soient eux-mêmes mieux préparés à ce genre d'études, il y aurait à fonder, dans toutes les Ecoles Normales du département, les deux cours précités en y ajoutant un cours d'*Archéologie générale.*

Par ce moyen, la rédaction des monographies locales deviendrait plus aisée et la recherche des documents à ce nécessaires n'en serait que plus facilitée. L'habitude aidant, il y aurait plaisir et délassement pour tous à se livrer à de telles études. Chacun aimerait son école et son village comme son vrai foyer. On voudrait en faire son « chez soi » quasi perpétuel, à l'exemple des Denaclara et des Vilalte d'autrefois. Il y aurait à souhaiter enfin que l'exemple de M. l'Inspecteur de Céret soit imité de tous ses honorables collègues.

Si chaque instituteur et chaque curé se faisait ainsi l'historien de sa commune et de sa paroisse, nous aurions d'abord un bel exemple d'*union* et d'*action sacrées* entre le presbytère et l'école, et, au surplus, dans peu, serait faite, comme par enchantement, la *Grande Histoire du Roussillon,* depuis longtemps attendue.

La Revue.

Chroniqueurs et Historiens Catalans
des XIIIe et XIVe siècles

(*SUITE*)

2. — *Valeur historique de la Chronique.*

Ce qui caractérise avant tout Muntaner, c'est son inébranlable fidélité envers la maison d'Aragon et son admiration pour son pays, la Catalogne. « Qu'on ne s'imagine pas, dit-il, que la Catalogne soit une province peu importante ; sachez, au contraire, que le peuple qui l'habite est généralement plus riche qu'aucun autre que je sache ou aie vu, quoique la plupart des gens le prétendent pauvre. Il est vrai qu'on ne voit pas en Catalogne, comme il y en a ailleurs, des hommes puissants posséder de très grandes richesses en argent, mais l'ensemble de la population est dans l'aisance plus que partout ailleurs ; les habitants vivent dans leurs maisons, en compagnie de leurs femmes et de leurs enfants, avec plus d'aisance et plus de tranquillité que tout autre peuple ; vous serez, en outre, étonnés de ce que je vais vous dire, et cependant, si vous observez bien vous trouverez que cela est vrai, c'est que nulle part il n'y a autant de gens qui parlent un seul et même langage qu'il y en a en Catalogne (1). »

Muntaner se faisait une haute idée de la langue catalane qu'il appelle, à un endroit, *lo bell catalanesch ;* le catalan était déjà pourvu d'une littérature propre et de tous les moyens d'expression nécessaires à une langue de culture.

(1) E negu nos pens que Cathalunya sia poca provincia, ans vull que sapia tothom quen Cathalunya ha comunament pus rich poble que negu poble que yo sapia ne haja vist de neguna provincia, si be les gents del mon la major part los fan pobres. Ver es que Cathalunya no ha aquelles grans riqueses de moneda de certs homens senyalats com ha en altres terres, mas la communitat del poble es lo pus benenant que poble del mon, e aqui viven mills e pus ordonadament en llur alberch ab llurs mullers e ab llurs fills que poble qui el mon sia. Daltra part, vos maravellarets duna cosa queus dire, empero si be ho cercats axiu trobarets, que dun llenguatge sol de negunes gents non son tantes com Cathalans. (*Chronica,* ch. XXIX.)

L'un des chapitres les plus remarquables de la *Chronica dels Reys d'Arago* est celui où Muntaner juge les causes qui, de son temps, donnèrent à l'Aragon une sorte de prépondérance dans le Midi de l'Europe, et cette prépondérance, l'Aragon en était redevable à ses rois : « Les bons seigneurs, dit-il, contribuent beaucoup à faire les bons vassaux, et les seigneurs d'Aragon encore plus que les autres, car on dirait qu'ils ne sont pas leurs maîtres, mais leurs amis. Si on pensait combien les autres rois sont durs et cruels envers leurs peuples, et combien de grâces, au contraire, les rois d'Aragon prodiguent à leurs sujets, on devrait baiser la terre qu'ils foulent... Ils tiennent « les riches hommes », les nobles, les prélats, les chevaliers, les citoyens, les bourgeois et les gens des campagnes plus en vérité et en droiture qu'aucun autre seigneur du monde... Aussi, leurs sujets sont pleins d'amour pour eux et ne craignent point de mourir pour élever leur honneur et leur puissance, et aucun obstacle ne peut les arrêter, fallut-il supporter le froid et le chaud et courir tous les dangers. Voilà pourquoi Dieu favorise leurs actions et leurs peuples et leur accorde des victoires (1). »

Muntaner se montre toujours l'écrivain religieux par conviction qui, loin de recourir à l'aveugle fatalité, reconnaît la Providence comme la source de tous les événements qu'il décrit : « Qui mesure le pouvoir de Dieu et le pouvoir des hommes, dit-il, doit penser facilement qu'il n'y a au monde que Dieu et sa puissance (2). » Au moment où l'amiral Corral de Llança va livrer un

(1) Car certs siats quels bons senyors ajuden molt affer llurs vassalls bons ; sobre tots senyors ho han aquells del Casal d'Arago que nous dire que sien senyors de llurs vassalls que enans son llurs companyons ; que qui be pensa los altres Reys del mon com estan cars e crus a llurs vassalls, es pensa hom los senyors del Casal d'Arago quantes gracies fan a llurs sotsmesos, la terra deurian besar quells calciguen... Tenen los richs homens, prelats, cavallers e ciutadans e homens de vilas e de mases mills en veritat e en dretura que neguns altres senyors del mon... E per ço llurs sotsmesos son enflamats de llur amor que no temen mort per exalçar llur honor e senyoria, ans en res no guarden pont ne palanca, ne temen a soffrir fret ne calor ne null perill perque Deus creix e millora en tots feyts els llurs pobles els dona victoria. (*Chronica*, ch. xx.)

(2) Car qui pensa lo poder de Deus e pensa lo poder nostre, llaugerament pot cascu pensar que no es als mas Deus e son poder. (*Ibidem*, ch. i.)

combat à la flotte Sarrasine, il s'adresse ainsi à ses équipages : « Le roi d'Aragon est présent avec vous sur les galères puisque voici son étendard qui le représente, et le roi d'Aragon étant avec vous, la grâce de Dieu vous aidera et vous donnera la victoire (1). » Muntaner attribue une immense importance aux rois et aux hommes d'action ; ce sont eux qui font l'histoire, mais la Providence les protège, les aide et les guide.

Muntaner ne comprend pas l'histoire à la manière de Bernat Desclot dont l'impartialité touche trop souvent à l'indifférence. Il compose son livre pour célébrer les hauts faits de sa nation et de ses souverains, et il ne s'écarte pas de la voie tracée, mais de là résultent un optimisme, des exagérations et des réticences que nous sommes en droit de lui reprocher.

Lorsque se présentent des faits peu glorieux pour la Maison d'Aragon, il les passe sous silence. J'ai déjà montré qu'il n'a point parlé de l'atroce supplice que Pierre III infligea, un jour, à des soldats français et la noyade qu'il fit subir à leurs camarades (2) ; il s'est bien gardé aussi de raconter la guerre que se firent les deux frères Jacques II, roi d'Aragon, et Frédéric III, roi de Sicile ; il passe sur tous ces événements aussi rapidement que sur des charbons ardents. A propos de la brouille survenue entre l'Empereur Frédéric et le Pape Grégoire en 1229, Muntaner nous dit que « le Diable fit naître la discorde entre eux », et il ajoute tout simplement : « De quel côté fut le tort, je ne saurais le dire ; je ne vous en dirai donc rien si ce n'est que la guerre crût et s'envenima entre le Pape et l'Empereur, et cela dura longtemps (3). » Il ne veut pas nous dire non plus pour

(1) E lo dit En Corral de Llança los dix : Vos altres, senyors, sabets que la gracia de Deus es ab lo senyor Rey d'Arago e ab tots sos sotsmesos ; e sabets quantes victories ha hagudes de sobre Sarrahins ; ben podets saber quel senyor Rey d'Arago es present ab nos en estes galees, que veus aqui lo seu estandart qui representa la sua persona, e axi quell sia ab vos, la gracia de Deus, e ell en dara victoria. *(Chronica*, ch. XIX.)

(2) *Revue Catalane*, n° 162, p. 78.

(3) Per obra del Diable mochse entre ell e el Papa discordia ; de qual part vench lo tort no tany a mi queus ho diga, perque nous en diria res, mas lo treball e la guerra multiplica e creixque entre la Sancta Sglesia e Lemperador, e aço dura molt de temps. *(Ibidem*, ch. XXXII.)

quelle raison l'Empereur, qui était allé en Terre Sainte et y avait pris la couronne de « Roi de Jérusalem », s'en retourna après y avoir fait un assez long séjour : « Je ne vous dirai point par la faute de qui ni pour quelle raison, mais si vous cherchez bien vous trouverez qui vous le dira (1). »

Comme il est très intelligent et fort honnête homme, Muntaner a prévu le reproche qu'on ne manquerait pas de lui adresser à propos de ses réticences ; aussi, prend-il les devants : « Comment se fait-il donc que Muntaner passe si sommairement sur ces faits ? Et si c'est à moi que cette question fût posée, je répondrais qu'il est des demandes qui ne méritent pas de réponse (2). » Cicéron, que Muntaner avait peut-être lu, car il ne manque pas d'une certaine culture intellectuelle, Cicéron avait résumé en une phrase courte et frappante les obligations de l'historien : « *Ne quid falsi dicere audeat, ne quid veri non audeat* (3) », qu'il se garde bien de dire quelque chose de faux, qu'il se garde bien de taire quelque chose de vrai ; dire la vérité, toute la vérité, mais sans réticence. Muntaner ne se conforme qu'en partie à cette règle suprême, et il le fait délibérément ; il n'est donc pas un historien complet.

Il semble bien qu'il exagère souvent le nombre des ennemis tués dans les combats livrés par la Compagnie catalane. Je n'en citerai ici qu'un seul exemple, d'autant plus caractéristique que Muntaner assistait à l'action : « Nous attaquâmes tous en masse, dit-il, et donnâmes si vigoureusement au milieu d'eux qu'il semblait que notre fort lui-même s'écroulait tout entier ; de leur côté, ils nous heurtèrent très vigoureusement. Que vous dirai-je ? Pour leur péché et notre bon droit ils furent vaincus. A peine leur avant-garde fut-elle battue que, tous ensemble, ils tournèrent le dos (4). » La poursuite fut si terrible que « nul ne levait les

(1) Per colpa de qui ne per qual raho axi poch vos en diria res, mas be trobarets quius ho dira si be cercats. (*Chronica*, ch. XXXII.)

(2) E alcuns diran : Com se passa En Muntaner axi sumariament daquests feyts ? E si a mi ho deyen, yo diria que paraules hi ha que no han resposta. (*Chronica*, ch. CLXXXVI.)

(3) *De Oratore*, II, 15.

(4) E com los senyals foren feyts qui eren ordonats, pensam de ferir tots ensemps en un burs ; e donam tal en mig dells que parech que tot lo castell

mains sans entamer chair d'homme ». Arrivés au pied d'une colline, les Catalans rencontrèrent la réserve ennemie qui accourait à la rescousse des fuyards, si bien qu'ils craignirent d'être débordés ; « mais, dit Muntaner, une voix s'éleva parmi nous et, tous ensemble, nous criâmes à la fois : En avant ! En avant ! Aragon ! Aragon ! Saint Georges ! Saint Georges ! Ainsi nous reprîmes vigueur et allâmes férir rudement sur eux ; et ils cédèrent, et alors nous n'eûmes plus qu'à frapper (1). » La poursuite dura jusqu'à la nuit.

Le récit de Muntaner est très beau, très vivant. En voici la conclusion : « Nous vîmes que nous n'avions perdu qu'un homme de cheval et deux de pied ; et nous trouvâmes qu'ils avaient bien certainement perdu plus de six mille hommes de cheval et plus de vingt mille de pied (2). » Cela paraît bien extraordinaire ; Muntaner lui-même trouve surprenante cette quantité de morts ; il en donne une explication assez inattendue : « Et ce fut, dit-il, la colère de Dieu qui tomba sur eux, car nous ne pouvions nullement supposer qu'il y eût autant de morts, et nous crûmes qu'ils avaient dû s'étouffer les uns les autres (3). » Quoi qu'il en soit, l'exagération semble ici hors de toute proportion.

Muntaner ne veut pas que ses amis aient tort. On a vu plus haut le magnifique éloge qu'il a fait de Roger de Flor, « le plus généreux homme qui naquit jamais ». Or, de graves accusations ont été portées contre Roger par les contemporains : on l'accu-

ne vengues en terra. E ells feriren axi mateix molt vigorosament. Queus dire ? Que per pecat llur e per bon dret nostre que nos haviem, vanse vencre ; e puix la davantera fo vençuda, tots giraren a colp, e nos pensam de ferir que *nul* hom no llevava la ma que no feris en carn. *(Chronica,* ch. ccxx.)

(1) Mas una veu vench entre nos que tuyt cridam : Via sus ! Via sus ! Arago ! Arago ! Sanct Jordi ! Sanct Jordi ! E axi prenguem vigoria e anam tuyt ferir fermament a ells, e axi mateix vencerensen ; e llavors nons calech mas ferir. *(Ibidem.)*

(2) E lendema reconeguem nostra companya, e no trobam que haguessem perdut mas un hom de cavall e dos de peu ; e anam llevar lo camp. E segurament tota hora trobam que hagrem morts be vi. milia homens a cavall e mes de xx. milia de peu. *(Ibidem,* ch. ccxx.)

(3) E aço fo yra de Deus que vench sobrells, que nos per res nons podiem pensar que tanta gent hi hagues morta, ans nos pensavem que los uns affegassen los altres. *(Ibidem.)*

sait notamment d'avoir extorqué aux malheureuses chrétiennes qui se réfugaient à son bord des sommes considérables, fondement de son immense fortune. Nous avons à ce sujet le témoignage défavorable des historiens grecs du temps ; mais Muntaner présente ces accusations comme l'œuvre d'envieux de la gloire de Roger (1).

Muntaner montre quelquefois une crédulité naturelle qui lui fait croire des choses impossibles que de prétendus témoins lui ont rapportées. Je vais en citer un exemple. Nous avons vu qu'il était allé à Ephèse, d'évangélique mémoire, où s'élevait alors la ville d'Ayasolouk, résidence des princes turkomans d'Aïdin. « C'est ici, dit-il, que se trouve le tombeau dans lequel Monseigneur Saint Jean l'Evangéliste se plaça quand il eut pris congé du peuple ; et puis on vit un nuage comme de feu, et la croyance chrétienne est que ce fut dans ce nuage qu'il monta au Ciel en corps et en âme. Et cela paraît bien par le miracle que l'on voit chaque année à ce même tombeau. » Ce miracle consiste en ceci : Le jour de Saint Etienne, au moment où l'on commence à dire les vêpres de Saint Jean, il sort du tombeau une manne sablonneuse, comme un filet d'eau. « Cette manne est merveilleusement bonne pour beaucoup de bonnes choses, c'est à savoir que qui en boit quand il sent venir la fièvre, jamais cette fièvre ne lui vient ; et, d'autre part, si une femme est en travail d'enfant et ne peut accoucher, elle n'a qu'à en boire avec de l'eau ou avec du vin, et elle est aussitôt délivrée ; et, d'autre part, celui qui est assailli en mer par une tempête n'a qu'à en jeter trois fois dans la mer, au nom de la Très Sainte Trinité, de Madame Sainte Marie et du Bienheureux Saint Jean l'Evangéliste, et aussitôt la tempête cessera ; et si quelqu'un a mal à la vessie, il n'a qu'à en boire en invoquant les mêmes noms, et aussitôt il sera guéri (2). »

❖

Par les observations qui précèdent, je n'ai point entendu rabaisser les mérites de Muntaner. Tout d'abord ses défauts

(1) *Chronica*, ch. CXCIII.

(2) *Notice sur Ramon Muntaner*, dans le volume des *Chroniques étrangères*, p. L.

trouvent, dans une certaine mesure, leur explication et leur excuse dans le caractère même du livre qu'il écrivait, caractère suffisamment indiqué ci-dessus. Ces défauts n'enlèvent rien, non seulement au charme littéraire, mais même à l'intérêt historique. « J'ai soigneusement comparé son récit avec celui des historiens grecs du temps, dit Buchon, et j'ai toujours reconnu à Muntaner l'avantage, non seulement d'un esprit plus judicieux et d'un caractère plus ferme, mais aussi d'un jugement plus impartial envers ses ennemis eux-mêmes et d'un respect plus persévérant et plus laborieux de la vérité (1). »

La véracité de ses récits est donc confirmée par les historiens contemporains ; elle l'est aussi par les documents d'archives. Il y a d'ailleurs, dans le livre de Muntaner, un accent d'honnête homme qui inspire confiance, et nous ne sommes pas en droit de supposer qu'il ait jamais voulu nous tromper. Il nous a dit, à plusieurs reprises, que ce qu'il va écrire « est chose véritable et que nul ne doit en douter », *que tot es veritat axi com ho trobarets per escrit, e no y meleis dupte nengu* (2). Si quelquefois il s'éloigne un peu trop de la vérité, c'est quand il parle de ce qu'il n'a pas vu, de ce qu'il tient de témoins plus ou moins sûrs et, enfin, de ce qu'il a puisé dans d'autres livres, car il nous dit lui-même, à propos de Jacques le Conquérant, qu' « on a déjà fait beaucoup de livres sur sa vie, ses conquêtes, son courage, ses efforts et ses prouesses (3).

Muntaner ne manque point d'esprit critique : voyez au cha-

(1) En lo dit lloch de Epheso es lo moniment en que Monsenyer Sanct Joan Evangelista se mes com hach pres comiat del pople. E puix vaeren una nuu en semblança de foch ; don es opinio quen aquella sen muntas al cel en cors e en anima. E par ho be en lo miracle que en lo moniment feu se demostra cascun any... E aquella manna es bona maravellosament a moltes bones coses, ço es a saber quin beu com se sent febra venir, que james la febra aquella no li torna ; e daltra part, si dona va en part e no pot fillar, quen bega ab aygua o ab vi, tantost es deslliurada ; e daltra part, que si es fortuna de mar en gita hom en la mar tres vegades en nom de la Sancta Trinitat e de Madona Sancta Maria e del beneyt Sanct Joan Evangelista, tantost cessa la fortuna. E encare qui ha mal de vexigues en beu en lo dit nom, tantost es guarit. (*Chronica*, ch. ccvi.)

(2) *Chronica*, ch. xix.

(3) *Ibidem*, au début du ch. vii.

pitre LXXII avec quelle pénétration il entre dans les motifs de la conduite de Charles d'Anjou après la prise de Messine, et comment il juge avec décision la faute où fut entraîné par inexpérience le roi Pierre III en acceptant le défi que lui avait envoyé l'Angevin aux abois :

« Il avait affaire avec un roi âgé et expérimenté en toutes choses, car je veux que vous sachiez que l'expérience est d'un grand poids dans toutes les affaires du monde, et le roi Charles, qui avait eu à soutenir de longues guerres, était âgé et pesait mûrement tous ses projets. Sans doute le roi d'Aragon était pourvu tout autant que lui de toutes qualités et de tous avantages, mais il était jeune, son sang était bouillant, et il n'avait pas tant épuisé de ce sang généreux que l'avait fait le roi Charles. Il ne suffit pas de songer au moment présent, et tout prince, ainsi que tout autre personne, doit embrasser à la fois dans sa pensée le passé, le présent et l'avenir ; s'il fait ainsi, et qu'en même temps il prie Dieu de le seconder, il est bien assuré de réussir dans ce qu'il entreprendra (1). »

Or, Pierre III, en la circonstance, ne considéra pas le présent, « car si sa pensée se fût arrêtée sur le présent, il se fut bien gardé de consentir à ce combat, car il eut vu aussi que ce présent était tel que le roi Charles était sur le point de perdre tout son royaume et qu'il était dans une position si difficile qu'il ne pouvait manquer d'en venir à se remettre au pouvoir du roi d'Aragon sans que ce dernier eût un coup à férir ou la moindre dépense à faire, puisque tout le pays était sur le point de se soulever (2). »

(1) Havia a fer ab lo Rey antich e molt savi de tots feyts, cum vull que sapiats que la longa pratica val molt a tots los feyts del mon. E lo Rey Carles havia llongament continuat en guerres, e era vell e madur en tots los feyts. E lo senyor Rey d'Arago segurament era axi be bastat de totes bondats e de tots bens com'ell era, mas es ver que era jove e la sanch li bollia que no lavia tant escabrentada com lo Rey Carles. Perque no pensa en lo temps present. E creats que tot savi princep e tota altra persona, de qualque condicio que sia, deu fermar son enteniment en lo temps passat, en el present e en lesdevenidor. E si ho fa. ab que tota vegada requira Deus, el prech que sia de la sua part, no vendra a menys de son enteniment. (*Chronica*, ch. LXXII.)

(2) E lo senyor Rey d'Arago no guarda mes dos temps, ço es lo passat e lesdevenidor, e lexa lo present. Que si en lo present li anas lo cor, bes

Il dit, à un autre endroit : « Et qu'on ne pense pas qu'il suffise à un prince d'être bon homme d'armes ; il lui faut encore de l'intelligence, de la sagesse et de l'habileté, et il doit savoir saisir le moment favorable pour la guerre (1). »

(A suivre) Pierre Vidal.

guardara que no faera aquestes batalles que be podia ell vaer quel temps present era tal quel Rey Carles perdia tota la terra, e encara era en tal punt que segurament quen aço vengra quen poder sagra a metre del Rey d'Arago sens colp e sens costa, que tota la terra estava en revelarsen. *(Cronica,* ch. LXXII.)

(1) E negu nos pens que solament Senyor haja mester que sia bo darmes, ans ha mester seny e bondat e saviesa, e que sapia triar en les guerres a son avantatge. *(Chronica,* ch. XXI.)

Dans la Légion d'Honneur

La croix de la Légion d'Honneur vient d'être décernée à M. Henri de Çagarriga, avec le beau motif que voici :

« De Çagarriga (Antoine-Raymond-Henri), président du Comité des Œuvres de Guerre : A dirigé la Croix-Rouge pendant la guerre avec le plus grand dévouement, organisé les secours aux premiers envois de blessés, n'a cessé d'apporter le plus vif concours aux blessés de guerre et aux œuvres des mutilés et anciens combattants. »

Rappelons que M. Henri de Çagarriga est depuis longtemps membre de notre Société d'Etudes Catalanes et qu'il lui est fidèlement attaché.

Nous ne saurions oublier encore que le nouveau et très distingué légionnaire est aussi, à cette heure, l'une des plus brillantes personnifications de cette si chevaleresque race et de cette si illustre tradition catalanes, dont les membres de notre honorable compagnie ont pris à cœur de réveiller les gloires historiques.

Aussi bien, est-ce avec un sentiment de légitime fierté que la Société d'Etudes Catalanes se réjouit de l'insigne croix d'honneur, si hautement méritée, que la France reconnaissante vient de fixer au séculaire et illustre blason du digne héritier des « chevaliers de Saint-Louis », François, Gaëtan et Augustin de Çagarriga.

Au nom de la *Revue* et de la Société d'Etudes Catalanes, nous adressons donc à notre distingué confrère et à tous les siens l'hommage de notre respectueuse admiration. J. S.

Planch de Pons de Mataplana

(Complainte du XIII*e siècle)*

Cossirós cant, e plàng e plor,
pêl dol que m(h)a sazit e près
al cor per la mort mon marquès
en *Pons*, lo pròs de *Mataplana,*
que z éra francs, larcs e cortès
e ab totz bòs captenemèns,
e tengutz per un dels millors
que fós de Sant-Martí de Tors
tro Cerdai' e la terra plana.

Lóncs cossiriers ab gréu dolor,
(h)a laissat, e nostre paés
séns conort, que no n'(h)i (h)á gés,
en Pons, lo pròs de *Mataplana.*
Pagans l'an mort, o mas Diéu l'a près
a sa part, que 'l serà garens
dels grans forfagz e dels menors ;
que 'ls àngels li fóron autors,
car mantenc la lei cristiana.

Marquès, s'ieu dis de vós folor
ni mots vilans ni mal après,
de tót ai mentit e mesprès ;
qu'anc, pos Diéus bastí *Mataplana,*
no (h)i ac vassal que tan(t) valgués,
ni que tan(t) fós pròs ni valéns
ni tan onratz sóbre 'ls aussors (1),
ja 's fósso ric vostr' ancessors (2) :
et non (h)o dic gés per ufana.

(1) Sobre los més alts.
(2) Per molt que valguéssen vostres antecessors.

Marquès, la vostra desamor
e l'ira que é (1) nos dos se més
volgra ben, se a Diéu plagués,
ans eissisets de *Mataplana,*
fós del tot patz per bona fès :
que 'l cor n'ai trist et vauc dolens,
car no fui ab vostre secórs ;
quar ja no 'm tengra pahors
no 'us valgués de la gent trufana.

En Paradis, el (2) loc meillor,
lai o 'l bon rei de Fransa és (3)
prop de Rotlan sai que l'arm' és
de vós marquès de *Mataplana ;*
e mon joglar de Ripolés
e mon Sabata eissaméns
estan ab las donas gensors
sóbre pali cubert de flors
josta 'n Olivier de Lausana.

Guillèm de Bergada.

(1) Entre.
(2) En lo.
(3) Llá ón lo bon rey de França (Carles Magne) és.

Pensaments

De les nostres miserables virtuts trayem-ne lo que devem al temperament, a l'honor, a l'opinió, a l'orgull, a l'impotencia y a les circumstancies, qué 'n quedarà ? Ben poca cosa.

X. de Maistre.

La salut no es més que un nom ; la vida, un somni ; la gloria, una aparencia ; les gracies y els plaers, un divertiment perillós.

Bossuet.

Una injusticia feta a un home es una amenaça feta a l'humanitat.

Montesquieu.

El desitg és el pare del poder.

Chateaubriand.

La Confrérie du Rosaire à Osséja

(SUITE & FIN)

Afin d'augmenter l'éclat de la fête et de donner à la procession du dehors plus de splendeur, la Confrérie y invitait dix prêtres des paroisses voisines. La cérémonie était ainsi avec diacre et sous-diacre, dès lors plus imposante.

Suivant un usage autrefois fort répandu en nos pays catalans, mais à peu près disparu aujourd'hui, sauf en quelques paroisses de la Cerdagne française, les jeunes gens, auxquels était dévolu l'honneur de porter l'étendard — *penon* — de la Confrérie ou bien la statue de la Vierge, se revêtaient, tout comme le diacre et le sous-diacre, d'une aube et d'une dalmatique blanches. Ces détails nous ont été consignés dans les deux notes suivantes, dont nous reproduisons ici le texte, destiné à perpétuer le souvenir de ces vieilles et curieuses coutumes cerdanes :

Noto que se ha gastat de la Confraria del Roser, fins la hora present, es lo seguent : primo, per las dalmaticas de damas blanch 26 fr. ; per lo gasto foldras, ceda, fil y mans, 43 fr. ; deutos per un camis, amit y draps que serveixan demunt lo altar, deu franchs y mig. Las dalmatiquas se son fetas essen Paborde Francisco Delcor, lo any 1735.

Mes se ha fet las dalmaticas riquas per los minyons de remellot, monta, compres tot lo foldra y mans, 13 fr., Tubau sen paborde, Josep Domenech sastra. La capa de remellot blanch de N^a S^ra del Roser costa, galo, foldra, ceda y mans, 27 fr.

Cette dernière mention indique clairement que, à cette époque, la statue de Notre-Dame du Rosaire était habillée, suivant les coutumes anciennes de nos pays catalans.

En 1737 il fut dépensé, pour les gâteaux ou pains particuliers — « *per la coca del die del Roser* » — que le célébrant bénissait à l'offertoire de la grand'messe et que les pabordes distribuaient aux fidèles durant cette cérémonie, 37 l. 10 s., et « *per comprar un pendero y adobar lo vell y cascabells per los penderos* » 10 l. 5 s.

Les membres et les dons en nature ou en argent étant devenus plus nombreux, les recettes de la Confrérie s'élèvent à l'importante somme de 132 l. 11 s. en l'année 1752.

❖

Fondations pieuses. — Une messe hebdomadaire, « *missa semmanera* », devait être célébrée à la chapelle du Rosaire tous les mercredis pour le repos de l'âme de « *Dona Theresa* (*de*) *Pont y de Morer* », qui en avait assuré la fondation, le 20 mars 1721, par acte notarié déposé chez Me Jérôme Vergès, notaire de Puigcerda. La noble testatrice avait affecté, au paiement de cette messe, une rente annuelle au taux de 9 l. 3 s. 4 d., solvable le 1er octobre, que Jacques Gélabert, de Puigcerda, payait depuis longtemps déjà, « *a la casa de Morer de dita vila* », d'après acte déposé, le 8 juillet 1682, à l'étude de Me Joseph Mas, notaire de Barcelone.

Joseph Granés faisait, pour la même fondation, un *censal* de pension annuelle de 3 l. 3 s., payables le 1er octobre, qu'il retirait de la maison qu'il possédait à Puigcerda, à la rue dite *den Calva*, suivant acte reçu chez Me Raphaël Farrant, notaire de cette ville.

Joseph Borrell, maître-maçon, *mestre de casas*, faisait aussi pour ces messes un *censal* de pension annuelle de 3 l. qu'il payait, pour le dit Morer de Puigcerda, sur les maisons qu'il possédait dans cette ville, « *en la placeta den Cortinas* », suivant acte reçu chez Me François Puig, notaire à Puigcerda, en date du 4 octobre 1669.

En 1756, il fut célébré 22 messes anniversaires, dont 4 « de las Mare de Deus », c'est-à-dire devant être célébrées le jour des 4 grandes fêtes de la Vierge solennisées par la dite Confrérie d'Osséja, à savoir : la Purification, 2 février ; l'Annonciation, 25 mars ; l'Assomption, 15 août ; la Nativité, 8 septembre. Il fut en outre célébré plusieurs autres messes pour divers confrères défunts. La dépense totale pour ces messes fut de 36 fr., en monnaie française.

Parmi les fondations qui étaient faites en faveur de la Confrérie d'Osséja, il en est une qui mérite une mention particulière, à cause de son caractère particulièrement social : c'est celle qu'avait fondée le docteur Pierre Bernole, d'Osséja, en faveur

de 4 jeunes filles pauvres à marier. Il avait légué à la Confrérie un capital à la rente annuelle de 100 l., en monnaie espagnole. Ces intérêts devaient être répartis, par les soins du curé de la paroisse, à ces 4 jeunes filles, le jour de leur mariage, comme en fait foi la note suivante :

En presencia de nosaltres, lo Reverend Baptista (de) Girvès, vicari secundari de Osseja, y Gil Alart, consul de dit lloch, lo Reverend Pere Llondres, vicari perpetuo, a entregat a Francisco Anglada, dèl lloch de Palau, com a espos de Theresa Soliguer y Anglada, la suma de 25 lliuras, moneda de Espanya, los que dit Francisco Anglada a acceptat com a dot y en nom de tot de sa muller Theresa Soliguer y Anglada, lasquals lliuras li entrega dit Llondres de aquellas 100 que lo Dr Pere Barnola deixa en son testament per distribuir a 4 minyonas pobras de Osseja, y sos annexas, y per que constia sempre que convinguia firman lo present a Osseja, als 3 de maitg de 1789 : Joan Baptista (de) Girvès, vicari secundari, Gil Alart, consul, Llondres vicari perpetuo de Osseja. (Suivent les signatures.)

Jean Sarrète.

(1) Cet ecclésiastique, originaire de Bolquère, était vicaire perpétuel d'Osséja, en 1656. Il devint plus tard Prévôt du monastère de la Pobla de Lillet (provincia de Barcelona). Cf. *Llibre de comptes de la Obra de Sant Pera*, f° 24, r° et v° ; Arch. paroiss. d'Osséja.

Bibliographie

La Sirène Blessée, poèmes, par Emile Ripert. Plon, éditeur, Paris, 1 volume, 7 fr. 50.

Sous ce titre évocateur, l'auteur de *La Terre des Lauriers*, qui obtint en 1912 le prix national de poésie, publie ce nouveau recueil de poèmes, que les événements ont fait la suite logique du précédent volume écrit à la gloire de la Provence.

La Terre des Lauriers, c'était l'histoire héroïque et légendaire de la Provence à travers les âges. *La Sirène Blessée* est l'évocation du même pays lumineux et charmant, au cours des tragiques années qui ont souvent attristé son cœur. Le volume, qui s'ouvre par un magnifique poème sur la mort de Mistral, célèbre tour à tour tous ceux qui sont tombés de 1914 à 1919 pour la défense de la civilisation et de la Méditerranée latine. Dans un émouvant et curieux poème dramatique en quatre tableaux, qui donne son nom au volume, le poète évoque cette Méditerranée souillée par les navires des Barbares et se dressant indignée contre eux.

Ce nouveau recueil classe définitivement Emile Ripert parmi les meilleurs poètes de notre temps.

Le Gérant, — COMET : Imprimerie Catalane, COMET, rue de la Poste, Perpignan

14e Année. N° 170 Décembre 1920

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Organe de la Société d'Etudes Catalanes. — Cotisation : 10 fr. par an

Chroniqueurs et Historiens Catalans des XIIIe et XIVe siècles

(*Suite et Fin*)

3. — *Valeur littéraire de la « Chronica » et caractère de son auteur.*

S'il y a lieu de faire quelque réserve au sujet de la valeur historique du livre de Muntaner, personne n'en conteste les qualités littéraires. Et pourtant cet intrépide soldat n'est homme de plume que par occasion ; son aversion pour tout ce qui ressemblerait à un développement de rhétorique, pour tout ce qui sent l'homme de lettres est peut-être le trait le plus saillant de Muntaner. Jamais cependant historien n'écrivit d'un style plus personnel et plus digne à la fois ; il trouve pour certains faits des expressions hardies et pittoresques, des comparaisons pleines de vivacité. Si quelquefois son style présente des obscurités, la faute en est presque toujours à l'étonnante infidélité des textes que nous possédons. Muntaner a un sens très vif du mouvement, de la couleur ; il voit admirablement le détail et lui donne un relief merveilleux ; il présente et relie entre eux ses récits avec simplicité et clarté, ce qui exige chez l'historien beaucoup de netteté dans l'esprit et aussi une connaissance parfaite des événements qu'il raconte. A ces qualités Muntaner joint la puissance dramatique et l'imagination, ce qui donne à son récit « je ne sais quoi de l'intérêt du roman uni à la magnificence de l'épopée » (1).

Chez lui tout est noté et mis sous nos yeux : les faits, les hommes et les lieux sont retracés au vif et avec leur véritable physionomie. Certains de ses récits, comme le défi adressé

(1) Camboulin, *ouv. cité*, p. 28.

à Pierre III par Charles d'Anjou et la remise du petit Infant de Majorque à sa grand'mère la reine Esclarmonde, constituent des scènes de mœurs qui font du livre de Muntaner une des Chroniques les plus précieuses du moyen âge. Dans la description des batailles il échauffe et entraîne le lecteur ; on sent, en les lisant, qu'il se plaît aux combats et ces combats sont souvent des batailles, épiques, comme celles qui amenèrent la ruine des armées turques des émirs d'Anatolie, puis celle des troupes grecques de Michel, le fils aîné de l'empereur Andronic. Le récit de la défense de Gallipoli dont il fut l'âme est admirable de mouvement, de vivacité et de précision.

Mais le plus grand attrait du livre de Muntaner, c'est qu'il s'y est mis lui-même, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par l'analyse que j'en ai donnée plus haut ; sa physionomie s'y détache en pleine lumière ; il s'y montre tout entier avec ses qualités et ses défauts. Après avoir lu la *Chronica*, on sait que Muntaner était modeste, car tout ce qu'il dit de soi est plein de bon sens ; on sait qu'il était courageux, ne reculant jamais devant ce qu'il croyait être son devoir. On voit par plusieurs passages de son livre qu'il était charitable ; sa gaieté d'humeur, son amour de l'éclat, et aussi, du butin se révèlent en plusieurs endroits de sa *Chronica*. Parlant de la sanglante défaite que les Catalans venaient d'infliger aux Grecs devenus leurs ennemis, Muntaner dit : « Le butin que nous fîmes en cette bataille fut si grand que nul ne pourrait en faire le compte ; nous passâmes bien huit jours à piller leur camp. Nous n'étions occupés qu'à enlever l'or et l'argent que ces gens portaient sur eux ; car toutes les ceintures des gens de cheval, les épées, les selles et les freins et toutes leurs armes sont garnis d'or et d'argent... Et ainsi ce que l'on gagna fut sans fin et sans nombre » (1). C'était la guerre !

Fidèle et loyal serviteur de ses rois et de sa patrie, il a une très grande confiance en l'avenir de la puissance catalane. Ce sen-

(1) Queus dire ? Quel guany fo axi gran que en aquella batalla faem que nombre negu no si pòria metre ; que VIII. jorns furcam a llevar lo camp ; que no calia mas llevar aur e argent que aquelles gents portaven desus ; que totes les cintes dels homens de cavall e les espases e les seylles e les frens e totes llurs armadures son guarnides dor e dargent... E axi fo sens fi ço que si guanyà. » (*Chronica*, ch. CCXX.)

timent patriotique et national, qu'on entrevoit chez Jacques le Conquérant et chez Desclot, s'affirme et s'accentue chez Muntaner. Il a la vue nette des faits ; il en scrute les causes et en déduit les conséquences ; il blâme les opérations en homme clairvoyant et en aperçoit l'incohérence. L'homme se montre surtout dans cette touchante vision d'un « prud'homme » vêtu de blanc qui, à deux reprises, l'invite à écrire son livre ; mais nulle part son âme bonne et généreuse n'apparaît plus humaine que dans la relation de son voyage de Catane à Perpignan pour porter à la reine Esclarmonde le fils de Ferran de Majorque, la remise de son précieux fardeau, sa séparation d'un enfant à peine âgé de quelques mois ; ce sont là des scènes admirables qui excitent l'émotion et provoquent la sympathie pour l'écrivain, le poète et l'homme ; on lui pardonne bien volontiers ses inexactitudes et ses exagérations en faveur de son patriotisme et son excellent cœur (1).

Pierre VIDAL.

(1) Sur Muntaner, en outre des livres déjà cités, on doit consulter :

Moncada (Francisco de). *Expedicion de los Catalanes y Aragoneses contra Turcos y Griegos*. Barcelona, Lorenço Deu, 1623, petit in-4°.

Expédition des Catalans et des Arragonais (sic) contre les Turcs et les Grecs par Moncada, traduit de l'espagnol par M. le comte de Champfeu. Paris, C. J. Trouvé, 1828, 1 vol. in-8°.

Moncada a rajeuni et développé le livre de Muntaner. Il a connu et utilisé deux historiens grecs contemporains des événements qu'il raconte ; ce sont : 1° Pachymère, qui a écrit l'histoire de l'empereur Michel Paléologue et celle des vingt-six premières années du règne d'Andronic II ; 2° Nicéphore Grégoras, auteur d'une *Histoire de Constantinople*.

Schlumberger (Gustave). Expédition des « Almugavares » ou routiers catalans en Orient, de l'an 1302 à l'an 1311. Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1902, in-8°.

Il est fait principalement au moyen d'extraits de Muntaner, de Moncada, de Pachymère et de Nicéphore Grégoras. M. Schlumberger a combiné les récits de ces quatre écrivains et a composé un livre d'une lecture agréable.

Depuis longtemps M. Antoni Rubio y Lluch, l'homme d'Espagne qui connaît le mieux l'histoire et la littérature médiévales de la Catalogne, s'occupe de cette fameuse expédition des Catalans en Grèce. Il a déjà publié : *Noticia geografica de l'Orient segons en Muntaner* (dans les tomes I et II du *Butlleti del Centre Excursionista de Catalunya) ; La expedición y dominación de los Catalanes en Oriente juzgadas por los Griegos* (dans les *Memorias de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona*, t. IV, année 1887) ; *Catalunya a Grecia* (un petit volume de la *Biblioteca popular « l'Avenç »*, Barcelona, 1906). La partie consacrée à *La llengua i la cultura catalana en el* XIVe *segle* est du plus grand intérêt.

La seigneurie et la paroisse du Soler

(Suite et Fin)

12. François Farrer (1608-1628). — Il rédige son testament le 24 août 1610 (1). Une transaction est opérée, le 28 juillet 1621, entre François Farrer et Bernard de Bonameiso, pagès de Saint-Féliu d'Avall, laquelle est vendue à Dominique Denbach alias Bajet, cultivateur du Soler (2).

13. Jean Rocha de Rodilla, docteur en théologie et official de l'Inquisition (1628-1634). — Le 4 mai 1628, il contracte une assurance sur la vie pour l'espace d'un an. Le contractant ne pourra *« navegar per mar ni dins ni fora del bisbat de Elna »* ; il ne pourra sortir par voie de terre qu'une seule fois pour aller au-devant de l'évêque d'Elne François Lopès de Mendoça *« fins a la ciutat de Barcelona tant solament, anant y tornant sempre per lo cami real »* (3). Curieuses, en vérité, les conditions de cette assurance !

14. Jean Torrent (1634-1639). — On afferme, en 1636, le four à cuire le pain appartenant à la Fabrique (4).

15. — Christophe Rausich, docteur et commissaire de l'Inquisition (1639-1652). — A la requête présentée par Christophe Rausich, Jacques Cavaller répond, en 1647, qu'il est prêt à revendre les deux propriétés mentionnées dans la requête sous condition expresse de remboursement de 81 livres de la vente, des foriscapis et des frais d'acte, et sous réserve du tiers des grains (5). Christophe Rausich rédige son testament en 1652. Il veut 300 messes et il laisse un pré à l'église à charge de 200 cantas par an pour le repos de son âme : ce pré confronte « lo cami de Tuhir » (6).

16. Thomas Cavaller (1653-1669). — Les fruits de la rectorie du Soler sont affermés, en 1655, à l'exception des olives et des

(1) Arch. des Pyr.-Or., G. 878.
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem.*
(4) *Ibidem.*
(5) *Ibidem.*
(6) *Ibidem.*

raisins : « Tot aquell delme o part de delme tocant y expectant al R. Thomas Cavaller, prevere y rector de la present iglesia del lloch del Soler, com son de blats, ordis, civadas, mills, excepto lo delme de oly, vi, rahims y olivas ». Le fermier devra donner, le 15 août, 8 charges de blé « als frares de Sant Bernat del convent de N^a S^ra de Eula de PP^a ». Le prix de l'afferme est de trois doubles d'or (1). Frère Michel Vidal, prieur de Notre-Dame de l'Eula, avait essayé d'enlever à Thomas Cavaller une partie de la dîme des fruits et des grains du Soler. Une sentence, datée de 1657, ne donne pas raison à frère Michel Vidal (2). En 1661, Thomas Cavaller afferme le four aux conditions suivantes : « Sapia dit arrendador que haura de tenir provehit lo dit forn de bonas lleñyas a gastos seus propris, y haura de courer quiscun dia lo pa, y lo pa que desaprofitera, sia poch cuyt o sia cremat, aquell haura de pagar lo que judicaran los hon. consols del dit lloch, item sapia dit arrendador que ninguna persona podra courer pa en altre forn sino que lo tinga en sa casa mateixa, fora la pena de tres lliures moneda de plata applicadores, ço es la tercera part à la obra de l'iglesia, l'altre tercera part à la cort del hon. batlla de dit lloch y la restant tercera part a l'arrendador : lo forn tocant y expectant la obra de la iglesia parroquial » (3). Le 23 février 1662, François Cavaller donne une procuration à Jacques Bosch pour le représenter en justice (4).

17. Blaise Llarg, prêtre bénéficier de Pézilla-la-Rivière, résida au Soler, en qualité d'économe, du 9 septembre 1669 jusqu'au 2 novembre 1670.

18. Emmanuel Mandil (2 novembre 1670-12 août 1671). — Le 26 avril 1671, un marché est conclu entre le recteur Emmanuel Mandil, le batlle, les consuls et un obrer du Soler, d'une part, et Louis Generès, sculpteur de Perpignan, d'autre part, au sujet de la fabrication d'un retable pour la chapelle de Saint Dominique : ce saint avait aussi son autel dans la nouvelle

(1) Arch. des Pyr.-Or., Fonds d'Oms.
(2) Arch. des Pyr.-Or., G. 878.
(3) Arch. des Pyr.-Or., C. 1860.
(4) Arch. des Pyr.-Or., G. 878.

église. Le retable devait être exécuté pour la somme de 45 doubles d'or, à raison de 33 réaux d'argent par double, et devait être terminé pour la Saint-Jean prochaine. En outre, il est stipulé que le retable aura la hauteur de la chapelle de Saint-Dominique et la largeur qui sera nécessaire. Il aura six niches, trois en haut et trois en bas. Au milieu des niches d'en haut, Generès placera la statue de l'Immaculée Conception (Notre-Dame de la Conception); ensuite, à droite, la statue de saint Sébastien et, à gauche, la statue de saint Roch, que la Fabrique de l'église possède déjà ; mais Generès sera obligé de sculpter la statue de Notre-Dame de la Conception. Les niches d'en bas possèderont : celle du milieu la statue de saint Dominique, celle de droite la statue de saint Joseph, celle de gauche la statue de saint Gaudérique, et ces trois statues devront être scupltées par Generès. De plus, le retable sera garni de colonnes, de corniches et de tous les ornements qui figurent dans le dessin signé par Generès et le curé (1). Le retable de Saint-Dominique fut doré peu de temps après sa mise en place dans la chapelle. — Emmanuel Mandil rédige son testament le 27 février 1672 (2). Trois mois après, il donne procuration à Thomas Cavaller, ancien curé du Soler et son oncle, pour résigner la cure du Soler (3). Enfin, le 5 octobre 1672, Dominique Collarès, clerc d'Elne, pourvu par autorité apostolique de la rectorie du Soler, résigne cette rectorie en faveur de Joseph Mandil, bénéficier de Saint-Jean de Perpignan (4).

19. Joseph Mandil (11 décembre 1672-3 août 1711). — Cet ecclésiastique occupait, en 1676, un bénéfice fondé à Saint-Jean de Perpignan par Bérenger de Palma (5). En 1680, il afferme les dîmes de la rectorie, à l'exception du blé. Le preneur donnera au curé quatre « *dourchs* » d'huile pour « la llantia del altar major ». Le prix de l'afferme est de 150 doubles d'or (6). — La

(1) Arch. des Pyr.-Or., G. 878.
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem.*
(4) *Ibidem.*
(5) Arch. des Pyr.-Or., G. 378.
(6) Arch. des Pyr.-Or., G. 878.

confrérie *dels Desemparats*, dont le siège était dans l'église de Saint-Jacques de Perpignan, possédait des propriétés au Soler. Un billet d'enchères pour l'afferme de ces biens en 1683 dit que le fermier portera les redevances payables en nature « a la casa ahont Nostra Senyora dels Desemparats té los graus en la present vila de PP^t » (1).

La Confrérie du Rosaire avait été fondée dans l'église du Soler en 1682. Le 3 mai 1683, les membres de cette confrérie se réunissent dans l'église paroissiale, au son de la cloche selon l'habitude, pour obéir aux ordres des *consuls* Godail et Victor Font et après avoir reçu l'autorisation du vicaire-général de Roussillon et Vallespir. Dominique Valeta, *baille* de la localité, assiste à la réunion. Dans cette réunion on rédige et on approuve les statuts de la confrérie du Rosaire. En même temps, le curé Joseph Mandil et les habitants décident que chaque premier dimanche du mois on ferait une procession du Rosaire, et déterminent l'itinéraire de cette procession : les deux grandes processions du Rosaire d'octobre et de mai suivront le parcours du *Corpus Christi*.

Le retable de la chapelle du Rosaire devait être doré. C'est pourquoi, le 3 janvier 1687, un marché est conclu avec Jean Scriba pour dorer ce retable : « Los S^rs rector, batlle y pabordes donan a dorar al dit Scriba lo retaula de la dita capella (del Roser) construhit dins dita iglesia... sera dorat de or a fons junt ab la estafadura de expolins y brocat y pinturas finas. Ab pacte que se obliga lo dit scriba dorar la cadireta y la figura de N^a S^ra del Roser que es en dita Confraria del Roser ».

20. Jean Berta et P. Maron (3 août 1711-30 janvier 1715).

21. Pierre Cabestany (29 janvier 1715-13 avril 1753). — Il prend possession de sa cure le 29 janvier 1715 (2). Peu de temps après, Pierre Cabestany n'est pas d'accord avec les habitants pour l'entretien de la lampe qui doit brûler devant le Saint-Sacrement (3). Après enquête, l'entente s'établit.

22. Antoine Cavaller (13 avril 1753-20 décembre 1765). —

(1) Archives des Pyr.-Or., G. 546.
(2) Arch. des Pyr.-Or., G. 878.
(3) Arch. des Pyr.-Or., C. 1860.

La prise de possession de ce curé est datée du 6 mai 1753 (1). La porte d'entrée de l'église est portée, en 1763, à l'autel actuel de Saint-Jean-Baptiste.

23. Bonaventure Quès (20 décembre 1765-8 mai 1791). — Pourvu par autorité apostolique, il prend possession de sa cure le 20 décembre 1765 (2). On afferme, en 1783, le pré appelé *lo prat gros* appartenant à la marguillerie de l'église et confrontant avec Fr. Rougé, avec messire de Roquebrune et avec un autre pré de la Fabrique, *agulla* entre deux. Le preneur paiera en sus du prix de l'adjudication un flambeau de cire blanche du poids de 4 livres et deux cierges de cire blanche d'une livre chacun. Prix : 67 livres 10 sous par an (3). En 1784, on met aux enchères les pressoirs appartenant à la Confrérie du Rosaire. Le bail est passé par les prévôts de la Confrérie. L'adjudicataire payera le prix de son offre pour le plus tard le 25 décembre ; il payera en outre deux flambeaux de cire blanche du poids de 6 livres chacun et deux livres de cire blanche pour cierges (4).

24. — Gaudérique Bigorre (8 mai 1791). — « Commença, dit une relation rédigée en catalan, als 8 maig 1791 fins als 18 septembre de dit any, en loqual vingué la infelice revolutio de França. Los sacerdots foren obligats de fugirse en terras estranyas. Del numero fou Galderich Bigorre. Dins laqual circumstancia vingué l'intrus frare Grau que commençà als 18 septembre 1791 y se retirà à Toulouges lo 5 octobre 1792. Lo 6 octobre 1792, la parroquia es restada sens sacerdots, mès lo 23 octobre 1800, lo rector Galderic Bigorre (Bonaparta governant) es rentrat de Espagne y ha residit dès eix dia fins als 24 de juny 1826. La grossa campana fou feta durant son rectorat de 1822. »

L'église du Soler fut agrandie en 1829 : c'est alors que la porte d'entrée fut mise à la place qu'elle occupe aujourd'hui.

Le clocher fut placé sur le sol du presbytère actuel (cuisine) : il y resta jusqu'à 1829. On y accédait de la tribune par une brèche dans la voûte (en forme de fenêtre) qu'on voit encore dans l'intérieur de la *Sitge*.

(1) Arch. des Pyr.-Or., G. 878.
(2) *Ibidem*.
(3) Arch. des Pyr.-Or., C. 1860.
(4) Archives Badie et Respaut, du Soler.

En 1829, la nef centrale fut allongée de sept mètres environ, telle qu'elle se trouve encore aujourd'hui.

La date de la construction de la chapelle de Saint-Gaudérique est inconnue : elle eut lieu peut-être en même temps que la chapelle du Christ.

Casa de l'obra (chapelles actuelles de N.-D. de Lourdes et Trinité). Cette maison fut bâtie par la Fabrique de 1752 à 1754. La note des dépenses se trouve aux archives de la Fabrique. A l'époque de la Révolution, la commune s'en empara et y établit une maison d'école. Quand l'ordre fut rétabli en France, la commune, sachant très bien que cet immeuble ne lui appartenait pas, paya chaque année 60 francs de loyer à la Fabrique. En 1873, la commune fut mise en demeure par la Fabrique d'avoir à évacuer l'immeuble et *la casa de l'obra* fut ajoutée à l'église. C'est à cette époque qu'on pratiqua les deux arceaux actuels en face de N.-D. de Lourdes et de la Trinité. Il n'y avait primitivement, en place de ces arceaux, que deux petites niches où étaient placées les statues de saint Honorat et de sainte Philomène.

Vers 1840, le presbytère actuel fut construit par la commune. En 1843, la Fabrique acheva l'appropriation du local.

En 1856, on ajouta à l'église l'emplacement occupé actuellement par les fonts baptismaux et l'appartement des chaises.

La chapelle des fonts baptismaux fut construite en 1858. Le bénitier, en marbre rouge, placé devant les fonts baptismaux, a une certaine valeur.

Par conséquent, l'église du Soler fut agrandie à mesure que la population augmentait. Ce qui fait que ce monument manque absolument d'unité et de régularité ; toutefois la nef primitive n'est pas dénuée de beauté architecturale.

La seigneurie du Soler d'Avall

Cette seigneurie est ancienne. Mais, pour étudier son histoire d'une manière suivie, il faut partir du XIVe siècle.

En 1357, le château du Soler d'Avall est affermé : « *Castrum de Solerio inferiori arrendatur* » (1).

(1) ALART, *Cart. rouss. ms.*, t. XIV, p. 536.

Bernard Beringuer de Perapertusa figure comme « senyor del Soler d'Avall » en 1360.

A partir de cette date, on distingue plusieurs familles seigneuriales.

Famille de Fenollet

En 1362, André de Fenollet met son épouse Sibille en possession du Soler d'Avall (1). Peu de temps après, le même seigneur reconnaît devoir à G. de Villelonga 40 livres, tous les ans, sur les revenus du Soler d'Avall (2). Cette localité comprenait cinq feux en 1385. Elle fut taxée pour ce nombre de feux lors de l'expédition contre le comte d'Empurias et l'entrée de gens armés (3). Il est donc certain que la population du Soler d'Avall n'était pas bien importante. Elle se composait d'agriculteurs qui travaillaient la vigne et récoltaient surtout du froment, de l'orge et du blé. Pour améliorer leurs terres, ils employaient tous les moyens. L'arrosage était un moyen essentiel, de premier ordre. Le seigneur l'avait compris. C'est pourquoi, le 29 novembre 1402, Pierre de Fenollet fait une concession d'eau aux habitants du Soler d'Avall. Cette concession vise l'établissement d'un moulin à farine et l'arrosage des terres : « Don Pera de Fenollet, vescomte d'Ille y Canet y senyor del Soler de Vall, concedi als consuls de Soler de Vall (y consols de Soler de mont) lo poder de fer un rech y pendre l'aygua defore lo moli de Sant Feliu per fer en lo terme de Soler de vall un moli per lo senyor vescomte y per que de aquella pugan regar llurs proprietats, ab pacte que degan pagar al dit S^r^ vescomte una mesura de ordi per ayminata de terra, y que lo reguer feran se dega regir per ell » (4).

Il convient de noter qu'un moulin à farine était indispensable aux populations agricoles : il devait leur rendre les plus grands services. Le seigneur seul pouvait le bâtir et le faire marcher.

Après la mort de Pierre de Fenollet, la seigneurie du Soler d'Avall passe à la maison de Perellos.

(1) Alart, *Cart. rouss. ms.*, t. xv, p. 606.
(2) Alart, *Cart. rouss. ms.*, t. xv, p. 347.
(3) Notule de G. Carol.
(4) Arch. Dép., Fonds d'Oms.

Famille de Perellos

Le 6 août 1415, le vicomte de Perellos vend à Arnald de Llupia les pasquiers du Soler d'Avall (1). En 1433, Arnald de Llupia revend à Bernard de Llupia tout ce qu'il avait acheté au vicomte de Perellos en 1415 (2). Dix ans plus tard — 11 septembre 1443 — Alphonse, roi d'Aragon, accorde l'eau du ruisseau de Perpignan aux habitants du Soler d'Avall et du Soler d'Amont moyennant douze deniers par ayminate de terre (3).

Louis de Perellos, vicomte d'Ille et de Canet, vend plusieurs terres. En 1448, Bernard Riambau lui achète une propriété de trois ayminates (4). Enfin, le 23 mai 1454, Bernard Riambau acquiert de Louis de Perellos la seigneurie du Soler d'Avall pour la somme de 2000 livres monnaie de Barcelone (5). Le vicomte d'Ille lui fait donation de tous ses droits sur le Soler d'Avall (6).

Famille Riambau

Un papier-terrier de 1455, dressé par ordre de Bernard Riambau, énumère les propriétés suivantes : 110 ayminates de champ, 1 ayminate d'olivette, 5 ayminates d'eras, 14 maisons dans le fort du Soler d'Avall (7).

Bernard Riambau est signalé comme seigneur du Soler d'Avall dans plusieurs actes de 1465 et de 1472. Ensuite, la seigneurie est vendue à François Saguer.

Famille Saguer

Le 4 février 1520, François Saguer est mis en possession, par Charles Guim, du Soler d'Avall et de toutes les juridictions civiles et criminelles de cette localité (8).

Etienne de Senespleda succède à François Saguer.

(1) *ibidem.*
(2) *ibidem.*
(3) *ibidem.*
(4) *ibidem.*
(5) Arch. Dép., Fonds d'Oms.
(6) *ibidem.*
(7) *ibidem.*
(8) *ibidem.*

Famille de Senespleda

François Saguer avait eu des démêlés avec le procureur royal. Etienne de Senespleda en subit les conséquences. Le 3 juillet 1591, il se plaint d'avoir été dépouillé injustement de la seigneurie du Soler d'Avall. Il demande à être remis en possession de cette seigneurie ; il intente même un procès au procureur fiscal du Patrimoine royal (1). Sans doute, Etienne de Senespleda fut écouté, puisque, le 9 juin 1595, il vend à Guillaume Perios, du Soler, les pasquiers et les herms (terres incultes) pour la somme de 100 livres monnaie de Perpignan.

Peu de temps après. Antoine de Vilaplana de Copons achète la seigneurie.

Famille de Vilaplana

Le 23 mars 1602, Etienne de Senespleda vend à Antoine de Vilaplana de Copons, donzell, domicilié à Barcelone tous les droits seigneuriaux et la plus-value de toutes les terres appartenant à la seigneurie du Soler d'Avall moyennant la somme de 2300 livres.

A Antoine de Vilaplana succède son fils François de Vilaplana ;

A François de Vilaplana succède sa fille Jeanne de Vilaplana.

A Jeanne de Vilaplana, mariée à don de Foix de Descamps, succède Françoise de Vilaplana de Foix de Descamps, sa fille ;

A Françoise Vilaplana de Foix, mariée à don Jean d'Oms et Toqui, succède don François d'Oms, son fils aîné ;

A François d'Oms succède Joseph d'Oms, son fils.

En 1632, Antoine de Vilaplana de Copons, « dominus loci del Soler de Vall » vend une maison située au Soler d'Amont. Jeanne de Béarn de Vilaplana a pour tuteur Alexis de Senesterra qui afferme, en 1659, les terres du Soler d'Avall. Quatre ans après — 1663 — don François de Foix de Béarn de Descamps se marie avec dona Johanna de Vilaplana. Don François de Foix reçoit un numéraire 5725 livres 10 deniers ; il reçoit aussi 22 charges de blé de la valeur de 400 livres, 21 dourchs

(1) *ibidem.*

d'huile évalués à 200 livres, diverses sommes s'élevant à 6131 livres 10 deniers, soit un total de 15207 livres 6 deniers (1).

En 1668, les habitants du Soler d'Avall prennent une délibération relative au procès contre dame Jeanne Béarn de Foix et Vilaplana pour maintenir la communauté en ses droits sur la partie du territoire que ladite dame veut tenir en devèse. On vote une contribution extraordinaire pour soutenir le procès (2).

Le viguier accorde au Soler pour dommages causés par les eaux en 1764, 860 livres, en 1765, 86 livres, en 1766, 209 livres (3).

Des criées publiques furent faites en 1772 (4). François Blay, avocat à la cour, juge du lieu et terroir du Soler d'Avall, vu le réquisitoire du procureur fiscal de cette juridiction du 24 et vu les criées de cette juridiction du 3 avril 1691, défend à toutes personnes, de quelque état ou condition qu'elles soient, de blasphémer le saint nom de Dieu, de la Sainte Vierge et des saints, sous peine de 10 livres contre chaque contrevenant et à chaque contravention ; il défend encore à toutes personnes de jouer publiquement ou en cachette à aucun jeu défendu ni à aucun jeu permis pendant la célébration des offices divins sous la même peine ; il défend aussi aux hôtes ou cabaretiers de donner à manger ou à boire aux habitants et de donner à jouer à quelques personnes que ce soient, savoir en hiver après 9 heures du soir et en été après 10 heures, sous la même peine.

Le 29 mars 1772, Peret, huissier en la Cour, accompagné de Dordan, crieur public et juré de la ville de Perpignan, se présenta devant la porte de la maison seigneuriale du Soler d'Avall. Là, Dordan ayant sonné de la trompe, Peret lut et publia l'ordonnance signée par François Blay. Puis, il en afficha une copie sur la porte de la maison seigneuriale afin que personne ne puisse l'ignorer (5).

(1) Arch. Dép., Fonds d'Oms.
(2) Arch. Dép., C. 1860.
(3) Arch. Dép., Fonds d'Oms.
(4) Arch. Dép., Fonds d'Oms.
(5) Arch. Dép., Fonds d'Oms.

Sainte Eugénie

La chapelle de Sainte-Eugénie est ancienne. Le 24 août 1051, un serment est prêté sur l'autel de Sainte-Eugénie. La forme du serment, qui était prêté sur l'autel, procédait d'une idée religieuse (1).

Il est certain cependant que cette chapelle était peu de chose en 1258. En effet, dans son testament, rédigé en 1285, Bernard de Berga, évêque d'Elne, réserve à l'autel de saint Dominique, qu'il a fait élever dans l'église du Soler, l'église abandonnée — *heremam* — de Sainte-Eugénie avec obligation pour le prêtre desservant l'autel de saint Dominique de venir célébrer la messe deux fois par semaine dans l'église de Sainte-Eugénie (2).

En 1324, Bernard Pascal, du Soler d'Amont, vend à Sclarmonde, épouse de Roger Ignace, bougeois de Perpignan, deux champs qui se trouvent dans le décimaire de Sainte-Eugénie : *in decimali Sanctæ Eugeniæ* (3).

La localité de Sainte-Eugénie se composait de sept feux en 1385 (4) et possédait un château, *castrum*. En 1456, J. Bou, mercadier de la ville de Perpignan, donne à Claire, son épouse, le château de Sainte-Eugénie avec ses dîmes et ses dépendances : *J. Bou, mercader vill. Perpiniani donacione pura dono vobis Clare uxori meæ castrum de Sta Eugenia cum decimis et pertinenciis suis* (5). En 1528, Rosa Vilanova, épouse de J. Vilanova, était la maîtresse du lieu de Sainte-Eugénie : *J. Vilanova donzell marit de la señora Rosa, senyora del lloch de Santa-Eugenia* (5). Un capbreu fut rédigé, en 1681, *in castro de Santa-Eugenia,* au profit de domina Francisca de Foix de Bearn de Vilaplana, fille de François de Béarn, épouse de Jean d'Oms de Taqui (7).

La population de Sainte-Eugénie n'avait pas augmenté depuis

(1) Brutails, *Etude sur la condition des populations rurales,* etc., p. xxi, note 7.

(2) Arch. Dép., G. 48.

(3) Alart, *Cart. rouss. ms.,* t, xiii, p. 255.

(4) Alart, *Géographie historique du Roussillon,*

(5) Arch. Dép., Fonds d'Oms.

(6) *ibidem.*

(7) *ibidem.*

la fin du XIV' siècle. En 1385, elle se composait de sept feux ; nous y trouvons le même nombre de feux en 1683, à l'occasion de la guerre contre le comte d'Empurias, un florin d'or par feu et par mois (1).

La seigneurie de Sainte-Eugénie passe à diverses familles, sans jouer un rôle important dans l'histoire roussillonnaise, jusqu'à la Révolution Française.

De nos jours, on admire, sur les lieux, un château moderne. L'ancien château a été complètement détruit et l'église primitive n'existe plus. Il serait bien difficile de reconnaître l'emplacement du *castrum* et de l'église.

Joseph Gibrat.

Un Ouvrier Poète

J'eus le très grand plaisir d'assister, le 2 septembre dernier, en compagnie de MM. Alaman et Millas, délégués de Barcelone, et de MM. Horace Chauvet et Calveyrach, à une intéressante « Vetllada » que donnait ce jour-là le *Casal catalá* de Perpignan, sous la présidence de notre ami Francis.

Plusieurs orateurs prirent la parole en catalan à cette soirée intime. Tour à tour, Francis, Alaman et Chauvet nous parlèrent de la fraternité catalano-roussillonnaise, puis Calveyrach nous lut un beau poème de J.-Sébastia Pons que l'auditoire souligna de frénétiques applaudissements.

Enfin, après quelques paroles bien senties de M. Batlle, membre du Bureau du *Casal catalá*, un concert fut improvisé à notre intention, concert très réussi, au cours duquel il nous fut agréable d'applaudir plus particulièrement la Marseillaise en catalan, chantée en chœur et debout par tous les assistants, et quelques chansonnettes catalanes délicatement interprêtées par une jeune dame, qui se fit accompagner sur le piano par sa fillette, une virtuose de 14 ans.

Mais une plus grande surprise nous attendait : tout à coup, un homme d'un certain âge, un modeste ouvrier, s'avança et

(1) Arch. Dép. B. 143. p. 84.

demanda à Francis l'autorisation de lire quelques petits poèmes catalans de sa composition. Je crus tout d'abord que nous allions subir une longue et ennuyeuse audition de quelque élucubration sans valeur et, malgré moi, mes regards se tournèrent vers la porte de la salle ou j'entrevoyais le salut, non seulement pour moi, mais pour l'ami Chauvet qui regardait d'un œil consterné les nombreux feuillets où le poète avait griffonné d'interminables vers.

J'avoue cependant que, le premier moment de stupeur passé, je pris plaisir à écouter cette lecture et que je ne tardai pas à être vivement impressionné. Les strophes succédèrent aux strophes pendant un bon quart d'heure et ce fut pour tous un véritable régal. Une diction parfaite ajoutait son charme à la musique du vers et l'on sentait bien que ces petits poèmes, partis du cœur, allaient droit au cœur de l'auditoire.

Je m'empressai de féliciter l'ouvrier-poète, M. Miquel Robert, et je le priai de me donner, pour les lecteurs de la Revue catalane, quelques-uns des poèmes dont il venait de nous faire la lecture. Ma proposition fut acceptée, et peu de temps après, je recevais une copie de ces poèmes, accompagnée d'une lettre charmante, dans laquelle, après m'avoir dit comment il avait été amené à la poésie, le poète apprécie ainsi son œuvre : « *No haveu vist mai dels camins a les vorades que hi neixen humilment unes floretes ? Dels qui passen per allí que pocs s'hi fixen ! Com que tantes n'hi han de mès hermoses !... Doncs, com aquelles flors sòn les meues poesies.* »

La Société d'Etudes Catalanes qui, depuis bientôt quinze ans, poursuit son œuvre d'encouragement à l'étude de la langue, ne saurait dédaigner ces humbles « floretes » qui poussent au bord du chemin. Aussi, est-ce avec plaisir qu'elle en cueillera une pour l'offrir aux lecteurs de la *Revue Catalane* dans le prochain numéro (1). Et ce sera pour nous la meilleure façon de remercier le nouveau poète dont nous venons d'enregistrer le nom.

Louis Pastre

(1) *Adeusiau*, poésie de M. Miquel Robert, paraîtra dans le numéro de janvier 1921.

Le Gérant, — COMET. Imprimerie Catalane, COMET, rue de la Poste, Perpignan

BINDING C[illegible] F. NOV 2 7 1967

DP
302
C57R3
t.14

Revue catalane

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY